LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE,

TOME TROISIEME.

The Spectator

LE

SPECTATEUR,

OU LE

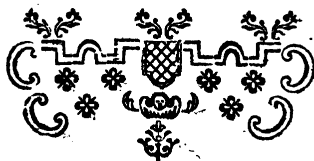
SOCRATE

MODERNE,

OÙ L'ON VOIT UN PORTRAIT NAÏF DES MOEURS DE CE SIECLE.

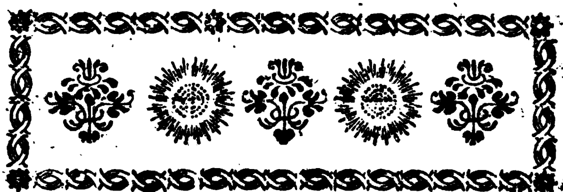
TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez *ARKSTEE & MERKUS.*
MDCCLXXXVIII.

English
Mongenet
6-20-25
-11909



* PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

IL feroit presque inutile de mettre une préface à la tête de ce volume, s'il ne falloit avertir le Public que les DISCOURS, qui le composent, ont paru en *Anglois* depuis le 9. d'*Août* 1711. jusques au 19. de *Mars* 1712. ancien Style. Cependant j'ajoûterai à cette occasion, que j'en ai sauté plusieurs de ceux qu'on trouve dans l'Original, parce qu'ils n'auroient aucun agrément en *François*, & divers autres, qui contiennent une Critique fine & judicieuse du célébre Poëme de MILTON, intitulé, *Le Pa-*

* C'est la même qu'on trouve dans la premiére Edition de 1718. sans aucun changement.

Paradis perdu, parce qu'il n'a pas été, & qu'il ne ſera ſans doute jamais traduit en notre Langue. Il me ſemble du moins que le gros de mes Lecteurs n'approuveroient pas qu'on les entretînt au long d'une Piéce qui leur eſt inconnuë; outre qu'il m'auroit été bien difficile, pour ne pas dire au-deſſus de mes forces, de rendre en vers les Citations qu'il y a dans tous ces DISCOURS, & qui miſes en proſe n'auroient plus la même grace, ni le ſel qu'elles ont dans l'Original. Mais, puiſque tout le monde ſait à *Londres* que l'illuſtre Mr. *Addiſon* *, auſſi digne Membre de la République des Lettres, qu'habile Miniſtre d'Etat, eſt l'Auteur de ces petites piéces critiques, ſignées au bas d'une L, je me flatte qu'il ne trouvera pas mauvais que je le découvre ici au Public, & que je lui appren-

* Mort le 17 de *Juin* 1719. Voyez la *Bibliothéque Angloiſe*, imprimée à *Amſterdam* par *Marret* & *Valat*, Tome VI. p. 216.

apprenne d'ailleurs qu'il s'est caché, dans tout cet Ouvrage, sous une des lettres qui forment le Nom de Clio. Lorsque le premier Volume de ma Traduction parut, j'aurois été un peu indiscret de le révéler; mais il y auroit aujourd'hui quelque injustice à le taire.

Pour ce qui regarde les Notes qu'on voit au bas des pages, j'en ai mis partout où elles m'ont paru nécessaires, comme je l'avois fait dans les deux premiers Volumes. Avec tout cela, il y a des Personnes très-judicieuses, & au goût desquelles je défére beaucoup, qui en souhaiteroient un plus grand nombre, & qui voudroient que ces Notes fussent plus étenduës. Ils croient même que, sans un tel secours, mes Lecteurs risquent de trouver insipides certains endroits, où il y a autant de solidité que de feu. J'avouë ingenûment que ces endroits m'ont échappé, que je n'en connois presqu'aucun de cette

nature, qui soit exposé à ce péril; & que, si ces habiles Critiques avoient voulu joindre quelque Exemple à leur Avis, j'en aurois profité de bon cœur. Du moins je ne crois pas qu'ils aient eu vuë les Noms de quelques Personnes, dont il est parlé dans ces DISCOURS, & qui sont presque tous tirés des Piéces du Théatre *Anglois*. Par exemple, dans le LXVI. de ce Volume, on trouve Mr. *Froth*, qui est un Lord dans la Comédie de Mr. *Congreve*, intitulée, *The double-Dealer*, ou *le Fourbe*. On y trouve aussi le Nom de Mlle. *Prudence*, qui est un des Personnages dans une autre Comédie du même, intitulée *Love for Love*, ou *l'Amour produit l'Amour*. Il y a encore une jeune Lady, qui s'appelle *Betty Modely*, ou *Modish*, un des Personnages de la Comédie de Mr. *Cibber*, intitulée *The careless Husband*, ou *L'Epoux négligent*. Enfin, on y voit le Nom d'*Indamora*, qui est un des

des Personnages d'*Aureng-Zeb*, Tragédie de Mr. *Dryden*, dont il est parlé dans ce même DISCOURS. Mais je n'ai pas cru qu'il fût à propos de faire des Notes là-dessus, ni d'apprendre ces minuties à mes Lecteurs, qui n'en seroient pas plus avancés pour cela ; ni mieux en état de pénétrer le fin de ces endroits, où je n'en vois aucun qui ne saute d'abord aux yeux de tout le monde. Au-lieu donc de m'amuser à cette recherche inutile, j'ai rendu partout ces Noms *Anglois*, qui désignent le Caractére de ceux qui les portent, par des Noms *François* qui marquent la même chose. C'est ainsi que j'ai nommé *Fadon* celui qui est appellé *Froth*, & *Modet*, celle qui a le titre de *Modely*; ce qui donne assez à connoître, si je ne me trompe, que l'un est un vrai Fat, & l'autre une jeune Dame entêtée de la Mode.

Je ne saurois m'empêcher de dire ici un mot d'une *Dissertation sur la*

Poësie ANGLOISE, qu'on trouve dans le IX. Tome du *Journal Littéraire de la* Haye, Part. I. pag. 157. *&c.* Elle me paroît très-judicieuse, & je l'aurois citée plus d'une fois, si elle eût vu plutôt le jour; mais on imprimoit la seiziéme Feuille de ce Volume du SPECTATEUR, lorsqu'elle est venuë à ma connoissance: desorte que je n'y ai renvoyé mes Lecteurs qu'à la page 383 sur le chapitre d'*Hudibras*. Je les prie donc d'y avoir recours à la page 183.*, où il est parlé du ** *Dispensary*, ou de la *Pharmacopée* du Dr. † *Garth*, & dans tous les autres endroits où il s'agit de quelque Poëme, ou de quelque Piéce Dramatique des Ecrivains *Anglois*. Je ne doute pas que les Curieux, s'il m'est permis de juger de leur goût, n'attendent avec impatience la suite de cette Dissertation, & qu'ils n'en

* On l'a fait dans cette Nouvelle Edition.

** Voyez p. 175. du *Journal Littéraire*.

† Il a été fait Chevalier par le Roi *George*, dont il fut aussi le premier Médecin.

n'en soient fort redevables à l'Auteur. Il seroit même à souhaiter qu'il voulût rendre un compte exact de tous les Ouvrages des Poëtes *Anglois* qui ont fait quelque bruit dans leur Ile, & donner son jugement de chaque Piéce en particulier. Il y a bien peu d'Etrangers, si je ne me trompe, qui soient aussi capables que lui d'exécuter ce dessein dans toute son étenduë.

Pour revenir à ma Traduction, je puis voir, sans être ému, que l'inégalité ou la foiblesse du Style, qu'on remarque dans quelques endroits, est mise sur mon compte, & que tout ce qu'il y a de vif & d'animé tourne à l'avantage de mes Auteurs. Je ne cherche point à m'acquérir de la gloire par ce pénible travail, mais plutôt à corriger les Hommes de leurs défauts. Si je réussis à cet égard, cela me suffit; & la Critique la plus sévére ne m'empêchera pas d'aller jusques au bout, si Dieu me donne vie. D'ailleurs, toujours prêt à écouter

les

les Avis des Personnes intelligentes, j'ai suivi, dans ce Volume, le conseil d'un de mes intimes Amis, qui a de l'esprit & du goût. C'est lui qui m'a conseillé de mettre, à la tête de chaque DISCOURS & sur la marge, une espéce d'Argument, qui en exprime le sujet en peu de mots. Il ne croit pas du moins que la Prose ou les Vers, qui sont au frontispice, le marquent d'une maniére assez distincte, & je ne doute pas que le Public ne soit du même avis.



LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE.



I. DISCOURS.

Vera Gloria radices agit, atque etiam propagatur; Ficta omnia celeriter, tanquam flosculi, decidunt, nec simulatum potest quidquam esse diuturnum.

Cic. de Offic. L. II. c. 12.

La véritable Gloire jette de profondes racines, & s'augmente de jour en jour; mais tout ce qui est déguisé ne sauroit être de longue durée, & passe aussi vîte que les Fleurs.

PARALLELE de Louis XIV. & d'Alexowitz Czar de *Moscovie*, sur le Chapitre de la Gloire.

DE toutes les Passions qui animent les Hommes, il n'y en a pas de plus ardente que l'Amour de la Gloire. Suivant que cette passion est cultivée dans les Princes, elle est la source des plus grands biens, ou des plus grands maux. Lorsque le préjugé y a trop de part, leur Esprit devient plutôt ambitieux qu'élevé: mais lorsque le penchant naturel les y porte, ils sont capables de former de vastes & de nobles Desseins. Les deux plus grands Hommes qu'il y ait aujourd'hui

en *Europe*, à prendre ce titre dans le sens qu'y attache le Vulgaire, sont Louis XIV. Roi de *France*, & PIERRE ALEXOWITZ, Empereur de *Russie*. Mais puisque la Réputation n'est pas toujours fondée sur la pratique de la Vertu, je crois qu'il y aura quelque plaisir à examiner la gloire de ces deux Monarques, & à distinguer ce qu'il y a de vain, de périssable & de frivole, de ce qu'on y trouve de solide, de longue durée & d'important. Louis fut environné, dès son enfance, de Ministres ambitieux & rusés, qui faisoient consister la plus glorieuse marque du Pouvoir dans l'étendue de la Domination, & qui confondoient mal à propos le bruit de la Renommée avec le véritable Honneur. Le jeune Monarque, séduit par ces Maximes, s'entêta facilement de la vaine Gloire, & donna dans tous les Projets d'Invasion, de Rapine, de Meurtre, & de tous les Crimes qui accompagnent une Guerre injuste, qu'on crut lui devoir inspirer, ou qu'il forma lui-même. Dès qu'on eut tracé le Plan de ce Pouvoir tyrannique, on encouragea les Arts & les Sciences de la maniere du monde la plus généreuse, afin que les plus sensés & les plus beaux Esprits du Royaume, gagnés par ce leurre, souffrissent, ou plutôt louassent le massacre de tout le reste du Genre Humain. Tout ce que la Cour de *France* bâtit ensuite sur ce premier Plan, vicieux en lui-même, ne pût qu'y être conforme. L'ostentation des Richesses, la vaine pompe des É-

équipa-

quipages, le mépris de la Pauvreté, & l'oubli de la Modestie, devinrent les Vertus favorites de la Nation. Le généreux Amour d'une Femme se convertit en Galanterie pour tout le Sexe, & l'Amitié entre les Hommes ne fut qu'un simple extérieur, ou un Commerce d'intérêts sordides. Pendant qu'on y suivoit ces Maximes, les perfidies du Prince & les mœurs corrompuës des Sujets servirent de piéges, où la *France* enveloppa tous ses Voisins. C'est ainsi que Louis XIV. ébloüi par un faux éclat, a passé de la débauche de sa jeunesse à la superstition de son âge avancé. De-là vient qu'il a souffert qu'on élevât des Statuës à l'honneur de ses grands Exploits, de sa Valeur, & de sa Magnanimité, & qu'on lui applaudit au milieu d'une Cour plongée dans le luxe & la molesse.

Lorsque PIERRE ALEXOWITZ eut atteint l'âge de raison, tout Empereur qu'il étoit d'un vaste Païs, Maître absolu des biens & de la vie de ses nombreux Sujets, par la seule force de son génie, il tourna les yeux sur lui-même & fut pénétré de douleur à la vue de l'ignorance profonde & de la grossiéreté brutale, où son Peuple vivoit. Résolu d'y remédier au plutôt, il n'envoya point d'Ambassadeur chez la Nation, de qui la plupart des autres ont emprunté la Politesse; mais il quitta lui-même son trône, pour aller apprendre le véritable chemin qui conduit à la Gloire, & s'informer de tous les Arts utiles à la Société, afin d'y appliquer l'industrie

de ses bonnêtes Sujets. Les Arts méchaniques furent avec raison le premier objet de ses pénibles recherches, & animé de ce glorieux dessein, il voyagea *incognito* dans les Païs étrangers, où, fort au-dessus de tous les petits honneurs qu'il y auroit pu recevoir, il ne pensa qu'à s'instruire des Arts de la Paix & de la Guerre. C'est ainsi que ce grand Prince par son travail, son expérience & sa valeur, s'est acquis une réputation immortelle. Les Héros de l'Antiquité n'en approchent pas, & il n'y en a pas un seul dont il ne ternisse l'éclat. Quel autre que lui s'est jamais éloigné d'un Trône, pour apprendre à le remplir mieux? Quel autre que lui s'est jamais cru petit avec un Pouvoir absolu, jusqu'à ce qu'il en eût appris le véritable usage?

Si l'on examine toutes ses démarches, on trouve que c'est une espéce de prodige, & si l'on veut faire son Eloge, on ne sait où le commencer, ni où le finir. On pourroit dire de quelques Princes, dans un sens de Métaphore, qu'ils sont les maîtres de leurs passions; mais on le peut dire de lui au pié de la lettre. Avec quelle bonté ne se mit-il pas lui-même dans la liste de ses Soldats, lorsqu'il leva une Armée, afin qu'aucun d'eux ne prétendît le dévancer dans la carriére qu'il leur ouvroit, & qu'il vouloit fournir à leur tête? C'est ainsi que ce généreux Monarque apprit à vaincre & à bien user de la Victoire. Il imprima la terreur dans le combat, & il fut la douceur même après

la bataille gagnée. Faudra t-il donc qu'on traite de bonne Politique les indignes artifices du *François*, & que les glorieux travaux du *Moscovite* passent pour barbares? Point du tout: la Barbarie ne connoît pas le véritable Honneur, ou met toute autre chose à sa place. Le Prince injuste est lâche & barbare; mais il n'y a que le Prince bon qui soit courageux & poli.

Quoique les Hommes s'entêtent de tout ce qui plaît à leur imagination corrompue, la Vérité gardera toujours son prix; & puisque la Gloire n'est que l'ombre de la Vertu, la premiére ne peut que disparoître en l'absence de celle-ci. Mais avec quel soin n'en doit-on pas conserver les justes idées, & quelle industrie ne devrions-nous pas employer pour nourrir le moindre penchant qui nous y porte? Ce jeune Ecolier de *Westminster*, qui dit l'autre jour qu'il ne pouvoit ni dormir ni jouer à cause des Drapeaux & des Etendards qui ornent la Salle de cette Abbaye, mériteroit de ne plus recevoir un coup de férule.

Voyons à présent quelle est l'idée que l'Orateur *Romain* nous donne de la véritable Gloire. * *Nous en jouïssons*, dit-il, *si le Peuple nous aime, s'il a de la confiance en nous, & si touché d'une certaine admiration il nous croit dignes de toute sorte d'honneur.* C'est

* Summa igitur & perfecta gloria constat ex his tribus: si diligit multitudo; si fidem habet; si cum admiratione quadam honore dignos putat. *De Offic.* L. II. c. 9.

C'est ce qui s'accordoit avec l'état d'une République; mais, pour s'en former une juste idée sous notre Gouvernement, il faudroit joindre à tous ces avantages une certaine indifférence & un dégoût général pour toute autre chose que pour la faveur du Prince. Il me semble que notre Héros devroit jouïr de grandes richesses, d'un pouvoir fort étendu, de beaucoup d'honneur, du commandement des Armées, & d'une gloire solide; mais les richesses, le pouvoir, l'honneur, le commandement & la gloire ne devroient avoir aucun charme pour lui, s'il n'y joignoit l'amour de son Prince. Selon moi, il devroit être populaire parce qu'il seroit Favori, & devenir Favori parce qu'il seroit populaire. Si je ne craignois de pousser le Caractére un peu trop loin, & de le rendre chimérique, je voudrois qu'il eût une Souveraineté au dehors, & qu'il ne l'estimât qu'un vain titre sans les doux regards de son Prince. Un tel Homme ne subsiste qu'en idée, & s'il possédoit les plus hauts Emplois sans donner aucune jalousie, il ne manqueroit pas d'être comblé de gloire sans aucun risque de tomber jamais en disgrace. Son élévation & son desintéressement rendroient sa gloire immortelle.

Il faut que je m'arrête ici pour ne pas choquer certaines gens; mais si cette piéce pouvoit se garantir du sort attaché à tout ce qui est commun & de peu de valeur, je dirois que ces foibles images de

la

la Gloire ont été tracées dans le Mois d'*Août* de cette année 1711, lorsque le Duc de *Marlborough* fit cette mémorable marche, qui lui servit à prendre les Lignes des *François* sans effusion de sang.

T.

II. DISCOURS.

Quicquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

HOR. L. I. Ep. II. 14.

Les Peuples sont les victimes des folies de leurs Princes.

LA Lettre suivante est si pleine de bon sens & de remarques solides, que je ne saurois m'empêcher de la donner au Public, quoi qu'elle regarde un Pécheur endurci, que je ne me flatte pas de pouvoir ramener, je veux dire LOUIS XIV, Roi de *France*.

LETTRE sur le peu de fruit que Louis XIV. a retiré de ses Conquêtes.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Entre les différens sujets dont vous „ avez parlé, je souhaiterois qu'il vous „ fût venu dans l'esprit de réfléchir sur „ la vanité des Conquêtes. Ce dernier „ mot nous rappelle d'abord le Roi de „ *France*, qui a passé pour le plus grand „ Conquérant de notre siécle, jusqu'à ce „ que les Armées de Sa Majesté lui eus„ sent enlevé une grande partie de ce

 qu'il

„ qu'il possédoit, & presque ravi tout le „ fruit de ses anciennes Victoires. Pour „ moi, s'il falloit que je le dépeignisse „ au naturel, je ne remonterois pas plus „ haut qu'à la Paix de *Ryswick*, tout jus„ te. à la fin de ses triomphes, & avant „ le revers de sa fortune; quoi qu'à pren„ dre cette époque, il me semble qu'a„ lors même son Ambition lui avoit été „ inutile, aussi bien qu'à ses Sujets.

„ A son égard, il est certain qu'il n'a „ pu rien gagner par ses Conquêtes, si „ elles ne lui ont pas produit un plus grand „ nombre de Sujets, plus de richesses, „ ou plus de pouvoir. Quoiqu'il en soit, „ j'abandonne à votre examen ce que j'ai „ médité sur ces trois chefs.

„ Pour ce qui regarde l'augmentation „ des Sujets, tout ce qu'il en avoit ac„ quis, lorsque devenu Majeur il prit „ le Gouvernement en main, se réduisoit „ à ceux qu'il s'étoit soumis par la voie „ des armes, & dont la Paix lui confirma „ la Conquête; alors il n'avoit usurpé que „ le tiers de la *Flandre*, & de cette ma„ niére il ne possédoit que le tiers des „ Habitans de cette Province.

„ Il y a cent ans ou environ, qu'après „ un calcul exact de tout le peuple de „ ce Païs, on trouva qu'il n'alloit qu'à „ 750000 Ames. Si l'on pense aux ra„ vages qu'il a souffert par des Guerres „ presque continuelles, aux nombreu„ ses Armées qui y ont presque toujours „ vécu à discrétion, & au déchet du

„ Com-

„ Commerce par la retraite de ses Ha-
„ bitans qui ne s'y croioient pas en sûre-
„ té, on ne s'imaginera pas sans doute
„ que leur nombre ait pu augmenter de-
„ puis ce tems-là: de sorte qu'avec le
„ tiers de cette Province, notre grand
„ Monarque ne peut avoir gagné que
„ 250000 nouveaux Sujets, quand même
„ on supposeroit qu'ils y ont tous resté,
„ charmés d'obéïr à leur nouveau Maître.

„ La fertilité de ce Païs, sa situation
„ avantageuse pour le Commerce, les
„ moyens qu'il a d'entretenir un grand
„ nombre d'Habitans, & les puissantes
„ Armées qu'il a nourries, rendent fort
„ croyable que les deux autres tiers de
„ cette Province égalent toutes les au-
„ tres Conquêtes de Louis XIV. Cela
„ posé, il ne peut avoir gagné en tout
„ que 750000 nouveaux Sujets, Hom-
„ mes, Femmes, & Enfans, sur-tout
„ si l'on en déduit ceux qui ont secoué
„ le joug, pour aller vivre sous la do-
„ mination de leurs anciens Maîtres.

„ Il faut à présent balancer la perte
„ avec le profit, & voir quel nombre
„ d'anciens Sujets il lui en a coûté pour
„ acquérir les nouveaux. Il me semble
„ qu'il n'a jamais eu guéres moins de
„ 200000 Hommes en Campagne, sans
„ les Garnisons, & que, suivant le calcul
„ ordinaire, à peine il reste, à la fin d'u-
„ ne Campagne, les quatre cinquiémes
„ d'une Armée, quoiqu'il n'y ait eu ni
„ Siége ni Bataille. Ses différentes Guer-

„ res, jusques à la Paix de *Ryswick*, ont „ duré environ 20 ans; & si l'on multiplie les 40000 Hommes de sa perte annuelle, ou du quint de ses Armées, par „ 20, on trouvera qu'il ne sauroit avoir „ perdu moins de 800000 de ses anciens „ Sujets, tous gens robustes & vigoureux: ce qui surpasse le nombre de „ ceux qu'il peut avoir acquis.

„ Mais sa perte n'en demeure pas dans „ ces bornes: Il semble que la Providence ait partagé tout le Genre Humain „ entre les deux Sexes, afin que chaque „ Femme puisse avoir son Mari, & qu'ils „ contribuent également l'un & l'autre à „ la propagation de leur Espéce. Il s'ensuit de là, que, pour tous les Hommes qui ont péri, autant de Femmes „ ont resté seules, & la Charité nous oblige à croire qu'elles n'ont pas rendu „ tout le service dont elles étoient capables dans leur Génération. Il faut nécessairement que dans une si longue „ suite d'années, plusieurs d'entre elles „ soient mortes sans avoir goûté les douceurs du Mariage, & que les autres „ mariées trop tard ayent fini leurs jours „ sans laisser aucune postérité après elles. Par ce calcul, Louis XIV. ne „ doit pas seulement avoir perdu 800000 „ Sujets, mais le double de ce nombre, „ & tout le fruit qu'on en pouvoit raisonnablement attendre.

„ On dit que, dans la Guerre précédente, son Royaume fut exposé à une

„ rude

„ rude Famine, qui enleva deux Millions „ d'ames. J'ai de la peine à le croire, „ mais quand la perte ne seroit allée qu'à „ un cinquiéme de ce nombre, elle est „ toujours fort considérable. D'ailleurs „ on ne doit pas s'étonner que ce fléau „ attaque un Païs où l'on destine à l'usa- „ ge du Prince une si grande partie de la „ substance du peuple, que celui-ci ne „ sauroit avoir de quoi remédier à de „ pareils malheurs; où l'on prend tant „ d'Hommes de la Charrue pour servir „ le Roi dans ses Armées; & où les ter- „ res sont abandonnées, en divers en- „ droits, à la culture des Femmes & des „ Enfans. En un mot, quelque perte que „ LOUIS XIV. essuyât alors, elle doit ê- „ tre mise sur le compte de son Ambition.

„ La ruïne ou l'exil de 3 ou 400000 „ de ses Sujets Réformés vient de la mê- „ me source: il ne pouvoit jamais en fai- „ re si peu de cas, que pour leurrer la „ bigoterie de la Nation *Espagnole*.

„ Quelle industrie y auroit il dans un „ Païs, où la Possession de tout ce que „ l'on a est incertaine? Quel Sujet ense- „ menceroit ses terres, afin que le Prince „ en pût recueillir toute la moisson? L'é- „ pargne & la frugalité doivent être in- „ connues à un tel Peuple; car où est „ l'Homme qui s'avisât d'épargner au- „ jourd'hui ce qu'il risque de perdre de- „ main? Quel encouragement y trouve- „ t-on pour le Mariage? Où est l'Hom- „ me qui puisse soutenir l'idée d'avoir des

„ enfans, s'il a lieu de craindre qu'il ne „ pourra avoir dequoi les habiller, ni mê„ me dequoi les nourrir? C'est ainsi que „ Louis XIV. a diminué le nombre de „ ses Sujets, par le meurtre, le carnage „ & une ambition fatale: Il a même pré„ venu leur naissance, & détruit la Pos„ térité autant qu'il en a pu le pouvoir.

„ Est-ce donc là ce grand Louis, cet „ invincible Monarque? Est-ce là cet „ *Homme immortel*, ce *tout puissant*, com„ me ses lâches Adulateurs l'ont nommé? „ Est-ce là ce Héros si fameux par ses „ Conquêtes? Pour chaque nouveau Su„ jet qu'il a mis sous le joug, n'en a-t-il „ pas perdu trois de son ancien Domai„ ne? Ses Troupes ne sont-elles pas „ moins nombreuses, plus mal nourries, „ plus mal vêtues & plus mal payées, „ qu'elles ne l'étoient autrefois, quoi qu'il „ soit réduit à faire de plus grands efforts „ que jamais? D'où peut venir tout ce „ changement, si ce n'est de ce que ses „ Revenus ont beaucoup diminué, & que „ ses Sujets, plus pauvres, ou en plus „ petit nombre, sont hors d'état de „ payer les taxes dont on les accable?

„ Bien lui a valu d'avoir trouvé le se„ cret d'usurper un Royaume; s'il eût „ poursuivi ses Conquêtes sur l'ancien „ pié, sa ruine étoit infaillible, & il y „ a longtems qu'elle seroit arrivée. Ce„ ci me rappelle un bon mot du Roi „ Pyrrhus, qui, après avoir battu les „ *Romains* pour la seconde fois, répon„ dit

„ dit à ses Généraux, qui l'en félici-
„ toient *, *Vous avez raison ; mais une au-*
„ *tre Victoire comme celle-ci suffiroit pour*
„ *me ruiner*. Je finirai par un trait d'his-
„ toire, aussi remarquable qu'il est connu,
„ à l'égard de ce même Prince que l'Am-
„ bition dominoit. Lorsqu'il eut témoigné
„ l'envie demesurée qu'il avoit d'attaquer
„ les *Romains*, son premier Ministre Cy-
„ NEAS lui demanda quel but il se propo-
„ soit dans cette guere ? Je veux, dit-il,
„ soumettre les *Romains* & toute l'*Italie*
„ à mon obéïssance. Que ferez-vous en-
„ suite, repliqua CYNEAS ? Je passerai en
„ *Sicile*, ajouta PYRRHUS, & tous ces In-
„ sulaires deviendront mes Sujets. Quelle
„ sera votre nouvelle tentative, dit le
„ Ministre ? J'irai conquerir *Carthage*, re-
„ prit le Roi, & je me rendrai maître de
„ toute l'*Afrique*. Mais quelle sera la fin,
„ insista le premier, de toutes vos Expe-
„ ditions ? Alors conclut le Prince, nous
„ nous tranquilliserons, & nous nous di-
„ vertirons le reste de nos jours à boire
„ d'excellent Vin. Quoi, repliqua CY-
„ NEAS, en aurons-nous de meilleur que
„ celui que nous buvons aujourd'hui,
„ & n'en avons-nous pas autant qu'il
„ nous en faut.

„ La débauche & les excès ne convien-
„ nent

* AUREL. VICTOR de Viris illustr. C. XXXV. 5. exprime cette réponse en ces termes : *Quid mihi cum tali victoria, ubi exercitus robur amittam ?* & OROSE en ceux-ci : *Ne ego si iterum eodem modo vicero, sine ullo milite reverterer.*

„ nent point au Caractère des Princes; „ mais si Pyrrhus & Louis s'y étoient „ abandonnés comme Vitellius, ils „ auroient fait moins de mal à leurs pro„ pres Sujets. Je suis &c.

* Philarithmus.

T.

III. DISCOURS.

Vincet amor Patriæ. —— —— ——
Virg. Æneid. VI. 823.

L'amour de la Patrie l'emportera.

La richesse d'un Païs consiste plutôt dans le nombre des Habitans & le Commerce, que dans l'étendue des terres.

L'Ambition des Princes leur est souvent funeste à eux-mêmes, aussi bien qu'à leurs Sujets. On n'en sauroit douter à l'égard de ceux qui échouent dans leurs Entreprises militaires; mais cela n'est que trop vrai à l'égard même de ceux qu'on célèbre pour leurs glorieux Exploits. Si l'on examinoit de près leur conduite, & si l'on faisoit un juste calcul de la perte & du profit, qui leur revient de toutes leurs Guerres, on ne trouveroit pas toujours que les Conquêtes égalent la dépense.

Occupé l'autre jour à parcourir les Lettres de mes Correspondans, celle de *Philarithmus* me fournit cette idée, & me donna du goût pour la Science du Calcul poli-

* Ce mot Grec signifie, *celui qui aime l'Arithmétique & le Calcul.*

politique, dont l'utilité ne se borne pas au simple amusement de l'Esprit. Il tâche d'y prouver que Louis XIV. avec toutes ses acquisitions, n'a pas augmenté le nombre de ses Sujets, ou plutôt que, pour un de nouvelle date, il en a perdu trois de son ancien Domaine. S'il calcule juste, il faut que Louis soit bien appauvri par son Ambition.

Le Prince, qui a l'intérêt du Public en vue, est maître, pour ainsi dire, de la bourse de tous ses Sujets, & par conséquent ses richesses augmentent ou diminuent à proportion du nombre & des richesses de son Peuple. Si la Guerre, ou la Peste, pour en venir à un exemple, détruisoit tous les Habitans de cette grande Métropole, (ce qu'à Dieu ne plaise!) il faudroit que la Reine perdît une bonne partie de ses Revenus, ou que du moins le fardeau, qui étoit à la charge de la Ville, aggravât celui de ses autres Sujets. Peut-être que ces Habitans ne font pas plus du dixiéme de tous ceux du Royaume; mais comme ils sont mieux nourris, mieux vêtus & mieux logés que les autres, il y a grande apparence que les Impôts, ou les Taxes, qu'ils payent, font le cinquiéme de tout le Revenu de la Couronne. Ce n'est pas tout, la Ville consume une bonne partie de toutes les Denrées du Païs, & si elle fournit une telle proportion de la rente, ou de la valeur naturelle des terres, elle est aussi cause qu'on paye une telle proportion

de

de taxes sur ces mêmes terres. D'où je conclus que la perte de ces Habitans ne pourroit qu'être sensible au Prince & onéreuse à toute la Nation.

D'un autre côté si, par quelque voie extraordinaire, Dieu vouloit repeupler la Ville du même nombre d'Habitans aussi riches & aussi industrieux que les premiers, je ne doute pas que les droits de* l'*Excise*, de la Douane, & sur le loïer des Maisons n'apportassent le même revenu à la Couronne qu'elle auroit perdu dans le premier cas. D'abord aussi que la consommation des Vivres s'y rétabliroit, toutes les terres, sur-tout celles du voisinage, ne manqueroient pas de revenir à leur ancien prix, & de payer les mêmes taxes qu'elles avoient fourni au Public. Le gain dans ce dernier cas ne seroit pas moins sensible que la perte l'étoit dans l'autre.

Tous les impôts, qu'on met sur le Peuple en général, se levent sur les Particuliers. Il ne seroit donc pas inutile d'examiner ce qui est payé par les moindres de tous les Sujets, ou à leur occasion, pour découvrir ensuite ce que chacun d'eux peut valoir au Prince.

Pour moi, je croirois que les sept huitiémes du Peuple n'ont aucun Bien-fonds ni Capital, qu'ils sont obligés de vivre au jour la journée par le travail de leurs mains;

* Ce mot *Anglois* signifie l'impôt qu'on met sur la Biere, & toute autre Boisson.

mains; qu'il y en a sept millions de cet ordre dans toute l'Ile de la *Grande Bretagne*, & qu'ils consument du moins les trois quarts de toutes les Denrées du Païs. Si cela est, les Sujets, qui n'ont ni Fonds ni Capital, payent les trois quarts du revenu de la Nation, & par conséquent ils donnent le moyen à ceux qui ont des terres de payer les trois quarts de leurs taxes. Si l'on partage ensuite ces trois quarts de la taxe sur les terres entre sept millions d'Hommes, on trouvera que chacun d'eux en paye plus de trois * Chelins. De sorte que le plus misérable de tous les Sujets vaut du mois trente-six sols au Prince toutes les années.

D'ailleurs il semble que les sept huitièmes de toute la Nation devroient payer les deux tiers du revenu de la Douane & de l'Accise pour tout ce qu'ils consument. A partager encore cette Somme entre les sept millions d'Ames, cela monteroit à plus de sept Chelins par tête; c'est à dire, qu'avec les trois de l'Article précédent, le moindre Sujet vaut tous les ans au Prince plus de dix Chelins, & qu'ainsi, par la perte de chaque ancien Sujet, ou l'acquisition d'un nouveau, la Reine perd ou gagne cette Somme.

Engagé dans tout ce Calcul politique & satisfait des idées qui me vinrent là-dessus, je voulois écrire une Lettre d'Avis à un Mem-

* Un Chelin ou *Shilling*, comme on l'écrit en *Anglois*, vaut 12 sols monnoie d'*Angleterre*.

Membre du Parlement, pour l'exhorter à laisser une entiére liberté de Commerce dans toutes nos Villes, à ne mettre plus aucune distinction entre les Naturels du Païs & les Etrangers, à revoquer nos Loix qui fixent les devoirs des paroissiens, & à lever tous les autres obstacles qui empêchent l'accroissement du Peuple. Mais aussitôt que je me rappellai avec quel flux d'une Eloquence inimitable quelques-uns de mes Compatriotes avoient exagéré le malheur qu'il y a de vendre pour un Chelin le Droit héréditaire des *Anglois*, de gâter la pureté de leur sang par des mélanges étrangers, d'introduire la confusion des Langues & des Religions, & de souffrir que les Etrangers enlevent le pain de la bouche de nos Artisans, je n'eus plus mot à dire, j'abandonnai mon Projet, & je laisse ma Patrie dans son état naturel, croître & fleurir par la voie ordinaire de la génération.

Comme j'ai toujours à cœur l'intérêt du Public, je ne cesse de former des Plans qui tendent à ce but; & je puis dire sans vanité que j'en ai tracé quelques-uns aussi bien imaginés qu'aucun des plus fameux Châteaux en l'air qu'on ait jamais bâti. Quoi qu'il en soit, je n'eus pas plutôt renoncé à mon dernier Projet, qu'il me roula dans l'esprit divers moyens pour sécher des Marais, opposer des digues à la Mer & joindre de nouvelles terres à ma Patrie, puisqu'on ne croyoit pas lui pouvoir donner de nouveaux Habitans. J'examinai là-dessus quel avantage il en reviendroit au Prince.

Supposé donc que la même Puissance infinie, qui a créé le monde, tirât aujourd'hui du sein de l'Océan, & joignit à la *Grande Bretagne* une égale étenduë de terres, avec la même quantité de Maisons, de Grain, de Bêtail, & de toutes les autres nécessités ou commodités de la Vie, sans y placer ni Hommes, ni Femmes, ni Enfans; j'ai de la peine à croire que ceci pût augmenter les richesses du Peuple, ou les revenus du Prince: Car puisque les Maisons qu'il y a déjà suffisent pour loger tous ses Habitans, si quelqu'un d'eux se transplantoit dans le nouveau Quartier de l'Ile, l'augmentation du loyer dans celui-ci produiroit du moins une égale diminution dans l'autre. Pour le Grain & le Bêtail, nous en avons une telle abondance, que nous encourageons nos Voisins à nous décharger d'une partie du premier, & que nous ne souffrons pas que nos Compatriotes apportent de l'autre. A l'égard du reste de nos Denrées ou de nos Manufactures, nous en avons tout ce qu'il nous en faut pour notre débit. Mais si l'on fournissoit le double de tout ceci aux Acheteurs, les Vendeurs s'estimeroient heureux d'en pouvoir obtenir la moitié du prix ordinaire, & ceux qui possédent les terres ou les maisons, seroient obligés de se borner à la moitié de leur rente annuelle: De sorte que, par une si grande addition à notre Ile, les revenus des Particuliers & du Public n'en augmenteroient pas davantage.

Tien-

Bien loin de-là, je croirois plutôt qu'ils diminueroient beaucoup. En voici la raison: Tous les Fruits, qui rendent un Païs riche & abondant, sont périssables de leur nature, & la plupart doivent être employés dans l'espace d'une année depuis leur recolte, ou demeurer inutiles; de sorte que les Proprietaires sont obligés de s'en défaire à tout prix, plutôt que de les voir périr entre leurs mains, & que la perte d'un seul dixiéme de ces Fruits sujets à se corrompre, les réduiroit à la moitié de la valeur. C'est pour cela sans doute que nos Voisins, qui ont tout le commerce des Epiceries, & qui savent la quantité qu'il en faut en *Europe*, détruisent tout le reste & ce qu'il y en a de superflu. On devroit ainsi juger que le Produit annuel du double de ce qui se consume, ne peut qu'en réduire le prix à un huitiéme, de ce qu'il est aujourd'hui, & que cette Ile nouvellement aggrandie ne rapporteroit au Prince que le quatriéme de son Revenu.

On remarque d'ordinaire, que dans les Païs les plus fertiles on y vit le plus mal, & qu'à l'exemple de l'Ane, dont j'ai parlé dans * un de mes Discours, le Peuple y meurt presque de faim au milieu de l'abondance qui l'environne. Il est certain que les Pauvres, qui font le gros d'une Nation, ne travaillent que pour vivre & si deux jours leur suffisent pour gagner dequoi se nourrir misérablement toute la semaine,

* C'est le LIX. du Tome II. p. 372.

maine, on auroit de la peine à les engager au travail les autres quatre jours : Mais alors le salaire de deux jours ne peut guéres les mettre en état de contribuer à la dépense du Public.

Le Paradoxe d'HESIODE, qui dit que * *la moitié vaut plus que le tout*, vient ici fort à propos. En effet il n'y a rien de plus vrai dans le Calcul politique, puisque le même nombre de gens, avec une certaine étenduë de Païs, seroit en beaucoup meilleur état, que s'il en possédoit le double. Ainsi je commence à croire que le Chevalier *Guillaume* PETTY n'avançoit rien d'absurde, lorsqu'il disoit que, si tous les Païs montagneux d'*Ecosse* & tout le Royaume d'*Irlande* étoient engloutis dans la Mer, pourvu que les Habitans en fussent transportés sur les terres basses de la *Grande Bretagne*, le Souverain & le Peuple s'enrichiroient par-là, quand même ils les dédommageroient de toute leur perte.

Si le Peuple seul fait la richesse d'un Païs, un Homme qui a dix Enfans est plus utile à sa Patrie que celui qui l'augmente de dix mille Arpens de terre. On ne sauroit nier que LOUIS XIV. n'ait joint de

* Πλέον ἥμισυ πάντος. Le mot πλέον n'est pas d'*Hésiode*, mais de *Platon*. Le Proverbe étoit Ἀρχὴ ἥμισυ πάντος, c'est-à-dire, qu'*on a fait la moitié de l'ouvrage quand on l'a bien commencé*, & l'addition de πλέον signifie *qu'on en a fait plus de la moitié*. Mais notre Auteur *Anglois* l'a pris ici dans un autre sens pour l'accommoder à son but. Voyez ERASME sur l'Adage, *Principium dimidium totius*.

de vastes Etats à son ancien Domaine; mais si *Philarithmus* accuse juste, & que ce Prince n'ait pas autant de Sujets qu'il en avoit autrefois, il est aisé de voir pourquoi ses Armées ne sont plus si nombreuses, ni si bien nourries, & vêtuës, ni si bien payées qu'elles l'ont été. Il n'y a rien de plus clair, LOUIS doit s'être appauvri non seulement par la perte de ses Sujets, mais aussi par ses nouvelles Acquisitions.

T.

IV. DISCOURS.

Γυναικὸς ὐδὲ χρῆμ' ἀνὴρ ληΐζεται
Ἐσθλῆς ἄμεινον, ὐδὲ ῥίγιον κακῆς.

SIMONID.

Un Homme ne sauroit posséder rien de meilleur qu'une bonne Femme, ni de pire qu'une méchante.

Les différens Caractéres des FEMMES, suivant les idées du Poëte *Simonide*.

IL n'y a point d'Auteurs que je lise avec plus de satisfaction que ceux qui représentent la Nature Humaine sous différentes vues, & qui décrivent la diversité des mœurs qui étoient en vogue dans les siécles dont ils parlent. Un Lecteur ne sauroit avoir un amusement plus agréable, que celui de comparer les Vertus & les Vices de son tems avec les Vices & les Vertus qui régnoient du tems de ses Ancêtres,

tres, & de former dans son Esprit un Parallèle entre son Caractére particulier & celui de ses Contemporains, ou de ceux qui l'ont précédé. La considération du Genre Humain, sous ces différens points de vûe, peut nous inspirer de la honte & de l'aversion pour quelque Vice, ou nous animer à la pratique de telle ou telle Vertu; elle peut nous rendre contens ou malsatisfaits de nous-mêmes dans les articles les plus essentiels de la Vie, nous dépouiller de nos préjugés, & rectifier ce travers d'Esprit qui nous fait avoir mauvaise opinion de ceux qui pensent autrement que nous.

Si nous considérons les coutumes & les mœurs des siécles les plus reculés, nous voyons la Nature Humaine dans sa premiére simplicité; mais plus nous approchons du nôtre, plus elle se cache sous l'enveloppe de l'Artifice & du Rafinement, plus elle se polit & s'éloigne peu à peu de son premier état, jusqu'à ce qu'enfin elle se perde sous les formalités & les cérémonies, ou ce qu'il nous plait d'appeller une belle Education. Vous n'avez qu'à lire ce que les plus anciens Auteurs, sacrés ou profanes, nous ont dit du caractére des Hommes & des Femmes, & il vous semblera que vous lisez l'histoire d'une autre espéce de Creatures.

Entre les Ecrivains de l'Antiquité, il n'y en a point qui nous instruisent plus clairement des Mœurs de leurs différens siécles, que ceux qui se sont attachés à la

Satire, de quelque couleur qu'ils l'aïent revêtuë. En effet, il n'y en a pas d'autres, dont le but aille si droit à examiner la conduite des Hommes, & à mettre leurs défauts dans un si grand jour.

SIMONIDE, fameux Poëte de son tems, est l'Auteur, si je ne me trompe, de la plus ancienne Satire que nous ayons, & même, à ce que disent quelques Sçavans, de la première qui ait jamais paru. Ce Poëte florissoit environ quatre-cens ans après le Siége de *Troie*, & son Stile est une preuve de la simplicité, ou plutôt de la grossiéreté du siécle où il vivoit. J'ai déjà remarqué, dans * un de mes DISCOURS précédens, que la Régle d'observer ce que les *François* appellent *bienséance*, lorsqu'il s'agit d'une allusion, est de nouvelle date; & que les Anciens, pourvu qu'il y eût quelque rapport éloigné dans leurs Similitudes, ne s'embarrassoient guére de la bienséance ou du décorum. La Satire en vers ïambiques de SIMONIDE, dont je veux entretenir ici mes Lecteurs, est un bon exemple de ce que j'ai avancé autrefois à cette occasion. Les Femmes en sont le sujet. Il y décrit tous leurs Caractères, qu'il fait dépendre d'une supposition chimerique, bâtie sur le Dogme de la préexistence des Ames. Il nous y enseigne que les Dieux formérent les Ames du Sexe Feminin de ces premié-

* Voyez Tome II. pag. 224.

res semences ou principes qui composent les différentes sortes d'Animaux & d'Elémens; & que leurs bonnes ou mauvaises qualités viennent de ce que tels ou tels principes dominent dans leur constitution. Si notre Langue ne souffre pas que je traduise mot pour mot cet Auteur, du moins je l'ai rendu assez fidélement, pour n'y avoir rien ajouté de mon crû, & avoir exprimé toutes ses pensées. J'ai déja insinué qu'il est un peu grossier: je dirai de plus ici que ses traits satiriques ne tombent que sur quelques Femmes du plus bas étage, & non pas sur celles qui sont polies par une bonne Education, qui n'étoit pas commune du tems de notre Poëte. Quoi qu'il en soit, voici ses Vers rendus en Prose.

Au commencement Dieu créa les Ames du beau Sexe, dans un état séparé de leurs Corps, & les tira de différentes matiéres.

Il forma les unes de ces ingrédiens qui entrent dans la composition du Pourceau. Une Femme de cet ordre est une Salope dans sa Maison, & une Goulue à sa Table. Elle est mal-propre dans ses habits, & la Maison, qu'elle occupe, a tout l'air d'une Ecurie.

Il tira une seconde sorte d'Ames Féminines des matériaux qui servent à former le Renard. La Femme, qui en est animée, a de l'esprit & du discernement; elle connoît le bien & le mal, & rien n'échappe à sa pénétration. Dans cette Classe de Femmes, il y

en a quelques unes qui ont de la vertu, & d'autres qui sont vicieuses.

La troisiéme sorte de ces Ames fut prise des particules Canines, & les Femmes qui la reçoivent, sont celles que nous appellons communément des Grondeuses, *c'est à dire qu'elles imitent ces Animaux, qui aboient sans cesse contre tous ceux qui les approchent.*

La quatriéme sorte fut prise de la Terre. Celle-ci anime les Paresseuses, qui vivent dans l'ignorance & l'inaction, qui n'abandonnent pas leur foyer de tout l'hiver, & qui ne songent qu'à manger & à boire.

La cinquiéme sorte fut tirée de la Mer. Celle-ci produit des Humeurs inégales, qui passent quelquefois de l'Orage le plus terrible au Calme le plus profond, & du tems le plus sombre au plus beau Soleil du monde. Un inconnu, qui verroit une de ces Femmes dans sa belle humeur, la prendroit pour une Merveille de la Nature; mais qu'il attende un moment; ses regards & ses paroles changent tout d'un coup; elle ne respire que la rage & la fureur; c'est un véritable Tonnerre & un Ouragan.

La sixiéme sorte fut composée de ces ingrédiens qui servent à former l'Ane ou une Bête de somme. Les femmes, qui la reçoivent, sont naturellement d'une paresse extraordinaire; mais si leurs Maris viennent à déployer leur autorité, elles mettent tout en usage pour leur plaire. Avec tout cela, elles ne sont pas ennemies des plaisirs de l'Amour.

mour, & ne refusent guéres les caresses de leurs Maris.

Le Chat fournit les matériaux pour la septiéme sorte de Femmes, qui sont d'un naturel mélancolique, bizarre, chagrin, & si opposé aux enjoümens de l'Amour, qu'elles sont prêtes à égratigner leurs Maris & à leur sauter au visage, lorsqu'ils veulent s'approcher d'elles. D'ailleurs cette espéce de Femmes est sujette à commettre de petits Larcins & des Friponneries.

La Jument, avec sa criniére flottante, qui n'avoit jamais subi le joug, servit à la composition de la huitiéme sorte de Femmes. Celles ci, qui n'ont que peu d'égard pour leurs Maris, passent tout leur tems à s'ajuster, à se baigner & à se parfumer; elles s'occupent à friser leurs cheveux avec beaucoup de soin, & à les orner des plus belles fleurs & des guirlandes les plus enjolivées. Une Femme de cet ordre est un objet fort agréable pour un Etranger, mais fort ruïneux pour le Possesseur, à moins que ce ne soit un Roi ou quelque Prince qui s'entête d'une pareille Poupée.

La neuviéme sorte a eu son extraction du Singe. Celles-ci sont laides & malicieuses: comme elles n'ont rien de beau, elles tâchent de tourner en ridicule tout ce qui plait dans les autres.

Enfin la dixiéme & la derniére espéce a été prise de l'Abeille, & bienheureux est l'Homme qui en trouve une de cette origine pour sa Femme. Elle n'est entachée d'aucun vice, sa Famille prospére & fleurit par son

bon ménage. Elle aime son Mari, & en est aimée à son tour. Elle cultive une race de beaux & vertueux Enfans. Elle se distingue de toutes les autres de son Sexe. Elle est environnée de graces. Elle ne se trouve jamais avec les Femmes d'une vie déréglée, & ne perd point son tems à causer avec elles sur des choses indignes. Elle est ornée de Vertu & de Prudence & c'est en un mot la meilleure Femme que Jupiter *puisse donner à l'Homme.*

Si le Poëte *Grec* marque beaucoup de pénétration dans tous ces Caractéres, qu'il nous a donnés des Femmes, on peut dire qu'il a évité le défaut, où JUVENAL & Mr. BOILEAU sont tombés, l'un dans sa sixiéme & l'autre dans sa * dixiéme Satire, lorsqu'ils ont voulu noircir le Sexe en général, sans rendre justice à celles qui ont du mérite. Des Satires de cet ordre, qui réduisent tous les Individus sur le même pié, ne sauroient être utiles au monde; & c'est à cause de cela que je me suis toujours étonné que ce beau Génie *François*, qui avoit un jugement exquis & qui paroissoit aimer la Vertu, pût croire que la Nature Humaine fût un sujet propre à la Satire, comme il semble du moins l'insinuer dans une autre de ses fameuses Piéces, qu'on appelle pour cet effet † *la Satire de l'Homme*. Quel Vice ou quel Foible peut-on

* De l'Edition d'*Amsterdam* en 1717.
† C'est la VIII. dans la même Edition.

on corriger, lorsqu'on censure toute l'Espéce en général, sans aucune distinction, & qu'on tâche de faire voir, par quelques traits d'esprit superficiels, que les Bêtes brutes valent mieux que nous à tous égards? La Satire devroit se borner à la critique de ces défauts, dont les Hommes peuvent se garantir, & mettre une juste différence entre ceux qui en sont les véritables sujets, & ceux qui ne le sont pas.

L.



V. DISCOURS.

Nescio quomodo inhæret in mentibus quasi seculorum quoddam augurium futurorum; idque in maximis ingeniis altissimisque animis & existit maximè & apparet facillimè.

Cic. Tusc. Quæst. L. I. c. 25.

Je ne sais d'où cela vient, mais la plupart des Hommes ont quelque pressentiment d'une Vie à venir & cette idée se manifeste surtout & paroît avec plus d'éclat dans les Génies les plus élevés & les plus profonds.

Mr. le Spectateur,

Sur l'Immortalité de l'Ame & une Vie à venir.

„ JE suis très persuadé qu'une des meilleures sources, d'où naissent les actions nobles & généreuses, est la juste & noble idée qu'on a de soi-même. Tout Homme, qui entretient une idée basse & indigne de sa Nature, ne peut jamais s'élever au-dessus du rang où il s'est mis. S'il regarde son Etre comme borné par le terme incertain d'un petit nombre d'années, ses vues se renfermeront dans les bornes étroites qu'il donne à son existence. Comment peut-il s'élever à quelque chose de grand & de noble, s'il croit qu'après avoir joué un rôle fort court sur le Théâtre de ce monde, il viendra à s'éteindre pour jamais, & qu'il n'aura

„ plus

„ plus aucun sentiment de ce qu'il a fait „ dans cette Vie?

„ C'est pour cela même que, selon „ moi, on ne sauroit méditer trop sou„ vent sur l'Immortalité de l'Ame. Il n'y „ a point d'exercice plus capable de per„ fectionner l'Esprit Humain, que de „ réfléchir souvent sur les Priviléges & „ les avantages dont il jouit; ni aucun „ moyen plus propre à nous inspirer une „ Ambition qui s'éléve au-dessus de „ tous les objets qui nous environnent, „ que de nous regarder comme des „ Etres destinés pour l'Eternité.

„ D'ailleurs n'est-ce pas une grande „ satisfaction de voir que les Hommes „ les plus sages & les plus grands Génies „ de toutes les Nations & de tous les „ siécles ont aspiré, d'une commune „ voix, à l'Immortalité comme à leur „ Droit naturel, & qu'elle nous est con„ firmée par une Révélation expresse? „ D'un autre côté, si nous venons à ré„ fléchir sur nous-mêmes, nous y trou„ vons une espéce de sentiment intérieur „ qui s'accorde très bien avec les preu„ ves que nous avons en faveur de l'Im„ mortalité de nos Ames.

„ * Celle que vous en avez donnée, „ Monsieur, & que vous fondez sur le „ desir ardent qu'a l'Esprit Humain d'é„ tendre ses connoissances & de se per„ fectionner lui-même, dont il ne sau„ roit

* Voyez Tome II. p. 102, &c.

„ roit venir à bout dans l'espace d'une
„ vie si courte, quoique la même durée, ou une moindre suffise aux Créatures d'un ordre inférieur pour arriver à leur perfection; cette preuve, dis-je, de notre Immortalité me paroît assez vraisemblable. Mais on peut en tirer une autre de la même espéce, de l'attachement que nous avons pour la Vie, & des nouveaux projets que nous formons dans chacun de ses périodes. *Quoique nous reconnoissions tous que la Vie est courte en elle même*, * comme vous l'avez remarqué dans un de vos Discours, *ses différens périodes nous paroissent longs & ennuyeux. Nous envisageons l'Avenir, comme un Païs rempli de vastes Déserts, que nous voudrions traverser à la hâte, pour arriver à ces prétendus Etablissemens fixes & à ces Points imaginaires de Repos qui s'y trouvent dispersés çà & là.*

„ Voyons donc quelle est notre conduite, lorsque nous sommes parvenus à ces *Points imaginaires de repos*. Nous y arrêtons-nous en effet, & y jouïssons-nous en paix de l'Etablissement que nous avons obtenu? Ou plutôt ne transportons-nous pas plus loin les bornes que nous nous étions prescrites, & ne marquons-nous pas de nouveaux Points de relâche, vers lesquels nous courons avec la même ardeur, & qui „ dis-

* Voyez Tome II. p. 12.

„ disparoissent aussitôt que nous les at-
„ teignons? Il en est à peu près de nous à
„ cet égard comme de ceux qui voyagent
„ sur les *Alpes*, & qui s'imaginent que le
„ sommet de la prochaine Montagne doit
„ terminer leur marche, parce qu'il bor-
„ ne leur vue; mais ils n'y sont pas plu-
„ tôt arrivés, qu'ils découvrent de nou-
„ velles Montagnes au-delà, & qu'ils sont
„ réduits à continuer leur chemin.

„ Cet Emblême représente si bien le
„ sort de tous les Hommes, qu'il n'y en
„ a pas un seul capable de réfléchir,
„ qui ne puisse remarquer, qu'avec quel-
„ que rapidité que sa vie s'envole,
„ il a toujours quelque nouveau desir
„ & quelque chose de plus à souhaiter
„ que ce qu'il posséde actuellement. Puis
„ donc que la Nature ne fait rien en vain,
„ comme parlent certains Philosophes,
„ ou, pour m'exprimer d'une maniére
„ plus juste, puisque notre Créateur n'a
„ mis dans nos Ames aucune Passion va-
„ gue, ni aucun Desir indéterminé, il
„ faut que l'existence future soit le pro-
„ pre objet de cette passion qui nous ani-
„ me à sa recherche; & ce manque de
„ repos dans la jouïssance du présent, cet-
„ te nouvelle durée dont nous nous flat-
„ tons à chaque âge de la vie, cette ar-
„ deur qui nous fait toujours aspirer à ce
„ qui est à venir, me paroît, quelque idée
„ que les autres s'en forment, une espéce
„ d'Instinct ou de Symptôme naturel que
„ l'Esprit Humain a de son Immortalité.

„ Je suppose d'ailleurs que l'Immortali-
„ té de l'Ame est suffisamment établie
„ par d'autres preuves; de sorte que le
„ Desir, dont il s'agit ici, & qui seroit
„ absurde si l'Ame n'étoit pas immortel-
„ le, ne fait que concourir au même
„ but & leur donner un nouveau poids.
„ Mais qu'il y ait des Créatures douées
„ de Raison, qui mettent leur gloire à
„ combattre ces preuves, c'est ce qui
„ me passe. Il y a quelque chose de si
„ bas & de si indigne dans l'ambition
„ dénaturée de ces Hommes qui se flat-
„ tent d'être anéantis, & qui se plaisent
„ à penser que toute leur fabrique sera
„ un jour réduite en poussiére, & con-
„ fonduë avec la masse des Etres inani-
„ més, qu'elle mérite autant notre sur-
„ prise que notre pitié. Quoi qu'il en
„ soit, il n'est pas difficile d'en pénétrer
„ la cause: les Incrédules souhaitent
„ leur anéantissement, parce qu'ils n'ont
„ pas le courage d'être immortels.

„ Ceci me raméne à ce que j'ai dit dès
„ l'entrée de mon Discours, & me fait
„ ajouter de plus, que si les grandes ac-
„ tions viennent des pensées nobles &
„ dignes de nous, de même celles-ci
„ sont une conséquence des autres:
„ Mais le Perfide, qui s'est dégradé jus-
„ qu'à se mettre au dessous des Bêtes
„ brutes, est bien aise de résigner ses
„ prétentions à l'Immortalité, & de les
„ remplacer par un Bonheur négatif, qui
„ consiste dans l'extinction de son Etre.

„ L'ad-

„ L'admirable * *Shakeſpear* nous don-
„ ne une vive image du triſte & mal-
„ heureux état où ſe trouve un tel
„ Homme à l'heure de ſa mort, lorſque,
„ dans la ſeconde Partie de ſon Poëme
„ ſur le Roi HENRI VI, il nous repré-
„ ſente le Cardinal de *Wincheſter* à l'ago-
„ nie. Ce Cardinal, qu'on ſoupçonnoit
„ d'avoir trempé dans l'aſſaſſinat du bra-
„ ve Duc de *Gloceſter*, lâche quelques
„ paroles entrecoupées, qui marquent
„ le trouble d'une conſcience bourre-
„ lée de ſon crime. Là-deſſus le Roi,
„ ému de compaſſion en ſa faveur, s'a-
„ dreſſe à lui en ces termes: *Mr. le Car-*
„ *dinal, ſi vous penſez à la félicité du Ciel,*
„ *marquez-le par le mouvement de la main,*
„ *& donnez quelque ſigne de votre eſpéran-*
„ *ce.* Le Poëte ajoute d'abord, *Il meurt,*
„ *& ne donne aucun ſigne.* Ce tour mar-
„ que mieux le déſeſpoir du mourant,
„ que les expreſſions du monde les plus
„ vives ne pourroient jamais le dépeindre.
„ D'ailleurs, ſi l'anéantiſſement ne peut
„ s'obtenir par un ſouhait, il n'y a rien de
„ plus indigne que de le ſouhaiter. Que
„ ſignifient l'Honneur, la Réputation, les
„ Richeſſes & le Pouvoir, lorſqu'on les
„ compare avec la glorieuſe eſpérance
„ d'une Eternité & d'un Bonheur ſans fin?
„ Je ne vous retiendrai pas davantage,
„ mon cher Monſieur; mais je ne ſaurois
„ m'empêcher de vous avertir avec tout
„ le

* Voyez Tome I. p. 84. &c. & Tome II. p. 224.

C'est, en fait de Morale, une espèce de Ménage ou de bonne Economie, qui ne perd jamais rien, qui fait valoir jusques à la moindre action, & qui en tire tout ce qui s'en peut tirer. Elle multiplie les moyens du Salut, augmente le nombre de nos Vertus, & diminue celui de nos Vices.

Il y a quelque chose de fort dévot, quoique peu solide, dans la réponse d'Acosta à Mr. Limborch, qui lui objectoit la multitude des Cérémonies qu'on voit dans le *Judaïsme*, soit à l'égard des ablutions, de la diversité des habits, des viandes, des purifications, & d'autres choses de cette nature. Là-dessus, le *Juif* lui réplique, autant que je puis m'en souvenir, en ces termes: „ Les Devoirs, *dit-il*, dans les parties essentielles de la Loi, ne sont pas en assez grand nombre, pour exercer une obéïssance active & pleine de zéle. Il faut trouver le Tems, le Lieu & la Personne, avant que vous ayez l'occasion de mettre en usage une Vertu morale. C'est pour cela même, *ajoute-t-il*, que nous avons étendu la sphére de notre Devoir, & introduit, dans notre Culte religieux, plusieurs choses qui sont indifférentes de leur nature, afin que nous ayons plus souvent occasion de témoigner notre amour à Dieu, & que, dans toutes les circonstances de notre vie, nous fassions quelque chose pour lui plaire.

Mr. de St. Evremond a tâché de pallier

lier les usages superstitieux de l'Eglise *Romaine* par une apologie de la même espéce, lorsqu'il examine le différent esprit de Messieurs les Catholiques & des Réformés, à l'égard des principaux Articles qui les séparent. Il nous dit là-dessus, que les premiers sont animés par l'amour, & les autres par la crainte: & que, dans la maniére dont ils témoignent leur Dévotion envers Dieu, les premiers semblent avoir un soin tout particulier de faire tout ce qui peut lui être agréable, & les autres de s'abstenir de tout ce qui pourroit lui déplaire.

Mais, malgré cette raison apparente que le *Juif* & le *Catholique-Romain* emploient pour excuser leurs Coutumes superstitieuses, il est certain qu'elles renferment quelque chose de très-nuisible au Genre Humain, & qui tend à ruiner la Religion. En effet, l'Ordonnance d'observer des Cérémonies inutiles établit pour Devoirs des actions qui étoient d'abord indifférentes d'elles-mêmes, & par ce moyen rend la Religion plus onéreuse & plus difficile qu'elle n'est de sa nature; engage les Hommes dans plusieurs péchés d'omission, où ils ne seroient pas tombés sans cela; & fixe l'Esprit du Vulgaire à des ombres ou à des types, qui n'ont aucune bonté intrinséque, au-lieu de l'attacher aux matiéres les plus importantes de la Loi.

Quoi qu'il en soit, cette obéissance active & pleine de zéle trouve sa place

dans

dans la méthode que nous recommandons; puisque si, au-lieu de nous prescrire des actions indifférentes comme des devoirs, nous attachons une bonne intention à nos démarches les plus indifférentes, nous rendons notre existence même un acte continuel d'obéïssance, nous tournons nos plaisirs & nos amusemens à notre avantage éternel, & nous devenons agréables, dans toutes les circonstances de notre vie, à celui qui nous a faits pour lui plaire.

C'est-là cette admirable disposition d'esprit, cette *sainte bienveillance universelle*, s'il m'est permis de la nommer ainsi, que l'Apôtre nous recommande dans ce Précepte si extraordinaire, où il nous charge d'avoir en vûe la gloire de notre Créateur dans nos actions les plus indifférentes *, *soit que nous mangions ou que nous buvions, ou quelque autre chose que nous fassions*.

De sorte que celui qui est animé de cette bonne intention, dont je parle; n'entre dans aucun état de la Vie, qu'il ne le trouve agréable à l'Auteur de son existence, conforme aux lumiéres de sa Raison, & proportionné à la nature Humaine en général, ou à la situation où la Providence l'a mis. Il se regarde toujours comme sous les yeux de son divin Maître, qui observe toutes ses démarches, qui pénétre toutes ses pensées †, qui *connoit quand il s'assied & quand il se leve, & qui l'environne de toutes parts*. En un mot, il ne fait rien

* 1 Cor. X. 31. † Ps. CXXXIX. 2. 5.

rien qu'il ne pense à son Créateur, & au Jugement dernier, où chacun recevra selon qu'il aura fait ou bien ou mal. C'étoit aussi le Caractére des saints Hommes qui vivoient sous la Loi, & dont l'Ecriture dit, pour me servir de son langage, qu'ils *marchoient avec Dieu.*

Lorsque mes Discours roulent sur la Morale, je tâche de recommander la Vertu particuliére, dont il s'agit, par les préceptes ou les exemples des Anciens du Paganisme; afin que les Chrétiens, qui ont l'avantage de mieux connoître leur devoir, & qui sont ainsi obligés, d'une maniére plus indispensable, à s'en acquiter, en ayent une espéce de honte; & qu'ils ménent une vie plus réglée: outre qu'il y en a plusieurs parmi nous, qui sont disposés à écouter plus favorablement un Philosophe Payen, qu'un Auteur Chrétien.

C'est pour cela même que je donnerai ici un exemple de cette merveilleuse disposition d'esprit, telle qu'on la voit dans un Discours de Socrate *, qu'Erasme a cité. Ce grand Philosophe, occupé à entretenir ses amis sur l'Immortalité de l'Ame, un peu avant qu'on lui donnât la Ciguë, s'exprime en ces termes: *Je ne sais*, dit-il, *si Dieu approuvera mes actions; mais je suis bien persuadé que j'ai fait tous mes efforts pour lui plaire; & j'ai même bonne espérance qu'il y aura égard.* Il est aisé de voir

* Dans son *Convivium religiosum.*

voir dans ce passage cette bonne intention universelle que je voudrois inculquer ici, & qui animoit toujours ce divin Philosophe. J'ajouterai seulement qu'ERASME, qui n'étoit pas un Catholique trop bigot, plein d'admiration à l'ouïe de ces paroles, s'énonce de cette manière: *Lorsque je lis de telles choses, peu s'en faut que je ne m'écrie, sancte* SOCRATES, ora pro nobis! *ô saint* SOCRATE, *priez Dieu pour nous!*

L.

VII. DISCOURS.

——— ——— Perierunt tempora longi
Servitii. ——— ——— ——— ———

JUV SAT. III. 124.

Nos longs services sont comptés pour rien.

Des Grands & de ceux qui sont à leur service, ou qui leur font la cour.

J'Ai exposé autrefois aux yeux du Public le malheureux état de ceux qui exercent quelque Métier, ou quelque Négoce dans le Monde, & qui souffrent de ce que leurs Chalands d'un ordre supérieur ne sont pas exacts à les payer; mais il y a une autre sorte d'Hommes, qui méritent plus de compassion que ceux-là; je veux dire les prétendus Favoris des Grands, qui se mettent sous leur protection, afin d'avoir part à leur amitié, & d'obtenir des marques de leur bienveillance. Il est certain que ceux-ci, soit à l'égard de l'hommage qu'ils rendent & qu'on

re-

reçoit, ou des espérances dont on les flatte, deviennent une sorte de Créanciers; & que ces Dettes, où l'Honneur est intéressé, devroient s'acquiter des premiéres, suivant la Maxime reçuë dans le Monde.

Lorsque je parle de ceux qui dépendent des autres, je n'ai point en vue ces Effrontés qui n'ont aucun mérite, & qui, sans la moindre vocation, se fourrent dans la compagnie de leurs Supérieurs. Aussi les Grands ou les Patrons, que j'ai en vue, ne sont pas ceux qui ne se trouvent pas en état d'assister leurs Amis, ou qui n'y sont pas obligés; mais je parle de ces liaisons, où le pouvoir & l'obligation se trouvent d'un côté, pendant que le mérite & l'attente se font remarquer de l'autre.

Ceux qu'on peut appeller chez nous Patrons & Cliens sont, si je ne me trompe, le tiers de la Nation; le manque de mérite dans les derniers en retranche bien quatre-vingt-dix-neuf de cent: & le manque de pouvoir dans les autres les diminue en même proportion. Avec tout cela, qu'il me soit permis de dire, que celui qui veut employer le tems & le bien d'un autre à son service, sans avoir aucun moyen de le récompenser, est aussi injuste que celui qui prend des marchandises d'un Négociant sans avoir dessein, ou être en état de le satisfaire. Du petit nombre de ces Cliens qui me restent à examiner, il n'y en a de dix pas un qui réussisse: Et un Homme fort raisonnable, que je connois, en est si bien persuadé, qu'il

qu'il aima mieux mettre son Fils chez un Forgeron, que dans une Maison de qualité, où on lui offroit une place de Page. On ne voit pas revenir plus d'estropiés de l'Armée, que du service des grands Seigneurs: quelques-uns de ces malheureux perdent l'usage de la parole, d'autres la mémoire, plusieurs l'esprit ou la vie même; & je ne vois presque jamais un Homme aceablé de chagrin, que je n'en conclue qu'il est au service de quelque Grand. J'en ai connu divers, à qui l'on avoit fait attendre un bon Emploi, d'un mois à l'autre, durant l'espace de vingt années, & qui au bout du compte n'ont rien obtenu.

Il est assez ordinaire qu'un Homme élevé à un Poste considérable en use d'abord d'une toute autre maniére avec ses Amis, & que dès ce moment il vous traite comme si votre fortune dépendoit de lui. Ne vous attendez plus à être consulté, non pas même dans les affaires qui vous regardent; mais souvenez-vous que votre Patron se croit d'une espéce au-dessus de la vôtre, & qu'il n'y aura plus de communication libre entre vous deux. S'il vient à perdre son Emploi, vous êtes de nouveau son intime, & il prend en mauvaise part, si vous lui rendez le même respect, qu'il avoit exigé de vous, lorsqu'il étoit dans sa grandeur. Il sembleroit qu'un Homme ne pût jamais avoir bonne grace à jouer un tel personnage; mais ceux qui connoissent le mon-

de

de, l'ont vu plus d'une fois. J'ai souvent eu pitié moi-même d'un Homme, qui prétendoit avoir de la répugnance pour toute sorte de bassesses, & qui, malgré cela, pouvoit perdre des heures, des mois & des années à faire sa cour à un grand Seigneur, qui n'avoit aucune envie de lui rendre le moindre bon office. On doit aussi prendre bien garde que les Grands ont un privilége qui leur est particulier, je veux dire qu'ils sont fort lents à recevoir les impressions des services qu'on leur rend, & fort prompts à sentir les injures qu'on leur fait, ou à se choquer de tout ce qui leur déplaît. Ceux que la Fortune éléve au-dessus des autres, à moins qu'ils n'ayent un génie supérieur, sont exposés à de si furieux vertiges, qu'ils ne voient plus les choses du même œil: c'est pour cela qu'ils méprisent leurs anciens Amis, & qu'ils tâchent de se faire de nouvelles Créatures. De-là vient qu'ils vous ôteront souvent un Emploi, à vous qui êtes du nombre des premiers, pour le donner à un inconnu, qui ne s'y attendoit pas & qui est tout surpris de se voir dans leurs bonnes graces. Mais s'il vous arrive de témoigner quelque chagrin à cette occasion, vous êtes perdu sans ressources; vous allez passer pour un Homme bizarre, qui ne peut souffrir le moindre petit revers, & tout le monde fera sa cour à vos dépens. Quoi qu'il en soit, plaignez vous ou ne vous plaignez pas, il n'en sera ni plus ni

moins,

moins, & l'on vous traitera de même à peu près, que certaines bonnes Meres en usent avec leurs Enfans, qu'elles fouettent jusqu'à ce qu'ils pleurent, & qu'elles fouettent de nouveau pour les obliger de se taire.

Il n'y a que deux moyens pour réussir auprès des Grands; l'un est de leur paroître un Homme de conséquence & l'autre de leur devenir agréable. On ne sauroit faire usage du premier, à moins qu'on n'ait pas besoin de leur secours, ou qu'on n'ait l'adresse de cacher ce besoin; à l'égard de l'autre, il ne faut que donner dans leur goût & dans leurs plaisirs: ce qui est le plus servile de tous les Emplois qu'il y ait au monde, si votre inclination ne vous y porte d'elle-même. En effet, pour se rendre agréable à un autre, sur-tout à une Personne qui est au-dessus de vous, il ne suffit pas d'avoir de bonnes & belles qualités; mais il faut en avoir qui s'accordent avec son humeur. Ses vices & ses passions doivent être à l'avenir la régle de votre conduite.

Lorsque vous avez poussé jusques-là, il est à craindre qu'il ne vous fasse quelque jour un crime de votre complaisance, & qu'il ne vous éloigne pour des Vices où il a eu part & où il vous a plongé lui-même. Il en est alors d'un Client comme d'une jeune Fille, qui a perdu tous ses charmes avec son innocence; les soins qu'il a pris lui deviennent inutiles; & il n'a plus cette Vertu qui le rendoit capable de ressentir l'injure qu'on lui fait.

Je

Je ne finirois point, si je voulois examiner tous les petits artifices que les Patrons mettent en usage pour se débarrasser d'un Client, & le recommander à une autre Personne qui est moins en état de lui rendre service. Ils vous diront qu'ils sont fâchés de votre mauvaise conduite, qui ne leur permet pas de s'employer en votre faveur; qu'un tel, qui peut-être n'a jamais entendu parler de vous, s'oppose à votre avancement; &, si vous avez quelque mérite au-dessus du commun, ils vous diront à l'oreille que ce n'est que par envie qu'on néglige un Homme de votre sorte, ou quelque autre chose de cette nature.

Après qu'un pauvre malheureux a essuyé mille déboires, & qu'il a perdu le tiers de sa vie à faire inutilement sa cour, ce qu'il y a de plus cruel, & dont j'ai vu moi-même un ou deux exemples, est qu'on trouvera fort mauvais qu'il se retire & qu'il veuille destiner le reste de ses jours à son propre usage.

Lorsqu'on réfléchit sur tout cela & sur une infinité de bons Naturels qui ont échoué dans le Monde, pour s'être attendus à la faveur des Grands, on ne peut que s'affliger d'un si triste objet. Ainsi j'en détournerai la vue, résolu de parler, dans un autre DISCOURS, de ces honnêtes Patrons, qui s'acquitent avec plaisir de leur devoir, & qui ressemblent à ces bons Génies de PLATON, toujours occupés à faire du bien à ceux qu'ils protégent;

pen-

pendant que les autres d'un caractére opposé, ressemblent aux Dieux d'EPICURE qui vivent dans une honteuse indolence, & qui, au lieu de répandre des bénédictions sur ceux qui leur offrent de l'encens, leur envoient des tempêtes & des orages.

T.

VIII. DISCOURS.

—— —— Ingenuas didicisse fideliter artes
Emollit mores, nec sinit esse feros.
OVID. ex Ponto L. II. 651.

Une bonne Education adoucit les Mœurs & donne de la Politesse.

Des Effêts de la bonne & de la mauvaise EDUCATION.

LORSQUE l'Esprit de l'Homme n'est pas cultivé, il ressemble à une piéce de Marbre qui sort de la Carriére, où l'on ne voit aucune de ses beautés, jusqu'à ce que l'ouvrier l'ait polie, & qu'il en fasse paroître les différentes couleurs & les veines, dont elle est parsemée. C'est ainsi que l'Education met au jour les vertus & les talens d'un bon Esprit, qui ne paroîtroit jamais ce qu'il est sans un tel secours.

Si mes Lecteurs veulent bien me permettre de passer tout d'un coup de cette allusion à une autre, pour marquer la force de l'Education, je me servirai du même exemple qu'ARISTOTE a mis en usage pour expliquer son dogme des Formes substantielles,

lors

lorsqu'il nous dit qu'une Statue est cachée dans un bloc de Marbre, & que le Statuaire ne fait qu'ôter ce qu'il y a de superflu & les parties qui l'embarrassent. La Figure est dans la pierre, le Sculpteur ne sert qu'à la découvrir. On peut dire que l'Education est à l'égard de l'Esprit Humain, ce qu'est la Sculpture à l'égard d'un bloc de Marbre. Le Philosophe, le Saint, le Héros, le Politique, l'honnête Homme, ou le grand Génie, se trouvent souvent cachés sous l'enveloppe d'un Homme du commun, qu'une bonne Education auroit pu découvrir, & mettre dans tout leur jour. C'est pour cela même que je lis avec plaisir l'Histoire des Nations barbares, & que j'aime à contempler leurs Vertus dans toute leur grossiereté naturelle, à voir leur courage se tourner en férocité, leur constance en opiniâtreté, leur prudence en ruse, leur patience en mélancolie ou en désespoir.

Les Passions des Hommes opérent diversement, & produisent des effets d'une nature bien différente, suivant qu'elles sont plus ou moins gouvernées par la Raison. Lorsqu'on nous parle de ces Négres, qui, à la mort de leurs Maîtres, ou quand ils viennent à changer de service, se pendent au premier arbre qu'ils trouvent, comme il est assez ordinaire dans nos Colonies de l'*Amérique*, qui peut s'empêcher d'admirer leur fidélité, quoique la preuve en soit si terrible? Jusqu'où ne porteroit-on pas cette grandeur d'ame, toute sauvage qu'elle

paroît dans ces pauvres Malheureux, si elle étoit bien cultivée ? Quelle excuse peut-on alléguer du mépris que nous témoignons à cette partie de notre Espéce ? D'où vient qu'on ne les regarde pas du même œil que les autres Hommes, & qu'on ne condamne qu'à une légére amende ceux qui les tuent ? Que dis-je ? D'où vient que nous les privons, autant qu'il est en notre pouvoir, de toute espérance de bonheur dans cette Vie & dans l'autre, & que nous leur refusons les moyens que nous croyons propres à l'obtenir ?

Embarqué dans ce triste sujet, je raconterai une Histoire, que j'ai apprise en dernier lieu, & qui est si bien attestée, que je ne saurois la révoquer en doute. C'est une espéce de Tragédie sauvage, qui se passa dans St. *Christophe*, une de nos Iles entre les *Caraïbes*, il y a une douzaine d'années. Les Négres, qui en furent les Acteurs, appartenoient à un *Anglois*, qui est aujourd'hui dans ce Royaume.

Cet *Anglois* avoit au nombre de ses Esclaves une jeune Négresse, qui passoit pour une grande Beauté entre ceux de sa Nation. Il avoit en même tems deux jeunes Négres fort bien tournés & amis intimes. Il arriva par malheur qu'ils devinrent tous deux amoureux de la belle Négresse, qui auroit été charmée, d'avoir l'un ou l'autre pour son Mari, s'ils avoient pu convenir ensemble lequel des deux la posséderoit. Ils l'aimoient si passionnément, & ils étoient d'ailleurs si

fidéles l'un à l'autre, que l'un ne pouvoit se résoudre à la céder à son Rival, ni à l'épouser à moins que l'autre n'y consentît. Le tourment qu'ils enduroient, servoit d'entretien à tout le reste de la Famille, qui ne pouvoit s'empêcher de remarquer l'étrange complication de mouvemens, qui agitoient le cœur de ces pauvres Négres, accablés sous le poids de leur Amour, & qui desespéroient d'être jamais heureux.

Après un long & rude combat entre l'Amour & l'Amitié, la bonne Foi & la Jalousie, ils allérent un jour se promener dans un Bois, avec leur Maîtresse. Lorsqu'ils furent à l'écart, après bien des sanglots & des lamentations, ils lui plongérent un poignard dans le sein, dont elle mourut presque sur le champ. Un Esclave, qui travailloit dans le voisinage du lieu où se passoit un si cruel spectacle, y accourut à l'ouïe des cris de la Personne mourante. Ce fut-là qu'il vit le cadavre de cette jeune Fille étendu par terre, avec les deux Amans à ses côtés, qui ne cessoient de le baiser, qui pleuroient à chaudes larmes, & qui pénétrés d'une vive douleur & au desespoir, se frappoient la poitrine. Il courut d'abord à la Maison de l'*Anglois*, pour en donner avis à ses Domestiques, qui, à leur arrivée, trouvérent la Fille morte, & les deux Négres sur le point d'expirer des blessures qu'ils s'étoient faites.

Nous voyons, par l'exemple de cette cruauté surprenante, de quels desordres

l'Esprit Humain est capable, lorsqu'il n'est pas conduit par les régles de la Vertu, & par les lumiéres d'une Raison cultivée. Quoique l'action, que je viens de rapporter, soit pleine d'horreur & criminelle au suprême degré, avec tout cela on peut dire qu'elle naissoit d'un Principe, qui auroit pu donner des fruits excellens, s'il avoit été mieux conduit & dirigé par une bonne Education.

Ainsi c'est un bonheur inconcevable d'être né dans les Païs où les Vertus & les Sciences fleurissent; quoiqu'il faille avouer que dans ces Endroits-là-même, il y a une infinité de pauvres Ignorans, qui n'en savent guéres plus, que les Nations barbares; comme ceux qui ont eu l'avantage d'une meilleure Education s'élévent les uns au-dessus des autres, & atteignent à différens degrés de perfection. Mais pour revenir à notre Statue formée d'un bloc de Marbre, quelquefois nous la voyons simplement commencée, quelquefois dégrossie, & prête à devenir l'ébauche d'une Figure humaine; quelquefois nous en voyons tous les traits & les membres distincts; quelquefois elle nous paroît une Piéce achevée; mais on n'en voit guéres, où la main d'un PHIDIAS ou d'un PRAXITELE ne pût ajouter de nouveaux agrémens.

Les réflexions sur la Morale & sur la Nature Humaine sont les meilleurs moyens qu'on puisse employer pour se perfectionner l'Esprit, acquérir une véritable connoissan-

noissance de soi-même, & par conséquent retirer nos Ames du Vice de l'Ignorance & des Préjugés où elles sont naturellement engagées. C'est le but que je me propose dans tous mes DISCOURS, & je me flatte d'avoir un peu contribué jusques ici à polir nos mœurs, on avouera du moins que mon entreprise est louable de quelque maniére que je l'exécute. S'il faut même ajouter foi à ce que plusieurs Personnes, que je n'ai pas l'honneur de connoître, m'ont écrit à cet égard, elles approuvent mes efforts, & c'est ce qui m'encourage à les redoubler. Quoi qu'il en soit, je me servirai de cette occasion, pour les remercier de leur bienveillance, & les prier de me pardonner si je n'ai pas inséré leurs Lettres dans mes Feuilles volantes, malgré tout le relief qu'elles y auroient donné. Mais si d'un côté des Eloges si bien tournés avoient fait honneur aux Ecrivains; de l'autre si je les avois publiés moi-même, il étoit à craindre que le monde ne m'en jugeât indigne.

C.

IX. DISCOURS.

Quod de quoque viro, & cui dicas sæpe videto.

Hor. L. I. Ep. XVIII. 68.

Vous ne sauriez trop prendre garde de quelle maniére vous parlez des autres, & devant qui vous en parlez.

De la Reputation en général, & de la délicatesse du Credit à l'égard des Marchands.

Il m'arriva l'autre jour, comme il m'est assez ordinaire, d'aller dans un petit Caffé borgne au-delà * d'*Aldgate*, où je vis deux ou trois Hommes du commun qui parloient du Spectateur. L'un dit que ce matin-là même il avoit tiré le gros Lot; l'autre ajouta qu'il souhaiteroit que cela fût vrai; mais le troisiéme repliqua, en secouant la tête, qu'il n'importoit pas beaucoup, & que c'étoit grand dommage que l'Auteur de cette Feuille volante ne menât pas une vie plus réglée. „ C'est, „ *continua-t-il*, le plus extravagant de tous „ les Hommes; il a dépensé des Som„ mes immenses, quoique toujours à l'é„ troit; quelques beaux Discours qu'il „ ait publié sur l'Economie, il est si pro„ digue, qu'il n'est bon à rien; & quoi„ qu'il raisonne sur tous les devoirs de la „ Vie Civile aussi bien ou mieux qu'un „ autre, on seroit malheureux d'être sa „ Fem-

* C'est une des Portes de la Ville de *Londres*.

„ Femme, ſon Fils, ou ſon Ami." Accoutumé, par de longues réflexions, à mépriſer tout ce qui eſt faux, cette rude invective ne me cauſa pas le moindre chagrin; mais elle me plongea dans une profonde méditation ſur la Renommée en général; & je ne pus qu'avoir pitié de ceux qui ſont aſſez foibles pour avoir égard à ce que les Gens du commun diſent, par une certaine humeur cauſeuſe, à l'avantage ou au préjudice de ceux dont ils parlent, ſans que la bienveillance ou la malignité les y anime. Je ne finirois pas ſi je voulois m'étendre ſur l'opinion que les Hommes entretiennent de la Renommée, & ſur le plaiſir inexprimable qu'on goûte à donner ſon approbation aux Gens de mérite, lorſqu'on eſt ſoi-même en état de ſe bien acquiter de ſon devoir; mais il me ſemble qu'on peut diſtinguer la Renommée en trois différentes eſpéces, ſelon qu'elle regarde trois ſortes d'Hommes qui ont quelque droit d'y prétendre. L'une ſe borne à la Gloire, que le Héros a toujours en vuë; l'autre eſt la Réputation, que tout honnête Homme doit conſerver; & la troiſiéme eſt le Crédit, que tous ceux qui ſe mêlent de quelque Négoce doivent maintenir. C'eſt un Bien plus cher que la Vie aux Hommes de ces caractéres, ou plutôt c'eſt la Vie même de ces Caractéres-là. On ne peut ravir la gloire d'un Héros, qui pourſuit de grands & de nobles deſſeins; & tous ceux qui l'attaquent font paroître le chagrin qu'ils ont de ſon

éclat, sans pouvoir jamais le ternir. Si une haute Réputation est fondée sur la Vertu & sur des services signalés, tout ce qu'on y oppose n'est qu'une Rumeur, qui est de trop courte durée pour entrer en concurrence avec la Gloire, qui ne périt jamais.

La Reputation, qui fait le partage des honnêtes Gens & du monde poli, est aussi stable que la Gloire, pourvu qu'elle soit aussi bien fondée; & il y va de l'intérêt de la Société Civile, lorsqu'un honnête Homme est calomnié. D'ailleurs, suivant la coutume établie parmi nous, tout Homme, qu'on attaque, est en droit de se défendre, & l'Injure est bientôt repoussée.

Le Marchand est le plus malheureux de tous les Hommes & le plus exposé à la malignité ou à la bizarrerie de la voix publique. Un murmure sourd, un mot dit à l'oreille lui fait perdre son crédit. Celui qui le blesse en cachette est plus cruel que l'Assassin qui porte le poignard à la main. J'ai vu quelquefois donner atteinte au crédit d'un Homme par la seule maniére dont on prononce son Nom. *Oui-dà*, vous dira-t-on, *vous avez prêté de l'argent à Mr.* BANKEROT, *voilà qui est bien. Quoi, connoissez-vous Mr.* MARINE? *C'est un véritable Négociant universel, qui trafique en tout, & dans les quatre Parties du Monde*. De sorte qu'un Eloge, accompagné d'un ton ironique, est capable de ruiner le crédit d'un Homme. J'en connois un moi-même, qui travailloit tous les jours

jours, au pié de la lettre, à augmenter les richesses de sa Patrie, & qui s'est vu détruit par un autre, qui en faisoit la honte & le scandale. Puis donc que tous ceux qui connoissent le monde voient les suites pernicieuses d'un si grand mal, quelle retenue ne doit-on pas avoir lorsqu'il s'agit de la réputation d'un Marchand? Un Misérable, qui n'a pas le sou à perdre, peut renverser la fortune du plus honnête & du plus riche Citoyen de la Ville, par cela même que celui-ci mérite le plus de sa Patrie, & qu'il envoye ses Manufactures dans les Climats les plus éloignés.

En pareil cas, un mot lâché mal à propos, un faux bruit, peut convertir l'abondance en disette, & réduire, en peu de jours, une Famille opulente à la mendicité. Un Causeur indiscret pense-t-il bien qu'une insinuation maligne est aussi dangereuse pour un Marchand, qu'un Testament forgé le peut être à l'égard d'un Gentilhomme, qui risque de se voir privé par-là d'un bel Héritage? Le Domaine reste où il étoit avant qu'on eût produit ce faux Acte; & le Mérite ne change pas de nature, de quelque calomnie qu'on le noircisse; outre qu'en tems & lieu tout cela se développe: mais le Négociant, qui n'est soutenu que par son crédit, ne sauroit jamais se mettre en garde contre les Malins & les Envieux, qui sement des rapports à son préjudice. Le fer & le feu ne détruisent pas si vite, que la Langue d'un Babillard, qui attaque la réputation d'un Marchand.

C'est pour cela même qu'on devroit imiter l'exemple d'un Gentilhomme de ma connoissance. Engagé dans quantité d'affaires, il parloit assez librement & avec chaleur contre des gens de condition, qu'il croyoit en avoir mal usé à son égard; mais il ne vouloit pas souffrir qu'on dît rien contre un Marchand, avec qui il avoit quelque démêlé, à moins que ce ne fût dans une Cour de Justice. *Parler mal d'un Marchand*, ajoutoit-il, *c'est lui faire son procès, ou plutôt le condamner, sans l'entendre*. En un mot, on peut dire là-dessus que le mérite du Négociant surpasse celui de tous les autres Sujets, en ce que son Billet, pendant qu'il a du crédit, est plus commode pour le service du Public que l'argent monnoyé, & que sa Parole vaut l'Or d'*Ophir* dans le Païs où il réside.

T.



X. DISCOURS.

Nam genus, & proavos, & quæ non
fecimus ipsi,
Vix ea nostra voco. —— —— ——

OVID. Metam. XIII. 140.

Car pour ce qui regarde la noblesse de notre extraction, ou les Ancêtres dont nous sommes descendus, & tout ce que nous n'avons pas fait nous-mêmes, à peine doit-on s'en attribuer quelque mérite.

Du desir que tous les Hommes ont pour la GLOIRE; de l'usage qu'ils en devroient faire; & des vains Titres qu'ils se donnent.

ON voit peu d'Hommes qui n'ayent l'ambition de se distinguer dans le Païs où ils habitent, & de se rendre considérables parmi ceux qu'ils fréquentent. Il y a une espéce de grandeur & de respect, que les plus vils de tous les Hommes tâchent de s'attirer dans le petit cercle de leurs Amis & de leurs Connoissances. Le plus pauvre Artisan, que dis-je? celui qui vit d'aumônes, a sa troupe d'Admirateurs, & se plaît dans cette supériorité dont il jouït sur ceux qui sont à quelques égards au-dessous de lui. Cette Ambition, qui est naturelle à l'Esprit de l'Homme, pourroit sans doute recevoir un fort heureux tour, &, si elle étoit bien dirigée, procurer autant d'avantage à un Homme, qu'elle lui cause d'ordinaire de trouble & d'inquiétude.

Je vais donc mettre ici quelques pensées que la méditation m'a fournies là-dessus, & que je n'ai lues nulle part; mais je n'y observerai ni ordre, ni liaison, résolu de les coucher sur le papier à mesure qu'elles me reviendront dans l'esprit.

Toute la supériorité qu'un Homme peut avoir sur un autre, dépend des avantages qu'il possède, soit à l'égard de la Fortune, de l'Esprit, ou du Corps. Les premiers, qui consistent dans la Naissance, les Titres, ou les Richesses, sont ceux qui ont le moins de rapport avec la Nature Humaine, & qu'on peut le moins appeller nôtres. Les avantages du Corps, qui se réduisent à la Santé, à la Force, ou à la Beauté, nous touchent de plus près, & font plutôt partie de nous-mêmes que les précédens. Ceux de l'Esprit, qui renferment la Connoissance & la Vertu, nous sont plus essentiels & plus étroitement unis qu'aucun des autres.

Quoiqu'on ne doive pas tant s'estimer pour les biens de la Fortune, que pour ceux du Corps, ou de l'Esprit; avec tout cela, les premiers paroissent avec plus d'éclat aux yeux du monde.

Comme la Vertu est la source la plus légitime de l'Honneur, on trouve que les grandes Charges insinuent qu'il y a du mérite dans les Particuliers qui les possèdent. La *Sainteté* est attribuée aux Papes, la *Majesté* aux Rois, la *Sérénité*, ou la Douceur du tempérament aux Princes, l'*Excellence* ou la Perfection aux Ambassadeurs,

deurs, la * *Grace* aux Archevêques, l'*Honneur* aux Pairs du Royaume, la *Vénération* aux Magistrats, & ce qui signifie la même chose, la *Révérence* à tous les Ministres de l'Evangile.

Dans les Fondateurs des grandes Familles, ces Titres d'honneur leur conviennent d'ordinaire & leur sont appliqués avec justice ; mais, à l'égard de leur postérité, il n'arrive que trop que ce sont plutôt des marques de la Grandeur extérieure que du Mérite personnel. La dénomination continue toujours, mais la valeur intrinséque disparoit souvent.

Le Lit de Mort expose dans son vrai jour le vuide & le néant de ces Titres. Un misérable Pécheur aux abois tremble, lorsqu'il pense au nouvel état où il est sur le point d'entrer, pendant que ceux qui l'environnent lui demandent, d'un ton grave, comment se porte *sa Sainteté* ? Un autre s'entend donner le titre magnifique d'*Altesse* ou d'*Excellence*, lorsqu'il se voit réduit à mourir, de même que le plus chétif de tous les Hommes. C'est alors que ces pompeuses Epithétes ressemblent plutôt à une Insulte ou à une Moquerie qu'à un témoignage de Respect.

Il est certain que les Honneurs ne sont pas bien dispensés dans ce Monde ; le Mérite solide y est négligé, la Vertu y est

* C'est un titre, qu'on leur donne en *Angleterre*, de même qu'aux Ducs, & qu'on ne peut guéres bien exprimer en *François* que par celui de *Grandeur*.

est opprimée, & le Vice y triomphe. Le dernier Jour rectifiera ce désordre, & assignera à chacun un poste convenable à la dignité de son Caractère; alors les Rangs seront ajustés comme il faut, & la Préséance sera bien réglée.

Il me semble que nous devrions aspirer à nous avancer dans un autre Monde, ou du moins à y conserver notre Poste, & à surpasser ici en Vertu nos Inférieurs, afin qu'ils ne soient pas élevés au-dessus de nous dans un autre Etat, où la Distinction est fixée pour toute l'éternité.

L'Ecriture nous dit que les Hommes sont comme des *Etrangers* & des *Voyageurs sur la Terre*, & que la Vie est un *Pélérinage*. Divers Payens nous ont aussi représenté le Monde sous l'idée d'une Hôtellerie, qui n'est destinée qu'à nous fournir ce qui nous est nécessaire dans notre passage. De sorte qu'il n'y a rien de plus absurde, que de chercher notre repos ici-bas, avant que d'être arrivés au bout de notre course, & que nous devrions plutôt songer à l'accueil qu'on nous y fera, qu'à toutes les commodités dont nous pouvons jouïr les uns au-dessus des autres dans le chemin qui nous y conduit.

EPICTETE s'est servi d'une autre espéce d'allusion, qui est fort belle, & capable de nous engager à être contens de la situation où la Providence nous a mis.

„ * Nous

„ * Nous sommes, *dit-il*, sur un Théa-
„ tre, où chacun doit jouer de son mieux
„ le rôle qui lui est marqué. Nous pou-
„ vons dire à la vérité que celui qui nous
„ est échu en partage ne nous sied pas
„ bien, & que nous nous acquiterons
„ mieux d'un autre. Mais ce n'est pas là
„ de quoi il s'agit. Notre unique but doit
„ être de jouer dans la perfection le rô-
„ le qui nous est donné. S'il ne nous con-
„ vient pas, la faute n'en retombe point
„ sur nous, mais sur celui qui distribue
„ tous ces rôles aux Hommes, & qui
„ est le grand Directeur de la Scéne.

Le rôle, que ce Philosophe eut à jouer lui-même, ne pouvoit pas être fort agréable, † puisqu'il passa toute sa vie dans l'esclavage. Le motif, qu'il vient d'alléguer, pour se contenter de l'état où l'on se trouve ici-bas, reçoit un nouveau degré de force, si l'on y joint que nos rôles seront changés dans un autre Monde, & que la supériorité du rang y sera proportionnée à l'excellence de la Vertu que chacun aura pratiquée dans celui-ci, & à la maniére dont il se sera acquité de son devoir.

Il y a plusieurs beaux passages dans le petit Livre Apocryphe, intitulé *La Sagesse de* SALOMON, ou plutôt de PHILON, pour fai-

* Il semble que l'Auteur ait paraphrasé ici la 24 Section de la Philosophie de cet illustre Payen.

† Cela est fort incertain, & il y a même grande apparence qu'il fut mis en liberté long-tems avant sa mort.

faire voir le néant des Honneurs & de ces autres Bénédictions temporelles, qui sont en si grande estime parmi les Hommes, & pour consoler ceux qui ne les possédent pas. L'Auteur nous y représente, en des termes aussi vifs que relevés, cet avancement d'un Homme de bien dans une autre Vie, & la surprise extraordinaire qu'il causera à ceux qui étoient ses Supérieurs dans ce Monde. * *Alors, dit-il, les justes s'éléveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'affliction, & qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les méchans à cette vue seront saisis de trouble & d'une horrible frayeur: ils seront surpris d'étonnement en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés: Ils diront en eux-mêmes, étant touchés de regret, & jettant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs: ce sont-là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, & que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toutes sortes d'opprobres. Insensés que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, & leur mort honteuse! Cependant les voilà élevés au rang des Enfans de Dieu, & leur partage est avec les Saints.*

Si l'on veut voir la description d'une Vie passée dans les vanités du siécle, au milieu de la pompe & de la grandeur, on n'a qu'à lire les Versets suivans du même Chapitre. Mais puisqu'en égard à l'état des

* Ch. V. 1 — 5. Traduction de Mr. *de Saci*.

des choses, il est nécessaire qu'il y ait de l'ordre & de la subordination dans ce Monde, nous serions heureux si les Personnes élevées en dignité au dessus des autres tâchoient de les surpasser autant en Vertu, & de se rendre agréables par leur douceur & leur bienveillance; & si d'un autre côté les Inférieurs pensoient aux moyens qu'ils ont d'améliorer leur sort à l'avenir, & de contribuer, par une juste soumission au bonheur de ceux que la Providence a établis sur eux.

C.

XI. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— ab ovo
Usque ad mala. ——— ——— ———

Hor. L. I. Sat. III. 7.

Depuis le commencement jusques à la fin du repas.

Après avoir achevé une de mes Speculations, je cherche dans ma mémoire quel des anciens Auteurs a traité le même sujet. C'est par-là que je trouve quelque pensée célébre, ou la mienne exprimée plus heureusement, ou quelque comparaison propre à embellir mes Discours. La Sentence, qui paroît à leur frontispice, vient de cette même origine, & je la tire plutôt des Poëtes que

Des Inscriptions qui sont à la tête & des lettres Capitales qui se trouvent à la fin des Discours du Spectateur.

que des Orateurs, parce que les premiers donnent un plus beau tour que les autres à une pensée, & que leur stile concis, joint à l'harmonie de la versification, aide mieux à la retenir. De sorte que mes Lecteurs sont assurés de trouver du moins une bonne Réflexion dans chacun de mes DISCOURS, & qu'ils peuvent se rappeller ainsi dans l'esprit quelque beau passage d'un Auteur Classique.

C'est un ancien Philosophe qui a dit, que *la bonne mine vaut une Lettre de recommandation*, quoiqu'il y ait quelques-uns de nos Historiens qui ont attribué ce Mot à la Reine ELISABETH, qui l'avoit peut-être employé en différentes occasions. Du reste la bonne mine engage le monde à s'informer de celui qui l'a, & prévient d'ordinaire en sa faveur. Une jolie Sentence produit à peu près le même effet; outre que c'est toujours une beauté de plus dans chacune de mes Feuilles volantes, & qu'elle devient quelquefois nécessaire, pour convaincre les petits Esprits que je n'avance rien de paradoxe, & qui ne soit appuyé sur de bonnes autorités.

J'avoue qu'elle n'est pas d'un grand usage pour les Ignorans; mais aussi ne doit-elle servir que comme un *demi-mot suffit pour les bons Entendeurs*. A l'égard des premiers, s'ils ne trouvent aucun goût à mes Inscriptions, j'ai soin de fournir à leur curiosité dans le corps de la Piéce. S'ils ne dé-

découvrent pas ce que veut dire l'Enseigne, ils voient très bien par là qu'ils auront de quoi s'entretenir dans le Logis. D'ailleurs, jamais Compliment ne m'a chatouillé d'une maniére si agréable, que celui d'un certain honnête-Homme sans façon, qui, sur ce qu'un de ses Amis lui disoit que le SPECTATEUR lui plaîroit davantage, s'il pouvoit entendre ses Devises, lui répondit que *le bon Vin n'avoit pas besoin de Bouchon*.

J'ai entendu parler de deux Ministres de la Campagne, qui tâchoient de l'emporter l'un sur l'autre, & de s'attirer la foule des Auditeurs. L'un d'eux, bien versé dans la lecture des Peres, en citoit de tems en tems quelques passages en *Latin*, dont ses Auditeurs, malgré leur ignorance, étoient si édifiés, qu'ils couroient en foule à ses Sermons, pendant qu'ils négligeoient l'autre. Celui-ci, surpris de voir diminuer, tous les Dimanches, son Assemblée, & instruit à la fin de ce qui en étoit la cause, résolut de donnner à son tour quelque peu de *Latin* à ses Paroissiens; mais comme il n'avoit pas étudié les Peres, il inséra dans ses Sermons tout le Livre de * *Quæ genus*, avec les explications qu'il croyoit propres à l'utilité de son Troupeau. Ensuite il y mêla *As in præsenti*, qu'il convertit de la même maniére à l'usage de ses Ouailles. Cette métho-

de

* Ce sont des Régles de la Grammaire Latine de *Lilly*, qui commencent par ces mots.

de eut un si heureux succès qu'en peu de tems il vit grossir son Auditoire, & qu'il mit en déroute son Antagoniste.

Notre commun Peuple est si charmé du *Latin*, que je ne doute pas qu'il n'admire mes SPECULATIONS à cause de ces petits traits qui en paroissent à leur tête. Mais ce qui m'engage le plus à me servir d'une Langue morte dans le Frontispice, est que les Dames, dont l'approbation m'est plus chére que celle de tout le Monde savant, se déclarent sur-tout en faveur de mes Sentences *Grecques*.

Après avoir ainsi expédié ce qui regarde de la tête de mes DISCOURS, il faut en venir à la queuë, c'est-à-dire à la simple lettre capitale, qu'on trouve à la fin de chacun, & qui a fourni beaucoup de matiére aux raisonnemens des Curieux. Quelques-uns prétendent que le C. désigne celui de mes Confréres qui est du *Clergé*, ou le Théologien, quoique d'autres veuillent qu'il signifie la *Coterie* en général. Il y en a qui conjecturent que la lettre L. marque le Jurisconsulte, ou celui qui fait profession d'étudier les *Loix*; que l'R. désigne mon Ami le Chevalier *Roger de Coverly*, & le T. l'Homme adonné au *Trafic*, ou le Négociant: Mais la lettre X, qui paroît à la fin d'un petit nombre de ces DISCOURS, est celle de toutes qui a le plus intrigué la Ville, parce qu'il n'y a que des Noms étrangers, tels que ceux de *Xerxès* & de *Xenophon*, qui commencent par-là, & qu'il n'est pas trop

trop vraiſemblable qu'un Auteur de ce nom, ou de quelque autre qui en approche, ait mis la main à cet Ouvrage.

Pour arrêter les perquiſitions de ces Meſſieurs, dont quelques-uns m'ont écrit, pour me demander le ſens de ces lettres myſtiques, je leur répondrai ce qu'un ancien Philoſophe dit à un de ſes Amis, qui vouloit ſavoir ce qu'il portoit ſous le manteau: *Je l'ai caché*, lui repliqua-t-il, *afin que vous ne ſuſſiez pas ce que c'eſt*. J'ai employé cette eſpéce d'Hieroglyphes dans la même vue. Peut-être auſſi qu'ils ſervent de Charmes, pour garantir mes Feuilles volantes contre les influences des yeux malins; de ſorte que mes Lecteurs ne doivent pas être ſurpris s'ils en voient quelques-unes dans la ſuite paraphées d'un Q, d'un Z, d'un Y, d'un *&c.* ou du mot *Abracadabra*. Cependant je m'expliquerai aſſez avec eux pour les avertir que les lettres C, L, & X, ſont cabaliſtiques, & que leur ſignification eſt plus étendue qu'il n'eſt à propos de le révéler au Public. Les Perſonnes verſées dans la Philoſophie de Pythagore, & qui jurent par le *Tetractys*, c'eſt à-dire par le nombre *Quatre*, ſavent fort bien que celui de *Dix*, exprimé par la Lettre X, qui a donné tant d'exercice à tous les beaux Eſprits de la Ville, renferme bien des puiſſances particuliéres; que les Auteurs *Platoniciens* l'appellent le Nombre parfait; qu'Un, Deux, Trois & Quatre mis enſemble produiſent ce Nombre,

& que Dix est tout. Mais ce ne sont pas des Mystéres qu'on doive communiquer au gros des Lecteurs, il faut qu'un Homme ait étudié plusieurs années de suite avec une grande application, avant qu'il puisse arriver à cette connoissance.

Du tems de la Reine ELISABETH, nous avions un Théologien Rabinique en *Angleterre* qui étoit Chapelain Aumônier du Comte d'ESSEX, & qui avoit un talent merveilleux pour les secrets de cette nature. Lorsqu'il fut reçu Docteur en Théologie, il prêcha, devant l'Université de *Cambridge*, sur le premier Verset du premier Chapitre du premier Livre des *Chroniques*, où vous verrez, dit-il, ces trois Noms, *Adam*, *Seth*, *Enos*. Il divisa ce Texte en plusieurs Parties, & il découvrit tant de mystéres dans chacun de ces Noms, qu'il fit un Sermon rempli d'une profonde littérature. Au reste, il s'appelloit ALABASTER, & si l'on veut avoir un détail plus exact de sa Vie, ou de sa personne, on le trouvera dans le Livre que le Docteur FULLER a écrit des illustres *Anglois*. Quoi qu'il en soit, je crois que cet Exemple suffira, pour donner quelque satisfaction aux Curieux, & les convaincre que les lettres Capitales, mises à la fin de mes DISCOURS, peuvent renfermer de grandes beautés. Mais je dois laisser au Tems, qui découvre toutes choses, à leur en apprendre davantage sur cet article.

C.

XII. DIS-

XII. DISCOURS.

Cur alter fratrum cessare, & ludere, & ungi
Præferat Herodis palmetis pinguibus; alter
Dives & importunus, ad umbram lucis ab ortu
Sylvestrem flammis & ferro mitiget agrum?

Hor. L. II. Ep. II. 183.

De deux Freres, pourquoi l'un préfére-t-il le repos, le jeu & le plaisir à tous les revenus d'Hérode; & l'autre, quoiqu'aussi riche, se tourmente-t-il du matin au soir à façonner ses terres.

Mr. le Spectateur,

» Il y a une chose que j'ai souvent attendüe dans vos Discours, & que je m'étonne de n'y avoir pas trouvée jusques ici, d'autant plus que c'est un sujet tout nouveau qui n'a jamais été manié par un autre; qu'il me paroît digne de votre plume, & qu'il me semble quadrer le mieux du monde avec votre dessein. Je veux dire, d'où peut venir que les plus beaux Esprits & les plus vastes Génies, qui ont tous les talens nécessaires pour se bien acquiter de leur devoir, & de toute sorte d'Emplois dans la Vie Civile, qui ont des idées fort justes à cet égard, & qui en ont même donné de très bonnes leçons au

D'où vient que les Hommes ne suivent pas, dans la pratique, les Maximes qu'ils adoptent dans la spéculation.

» Pu-

„ Public; d'où peut venir, dis-je, que
„ leur conduite est presque toujours op-
„ posée à leurs Maximes; & qu'ils prati-
„ quent si mal ce qu'ils enseignent aux
„ autres? C'est un déréglement qui tient
„ sans doute du prodige, & qui n'est pas
„ moins odieux dans la Morale qu'un
„ Monstre l'est dans la Nature, avec cet-
„ te seule différence qu'il arrive plus sou-
„ vent que le dernier; ce qui en augmen-
„ te beaucoup l'horreur. Quel nuage ne
„ répand-il pas sur l'Esprit & sur le Sa-
„ voir; & quelle idée peut-on se former
„ de ces Gens, qui, malgré toutes leurs
„ belles qualités, sont incapables de se
„ rendre heureux & de servir leurs amis,
„ lorsque tout le monde voit qu'ils pour-
„ roient réussir à ces deux égards? Pour
„ moi, je ne trouve rien de plus surpre-
„ nant que de voir un de ces Hommes
„ illustres dépenser un Bien considéra-
„ ble, s'endetter jusqu'aux oreilles, &
„ laisser, à la fin, dans la misére, non
„ seulement sa propre famille, mais aussi
„ celles des autres, sans se mettre en
„ peine de l'avenir, ni du compte qu'il
„ sera obligé d'en rendre un jour; pen-
„ dant qu'un Homme de néant, qu'on
„ ne soupçonneroit presque pas d'avoir
„ une ame raisonnable, s'éléve à une
„ haute fortune, & devient le Chef
„ d'une famille, qui a les moyens & la
„ volonté de s'attirer l'estime de sa
„ Patrie, par des services réels? C'est
„ ce qu'une Expérience journaliére

„ nous

„ nous apprend; mais quoi que le Fait „ saute aux yeux de tout le monde, nous „ en ignorons les causes, & je ne doute „ pas que le Public ne vous en remer„ ciât, si vous aviez la bonté de nous les „ découvrir. Je suis &c.

Mon Correspondant n'est pas le seul qui soit frappé de cette bizarrerie de l'Esprit Humain; on l'a remarquée de tout tems. HORACE réfléchit là-dessus d'une maniére fort agréable dans le * Caractére qu'il nous donne de TIGELLIUS. Ce bon Ménager, à l'entendre philosopher, se bornoit quelquefois aux simples necessités de la Vie, & méprisoit tout le reste: mais trois jours après, il auroit dépensé quatre mille Pistoles, s'il les avoit eues. Il n'étoit pas moins inégal en toute autre chose; & si l'on examine bien cette contradiction perpétuelle où les Hommes tombent, on verra qu'elle naît d'une certaine incapacité où ils sont de se posséder eux-mêmes, & de s'entretenir de leurs propres pensées. Feu Mr. BOILEAU nous a décrit cette humeur bizarre en des termes si vifs & si naturels, que je ne saurois m'empêcher d'en copier ici un endroit, où il s'exprime en ces mots:

†Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ses sentimens du soir.
Im-

* Il est cité au long dans le II. Tome p. 232.

† Ces six vers sont dans sa VII. Satire, & je les ai mis à la place d'une douzaine du fameux Poëte *Dryden*, qui se trouvent dans l'Original.

Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous momens d'esprit comme de
mode:
Il tourne au moindre vent, il tombe au moin-
dre choc;
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans
un froc.

Quoi qu'il en soit, cette inattention de l'Ame, qui se fuit elle-même, entraîne le Prodigue d'objet en objet; & s'il dépense beaucoup plus qu'un autre, c'est parce qu'il est assailli d'une plus grande foule de besoins. Mais s'il y a tant d'Hommes qui suivent ce malheureux train de vie jusques à leur dernier soupir, cela vient de ce qu'ils ignorent que les autres les regardent avec mépris, ou plutôt de ce qu'ils ne sont pas méprisés au point qu'ils le méritent. * CICERON nous dit que *c'est un crime de laisser dépérir son Patrimoine.* En effet l'exil n'est rien, comparé à la mortification que ressent un jeune Homme à la vue d'un beau Domaine, dont il se voit privé par l'injustice de son Pere. Y a-t-il rien aussi qui approche de la douleur d'un Pere, qui vient à penser que son Fils seroit plus heureux, s'il étoit né de tout autre que de lui; & ne faut-il pas être Pere, pour en concevoir toute l'amertume?

Peut-être qu'on n'y fait pas beaucoup d'attention; mais il est de la derniére impor-

* Habenda autem est ratio rei familiaris, quam quidem dilabi sinere, flagitiosum est. *De Officiis* Lib. II. c. 18.

importance de savoir jouïr de la Vie, & la goûter sans aucun mêlange de passions tumultueuses, ou de quelque appétit criminel. Faute de réfléchir, le Monde est plein de Mangeurs & de Buveurs, & d'une troupe innombrable de Fainéans, qui, pour ne pas demeurer les bras croisés, s'occupent toute leur vie à exercer leur Attouchement ou leur Goût. Que dirons-nous de la tranquille société des Fumeurs, & de ceux qui prennent du Tabac en poudre?

Mon Correspondant a beau s'étonner que les plus lourds Esprits gagnent du bien dans le Monde, & qu'ils s'enrichissent plutôt que les autres; ils sont taillés pour cela, & ils peuvent attendre, avec patience, un profit éloigné, puisqu'aucune passion violente ni aucun désir immodéré ne les détourne jamais de leur but. Pour ceux qui sont adonnés au Plaisir, les Affaires ne sauroient que les interrompre; mais ceux qui ont de l'indifférence pour le Plaisir, les Affaires leur servent d'entretien & de passe-tems. Aussi a-t-on dit d'un Homme lourd, qui s'applique beaucoup, qu'*on ne doit pas l'en estimer davantage, puisqu'il seroit bien embarrassé de sa personne, s'il n'avoit quelque chose qui l'occupât.*

T.

XIII. DISCOURS.

Sed fulgente trahit constrictos Gloria curru
Non minùs ignotos generosis. —— ——

Hor. L. I. Sat. VI. 23.

La Gloire se déclare indifféremment pour le Noble & pour le Roturier, & les attache l'un & l'autre à son char éclatant.

Du bon usage que l'on peut faire des Passions.

SI nous examinons les Hommes, & que nous tâchions de pénétrer dans les principes qui les font agir, il nous paroîtra fort probable, si je ne me trompe, que l'Ambition est le ressort caché qui remue toute l'Espéce, & que chaque Individu en est plus ou moins animé, selon la vigueur de son tempérament. Il est vrai que l'on en voit plusieurs, qui, par la seule force de leur Naturel, & sans le secours de la Philosophie, n'aspirent jamais à la Puissance ni à la Grandeur; qui ne se piquent point d'avoir un Cortége nombreux, une foule de Cliens, ni tout l'éclat qui accompagne la Magnificence; qui, contens d'une honnête fortune & d'un état médiocre, ne s'embarrassent pas d'acquérir de grandes richesses. Mais on ne doit pas conclure de-là qu'un tel Homme n'est point ambitieux; ses désirs peuvent avoir pris une autre route, & l'avoir déterminé à la poursuite de quelque autre objet, quoique le motif

motif soit toujours le même, & qu'il ait toujours en vue de se distinguer.

J'avoue que la conviction intérieure qu'on a de la beauté de ses actions, séparée des applaudissemens populaires, sert d'ample récompense à un Esprit généreux; mais le désir que nous avons de surpasser les autres, n'est sans doute planté dans nos cœurs que pour nous engager, avec plus de force, à la pratique de la Vertu.

Il est vrai que cette Passion, de même que toutes les autres, est souvent pervertie à une mauvaise fin; ensorte que la plupart de nos belles actions & de nos extravagances naissent de ce principe, & de l'envie que nous avons de nous distinguer: Du moins, suivant qu'elle est cultivée par l'Education, l'Etude, ou la Conversation, & qu'elle se trouve dans un Cœur honnête ou un Esprit corrompu, elle produit des Effets analogues, & l'on en voit naître des actes pleins de générosité ou d'un intérêt sordide. Si on l'occupe à orner l'Esprit ou bien l'Extérieur, elle rend un Homme digne de grands éloges ou tout-à-fait ridicule. Mais puisque les mêmes humeurs sont répandues dans tous nos corps, & qu'elles y agissent avec tout cela d'une différente maniére, on peut dire aussi que l'Ambition, qui anime tous les Hommes, ne se borne pas à un seul objet, que tantôt elle en poursuit un & tantôt un autre.

On ne sauroit douter que, dans un Cercle de Luteurs, ou de gens du commun

qui s'exercent à se porter des coups de bâton, il n'y ait un aussi grand désir pour la Gloire, qu'il y en peut avoir parmi des Compétiteurs d'un ordre plus élevé. Si ce principe d'honneur ne les animoit, où est l'Homme qui, pouvant l'éviter, s'exposât à se faire casser la tête? C'est-là ce qui les met en jeu; & la Victoire qu'ils remportent sur une foule de Concurrens, les dédommage bien, à ce qu'ils croient, des blessures qu'ils ont reçues dans le combat. Quoi qu'il en soit, notre Poëte Waller soutient que si Jules-César avoit été élevé à la Campagne entre des Païsans, au-lieu d'assujettir l'Empire *Romain*, il seroit devenu, selon toutes les apparences, un fameux Berger, ou un habile Luteur. L'éducation, la dextérité de son génie, & les conjonctures où il se trouva, le rendirent maître du Monde; s'il n'avoit pas eu tous ces avantages, la même Ambition qui l'enflammoit, l'auroit porté à se distinguer dans quelque entreprise de moindre éclat. Puis donc que le sort des Hommes n'est point fixé dans cette Vie d'une maniére irrévocable, & qu'un million d'accidens peuvent contribuër à pousser ou à arrêter leur fortune, il me semble que c'est une Spéculation assez innocente de se représenter un grand Génie réduit à un état aussi bas que celui où il se trouve aujourd'hui, est élevé. C'est par-là qu'on le voit exercer, pour ainsi dire, en petit ces beaux talens, qui, dévelop-

veloppés & mis en œuvre par l'Education, le disposent à s'acquiter dignement des plus hauts Emplois. D'un autre côté, le Mérite sans culture peut être d'une si grande étenduë, qu'il approche de celui qui a cet avantage.

Ainsi la Nature fournit aux Hommes un désir général pour la Gloire; & l'Education le détermine à l'un ou à l'autre objet particulier. L'envie de se distinguer éclate sur-tout, si je ne me trompe, dans la variété des Habits, des Modes & des Attitudes, que les Gens du bel air prennent pour se rendre remarquables. En effet, tout ce qui brille, ou qui a quelque chose de singulier, frappe les yeux des Spectateurs & attire leurs regards. Il y a même des Gens qui sont fort choqués de ce qu'on ne les a pas mis dans un Libelle ou une Satire, parce qu'ils s'imaginent y avoir autant de droit que leurs Voisins, & que c'est une espèce de mépris de les en avoir exclus. De-là viennent aussi les Divertissemens bizarres & les Expéditions nocturnes de nos Débauchés, qui se plaisent à casser des Vitres, à donner des Sérénades, à battre le Guet, à s'enivrer deux fois le jour, à crever grand nombre de Chevaux, & à faire plusieurs autres Entreprises de la même violence. Du moins il y a bien des Hommes qui sont plus scélérats & plus extravagans qu'ils ne le seroient, s'il n'y en avoit d'autres qui les voient & qui les approuvent.

Mais une sorte d'Ambition assez commune, & la plus absurde qui puisse jamais s'emparer de l'Esprit Humain, est celle qui attaque un Homme, lorsqu'il a une longue expérience, & qu'il devroit être plus sage que dans aucun tems de sa vie; ce qui en augmente le ridicule & le prive de tout ce qui peut éxcuser en quelque maniére les déréglemens de la bouillante Jeunesse; je veux parler de cette infame Passion d'accumuler des trésors. On peut remarquer, pour la consolation de l'honnête Pauvreté, que ce désir domine surtout ceux qui n'ont presque aucune bonne qualité qui les rende estimables. C'est une méchante Herbe qui croît dans un terroir stérile. L'Humanité, la Bonté du cœur & la Politesse, ne sauroient compâtir avec l'Avarice. Qui ne s'étonneroit de voir que cette indigne passion efface tout d'un coup tous les nobles sentimens de la Nature Humaine, & qu'elle rend un Maître chagrin & cruel, un Pere dénaturé, un Epoux incommode, & un Ami soupçonneux? Mais je l'envisagerai plutôt ici comme un foible du Cœur, que comme un défaut de l'Esprit. Si l'on ne manque pas d'Exemples d'une Humilité orgueilleuse, on peut dire de même que cette Passion d'un génie opposé en ceci à la plupart des autres, évite l'éclat & l'extérieur, pour se faire applaudir. De là vient qu'elle n'observe pas quelquefois la bienséance la plus commune dans les Habits. *Un Avare se dira pauvre, afin de vous* don-

donner occasion par-là de le contredire & de flatter son orgueil. Le Désir de la Gloire & l'Amour sont deux Passions si naturelles au Cœur Humain, qu'épurées & tournées du bon côté, elles peuvent devenir utiles & raisonnables. Il est vrai que le Sage, qui ébloui par l'éclat d'une Cour & le brillant des Emplois publics, abandonne les sentiers cachés d'une Vie privée pour courir après les Honneurs & les Dignités, soit qu'il réussisse ou non dans son dessein, approche d'ordinaire assez de cette Grandeur plâtrée, pour en discerner le fard. Alors il cherche à se délivrer de tous ces embarras, afin de passer le reste de ses jours dans le calme & dans la retraite.

Il est ainsi de la prudence de ne changer pas de bien en mal, & de ne quitter jamais ce qu'on fait pouvoir toujours reprendre avec plaisir. Cependant si la Vie n'est un peu agitée par les doux Zéphirs de l'Espérance & de la Crainte, elle risque de tomber dans un état d'indolence & de sécurité fort opposé à la Nature. Tout le monde fait que DOMITIEN, après avoir obtenu l'Empire *Romain*, se divertissoit à prendre des Mouches. Les Esprits mâles & actifs ne sauroient & ne doivent pas même demeurer en repos dans la vigueur de la jeunesse. S'ils n'ont en vue quelque noble objet, leurs désirs tendent en bas, & ils se trouvent animés de quelque passion rampante & indigne. C'est ainsi qu'un Arbre, dont on coupe l'extrêmité

des branches, pour l'empêcher de pousser en haut, ne manque pas d'élancer des rejettons par le pié. L'Homme, qui ne se propose que son intérêt particulier dans le Monde, & qui recherche les applaudissemens de la Multitude, n'y goûtera jamais aucune satisfaction solide & se trouvera même fort éloigné de son compte. Mais celui qui est animé d'un plus noble motif, dont l'Esprit est assez élevé pour avoir en vue le bien de sa Patrie, qui aime les éloges fondés sur la Vertu, & qui méprise les acclamations dépouillées du témoignage intérieur de sa Conscience; qui, sans murmurer de l'état où la Providence l'a mis, voudroit bien s'avancer à un Poste plus considérable, par des voies honnêtes & légitimes; un tel Homme ne souhaite & ne tâche d'augmenter son pouvoir, qu'afin de se rendre plus utile à la Societé.

Celui que la Nature a orné de talens extraordinaires, peut faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal dans le Monde. C'est pour cela même qu'on doit avoir un soin particulier de l'éducation de la Jeunesse, & inculquer de bonne heure aux Enfans des principes d'Honneur & de Vertu, afin que leurs bonnes qualités ne prennent pas un mauvais tour, & qu'elles ne soient jamais employées à un usage criminel. Le but de la Religion & de la Philosophie n'est pas tant d'éteindre nos Passions, que de les modérer & de les appliquer à des objets convenables & bien choisis.

choisis. Lorsque ces deux Pilotes nous ont montré la route qu'il faut suivre, il n'y a point de mal d'y avancer à pleines voiles; si l'orage de l'adversité se léve contre nous, & nous empêche d'arriver au Port où nous tendions, ce sera une grande consolation pour nous d'être persuadés que nous n'avons pas manqué le bon chemin qui nous étoit prescrit, & que nous ne sommes pas la cause de notre infortune.

Desorte que la Religion, à ne la considérer que par rapport aux affaires de cette Vie, est très-digne de notre estime & d'une grande vénération; en ce qu'elle fixe les différentes prétentions des Hommes, & leurs intérêts qui se croiseroient sans cela, & qu'ainsi elle entretient l'ordre & l'harmonie dans toutes les Sociétés civiles; en ce qu'elle donne occasion à chacun de s'acquitter de son rôle dans ce Monde, & d'y faire valoir ses talens; en ce qu'elle excite à des actions louables de leur nature, & avantageuses à la Société; en un mot, en ce qu'elle inspire une Ambition raisonnable, un Amour pur & de nobles Désirs.

XIV. DISCOURS.

Nullum numen abest, si sit prudentia.
JUV. Sat. X. 365.

Si l'on a la Prudence en partage, on ne manque jamais d'avoir tout le secours qu'on peut obtenir du Ciel.

LA DISCRETION est une Vertu fort nécessaire dans cette Vie & pour la vie à venir.

IL m'est venu souvent dans l'esprit que, si l'on voyoit toutes les pensées des Hommes, on ne trouveroit pas beaucoup de différence entre celles du Sage & celles du Fou. Il y a un nombre infini de Réveries, d'Extravagances & de Vanités, qui les occupent l'un & l'autre. Tout ce qui les distingue vient de ce que le premier fait faire un bon choix de ses pensées, qu'il rejette les unes & qu'il communique les autres: au-lieu que le Fou laisse échapper toutes les siennes, & les met au jour sans aucun discernement. Avec tout cela cette espéce de réserve ne regarde point la conversation particuliére entre des Amis intimes. En tels cas, les plus sages parlent souvent de même que les plus indiscrets, puisque s'entretenir avec un Ami n'est autre chose, pour ainsi dire, que *penser tout haut*.

L'Orateur *Romain* est donc bien fondé à combattre cette Maxime de quelques Anciens qui disoient, * „ Qu'un Homme „ doit

* Je ne sais point de quel endroit de CICERON l'Auteur a pris cette Maxime; mais dans son Dialogue

„ doit vivre avec son Ennemi d'une ma-
„ niére qui le puisse engager à devenir
„ son Ami; & avec son Ami d'une telle
„ maniére, qu'il ne puisse jamais être en
„ état de lui faire du mal en cas qu'il de-
„ vint son Ennemi."

La premiére partie de cette Maxime, qui regarde notre conduite envers un Ennemi, est fort prudente & raisonnable; mais la derniére, qui tombe sur notre conduite avec un Ami, sent plutôt la ruse que la discrétion, & nous raviroit, à la suivre, un des plus grands plaisirs de la Vie, je veux dire celui qu'on goûte à parler librement avec un Ami de cœur. Ajoutez à ceci que, lorsqu'un Ami vous abandonne, & *qu'il trahit votre secret*, pour m'exprimer avec le Fils de SIRACH, le monde est assez juste pour condamner sa perfidie plutôt que votre imprudence.

La Discrétion ne se montre pas seulement dans nos paroles, mais aussi dans toutes nos démarches, & sert en quelque maniére d'instrument à la Providence, pour nous diriger dans tout ce qui regarde cette Vie.

L'Esprit Humain est orné de plusieurs autres qualités éclatantes, mais il n'y en a point de si utile que la Discrétion; c'est elle qui donne le prix à toutes les autres, qui

gue *De Amicitia*, je ne trouve que celle ci, C. 16. qui y ait quelque rapport & qui est conçue en ces termes: *Ita amare oportere, ut si aliquando esset osurus*: c'est-à-dire: *Qu'on doit aimer une personne, comme si elle devoit vous haïr un jour.*

qui les met en oeuvre en tems & lieu, & qui les tourne à l'avantage de la Personne qui les posséde. Sans elle on peut dire que le Savoir n'est que Pédanterie, & l'Esprit qu'Impertinence; la Vertu même devient presque un Défaut, & les plus beaux Talens ne servent qu'à rendre un Homme plus remarquable dans ses Erreurs, & plus actif à son préjudice.

L'Homme discret ne se borne pas à bien ménager ses propres talens; il sait aussi découvrir ceux des autres, les faire valoir, & les appliquer à leur légitime usage. Nous voyons aussi que ce n'est ni le Spirituel, ni le Savant, ni le Brave, qui régle la conversation & qui produit l'agrément de la Société, mais le Discret. Un Homme, qui a de beaux talens, & qui manque de Discrétion, ressemble au *Polyphéme* de la Fable, revêtu d'une force extraordinaire, qui ne lui sert de rien, parce qu'il est aveugle.

Quoiqu'un Homme posséde toutes les autres bonnes qualités, s'il n'a pas la Discrétion, il ne sera que d'une petite conséquence dans le Monde; mais, avec cet unique talent & une médiocre portion des autres, il peut faire tout ce qu'il lui plaît dans le Poste où il se trouve.

Si d'un côté la Discrétion est la plus utile de toutes les qualités qu'un Homme puisse avoir, j'ose avancer de l'autre que la Finesse n'est que le partage des petits Esprits, qui n'ont ni grandeur ni élévation.

La

La premiére a toujours en vue les fins les plus nobles, & les poursuit par les voies les plus justes & les plus honnêtes; au lieu que la Ruse ne tend qu'à son intérêt sordide, & ne fait scrupule de rien pour l'obtenir. La Discrétion a de vastes desseins. Semblable à un Oeil vif & perçant, elle se proméne d'un bout de l'Horison à l'autre: la Finesse est une espéce de vue courte, qui découvre les plus petits objets qui se trouvent à portée & dans son voisinage, mais qui ne peut discerner ceux qui sont un peu éloignés. La Discrétion donne plus d'autorité à celui qui la posséde, plus elle se manifeste: la Ruse une fois découverte perd toute sa force, & rend un Homme incapable d'exécuter les Projets, dont il auroit pu venir à bout, s'il n'eût passé que pour un Homme franc & sincére. La Discrétion est le rafinement de la Raison, & un Guide fidéle dans tous les Devoirs de la Vie; la Ruse est une espéce d'Instinct, qui ne regarde qu'à nôtre intérêt particulier dans ce Monde. La Discrétion ne se trouve que dans les Hommes d'un génie supérieur: la Ruse éclate souvent dans les Bêtes mêmes, & dans les Personnes qui n'en différent pas beaucoup. En un mot, la Ruse n'est que le Singe de la Discrétion, & ne peut tromper que les Simples, de la même maniére que la Vivacité passe quelquefois pour Esprit, & l'Air grave pour une marque de Prudence.

Le

Le tour d'esprit, qui est naturel à l'Homme discret, l'entraîne jusques dans l'avenir le plus reculé, & l'oblige de penser à l'état où il se trouvera au bout de quelques milliers de siécles, de même qu'à celui où il se trouve aujourd'hui. Il sait que le Bonheur ou le Malheur, qui lui sont destinés dans un autre Monde, ne perdent rien de leur réalité par l'éloignement où il les voit. Les objets n'en deviennent pas plus petits à son égard, malgré toute leur distance. Il n'ignore pas que ces joies & ces peines, cachées dans l'éternité, s'approchent à toute heure de lui, & qu'il les sentira un jour, de même qu'il sent aujourd'hui le plaisir & le chagrin. C'est pour cela qu'il travaille avec une grande application à s'assurer de ce qui fait le véritable bonheur de sa Nature, & le dernier but de son Etre. Il porte ses pensées jusques à la fin de chaque Action, & il en considére les effets les plus éloignés, aussi bien que les plus immédiats. Il renonce à tous les petits intérêts & avantages qui se présentent dans cette Vie, s'ils ne s'accordent pas avec le dessein qu'il a pour un avenir éternel. En un mot, ses espérances ne tendent qu'à l'Immortalité, ses projets sont vastes & glorieux, & sa conduite est celle d'un Homme qui connoît ses véritables intérêts, & qui les cherche par les voies les plus légitimes.

Dans cet Essai sur la Discrétion, je l'ai envisagée comme une bonne qualité & une

une vertu, & c'est pour cela même que je l'ai décrite dans toute son étendue; non seulement en ce qu'elle s'occupe aux affaires du monde, mais aussi en ce qu'elle regarde toute notre Existence; non seulement en ce qu'elle sert de Guide à une Créature mortelle, mais aussi en ce qu'elle est en général la Directrice d'un Etre raisonnable. C'est dans cette vue que l'Auteur d'un de nos Livres Apocryphes lui donne quelquefois le titre de *Prudence*, & quelquefois celui de *Sagesse*. En effet de la maniére dont je l'ai dépeinte, c'est la plus haute Sagesse où l'on puisse aspirer, & avec tout cela il est au pouvoir de chacun d'y atteindre. Ses avantages sont infinis, & on peut l'acquérir sans peine; ou, pour l'exprimer avec le même Auteur*, *La Sagesse est pleine de lumière, & sa beauté ne se flétrit point. Ceux qui l'aiment la découvrent aisément, & ceux qui la cherchent la trouvent. Elle prévient ceux qui la désirent, & elle se montre à eux la premiére. Celui qui veille dès le matin pour la posséder n'aura pas de peine, parce qu'il la trouvera assise à la porte. Ainsi occuper son esprit de la Sagesse, c'est la parfaite Prudence, & celui qui veillera pour l'acquérir, sera bientôt en repos. Car elle tourne elle même de tous côtés pour chercher ceux qui sont dignes d'elle. Elle se montre à eux agréablement*

* La Sap. de PHILON, ou la Sag. de SALOMON, Ch. VI. 13 — 17.

ment dans ses voies, & elle va au-devant d'eux avec tout le soin de sa Providence.

C.

XV. DISCOURS.

Percontatorem fugito; nam garrulus idem est.

HOR. L. I. Ep. XVIII. 69.

Fuyez ces gens qui s'informent de tout: un homme curieux est d'ordinaire un grand parleur.

DES grands FAISEURS de QUESTIONS & des BABILLARDS.

IL y a une Créature qui a tous les organes de la parole, qui est douée d'une conception assez heureuse, & qui n'observe pas mal les bienséances dans toutes les occasions ordinaires de la Vie, mais qui réfléchit si peu, qu'elle est obligée, pour s'entretenir, d'emprunter des secours étrangers. Le grand Faiseur de questions est une Créature de cette espéce: Quoiqu'il raisonne aussi juste qu'aucun autre sur tout ce qui lui est bien connu, avec tout cela il ne sauroit tirer de son propre fonds de quoi s'entretenir lui-même, & il faut qu'il renouvelle ses demandes à tout bout de champ. Ainsi, quoiqu'il puisse jouer son rôle dans les Conversations les plus polies, vous le verrez fort attentif au récit d'un Maquignon, qui lui parlera de la maladie d'un de ses Chevaux, de toutes les révolutions qu'elle eut, d'un breuvage qu'il

qu'il lui fit prendre, de quelle maniére le breuvage opéra, comment son Cheval se rétablit dans la suite, ou de toute autre chose aussi peu intéressante; & il vous paroîtra d'ailleurs aussi satisfait que si vous lui annonciez les Vérités les plus avantageuses. Ce foible peut bien exposer un Homme à la raillerie, mais il ne le rend pas malheureux; puisqu'il se joint d'ordinaire à un autre, qui semble être né pour lui, je veux dire la fureur de babiller. Dans ces deux Caractéres il y a un secret penchant, qui les porte à suppléer à leurs défauts mutuels, & qui est aussi naturel que celui qui paroît entre les deux Sexes. Je me trouvai l'autre jour dans un Lieu public, où je vis un de ces Faiseurs de questions, qui ne put retenir sa joye à l'approche d'un de ces Causeurs. Celui-ci ne fut pas plutôt assis auprès de son Homme, qu'il s'accouda sur une table, se frotta le front à diverses reprises, & se mit à dire d'un air chagrin: „ Il n'y a pas la moindre „ nouvelle aujourd'hui. Je ne sais ce que „ j'ai, mais j'ai très-mal dormi la nuit „ passée; je suis enrhumé, & cela est venu de ce que mes souliers sont trop „ minces; du moins j'ai toussé toute la „ semaine; il faut que cela soit, puisque „ la coutume, que j'ai de me laver la tête „ l'Hiver & l'Eté avec de l'eau froide, „ empêche que l'air ne fasse aucune impression maligne par cet endroit là; de „ sorte que le rhûme ne peut s'être insinué chez moi que par les piés; mais je

„ n'y

„ n'y fais presque aucune attention; il „ s'en ira comme il est venu. La plupart „ de nos maux viennent d'une trop grande „ délicatesse; & nos visages sont naturel- „ lement aussi peu en état de résister au „ froid que le reste de nôtre corps. L'*In-* „ *dien*, à qui un *Européen* demandoit com- „ ment il pouvoit aller tout nud, lui ré- „ pondit fort juste qu'il étoit tout visage.

Je m'apperçus que ce discours étoit aussi agréable à mon Faiseur de questions que l'auroit pu être aucun autre plus intéressant; mais sur ce que le Babillard fut appellé à un autre coin de la chambre, le premier dit à son voisin, que Mr. un tel, qui venoit de le quitter, se lavoit la tête tous les matins avec de l'eau froide, & lui répéta presque mot pour mot tout ce qu'il venoit d'entendre. Il faut avouer que les Faiseurs de questions sont, pour ainsi dire, les Entonnoirs de la Conversation; ils ne gardent rien pour eux-mêmes, & laissent échapper tout ce qu'ils reçoivent: ce sont les Canaux à travers lesquels passe tout le bien & tout le mal qui se dit en Ville. Ceux qui se choquent de leur conduite, ou qui croient en souffrir, peuvent y remédier, s'il leur plaît; puisque ce ne sont pas des gens malins, & que vous pouvez contredire tout ce qu'ils avancent, pourvu que vous leur fournissiez de quoi parler. Un détail plus étendu de quelque événement, est la chose du monde la plus agréable qui leur puisse arriver; & ils ne s'expriment guéres qu'en ces termes; *Le*

bruit

bruit court en Ville, ou bien *Je sais de bonne part*: Desorte que la Ville peut être mieux instruite, ou qu'on peut savoir ce dont il s'agit d'un meilleur endroit, & qu'ainsi la contradiction a toujours lieu.

Ce tour d'esprit ne m'a paru jamais si ridicule que dans un Pere, qui s'informe avec beaucoup de soin comment son Fils emploie ses heures de loisir, & qui, après avoir vu qu'il s'amuse à des bagatelles, & qu'il marche dignement sur ses traces, en témoigne une joie excessive. Mais ce qu'il y a de plus grotesque, est de voir deux Hommes de ce calibre parler d'une chose, qui, tout indifférente qu'elle est de sa nature, ne doit pas se dire en présence d'un tiers, ou du moins si haut qu'on le puisse entendre. Un jeune Homme bien mis vint l'autre jour dans un Caffé où j'étois, & d'abord deux de ces Messieurs se mirent à causer tout bas de sa Généalogie, ce qui n'empêcha pas que je ne les entendisse par intervalles: Tantôt l'un disoit, *Une telle Dame étoit sa Tante*, & l'autre répondoit, *Cela est vrai*; *mais c'étoit du côté de sa Mere*: Ensuite l'un reprenoit, *Son Pere avoit accoutumé de porter une Perruque plus brune*; & l'autre ajoûtoit: *Non pas de beaucoup*; *mais ce jeune Homme porte les talons de ses souliers plus hauts*.

Il n'y a rien de plus dangereux, selon moi, que de confier un secret à cette sorte d'Hommes, qui ne doivent leur curiosité qu'au vuide de leur cerveau, & qui par-là même sont trop communicatifs.

Mais

Mais si l'on ne peut éviter de les voir, on n'est pas obligé de se mettre à leur discrétion, ni de leur parler d'affaires de quelque importance, puisqu'ils se payent de la moindre bagatelle, & qu'ils ne cherchent qu'à se remplir sans examiner ce qu'on leur donne. C'est ainsi qu'ils retiennent avec soin certaines expressions superflues, qui se trouvent à la fin de quelques Nouvelles dans les Gazettes; où il est dit, *Ceci demande confirmation*; *Ceci fournit matiére à bien des raisonnemens politiques*; *Le Tems, qui est un grand Maître, nous découvrira tout*; & qu'ils regardent ces phrases comme quelque chose de fort essentiel.

On trouve quelquefois de ces Génies, qui ont une ardeur insatiable pour savoir ce qui se passe dans le Monde, sans en faire aucun autre usage que celui de l'employer à leur unique entretien. Un Esprit de cet ordre sembleroit destiné à railler & à être de bonne humeur; mais il ne forme que le caractére d'un Indolent, & il n'est ici-bas qu'un simple Spectateur comme moi. Cette curiosité, où la malice & l'intérêt n'ont aucune part, fait amas d'un nombre infini de circonstances qui ne peuvent que plaîre, quand on vient à les produire en compagnie. Si l'on découvroit toutes les intrigues, les opinions, les plaisirs & les intérêts qui gouvernent le monde, à commencer depuis l'Homme de la premiére qualité jusques au plus vil Artisan, ne seroit-ce pas la plus agréable

Farce,

Farce, que l'on se puisse imaginer, de les voir plus différens d'eux-mêmes, à l'égard de leurs pensées & de leurs actions, qu'ils ne le sont en Bonnet de nuit ou coiffés d'une longue Perruque? Quoi qu'il en soit, voici une Lettre, qu'un de mes Correspondans m'a écrite, & qui a quelque rapport avec le sujet que je viens de traiter.

Mr. le SPECTATEUR,

„ PLUTARQUE nous dit que CAÏUS „ GRACCHUS, *Romain* de Nation, se „ mettoit souvent en colére & qu'il par„ loit alors avec tant de violence & „ d'impétuosité, qu'il perdoit la tramon„ tane & que la respiration lui manquoit. „ Pour remédier à ce défaut, il avoit un „ Domestique fort spirituel, nommé LI„ CINIUS, qui le suivoit par-tout avec „ une espéce de Flûte-douce dans la po„ che, & qui ne le voyoit pas plutôt sur „ le point de se fâcher, qu'il jouoit un Air „ tendre capable de l'émouvoir, desorte „ que GRACCHUS le prenoit d'abord sur „ un ton plus bas, & qu'il se calmoit.

„ Au souvenir de ce trait Historique, „ je me suis étonné bien des fois, qu'on „ ait discontinué l'usage d'un Instrument „ si utile; puis surtout que le bon office „ de LICINIUS a perpétué sa mémoire „ durant plusieurs siécles; ce qui auroit „ dû, ce me semble, encourager quel„ qu'un à le renouveller; si ce n'est pas „ pour le Bien public, du moins pour sa

„ répa-

„ réputation, & son intérêt particulier.
„ On m'objectera peut-être que nos Ba-
„ billards sont si charmés de leur ton de
„ voix, qu'ils ne souffriroient pas qu'un
„ de leurs Domestiques s'avisât de le ré-
„ primer. Je le veux; mais il n'y a pas
„ un seul de leurs Auditeurs qui n'ait
„ droit de jouer un petit Air mélodieux
„ pour sa propre défense. En un mot,
„ ennuyé de ne voir paroître aucun Li-
„ cinius, & d'entendre augmenter le
„ bruit de nos Censeurs impitoyables; je
„ résolus d'employer nos derniéres Vacan-
„ ces au bien de ma Patrie; desorte qu'a-
„ vec le secours d'un habile Artisan, qui
„ travaille pour la Société Royale, je suis
„ presque venu à bout de mon dessein, &
„ que je fournirai bientôt au Public tel
„ nombre de ces Instrumens qu'on vou-
„ dra, soit pour les mettre dans les Caf-
„ fés, ou pour les porter en poche. D'un
„ autre côté, il y a tant de Gentilshom-
„ mes de ma connoissance, qui risquent
„ de s'attirer le son de ce Chalumeau,
„ qu'afin de les ménager du mieux qu'il
„ me sera possible, je les en avertirai par
„ un Billet, où il n'y aura que ces qua-
„ tre mots, *Munissez-vous d'un* Licinius.

„ Il ne me reste, mon cher Monsieur,
„ qu'à vous prier de vouloir accepter un
„ de ces Flageolets, que je vous enver-
„ rai chez Mr. Buckley, un de vos Li-
„ braires. Il vous sera d'autant plus utile
„ que vous êtes fort taciturne & par là
„ plus exposé aux insultes des Babillards.

„ J'a-

„ J'avois presque oublié de vous dire
„ qu'il y a une Note de mon invention,
„ qu'on peut jouër sur cet instrument, &
„ que j'appelle *Chut*. On doit l'employer
„ contre un Récit ennuyeux, les Ser-
„ mens, les Obscénités & autres choses
„ de cette nature. Je suis, *&c.*

G. B.

T.

XVI. DISCOURS.

Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt, quàm salutem Hominibus dando.

CIC. Orat. pro *Ligar.* c. 12.

Il n'y a rien en quoi les Hommes approchent plus de la Divinité, que lorsqu'ils travaillent au bien & à l'avantage des autres.

Des Services mutuels que les Hommes se doivent.

LA Nature Humaine paroît très-difforme ou très-belle, suivant le point de vuë dans lequel on la regarde. Lorsque nous voyons les Hommes, remplis de violentes Passions & de pernicieux Desseins, se déchirer les uns les autres à force ouverte, ou travailler sourdement à leur propre ruïne; lorsque nous les voyons tendre à un but criminel & indigne par des voies lâches & infames; lorsque nous les voyons occupés à détruire la Société qu'ils composent eux-mêmes; lors, dis-je, que tout cela nous frappe,

 nous

nous avons presque honte de notre Espéce, & peu s'en faut que nous ne devenions Misanthropes. Mais d'un autre côté, lorsqu'ils nous paroissent doux, honnêtes, bienfaisans, animés d'un généreux égard pour l'intérêt du Public, pleins de compassion pour leurs disgraces mutuelles & prompts à s'entre-aider les uns les autres, à peine s'imagineroit-on que ce sont des Créatures de la même Espéce que les premiers. Dans ce dernier point de vuë, appliqués à se rendre des services mutuels, on les prendroit pour des Divinités tutélaires, & le plus grand éloge que nous ayons jamais pu nous donner, a été d'appeller *Humanité* cette heureuse disposition du cœur. Il est impossible qu'en voyant ou en apprenant une action généreuse, on ne sente un secret plaisir s'emparer de nos Ames, lors même que nous n'y avons pas le moindre intérêt. On l'éprouvera sans doute à la lecture de la Lettre suivante, où PLINE le Jeune recommande un de ses Amis de la maniére du monde la plus noble. Je ne saurois en fournir un meilleur exemple; &, quoique les Parties intéressées soient mortes depuis bien des siécles, on souhaiteroit encore qu'il nous eût appris le succès de sa Lettre. La voici mot pour mot, telle qu'un fort habile Homme * nous l'a donnée en *François*, avec toutes les autres du même Auteur.

A

* Mr. de Sacy.

A MAXIME.

* „ Je crois être en droit de vous demander, pour mes Amis, ce que je „ vous offrirois pour les vôtres, si j'étois „ à votre place. *Arrianus* MATURIUS „ tient le premier rang parmi les *Altinates*. Quand je parle de rangs, je ne les „ règle pas sur les biens de la fortune „ dont il est comblé, mais sur la pureté „ des mœurs, sur la prudence. Ses conseils dirigent mes affaires, & son goût „ mes études. Il a toute la droiture, toute la sincérité, toute l'intelligence qui „ se peut désirer. Il m'aime (je ne puis „ dire rien de plus) autant que vous m'aimez vous-même. Comme il ne connoit point l'ambition, il s'est tenu dans „ l'Ordre des Chevaliers, quoiqu'aisément il eût pu monter aux plus grandes dignités. Je voudrois pourtant le „ tirer de l'obscurité où le tient sa modestie. J'ai une forte passion de l'élever à quelque grade sans qu'il y pense, „ sans qu'il le sache, & peut-être même „ sans qu'il y consente; mais j'en veux un „ qui lui fasse beaucoup d'honneur, & „ peu d'embarras. C'est une faveur que „ je vous demande pour lui, à la première occasion qui s'en présentera; „ lui & moi en aurons une parfaite reconnoissance. Car, quoiqu'il ne sou-„ hai-

* C'est la II. du III. Livre.

„ haite point ces ſortes de graces, il les
„ reçoit comme s'il les avoit fort ſou-
„ haitées. Adieu."

Voici une autre Lettre, que j'ai reçuë d'un de mes Correſpondans, ſur l'Education de la Jeuneſſe, & que je me crois obligé de communiquer au Public.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Ce que vous avez dit, dans quel-
„ ques uns de vos DISCOURS, ſur la mau-
„ vaiſe Education qui eſt ici à la mode,
„ m'a fait naître une envie qui pourroit
„ bien m'engager dans une démarche
„ auſſi difficile à ſoutenir qu'elle ſeroit
„ avantageuſe au Public, à moins que
„ vous ne la deſapprouviez. J'ai réſolu, en
„ faveur de nos jeunes *Anglois*, de les
„ élever avec tant de ſoin & de circon-
„ ſpection, qu'ils puiſſent lire, ſans au-
„ cun riſque pour l'eſprit ou le cœur, les
„ endroits les plus chatouilleux de VIR-
„ GILE, d'HOMERE, ou de tout au-
„ tre Poëte.

„ Si l'on me vouloit confier quelques
„ jeunes Meſſieurs, car je n'ai pas l'ame aſ-
„ ſez héroïque pour prendre ſoin d'un
„ grand nombre tout-à-la-fois, je me re-
„ tirerois dans une agréable Solitude,
„ voiſine de quelque bonne Ville, où il
„ y auroit des Maîtres pour la Danſe, la
„ Muſique, la Peinture, le Deſſein, ou
„ tout autre Exercice de ce genre-là,
„ qui leur ſerviroient d'un honnête Di-
„ vertiſſement, preſque auſſi recréatif,

que

„ que le peuvent être tous ces petits
„ Jeux sordides, auxquels les Écoliers
„ prennent d'ordinaire tant de plaisir. Il
„ est facile de concevoir qu'une Société
„ de ces jeunes Garçons, qui n'en fré-
„ quenteroient aucun au-dessous de leur
„ rang, admis quelquefois à s'entretenir
„ avec des Personnes plus âgées & d'un
„ mérite distingué, loués & caressés à
„ propos, & tournés de cette maniére
„ à se former une certaine élévation d'es-
„ prit, pourroient bientôt s'occuper à la
„ lecture de quelques-uns de nos Ecri-
„ vains les plus polis. Après leur avoir
„ donné quelque goût pour les Livres,
„ on les instruiroit dans le *Latin* par une
„ méthode beaucoup plus aisée que cel-
„ le de Lilly, & ils s'y attacheroient
„ avec aussi peu de répugnance que les jeu-
„ nes Dames apprennent à parler *Fran-
„ çois*, ou à chanter les Airs d'un Opéra
„ *Italien*. Lorsqu'on les auroit amenés
„ jusques-là, il seroit tems de leur ren-
„ dre le goût plus exact. Un Homme
„ sensible à toute la délicatesse des pen-
„ sées & de l'expression, trouveroit du
„ plaisir à lire avec eux les meilleurs
„ Historiens *Romains*, Poëtes ou Ora-
„ teurs, & à leur en faire remarquer les
„ plus beaux endroits; à leur donner
„ quelque connoissance de la Chronolo-
„ gie, de la Géographie, des Médailles,
„ de l'Astronomie, ou de tout ce qui
„ serviroit le mieux à nourrir la curiosi-
„ té si naturelle à cet âge. Ceux d'entre

„ eux qui auroient le moindre génie, tou-
„ chés une fois par les brillantes pensées
„ & les nobles sentimens de ces fameux
„ Ecrivains, ne pourroient que souhaiter
„ avec ardeur de s'appliquer à l'étude de
„ cette autre Langue, si célébre & si an-
„ cienne, qui fait la gloire & l'admiration
„ de tout le monde savant, je veux dire
„ du *Grec*. D'ailleurs il faudroit les exer-
„ cer à composer de ces petites Déclama-
„ tions qui demandent plus de feu & de
„ vivacité que de bon-sens; à cultiver leur
„ propre Langue, qu'ils doivent mieux en-
„ tendre que celle des Etrangers; & sur-
„ tout à écrire des Lettres, puisqu'un
„ Gentilhomme a de si fréquentes occa-
„ sions de se distinguer par-là. Quelques
„ jeunes Messieurs d'un naturel doux &
„ honnête, élevés de cette maniére, for-
„ meroient presque une petite Académie,
„ & seroient d'une conversation assez a-
„ gréable, pour tenter souvent un habile
„ Homme à se mêler avec eux dans leurs
„ Plaisirs & à les divertir par quelque cho-
„ se de sérieux, qui ne les instruiroit pas
„ moins que les plus graves Leçons. Je
„ ne doute pas qu'on ne pût les amener
„ à disputer entre eux, à qui réciteroit de
„ meilleure grace quelque bel endroit
„ d'un Poëme ou d'une Oraison, ou à
„ jouër ensemble quelque Scéne de TE-
„ RENCE, de SOPHOCLE, ou de notre SHA-
„ KESPEAR, & que cela ne devînt un de
„ leurs Jeux favoris. La Cause de MILON
„ pourroit être plaidée devant des Juges
plus

„ plus équitables, CESAR trembler une
„ seconde fois, & la Ville d'*Athènes* être
„ mise de nouveau en mouvement par
„ l'ambition de PHILIPPE. Au milieu de
„ ces nobles amusemens, nous pourrions
„ espérer de voir bientôt le feu de notre
„ Jeunesse éclater en bon-sens, leur inno-
„ cence en vertu, & leur bon naturel en
„ généreux amour de la Patrie. Je suis, *&c.*
T.

XVII. DISCOURS.

O Pudor! ô Pietas! ——— ——— ———
MART. L. VII. Epigr. LXXVIII. 4.

O Pudeur! ô Tendresse filiale!

PARMI les derniéres Lettres que j'ai reçues de mes Correspondans, il y en a une qui est écrite avec tant de politesse & de bon goût, que je ne saurois m'empêcher de l'insérer ici; & je ne doute pas même que le Public ne m'en ait quelque obligation.

De la vraie & de la fausse MODESTIE.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Vous savez trop bien ce qui se passe
„ dans le monde, pour n'avoir pas pris
„ garde au respect & à la timidité que
„ les Assemblées publiques inspirent à
„ ceux qui doivent parler, ou faire quel-
„ que chose en leur présence. On peut

„ dire que c'est une espéce de noble em-
„ barras, auquel les Gens de mérite se
„ trouvent le plus exposés; & qu'ainsi
„ vous devez y employer quelqu'une de
„ vos SPECULATIONS. Combien
„ de braves Officiers n'y a-t-il pas, qui
„ ont chargé l'Ennemi tête baissée en ra-
„ se campagne, & qui ne savent plus où
„ ils en sont, lorsqu'il s'agit de pronon-
„ cer un Discours devant une compagnie
„ d'Amis en particulier? On seroit pres-
„ que tenté de croire qu'il y a quelque
„ enchantement dans les yeux d'un Cer-
„ cle de Personnes, qui les fixent tous
„ à la fois sur une autre. J'ai vu jouër
„ une Tragédie, où un nouvel Acteur
„ parut si interdit, qu'il avoit à peine
„ la force de parler ou de se remuër, &
„ que je craignis de le voir mourir plus
„ de trois Actes avant qu'on tirât le Poi-
„ gnard, ou qu'on lui donnât le Poison.
„ Il me semble qu'un Homme de ce ca-
„ ractére devroit être employé d'abord à
„ réprésenter un Phantôme ou une Sta-
„ tuë, jusqu'à ce qu'il eût recouvré ses
„ esprits, & qu'il fût en état de jouër
„ un rôle d'être vivant.

„ Si ce trouble, dont on est saisi tout
„ d'un coup, marque une défiance, qui
„ n'est pas desagréable aux Spectateurs,
„ on peut dire de l'autre côté qu'il indi-
„ que le plus grand respect que l'on puis-
„ se jamais avoir pour un Auditoire. C'est
„ une sorte d'Eloquence muëtte, qui
„ persuade mieux que les Discours les

„ plus

„ plus étudiés. Aussi voyons-nous qu'on „ est porté naturellement à encourager „ & à défendre ceux qui tombent dans „ un si cruel embarras pour nous entre„ tenir. Je fus charmé d'un Exemple de „ cette nature, que je vis en dernier lieu „ à l'Opéra d'Almahide, où l'on „ n'oublia rien pour ranimer & affermir „ une jeune Chanteuse, qui paroissoit a„ lors pour la premiére fois sur le Théa„ tre, & dont l'air déconcerté ne plut „ pas moins à ses Auditeurs que la beau„ té de sa voix, & la maniére exacte „ dont elle s'acquita de son rôle. La Ti„ midité seule, sans aucun Mérite, a „ mauvaise grace, & le Mérite, sans „ Modestie, est insolent; mais le Mé„ rite accompagné d'un air modeste a un „ double droit sur la bienveillance des „ autres, & il acquiert d'ordinaire autant „ de Patrons qu'il a de Spectateurs. Je „ suis, *&c.*"

Il est impossible qu'une Personne qui doit parler ou chanter en Public, y paroisse à son avantage, si elle a trop de Modestie. Je me souviens, qu'en raisonnant avec un de mes Amis, sur la force de la Prononciation, je comptai les divers organes de la Parole, qui doivent être parfaits dans un Orateur, comme sont la Langue, les Dents, les Lévres, le Nez, le Palais & la Trachée-Artére, ou le Siflet. Là-dessus mon Ami repliqua que j'oubliois le principal, c'est-à-dire le Front.

Mais, quoiqu'un excès de Modestie engourdisse la Langue, & la rende incapable de ses fonctions naturelles, un Orateur en doit si bien avoir une certaine quantité, que les Rhétoriciens la prescrivent à leurs Disciples comme un Point essentiel à leur Art. CICERON nous dit qu'il n'approuvoit pas un Orateur, s'il ne marquoit un peu de confusion dès l'entrée de son Discours, & il avoue de plus qu'il n'avoit jamais harangué lui-même sans être d'abord saisi d'une espéce de crainte & de tremblement. Il est certain que cette déférence est due à un nombreux Auditoire, & qu'elle ne manque pas de le disposer en faveur de celui qui parle. Mon Correspondant a déjà remarqué que les plus braves sont d'ordinaire les plus timides en ces occasions. En effet, il n'y a point de Créature plus impudente au monde qu'un Poltron, qui est hardi lorsqu'il s'agit de parler, mais qui a le bras foible lorsqu'il est question de se battre, comme DRANCES dont VIRGILE dit,

——*lingua melior, sed frigida bello
Dextera. ————————

C'est ainsi qu'HOMERE, pour désigner un Homme timide & impudent, met en usage une sorte de pointe qu'on ne trouve guére dans ses Ecrits, & qu'il le taxe d'avoir les yeux d'un Chien, mais le cœur d'un Cerf.

Une Modestie raisonnable donne du relief

* Æneid. XI. 332.

lief à l'Eloquence, & à tous les grands talens qu'un Homme posséde. Elle rehausse l'éclat de toutes les Vertus qu'elle accompagne, elle produit le même effet que les ombres dans les Tableaux, elle reléve & arrondit chaque Figure, elle rend les couleurs plus belles & plus douces, quoiqu'elle en diminue la vivacité.

La Modestie ne sert pas seulement à orner la Vertu, mais aussi à la protéger & à la défendre. C'est une espéce de sensation vive & délicate dans l'Ame, qui l'oblige de s'éloigner de tout ce qui l'expose à quelque péril, ou même de ce qui en a la moindre apparence.

J'ai lu quelque part dans l'Histoire de l'ancienne *Gréce*, sans pouvoir m'en rappeller l'endroit, que les Femmes de ce Pays-là furent saisies d'une mélancolie si extraordinaire, que plusieurs d'entre elles se donnoient la mort. Après que le Sénat eut employé envain divers moyens pour remédier à ce funeste mal, il publia un Edit, qui portoit que le Corps de toutes les Femmes qui viendroient à se tuër elles-mêmes, seroit exposé tout nud dans les Ruës, & traîné par toute la Ville sur une claie. Cet Edit ne manqua pas de produire un bon effet & d'arrêter le cours de cette manie. Nous voyons dans cet Exemple jusqu'où va la force de la Modestie, qui fut capable de surmonter la violence même de la rage & du désespoir. La crainte de la Honte prévalut ainsi dans le beau Sexe sur celle de la Mort.

Si la Modestie a tant d'influence sur nos actions, & sert à la Vertu d'un boulévard imprénable, en plusieurs cas, y a-t-il rien qui puisse contribuer davantage à la ruïne des bonnes mœurs que cette prétendue Politesse qui régne parmi les Gens du monde, qui taxe de ridicule ce qu'il y a de plus honnête dans notre conduite; qui fait passer l'Impudence pour belle Education, & qui veut qu'un Homme ne se déconcerte jamais, non point parce qu'il est innocent, mais parce qu'il est effronté?

SENEQUE croyoit que la Modestie étoit un si bon frein contre le Vice, qu'il en ordonne l'usage en particulier, & qu'il nous prescrit de l'exciter en nous sur des occasions imaginaires, s'il nous en manque de réelles. C'est-là du moins son but, lorsqu'il nous conseille de nous figurer que CATON est avec nous dans notre plus grande solitude, & qu'il voit toutes nos actions. En un mot, si vous bannissez la Modestie du monde, vous en faites sortir en même tems plus de la moitié de la Vertu qu'on y trouve aujourd'hui.

Après ces réflexions sur la Modestie, envisagée comme une Vertu, je remarquerai qu'il y en a une qui est vicieuse, qui mérite d'être tournée en ridicule, & qu'on voit sur-tout dans ces Personnes qui s'estiment le plus à cause de leur Education. Par exemple, c'est une fausse Modestie, lorsqu'un Homme a honte d'agir suivant les lumiéres de sa Raison; & qu'il ne

ne voudroit pas, lui en dût-il couter quelque chose de bon, être surpris dans la pratique de ces devoirs, pour l'observation desquels il a été envoyé au Monde. Quel nombre de Libertins effrontés n'y a-t-il pas qui rougiroient de honte, si on les surprenoit tenant un discours sérieux, & qui n'oseroient paroître, si quelque pensée religieuse leur avoit échappé? Ces Impudens évitent avec soin les bienséances de la Civilité la plus commune, & les moindres apparences de Vertu; ils ne veulent pas même détester le Vice, dans la crainte qu'on n'eût mauvaise opinion de leur prétendue Gaieté, & que cela ne leur fît quelque deshonneur. C'est une si honteuse petitesse d'esprit, une lâcheté si indigne, & une dépravation si étrange, qu'on en croiroit la Nature Humaine incapable, si l'on n'en avoit tous les jours des Exemples devant les yeux.

Il y a une autre sorte de Modestie vicieuse, qui rend un Homme honteux de sa Personne, de sa Naissance, de sa Profession, de sa Pauvreté, ou d'autres choses pareilles, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de prévenir & auxquelles il ne sauroit remédier. Si quelqu'un devient ridicule par-là, il l'est beaucoup plus, quand il a honte de l'état où la Providence l'a mis. Il devroit plutôt en prendre occasion de faire éclater une noble ardeur, & de pallier ces défauts, qui ne dépendent pas de lui, par l'acquisition de ces bonnes qualités qui sont en quelque ma-

 niere

niére en son pouvoir ; ou, pour me servir d'une allusion fort ingénieuse d'un célébre Auteur, il devroit imiter CESAR, qui, parce qu'il étoit chauve, avoit grand soin de s'orner la tête de Lauriers.

C.

XVIII. DISCOURS.

Cato, nihil largiendo gloriam adeptus est.

SALLUST. Bell. *Catil.* c. 54.

Caton *acquit beaucoup de gloire, quoiqu'il ne donnât rien pour gagner la bienveillance du Peuple.*

On a tort de secourir les MENDIANS qu'on pourroit employer aux MANUFACTURES.

MON prudent & fidéle Ami le Chevalier ANDRÉ FREEPORT partage son tems entre la Ville & la Campagne. Il s'ocupe à la Ville aux affaires du Public & à celles de son Négoce, & après y avoir employé trois ou quatre jours de la semaine, il se retire à sa Maison de Campagne, qui n'est qu'à une petite distance de *Londres*, où il se divertit avec sa Famille & ses Amis. C'est ainsi que l'occupation & le plaisir, ou, pour me servir de ses termes, le travail & le repos, se prétent la main l'un à l'autre : ils se succédent tour à tour avec tant de rapidité, qu'il ne sauroit s'en former une habitude, en être possédé tout entier, ni même en avoir aucun dégoût. Je le vois souvent à notre Cotterie, où il paroît de bon-

bonne humeur, quoiqu'il ait quelquefois l'air assez pensif: mais à sa Campagne il a toujours l'esprit libre, & il est d'une conversation telle qu'il me la faudroit; aussi je ne manque guéres d'être de la partie, lorsqu'il veut bien m'y inviter.

L'autre jour, lui & moi ne fûmes pas plutôt en Carosse pour nous y rendre, que deux ou trois Mendians, accrochés aux portiéres, nous demandérent l'aumône, sous le prétexte ordinaire d'une Femme ou d'un Mari malade au lit, de trois ou quatre petits Enfans incapables de gagner leur vie, & prêts à mourir de faim ou de froid. Pour nous délivrer de leur importunité, il nous fallut débourser quelque argent, & nous continuâmes ensuite notre voyage avec les acclamations & les vœux de ces Misérables.

„ Hé bien, *dit alors mon Chevalier*, „ nous partons comblés des bénédic„ tions & des priéres de ces Mendians; „ peut-être même qu'ils boiront à notre „ santé dans le premier Cabaret qui se „ trouvera sur leurs pas: desorte que tout „ ce dont nous pouvons nous glorifier „ en cette occasion, est d'avoir procuré „ le débit de quelques Pots de Biére à „ un Cabaretier, & augmenté par ce „ moyen le revenu de l'Accise en fa„ veur du Gouvernement. Mais à peine „ voyons-nous quelques onces de laine „ sur le dos de ces Malheureux, & il y „ a grande apparence qu'ils ne seront „ pas mieux habillés la premiére fois

„ que

„ que nous les rencontrerons; il faut „ qu'ils ſoient toujours couverts de hail„ lons, pour exciter la compaſſion. Si „ leurs Familles ſont dans l'état où ils les „ repréſentent, il eſt certain qu'elles ne „ ſauroient être mieux équipées, & „ qu'elles doivent être encore plus mal „ nourries. On croiroit qu'elles ne man„ gent que des patates au-lieu de pain, „ & que leur boiſſon n'eſt que de l'eau „ toute pure. Sur ce pié-là, nos Fer„ miers n'auront-ils pas une bonne pra„ tique pour la vente de leur Grain, de „ leur Laine & de leur Bétail? Des Cha„ lands tels que ceux-ci, & une Conſom„ mation de cette nature, ne peuvent „ ſans doute que contribuer à l'avantage „ de ceux qui poſſédent les terres, & „ maintenir les revenus des Gentils„ hommes.

„ Il n'y a perſonne au monde qui dût „ moins encourager les Mendians, que „ nous autres qui vivons du Négoce. Il „ eſt vrai que les Marchandiſes qu'on „ tranſporte ſont du crû du païs, mais „ la plus grande partie de leur valeur „ vient du travail du Peuple. Qu'eſt-ce „ donc qu'on tranſportera de l'ouvrage „ de ces Fainéans, puiſqu'on les nourrit „ pour qu'ils reſtent les bras croiſés? „ Les aumônes, qu'ils reçoivent de nos „ mains, ſont les gages de leur oiſiveté. „ Il m'eſt venu ſouvent dans l'eſprit „ qu'on ne devroit jamais ſouffrir qu'au„ cune Perſonne fût aſſiſtée de la Parois-

„ ſe,

„ se, ou mendiât dans les ruës, à moins
„ qu'elle n'eût travaillé autant qu'il lui
„ seroit possible pour gagner sa vie, &
„ que le Public devroit alors suppléer à
„ ce qui lui manqueroit. Si l'on obser-
„ voit cette méthode à la rigueur, nous
„ verrions naître une foule de nouveaux
„ Ouvriers, qui contribueroient, selon
„ toutes les apparences, à diminuer les
„ prix de toutes nos Manufactures. On
„ peut dire que l'ame du Négoce est d'a-
„ cheter à bon marché & de vendre cher.
„ Le Marchand doit faire ses envois sur
„ le plus bas pié qu'il est possible, afin
„ qu'il trouve plus de profit dans les Re-
„ tours; & il n'y a rien qui le mette
„ mieux en état d'en venir à bout, que la
„ diminution de ce qu'il en coute pour
„ le travail de nos Manufactures. Ce
„ seroit aussi le véritable moyen d'en
„ augmenter le débit au dehors: la ré-
„ duction du prix de la Manufacture
„ payeroit les fraix du transport dans les
„ Païs plus éloignés; ce qui seroit éga-
„ lement avantageux pour ceux qui s'a-
„ donnent au trafic. Mais si tant de nou-
„ velles mains occupées au travail produi-
„ soient cet heureux effet pour le Mar-
„ chand & le Gentilhomme, j'ose bien
„ avancer que notre libéralité envers les
„ Mendians, jointe à tous les obstacles
„ qui empêchent l'augmentation des Ou-
„ vriers, doit être aussi pernicieuse à
„ l'un qu'à l'autre.

Mon Chevalier poussa sa thése jusques
à

à soutenir, que la réduction des prix de nos Manufactures, par l'addition de tant de mains, ne feroit aucun tort à personne. Mais sur ce que je lui parus étonné à l'ouïe de ces mots, il fit une petite pause, & reprit son discours en ces termes:
„ Il semble d'abord, *continua-t-il*, que
„ c'est un Paradoxe, de dire que le prix
„ du travail puisse être diminué sans qu'on
„ diminue le salaire des Ouvriers, ou
„ que leur salaire peut être diminué sans
„ qu'ils en souffrent eux-mêmes aucun
„ préjudice; & avec tout cela il n'y a rien
„ de plus certain que ces deux choses peu-
„ vent arriver. Le salaire des Ouvriers
„ fait la plus grande partie du prix de tout
„ ce qui est utile; & si les prix de toutes
„ les autres choses diminuoient à propor-
„ tion de leur salaire, chaque Ouvrier se-
„ roit en état, avec moins de gages, de
„ pourvoir aux mêmes nécessités de la
„ Vie. Où seroit donc alors l'inconvé-
„ nient? Mais le prix du travail peut être
„ diminué par l'addition d'un plus grand
„ nombre de mains dans une Manufactu-
„ re, quoique les gages des Ouvriers soient
„ toujours sur le même pié. L'illustre Che-
„ lier GUILLAUME PETTY, entre divers
„ exemples qu'il en donne dans quel-
„ qu'un de ses Ecrits, met celui d'une
„ Montre, que je tâcherai d'expliquer ici
„ d'une maniére conforme à mon but. Il
„ est certain qu'un seul Homme ne sau-
„ roit faire une Montre à aussi bon marché
„ à proportion que cent Hommes en pour-

„ roient

„ roient faire cent; parce qu'il y a tant de „ différentes piéces qui la composent, „ qu'une seule Personne ne sauroit égale„ ment bien réussir à toutes; que l'ouvra„ ge seroit ennuyeux pour un seul, & qu'à „ la fin il seroit mal fait. Mais si cent „ Hommes devoient faire cent Montres, „ que l'un travaillât aux Boëtes, l'autre „ aux Cadrans, le troisiéme au Rouage, „ le quatriéme aux Ressorts, & qu'ainsi „ chaque piéce fût donnée à un Ouvrier „ particulier; comme un seul ne seroit „ pas embarrassé par la trop grande va„ riété de l'ouvrage, chacun d'eux pour„ roit finir sa piéce plus promptement & „ avec plus d'exactitude; les cent Mon„ tres seroient achevées dans le quart du „ tems qu'un seul Homme employeroit „ pour en faire une, & chacune couteroit „ le quart moins, quoique le salaire de „ tous ces Ouvriers fût égal. La diminu„ tion du Prix de l'Ouvrage en augmen„ teroit le débit, on y occuperoit tou„ jours le même nombre de Gens, & on „ les payeroit aussi bien. On peut dire la „ même chose de la Manufacture des E„ toffes, de la construction & de l'équi„ pement des Vaisseaux, & de toutes les „ autres Fabriques imaginables. C'est ainsi „ qu'une addition de mains à nos Manu„ factures en diminueroit le Prix; que „ l'Ouvrier auroit toujours les mêmes ga„ ges; qu'il seroit par conséquent plus en „ état de se procurer les commodités de „ la vie, & que les Marchands & les Gen-

„ tils-

„ tilshommes y trouveroient leur profit.

„ D'ailleurs je ne vois pas qu'on soit „ obligé de donner l'aumône à ces Men- „ dians publics, puisqu'ils sont habitués „ dans quelque Paroisse, & que chacune „ d'elles est taxée pour l'entretien de ses „ Pauvres. Pour moi, je ne saurois ap- „ prouver des Réglemens, qui servent „ plutôt à nourrir les Pauvres qu'à les oc- „ cuper. Aussi dès qu'on eut fait ces Ré- „ glemens, on ne manqua pas d'insulter „ nos Ancêtres par ce fameux Vaudeville,

Bannissons le chagrin,
Plus de mélancolie,
La Paroisse aura soin
De nous fournir la vie. *&c.*

„ C'est-à-dire, que si nous sommes assez „ débonnaires pour les entretenir dans „ l'oisiveté, c'est bien la moindre recon- „ noissance qu'ils nous doivent de nous „ corner toujours aux oreilles, *Si le Roi* „ *savoit la vie que menent les Gueux*, &c.

„ Quoi donc? Suis-je ennemi de tous „ les actes de Charité? A Dieu ne plaise! „ se! Je ne sache point de Vertu qui nous „ soit recommandée en des termes plus „ forts que celle-ci. * *J'ai eu faim*, dit „ JESUS CHRIST, *& vous ne m'avez* „ *point donné à manger; j'ai eu soif, &* „ *vous ne m'avez point donné à boire; j'ai* „ *été en Pays étranger, & vous ne m'avez* „ *point*

* Matth. XXV. 42, 43.

„ *point logé; j'ai été nud, & vous ne m'avez*
„ *point vêtu; j'ai été malade & en prison,*
„ *& vous n'avez pris aucun soin de moi *.*
„ Notre divin Sauveur regarde ici la pra-
„ tique ou la négligence de la Charité en-
„ vers un Pauvre, comme si on l'avoit
„ exercée ou violée à son égard. Je tâ-
„ cherai d'obéir à la volonté de mon Sei-
„ gneur & Maître. S'il y a donc quelque
„ Homme industrieux, qui se soumette
„ au travail le plus rude & à la vie la plus
„ dure, plutôt que de s'exposer à la hon-
„ te d'être assisté de sa Paroisse, ou de
„ mendier dans les ruës, c'est celui qui a
„ faim & soif, c'est le nud de l'Evangi-
„ le; & si quelqu'un est venu ici pour se
„ garantir de la persécution ou de la mi-
„ sére, c'est le véritable Etranger que je
„ dois recevoir. Si quelqu'un de nos Com-
„ patriotes est tombé entre les mains des
„ Infidéles, & qu'il y souffre un cruel es-
„ clavage, c'est l'Homme en prison, à la
„ délivrance duquel je dois m'employer
„ de toutes mes forces. Je devrois don-
„ ner de mon bien à un Hôpital d'Inva-
„ lides, pour recouvrer autant de Mem-
„ bres utiles à la Société qu'il me seroit
„ possible; mais je ne prodiguerai pas mes
„ aumônes à un Hôpital de Paresseux; &
„ c'est pour cela même que je ne me croi-
„ rois pas coupable, si j'avois refusé la
„ charité à ces Mendians que nous avons
„ trouvés sur nos pas. Du reste il est plus
„ fa-

* Matth. XXV. 40, & 45.

„ facile de prefcrire de bonnes régles „ aux autres que de les pratiquer foi-mê- „ me: nous avons une efpéce de honte „ de ne pas fuivre les mauvaifes Coutu- „ mes établies dans notre Pays; mais le „ défaut de ceux qui jurent dans leur dis- „ cours ordinaire me paroît moins crimi- „ nel, que celui de permettre que des „ Fainéans & des Miférables emploient „ le nom de Dieu & tout ce qu'il y a de „ facré au Monde, pour extorquer d'un „ Chrétien & des bonnes Ames de quoi „ foutenir leur malheureux train de vie, „ fans aucune efpérance de faire jamais „ d'eux d'utiles citoyens.

XIX. DISCOURS.

Vellem in amicitiâ fic erraremus, & ifti Errori nomen Virtus pofuiffet honeftum.

HOR. L. I. Sat. III. 41.

Que n'entre-t-il un peu de cet aveuglement dans l'amitié! & pourquoi la Vertu n'a-t-elle pas décoré d'un beau Nom une erreur fi utile!

DES MENSONGES officieux.

APRE'S avoir entendu le récit de quelque avanture affez plaifante, vous voyez fouvent des Perfonnes qui vous la répétent avec d'autres circonftances qui en font éclipfer le mot pour rire, mais qui fervent à donner plus de jour à la vérité du Fait. Ce tour d'efprit, tout ri-

ridicule qu'il est en lui-même, a quelque chose d'aimable, parce qu'il vient d'un amour sincére pour la Vérité jusques dans les moindres bagatelles. Si de pareils éclaircissemens ne promettent pas un Homme d'une conversation agréable, ils font espérer du moins un fidéle Ami: c'est pour cela que, lorsqu'on se trouve avec des Gens de ce caractére, on doit leur prêter audience, & souffrir qu'ils nous instruisent de certains Faits qui ne sauroient jamais nous faire aucun tort, soit qu'ils soient vrais ou non. Les Mensonges qui partent d'un principe d'orgueil, méritent d'être relevés, parce qu'il y va de l'honneur de ceux qui les entendent, & qu'on ne doit pas en être les dupes. A l'égard des Mensonges fondés sur la Malice, chacun est obligé de les repousser vigoureusement pour son propre intérêt & celui du Genre-Humain, dont ces Calomniateurs sont les Ennemis déclarés: mais on tâche d'excuser les Mensonges officieux, parce qu'ils ne font mal à personne, & qu'ils peuvent faire du bien à quelqu'un.

L'Histoire nous apprend qu'un *Athénien*, qui s'étoit trouvé à une bataille où ses Compatriotes eurent le dessous, se rendit en toute diligence à la Ville d'*Athénes*, y publia qu'ils avoient remporté la victoire, & y causa par ce moyen une joie universelle; mais censuré par les Magistrats de ce qu'il avoit donné un faux avis, il leur repliqua en ces termes: *Oh* Athéniens! *suis-je devenu votre Enne-*

mi

mi pour vous avoir procuré les deux plus beaux jours de votre vie.? Ce que fit alors ce *Grec* à tous les Habitans d'une Ville, c'est ce qu'un de mes Amis fait tous les jours à quelques Particuliers. Il débite sans cesse des mensonges pour mettre les gens de bonne humeur; & si PLATON ne trouvoit pas mauvais que les Médecins trompassent leurs Malades, je ne sais si la conduite de mon Ami ne seroit pas bien excusable. Il a pour maxime d'attribuer un air gai à une Personne qu'il croit timide & se défier d'elle-même; il lui en témoigne sa joie, & souvent il arrive par-là que son mensonge devient une vérité. Il demanda un jour à un Homme, qu'il savoit être brouillé avec un autre, comme s'il n'en avoit pas la moindre connoissance, d'où venoit qu'un tel, & là-dessus il nomma son Adversaire, qu'il avoit vu autrefois si ardent pour ses intérêts, ne lui marquoit plus aujourd'hui le même zéle? „ Il est vrai qu'il a dit, „ *ajoûta-t-il*, en parlant de vous: Il „ n'y a point d'Homme en *Angleterre* „ que je voulusse plutôt avoir pour Ami „ que celui-là; mais pour un Ennemi „ —— " Ce discours toucha & desarma la Personne intéressée, qui n'attendoit que des injures de ce côté-là. Après avoir fait cette démarche, il s'en alla trouver la Partie adverse, & lui déclara qu'il ne pouvoit concevoir par quelle fatalité deux Hommes si raisonnables se connoissoient si mal l'un l'autre: „ Vous avez

„ parlé, *continua-t-il*, avec trop d'indif-
„ férence d'un Gentilhomme qui a dit
„ plus de bien de vous qu'aucun Hom-
„ me n'en mérite, s'il m'est permis de
„ vous dire ma pensée ". Le stratagême réussit le mieux du monde, puisque la premiére fois que l'un de ces deux Messieurs apperçut l'autre en rue, il l'appella par son nom, s'entretint avec lui de bonne amitié, & qu'ils allérent boire chopine ensemble. Il dira quelquefois à une Dame qu'une autre en a parlé avec de grands éloges, & qui plus est, lui a donné la préférence sur un trait de beauté, pour lequel on l'admire elle-même. C'est ainsi que ses mensonges officieux produisent, par toute la Ville, la plus plaisante confusion, que l'on se puisse imaginer: on voit rendre une visite au bout de six Mois qu'elle est duë, après qu'on s'est bien déchiré, de part & d'autre, durant tout ce tems, deux Dames poussant mille regrets, à leur entrevue, pour une si longue séparation: chacune d'elles se condamne tour à tour, s'accuse d'être la plus coupable, & ne se flatteroit pas d'obtenir le pardon de sa négligence, si elle ne comptoit sur la bonté extraordinaire de son Amie. Il arrive souvent qu'une troupe de Railleurs s'exerce à raccommoder tout ce qui s'est dit de chaque côté pendant que la guerre étoit allumée entre les deux Partis, & qu'un Cercle entier d'Amies fait voir le jeu de mille passions agréables, au-lieu

du chagrin, de la colére, de la médisance, de l'envie, & de la malice, qui les possédoient autrefois.

Le plus grand mal que les Mensonges de cet Homme ayent jamais produit, est d'avoir tourné la Médisance en Flatterie. Il connoit très-bien les maniéres du monde, &, sans prendre garde à ce que les Hommes sont eux-mêmes, il bâtit ses artifices sur ce qu'ils voudroient paroître. Desorte que si deux Amis ont de la froideur l'un pour l'autre, il ne se donne point de relâche, qu'il ne l'ait entiérement dissipée, & qu'il n'ait rétabli une bonne intelligence entre eux.

Il n'en est pas de-même de ces Beaux Esprits, dont la Lettre suivante fait mention: Je l'ai reçue d'un Bourg situé dans la Province de *Devon*, & je vais l'insérer ici mot pour mot.

Mr. le Spectateur,

Lettre sur les prétendus Esprits forts.

„ Il y a deux jours qu'un de vos agréables Gentilshommes de la Ville arriva dans notre voisinage, accompagné d'un Valet & d'un Païsan, qui leur servoit de Guide. On eut la curiosité de s'informer d'où il venoit, & qui il étoit; mais le Païsan, à qui on le demanda, n'en put dire autre chose, si ce n'est qu'il venoit de *Londres* pour voyager, & qu'il étoit ce qu'on appelloit un Esprit fort. Il ajoûta qu'il ne savoit pas quelle sorte de Religion ce pouvoit être, & que, si on ne lui eût pas dit

„ que

„ que ce Gentilhomme étoit un Esprit
„ fort, il auroit cru, par ses discours,
„ qu'il ne valoit guére mieux qu'un
„ Païen; à cela près qu'il lui avoit don-
„ né des marques de sa générosité, puis-
„ qu'outre le salaire, dont ils étoient
„ convenus, il l'avoit obligé de s'eni-
„ vrer deux fois dans un jour.

„ Je ne crois pas qu'on doive s'étonner
„ de cette recherche, ni de quelques au-
„ tres, dont je vous parlerai une au-
„ tre fois, ni que nos jeunes Gens, qui
„ se piquent de Bel Esprit & d'une Rai-
„ son épurée, aient aucun sujet de s'en
„ divertir. Il n'est pas nécessaire que tous
„ les Gentilshommes de la *Grande Breta-*
„ *gne*, qui ont le titre d'Écuyer, sachent
„ ce qu'emporte le terme d'Esprit fort;
„ mais il seroit bien à souhaiter que ceux
„ qui se donnent une si pompeuse Epi-
„ théte, fussent mieux instruits de ce
„ qu'elle signifie, & qu'ils ne s'imaginas-
„ sent pas qu'un Homme est un Esprit
„ fort au pié de la lettre, en vertu de
„ son Athéïsme ou de son Incrédulité.
„ On peut révoquer en doute avec jus-
„ tice, s'il y a jamais eu une troupe d'Es-
„ claves si vils, si lâches & si entêtés,
„ que le sont ces prétendus Beaux Es-
„ prits, dont notre Ile abonde aujour-
„ d'hui. Ils ont le même droit de s'ap-
„ peller Esprits forts, que les Débau-
„ chés s'attribuent pour vivre dans la li-
„ cence, & les Sauvages pour être en li-
„ berté, c'est-à-dire, qu'ils pensent tout

„ ce qu'il leur plaît, & qu'ils s'abandon-
„ nent à toutes les extravagances que
„ leur penchant ou leur imagination leur
„ suggére; leurs idées sont aussi bizarres
„ que leurs discours & leurs actions, &
„ ils ne veulent pas que leur Esprit soit
„ gêné par les formalités de la Bienséan-
„ ce & du Sens commun. C'est pour ce-
„ la même qu'ils méprisent toutes les rè-
„ gles du bon Raisonnement, sous pré-
„ texte qu'elles sont trop vulgaires pour
„ des Hommes d'une belle Education.

„ Par tout ce que j'ai vu de leurs E-
„ crits ou de leur Conduite, c'est là une
„ véritable idée de nos Esprits forts. Ce-
„ lui dont je vous parle, se croit muni
„ d'un nouveau Systême de Sens-com-
„ mun, & s'il y a quelque chose digne
„ de votre curiosité, je ne manquerai
„ pas de vous en avertir d'abord qu'il
„ m'en aura fait le détail. Du reste vous
„ rendriez un grand service au Public,
„ si vous preniez la peine d'examiner
„ leurs Hypothéses & de convaincre
„ notre Jeunesse que la Licence n'est
„ point ce qu'on appelle Liberté; ou,
„ pour m'exprimer d'une maniére moins
„ paradoxe à leur égard, que le Préjugé
„ en faveur de l'Athéïsme n'est pas la mar-
„ que d'un Esprit équitable. Je suis, *&c.*

T. * PHILONOUS.

XX.

* Ce mot *Grec* signifie *celui qui aime l'esprit* & le on-sens.

XX. DISCOURS.

—— —— Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis,
Concubitu prohibere vago: dare jura maritis.

HOR. A. P. vs. 396.

Dans les premiers âges on ne connoissoit d'autre Sagesse que celle qui enseignoit à distinguer le Bien Public de celui des particuliers, à ne pas confondre le prophane avec le sacré, à défendre la communauté des Femmes, à prescrire des régles aux gens mariés.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE sur l'AMITIÉ CONJUGALE.

„ IL me semble que vous n'avez point „ parlé de l'état du Mariage dans tou„ te l'étenduë que l'importance du sujet „ le demande. Je crois qu'il ne feroit pas „ mal à propos de réfléchir sur l'humeur „ particuliére à nos jeunes *Anglois*, qui „ se moquent de cette Institution; qui, „ après avoir mené une vie déréglée, s'en„ gagent dans cet état, & qui, peu sen„ sibles aux douceurs qu'on y goûte, „ traitent leurs femmes avec le dernier „ mépris.

„ Eu égard à la différence des tempé„ ramens, on ne doit pas s'étonner qu'il „ y ait bien des chagrins dans le Maria„ ge, ni que certains Esprits bizarres

 „ aient

„ aient de l'aversion pour l'Amitié con-
„ jugale; mais je ne saurois croire qu'au-
„ cune Personne soit d'un naturel assez
„ fâcheux pour en tourmenter une autre,
„ par cela seul qu'elle est étroitement
„ unie avec elle. En effet, peut-on rien
„ voir de plus indigne d'un Homme, ou
„ qui déroge plus aux lumiéres de sa Rai-
„ son, que de rendre le mal pour le bien,
„ & de payer d'ingratitude une innocen-
„ te Créature, qui s'est confiée à ses bel-
„ les promesses, & qui a eu si bonne
„ opinion de lui, qu'elle a mis tout son
„ bonheur entre ses mains? Ne faut-il pas
„ qu'un Homme ait renoncé à tout prin-
„ cipe d'Humanité, lorsqu'il peut mar-
„ quer de la tendresse à une Femme,
„ dans la seule vuë de la chagriner à loi-
„ sir, & avec plus d'empire? Y a-t-il
„ rien de plus opposé à l'honneur d'un
„ Gentilhomme, que de manquer de pa-
„ role sous prétexte qu'on ne peut l'obli-
„ ger à la tenir, & d'être seul la cause
„ du malheur d'une Personne, dont le
„ bonheur, à ce qu'il avoit dit un mil-
„ lion de fois, lui étoit plus cher que le
„ sien propre? Doit-on se fier à cet Hom-
„ me dans ce qui regarde les intérêts de
„ la Vie Civile? & ne doit-on pas croire
„ plutôt qu'il n'a de l'honneur que par
„ l'incapacité où il est de faire du mal?
„ Une des sources de cette conduite
„ qui n'est pas moins absurde que généra-
„ le, & qui a lieu sur-tout entre ceux qui
„ ne réfléchissent guéres, vient de l'envie

„ qu'ils

„ qu'ils ont de paroître à leurs Amis aussi
„ libres qu'ils l'aient jamais été, & d'avoir
„ secoué le joug, qu'ils ont tant de fois
„ tourné en ridicule. Pour en venir-là,
„ ils donnent dans l'extrémité opposée,
„ & ils se rendent Tyrans, afin qu'on
„ les croie Maîtres. Sous prétexte qu'une
„ marque certaine de l'Empire absolu est
„ de se gouverner toujours à sa guise, &
„ de ne souffrir jamais qu'on les contrô-
„ le, ils ne voudroient pas relâcher une
„ seule fibre de leur visage pour complai-
„ re à leurs Femmes. Ils croient qu'un
„ coup d'œil gracieux sentiroit un peu
„ trop la cajolerie, & qu'une réponse hon-
„ nête feroit tort à leur supériorité. C'est à
„ cela que nous devons attribuer l'air aus-
„ tére qui les accompagne par tout. Quel
„ autre motif pourroit engager un Homme
„ à être de mauvaise humeur avec sa Fem-
„ me; quoiqu'il soit si agréable en toute
„ autre compagnie? L'aigreur de ses repli-
„ ques & la sévérité de ses regards à la plus
„ tendre de toutes les Femmes, démon-
„ trent clairement qu'une crainte mal-
„ fondée de passer pour un Mari trop sou-
„ mis, est la principale cause de cette bi-
„ zarrerie affectée, comme je veux bien
„ l'appeller; mais s'il ne la met en usage
„ que pour convaincre ses Amis de sa do-
„ mination absoluë, qu'il prenne du moins
„ garde aux suites qu'elle peut avoir, mil-
„ le fois pires que le mal qu'il cherche à
„ éviter; son indifférence se changera
„ peu à peu en véritable mépris, & quand

 „ elle

„ elle n'aliéneroit pas tout-à-fait le cœur
„ de son Epouse, ils n'en seroient l'un
„ & l'autre que plus malheureux.

„ L'envie de passer pour un Homme
„ bien élevé n'a pas moins de part à cet-
„ te humeur brutale, quelque contradic-
„ tion que cela renferme: desorte qu'un
„ Discours sur les maniéres honnêtes &
„ polies, qu'un Mari doit avoir à l'égard
„ d'une aimable Epouse, seroit d'un
„ grand usage pour ces beaux Messieurs.
„ Si vous pouviez les convaincre une
„ fois qu'il n'est pas indigne d'un Gen-
„ tilhomme d'être du moins civil, & que
„ la tendresse même envers une Person-
„ ne qui nous aimeroit, ne marque au-
„ cun foible dont le courage le plus
„ mâle doive témoigner de la honte; si
„ vous pouviez leur faire sentir que c'est
„ le caractére d'un Esprit noble & géné-
„ reux d'avoir de la bienveillance sans y
„ être forcé; si vous pouviez les engager
„ à suivre l'exemple de ce bon Mari, dont
„ vous avez parlé dans * un de vos Dis-
„ cours, & qui disoit qu'il étoit bien ai-
„ se que l'inclination de sa Femme mar-
„ chât de concert avec son devoir; si
„ vous pouviez, dis-je, leur persuader
„ qu'il est beau & raisonnable d'en user
„ d'une maniére honnête & civile envers
„ une Femme, j'ai assez de charité pour
„ croire que du moins quelques-uns d'en-
„ tre eux approuveroient une chose que
„ la

* C'est le XLIX. du Tome II. p. 312.

„ la seule honte les empêche d'avouër.
„ D'ailleurs si vous exposiez l'état du
„ Mariage dans son plus beau & verita-
„ ble jour, je ne doute pas que ses plus
„ grands Ennemis ne revinssent du faux
„ préjugé qu'ils en ont conçu & qu'ils ne
„ vous en eussent de l'obligation. Le
„ Mariage deviendroit alors un état plus
„ doux & plus aisé qu'il n'est d'ordinaire;
„ le Mari ne seroit aucune part si bien
„ que dans sa Maison, & la Femme ne
„ seroit jamais si contente qu'avec son
„ Epoux: l'Amant devenu Mari n'auroit
„ qu'une plus forte envie de plaire, &
„ la Maîtresse devenue Femme ne cher-
„ cheroit qu'à se rendre plus aimable.
„ Ajoûtez à ceci que les Hommes de-
„ viendroient plus sages, selon toutes les
„ apparences, si ceux qui les ont mis au
„ monde s'aimoient plus tendrement les
„ uns les autres, & qu'ils seroient en gé-
„ néral plus heureux, si au lieu de s'a-
„ bandonner à une humeur fâcheuse, ils
„ suivoient le penchant le plus doux. Je
„ suis &c.

Voici une Lettre qui ne quadrera pas mal avec la précédente, puisqu'elle nous fournit un Exemple de ces Maris incivils & brutaux que l'Auteur y a dépeint.

Mr. le Spectateur,

„ Après avoir fait l'admiration de tou-
„ te la Ville & pu choisir entre une fou-
„ le de Gentilshommes de bon-sens qui
„ sou-

Lettre sur un Epoux sot & riche.

„ soupiroient pour moi, l'amour des ri-
„ chesses m'a précipitée entre les bras d'un
„ Sot. Je croyois à la vérité que mon
„ génie supérieur au sien le rendroit plus
„ traitable ; mais hélas! mon Epoux,
„ d'une humeur soupçonneuse & rusée,
„ qui est le partage ordinaire des petits
„ Esprits, ne voit pas plutôt que je cher-
„ che à le divertir par des airs enjoués
„ & d'innocentes caresses, qu'il s'ima-
„ gine d'abord que j'en veux à l'empi-
„ re qu'il s'attribue sur moi. Que tou-
„ tes celles qui n'ont pas encore choi-
„ si, & qui se flattent de pouvoir gou-
„ verner un Sot, se souviennent de l'in-
„ fortunée

T. TRISTANE.

XXI. DISCOURS.

Visu carentem magna pars veri latet.

SEN. Oedip. vs. 295.

Il est impossible qu'une grande partie de la vérité ne soit cachée à un Aveugle.

De ce qui fera le BONHEUR ou le MALHEUR des

ON est fondé à croire qu'une partie du plaisir, dont les Esprits bienheureux jouïront dans une autre Vie, consistera à contempler l'étendue de la Sagesse Divine dans le Gouvernement du Monde, & à réfléchir sur les admirables

ressorts de sa Providence, depuis la Création jusques à la fin des siécles. Il faut avouer qu'eu égard à la Curiosité qui régne dans nos Ames, & à l'Admiration, qui est une de nos Passions les plus douces, il n'y a point d'Exercice qui s'accorde mieux que celui-là avec la Nature de l'Homme. Quelle chaîne infinie d'objets ces deux Principes n'auroient-ils pas à parcourir dans une Scéne si vaste & si variée, qui alors sera offerte à notre vue, au milieu d'Esprits supérieurs, qui se joindront peut-être avec nous pour admirer ces merveilles!

Hommes dans une autre Vie, de la foiblesse de leurs lumiéres dans celle-ci, & du besoin qu'ils ont de l'Adversité.

D'un autre côté, il n'est pas impossible que la punition de ceux qui seront privés de ce Bonheur, ne consiste en partie à voir leurs Appétits extrêmement raffinés sans qu'il y ait rien capable de les satisfaire. Peut-être qu'une vaine recherche de la Connoissance augmentera leur misére, & qu'ils se verront plongés dans un abîme confus d'erreurs, de ténébres, de distractions & d'incertitudes à l'égard de toutes choses, si vous en exceptez leur malheureux état. C'est ainsi que MILTON a représenté les mauvais Anges occupés à raisonner entre eux, dans une espéce de relâche qu'il leur attribue, & à se former de nouvelles inquiétudes au milieu de leurs amusemens; il ne pouvoit guéres bien décrire ces amusemens, sans y joindre un trait d'horreur & de mélancolie. Voici de quelle maniére il s'exprime:

D'autres assis dans un mont occupés des pensées sublimes, s'entretenoient des Decrets éternels de Dieu & de sa Préscience: Ils tachoient d'accorder la Liberté de l'Homme avec son Destin; toujours chagrins ils s'enlaçoient dans leurs propres difficultés & leur incertitude augmentoit avec leurs recherches.

L'état où nous sommes ici-bas, qui tient, pour ainsi dire, un milieu entre le Ciel & la Terre, est cause que la Vérité & la Fausseté se trouvent mêlées dans nos Esprits, dont les facultés sont d'ailleurs si bornées & les vues si pleines d'imperfections, qu'il est impossible que notre Curiosité ne soit bien des fois rebutée. L'affaire des Hommes, dans cette Vie, est plutôt d'agir que de connoître, & c'est pour cela même qu'il ne leur est départi qu'un certain degré de Connoissance proportionné au besoin qu'ils en ont.

De-là vient que les Philosophes & tous ceux qui raisonnent, ont trouvé, depuis longtems, de si grandes difficultés à rendre compte de la distribution inégale du bien & du mal dans ce Monde. C'est aussi de-là que viennent toutes ces plaintes au sujet des malheurs qui arrivent aux sages & aux vertueux; & de l'étonnante prospérité qui accompagne souvent les criminels & les insensés; desorte que la Raison est quelquefois embarrassée, & qu'elle ne sait que décider sur une dispensation si mystérieuse.

PLA-

PLATON rejettte avec mépris quelques Fables des Poëtes, qui sembloient accuser les Dieux d'être les Auteurs de l'Injustice; & il pose comme un Principe fondamental: „ Que tout ce qui arrive „ à un Homme de bien, soit la Pauvreté, „ la Maladie, ou toute autre chose qu'on „ met au rang des Maux, ne peut que con- „ tribuer à son Bonheur, soit dans cette „ vie, ou après sa mort". Il est aisé de voir que cette Maxime est soutenuë par une plus grande autorité que celle du Philosophe Payen. SENEQUE a écrit un Discours exprès là-dessus, où il tâche de faire voir, suivant la Doctrine des STOICIENS, que l'Adversité n'est pas un Mal en elle-même; & il rapporte une belle Sentence du Philosophe DEMETRIUS, qui disoit: *Qu'aucune Créature ne pouvoit être plus malheureuse qu'un Homme qui n'auroit jamais éprouvé l'affliction.* Il veut que la Prospérité ressemble à l'indulgence d'une tendre Mere, qui est souvent la ruïne de ses chers Fils; au-lieu qu'il compare l'Adversité à l'amour d'un sage Pere, qui les exerce par le travail, la fatigue & les châtimens, afin qu'ils acquiérent de nouvelles forces, & une valeur à toute épreuve. Il s'éléve ensuite à ce noble sentiment si célébre parmi les Anciens & il prononce: „ Qu'il n'y a point de spectacle sur la „ Terre qui soit plus digne des regards „ d'un Créateur attentif à ses Ouvrages,

„ que celui d'un Homme supérieur aux „ souffrances qu'il endure"; à quoi il „ ajoûte, Que ce doit être un plaisir à „ JUPITER lui-même de regarder, du „ haut de son Trône, & de voir CA-„ TON ferme & inébranlable, au mi-„ lieu des ruïnes de sa Patrie." ...

Cette pensée ne sera que plus juste, si l'on considére que la Vie Humaine est un état d'épreuve, & que l'Adversité y est le Poste d'honneur, qui n'est souvent destiné qu'aux Esprits sublimes & de la meilleure trempe.

Mais je voudrois sur-tout qu'on remarquât bien que nous ne sommes pas ici dans une situation commode pour juger des vuës de la Providence, puisque nous ne connoissons que très peu de choses, d'une maniére même assez imparfaite; ou, pour me servir de la belle expression métaphorique de l'Ecriture Sainte, puisque * *nous ne voyons* rien *aujourd'hui que par le moyen d'un miroir* & *obscurément*. On ne doit pas oublier que la Providence a égard, dans son Economie, à tout le tems mis ensemble avec tout ce qui arrive; desorte qu'on ne peut découvrir les admirables liaisons qu'il y a entre les événemens fort éloignés les uns des autres; & que la perte de plusieurs anneaux de cette Chaîne fait que nos raisonnemens n'ont point de suite ni de solidité. Ainsi ces Parties, dans

* 1 Cor. XIII. 12.

dans le Monde moral, qui n'ont pas une beauté absoluë, en peuvent avoir une rélative, eu égard à quelques autres Parties qui nous sont cachées, mais qui ne sauroient échapper aux yeux de celui qui voit tout d'un coup le passé, le présent & l'avenir; c'est-à-dire que les Evénemens, qui semblent aujourd'hui ternir sa Bonté, peuvent servir, à la consommation des siécles, à relever l'éclat de cette même Bonté & de son infinie Sagesse. Cela suffit pour tenir notre orgueil en échec, puisque nos mesures de régularité ne doivent pas être appliquées à des choses dont nous ignorons le commencement & la fin, ce qui les précéde ou qui les suit.

Je délasserai mes Lecteurs de cette idée abstraite, par le récit d'une Tradition *Juive*, à l'égard de Moïse, qui semble une espéce de Parabole, & qui peut éclaircir ce que je viens de dire.

„ Ce grand Prophéte, appellé par une „ voix du Ciel, au sommet d'une Mon„ tagne, y eut une conférence avec l'E„ tre suprême, qui lui permit de lui faire „ diverses questions sur sa conduite de „ l'Univers. Au milieu de ce divin Dia„ logue, Moïse eut ordre de regarder „ en bas sur la Plaine. Il y avoit au „ pié de la Montagne une Source d'eau „ vive. Un Soldat à cheval descendit „ pour en boire. Celui-ci ne se fut pas „ plutôt retiré, qu'un jeune Garçon pa„ rut au même endroit, où il trouva une

„ Bour-

„ Bourse pleine d'or que le Soldat avoit
„ laissé tomber, la prit & s'en alla. Un
„ Vieillard, accablé de fatigue & du
„ poids des années, y vint ensuite, &
„ après avoir étanché la soif qui le brû-
„ loit, s'assit à côté de la fontaine, pour
„ se reposer. Le Soldat, qui avoit per-
„ du sa Bourse, y retourne pour la cher-
„ cher, & la demande à ce Vieillard,
„ qui proteste qu'il ne l'a point vue, &
„ appelle Dieu à témoin de son inno-
„ cence. Le Soldat ne veut pas l'en
„ croire sur sa parole, & le tue. Là-
„ dessus MOÏSE, frappé d'épouvante
„ & d'horreur, tombe sur son visage.
„ Aussitôt la voix de Dieu se fit enten-
„ dre & lui parla en ces termes: *Ne sois pas surpris*, MOÏSE, *de cet événement, & ne demande pas pourquoi le Juge de tout l'Univers l'a voulu permettre; mais sache que ce Vieillard avoit assassiné le Pere du jeune Garçon.*



XXII. DIS.

XXII. DISCOURS.

Ne quicquam populo bibulas donaveris aures,
Respue quod non es. —— —— ——

PERS. Sat. IV. 50.

Vous avez tort d'écouter, avec tant de complaisance, les louanges que le peuple vous donne: Ne prenez pas ce qui n'est point à vous.

ENTRE toutes les maladies de l'Esprit il n'y en a point de plus épidémique ni de plus dangereuse que l'amour de la Flatterie. Quand les humeurs du corps sont disposées à recevoir une influence maligne, il est certain que le Mal qui en résulte y cause de plus grands ravages. On peut dire aussi que, dans cette maladie de l'Esprit, lorsqu'il a beaucoup de penchant à sucer le poison, toute l'Economie raisonnable en est bouleversée, & que la Flatterie, de-même qu'un doux Concert de Musique, LA FLATTERIE gâte les Hommes, & la Justice qu'on rend à leur Mérite les encourage à la Vertu.

Nous desarme le cœur, & l'amollit si bien,
Qu'il n'est plus en état de résister à rien.

Nous commençons les premiers à nous flatter, & alors la Flatterie des autres ne sauroit manquer de succès. Elle excite notre Amour-propre au dedans, qui est toujours

jours prêt à se révolter contre la Raison la plus éclairée, & à joindre l'Ennemi du dehors. De-là vient que les graces que nous répandons souvent à pleines mains sur le Flatteur, nous sont représentées, par l'Amour-propre, comme bien duës à cet Homme, qui nous réconcilie si agréablement avec nous-mêmes. Lorsque nous sommes vaincus par des insinuations si douces & des complaisances si engageantes, nous récompensons volontiers les artifices qu'on met en usage pour aveugler notre Raison, & qui s'accordent avec nos foiblesses.

Mais si tous les Hommes étoient bien persuadés de la bassesse & de l'indignité du Principe qui fait naître cette Passion, il n'y a nul doute que la Personne qui tâcheroit de la nourrir dans nos cœurs, ne devînt méprisable à nos yeux. L'envie de posséder certaines qualités que nous n'avons pas, ou de paroître plus que nous ne sommes, est la cause de notre entier dévouement à celui qui nous revêt des caractéres qui appartiennent à d'autres, & qui nous conviennent peut être aussi mal que feroient leurs habits. Au-lieu de sortir de notre naturel pour en choisir un étranger, il vaudroit mille fois mieux nous exercer à polir le nôtre, & à devenir plutôt un bon Original qu'une méchante Copie. Du moins on ne voit aucun Esprit si grossier & si rude, qu'on ne puisse amener, en suivant la tournure qui lui est propre, à quelque

usage agréable dans la Conversation, ou dans les affaires de la Vie Civile. Une Personne d'une humeur fort brusque, & peu attachée aux cérémonies ordinaires de la Bienséance, plaîra, de-même que * MANLY dans la Comédie, par la seule grace que la Nature donne à toutes les actions qui viennent de sa part. Ceux qui ont du feu & de la vivacité ne manqueront pas d'avoir leurs admirateurs, & même les gens sombres & mélancoliques peuvent divertir quelquefois.

Lorsque la vanité d'un Homme n'est pas assez vive pour le perdre, le Flatteur ne manque pas de la réveiller, & de lui fournir assez de mérite pour le rendre un Sot. Mais si la Flatterie est la démarche la plus indigne que l'on puisse faire, les éloges donnés à ceux qui les méritent sont un acte de justice; & l'on peut dire que c'est une chose toujours louable de savoir louër à propos. C'est ainsi qu'un habile Poëte donne l'immortalité à son Héros par la belle description qu'il fait de ses rares Vertus, & qu'il la reçoit lui-même à son tour par la beauté de ses Ouvrages; ils y trouvent tous deux ce qu'ils cherchent; l'un obtient la récompense duë à son mérite, & l'autre prouve qu'il le

* C'est un des principaux Personnages de la Comédie de Mr. WICHERLEY intitulée *the Plain Deale*, ou *l'Homme franc & sincére*. En effet ce Manly, qui avoit été Capitaine d'un Vaisseau de Guerre, y est dépeint sous l'idée d'un honnête Homme, quoique fier & d'une humeur chatouilleuse. Le mot Anglois *Manly* signifie *mâle, courageux*.

le connoit. Mais celui qui ſurpaſſe tous les autres dans l'Art de bien louer, imite les plus excellens Peintres, qui marquent tous les traits & le teint du viſage, en adouciſſent les couleurs & joignent l'agrément à la reſſemblance.

Il n'y a point de plaiſir, ſelon moi, qui approche de celui qu'on goûte à recevoir des éloges, qu'on ne ſauroit jamais ſoupçonner d'aucune flatterie. * Tel fut celui de GERMANICUS, lorsqu'à la veille d'un Combat, bien aiſe de ſavoir quelle idée ſes Légions avoient de ſa Perſonne, il ſe mêla, ſous un habit déguiſé, avec les Soldats, & qu'il les entendit louer, de la maniére du monde la plus franche, ſon air noble & majestueux, ſon affabilité, ſa valeur, ſa conduite, & ſes glorieux exploits. Quelle joie ne devoit-il pas reſſentir à l'ouïe de ce diſcours? & quel aiguillon n'étoit-ce pas pour l'engager à acquérir de plus en plus des qualités dont l'éloge lui procuroit un ſi doux plaiſir?

Il arrive quelquefois que des Ennemis & des Envieux donnent, aux Perſonnes qu'ils haïſſent, les marques les plus ſincéres de leur eſtime, lors même qu'ils ſe propoſent un tout autre but. Leur témoignage cauſe un plaiſir d'autant plus grand, qu'il eſt extorqué par le mérite, & ſans aucun mêlange de faveur ou de flatterie. MALVOLIO ne loue jamais qu'il n'y ſoit

* Voyez *Tacit.* Ann. II. Cap. 13.

soit forcé; il a de l'esprit, du savoir & du discernement, mais tout cela est assaisonné d'une bonne dose d'envie, d'amour-propre, de médisance. Malvolio pâlit, lorsqu'il voit la Compagnie de belle humeur, s'il n'est lui-même le centre de toute la joie; il devient jaloux & se chagrine, s'il n'est pas la seule personne admirée; il croit que tous les éloges qu'on donne à un autre, attaquent son mérite & font brêche à la supériorité qu'il affecte; mais par cela même il administre un encens, qu'on ne peut jamais soupçonner de flatterie. Ses dégoûts & ses inquiétudes sont autant de preuves certaines qu'il n'a pas droit à la gloire qu'il s'attribuë, & qu'il a la mortification de voir posséder à un autre.

La bonne renommée est comparée avec justice à un précieux oignement, & lorsqu'on nous louë avec adresse & bienséance, il faut avouër qu'il n'y a point de parfum plus agréable au monde; mais s'il est admis dans un cerveau foible, on peut dire que comme une odeur trop forte il stupéfie les sens, & qu'il nuit à ces mêmes nerfs qu'il devoit réjouïr. Plus une ame est noble & généreuse, plus elle est sensible aux éloges & aux injures; & si elle acquiert de nouvelles forces par une juste proportion d'honneur & d'applaudissement, elle est accablée par la négligence & le mépris. D'ailleurs il n'y a que les Personnes au dessus du Commun qui soient ainsi touchées par l'une ou l'autre

tre de ces extrémités; de-même que, dans un Thermométre, il n'y a que l'Esprit de vin le plus raffiné qui se condense ou se dilate par les variations qui arrivent à l'Air.

T.

XXIII. DISCOURS.

— — — Bella, horrida Bella!
VIRG. Æneid. VI. 86.

Ce sont des Guerres qui font horreur.

DES différentes maniéres de DISPUTER reçues dans le monde.

JE me suis amusé quelquefois à réfléchir sur les différentes maniéres de disputer, qui ont prévalu dans Monde. Les Hommes des premiers siécles y employoient une Logique naturelle, que nos Gens du commun suivent aujourd'hui, & qui n'étoit point cultivée par les régles de l'Art.

SOCRATE introduisit une Méthode d'argumenter, qu'on peut nommer *interrogative*. Il faisoit question sur question à son Adversaire, jusqu'à ce qu'il l'eût obligé, par son propre aveu, à reconnoître qu'il étoit dans l'erreur. Cette Voie pousse un Ennemi jusqu'à son dernier retranchement, saisit toutes les avenuës par où il pourroit s'échapper, & le force à se rendre à discrétion.

ARISTOTE changea de Batterie, & inventa quantité de petites Armes, qu'on appelle Syllogismes. Dans la Voie *Socratique*

tique on admet tout ce que l'Opposant avance, au-lieu que dans l'*Aristotélicienne* on nie toujours quelque chose de ce qu'il dit. SOCRATE est victorieux par Stratagême, ARISTOTE par la force : l'un prend la Place par la sape, l'autre l'épée à la main.

Les Universités de l'*Europe* soutinrent leurs Disputes, un long espace d'années, par le Syllogisme ; ensorte que nous voyons la Science de plusieurs siécles réduite à des Objections ou à des Réponses, & tout le bon Sens d'alors dépêcé, pour ainsi dire, en un nombre infini de Distinctions.

Lorsque nos Universités s'apperçurent qu'il n'y avoit pas moyen de terminer les Disputes par-là, elles inventérent une espéce d'Argument, qui ne se peut ranger sous aucun Mode, ni sous aucune Figure d'ARISTOTE. On l'apelloit *Argumentum Basilicum, Bacilinum* ou *Baculinum*, qu'on pourroit assez bien exprimer en *François* par le *Droit Canon* ou la *Loi du Tricot*. Lorsqu'ils ne pouvoient réfuter leur Antagoniste, ils l'assommoient à coups de bâton. Ils déchargeoient d'abord leurs Syllogismes, & si cela n'opéroit point, ils en venoient à leurs tricots, jusqu'à ce que les uns ou les autres eussent défait leurs Adversaires. Il y a un petit Défilé à *Oxford*, pour me servir des termes de l'Art militaire, où les différens Partis se livroient bataille, & c'est à cause de cela qu'il retient encore aujourd'hui le nom du *Défilé Logical*. J'ai entendu un vieux Docteur en Médecine se vanter, que dans

dans sa jeunesse il avoit marché plusieurs fois à la tête d'une Troupe de *Scotistes*, & bâtonné un Corps de * *Smigléciens*, sans avoir lâché prise qu'il ne les eût poussés tout le long de la *haute Ruë*, mis en déroute, & contraints de se retirer dans leurs Garnisons.

Du tems d'ERASME, cet Esprit polémique fut porté fort loin. Il nous apprend lui-même, qu'au renouvellement des Lettres *Grecques*, les suppôts de la plupart des Universités de l'*Europe* se partagérent en *Grecs* & en *Troyens*. Ceux-ci avoient une haine si mortelle pour le Langage des autres, que, s'ils trouvoient quelqu'un qui l'entendît, ils ne manquoient pas de le traiter en ennemi. ERASME eut le malheur de tomber entre les mains d'un de leurs Partis, qui lui donna tant de coups & de soufflets, qu'il ne l'oublia de sa vie.

Il y a une autre maniére d'argumenter, qui n'est pas éloignée de la précédente, & que les Etats & les Princes favorisent, lorsqu'ils mettent en campagne cent mille Tenans de chaque côté, & qu'ils se convainquent ainsi les uns les autres à la pointe de l'épée. Un grand Monarque, sensible à la supériorité qu'il avoit dans cette espéce de Raisonnement, a fait mouler cette Inscription sur ses gros Canons, *Ratio ultima Regum*, qu'on peut traduire, *C'est ici*

* SMIGLECIUS étoit un savant Jésuite *Polonois*, Philosophe, Théologien, & grand Controversiste, qui vivoit vers la fin du XVI. Siécle.

ici la Logique des Rois. Mais graces à Dieu, on l'a déjà mis à la raison par la voie de ses propres armes. Lorsqu'on a quelque chose à démêler avec un Philosophe de sa trempe, on doit se souvenir du mot de ce bon Vieillard qui s'étoit engagé dans la dispute avec un Empereur *Romain.* Sur ce qu'un de ses Amis lui reprochoit d'avoir abandonné la partie lorsqu'il avoit visiblement le dessus, il lui répondit en ces termes: *Je n'aurai jamais honte d'être refuté par un Homme qui a cinquante Légions à ses ordres.*

Je me contente de nommer une autre sorte d'Argumentation, fondée sur la pluralité des voix, aussi bien que celle qui est de la même force, *où les paris servent de preuves*, pour m'exprimer avec * HUDIBRAS.

Mais le plus sûr moyen de réussir dans la Dispute & le plus remarquable de tous est celui où l'on *argumente par la Torture.* C'est une espéce de raisonnement qui a été mis en usage avec les pauvres Réfugiés, & qui étoit si à la mode dans notre Païs sous la Reine MARIE, qu'un Auteur cité par Mr. BAYLE dit, que le prix du bois avoit augmenté en *Angleterre*, à cause des Exécutions qui se faisoient tous les jours à † *Smithfield.* Ces Logiciens convainquent leurs antagonistes par

† Voyez la Note, qui est au bas de la P. 414. du II. Tome.

† C'est une grande Place de *Londres.*]

par un * *Sorite*, qu'on appelle communément un Monceau de Fagots. La Torture est aussi une espéce de Syllogisme, qu'on a mis en œuvre avec beaucoup de succès, & qui a produit un nombre infini de nouveaux Convertis. Autrefois les Hommes étoient délivrés de leurs doutes, & ramenés à la Vérité, par la seule force de la Raison, la candeur & le bon sens de ceux qui avoient le droit de leur côté; mais cette maniére de persuader agissoit trop lentement. On trouva que la Douleur étoit bien plus propre à éclairer l'Esprit que l'Argumentation: desorte que le moindre scrupule fut taxé d'opiniâtreté invincible, sans le secours de plusieurs Machines inventées dans cette vuë. En un mot, le Fouet, la Torture, le Gibet, les Galeres, les Cachots, le Fer & le Feu, employés dans la Dispute, doivent passer pour des rafinemens du *Catholicisme* sur l'ancienne Logique des Payens.

Il y a une autre nouvelle Méthode de raisonner, qui réussit presque toujours, quoique d'une nature bien différente de celle dont je viens de parler, & qui consiste à persuader un Homme à beaux deniers comptans. Cette voie a produit souvent un heureux effet, lorsque toutes les autres avoient manqué. Celui qui ti-

re

* Ce mot *Grec* signifie *Amas*, *accumulation*, & c'est un Syllogisme où il y a diverses Propositions entassées les unes sur les autres.

re ses Argumens du fond de ses Coffres, convaincra plutôt son Adversaire, que celui qui les puise dans la Raison & la Philosophie. L'Or a une étrange vertu pour illuminer l'Esprit; il dissipe tous les doutes & les scrupules dans un clin d'œil; il s'accommode à la capacité des plus petits Génies; il ferme la bouche des plus zélés Brailleurs, & il soumet l'Opiniâtre le plus inflexible. PHILIPPE de *Macédoine* possédoit ce beau talent au suprême degré. Il rendit inutile par-là toute la sagesse des *Athéniens*, confondit leurs Politiques, réduisit leurs Orateurs au silence, & argumenta si bien avec eux de cette maniére, qu'enfin il les dépouilla de leur liberté.

Après avoir touché ici les différentes Méthodes, reçues dans le monde, à l'égard de la Dispute, je donnerai bientôt au Public un compte exact de l'Art de chicaner, qui servira de Réponse à tous les Ecrits qui ont paru jusques ici contre le SPECTATEUR.

C.



XXIV. DISCOURS.

Creditur, ex medio quia res arcessit, habere
Sudoris minimum: sed habet Comœdia tanto
Plus oneris, quanto veniæ minus: ———

HOR. L. II. Ep. I. 168.

On s'imagine qu'il en coûte peu pour faire une Comédie, parce qu'elle tire ses sujets de la Vie commune & ordinaire: mais l'entreprise est d'autant plus hazardeuse, que les fautes qu'on y fait paroissent moins excusables.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'une Dame sur l'incivilité d'un Homme avec qui elle se trouva dans un Coche public.

„ VOs Leçons sur les bonnes mœurs „ & la politesse n'ont pas en général tout l'effet que je souhaiterois bien. „ * Un de vos DISCOURS précédens „ sur l'incivilité de certains Brutaux, „ dont les Personnes qui voyagent avec „ eux ne sauroient éviter la compagnie, „ auroit dû servir de reproche éternel & „ d'obstacle à toutes les démarches de „ la même nature. Mais j'eus en dernier „ lieu le sort du Quakre dont vous y „ parlez, puisque je me trouvai dans un „ Coche public avec un de ces Incivils, „ qui nous tint, à deux ou trois Femmes que

* C'est le XXX. du II. Tome: p. 176.

„ que nous étions, le langage le plus
„ mal-honnête & le plus indécent qu'on
„ ait jamais entendu sur la *Tamise*. Les
„ remarques qu'il fit sur la honte & la
„ confusion qu'il nous causoit, étoient
„ d'une si grande impertinence, que je
„ ne saurois y réfléchir sans être pénétrée
„ d'une vive douleur. Ainsi, malgré tou-
„ tes vos déclamations contre les Duels,
„ je me flatte que vous nous rendrez jus-
„ tice, & que vous aurez la bonté de
„ publier que si ce Brutal a le courage
„ de se rendre au Lieu où il nous vit
„ mettre pied à terre pour nous délivrer
„ de ses insultes, il n'y en a pas une de
„ nous qui n'ait son Amant prêt à ven-
„ ger ce cruel affront. Il me semble
„ qu'il ne seroit pas indigne de vos soins
„ d'examiner les fréquens malheurs de
„ cette espéce, auxquels les Personnes de
„ notre Sexe, qui ont de la modestie & de
„ la pudeur, se trouvent exposées par la
„ conduite licencieuse de ceux du vôtre,
„ qui ont aussi peu de goût pour la bon-
„ ne Education que pour la Vertu. Si
„ nous pouvions éviter d'entendre ce
„ que nous n'approuvons pas, comme il
„ nous est facile de ne pas voir ce qui
„ nous déplaît, il y auroit quelque moyen
„ de se consoler; mais puisque dans une
„ Loge à la Comédie, dans une Assem-
„ blée de Dames, ou même dans un
„ Banc à l'Eglise, il est au pouvoir d'un
„ Sot & d'un Brutal de dire à une Fem-
„ me ce qu'elle ne sauroit éviter d'en-

„ tendre, n'eſt-elle pas bien malheureu-
„ ſe de ſe trouver à la diſcrétion de ces
„ impertinens, & n'eſt-il pas juſte de re-
„ doubler vos aſſauts contre un pareil
„ procédé? Si les Libertins n'avoient
„ pas renoncé à tout principe d'Hon-
„ neur, ils ſauroient que la Modeſtie
„ choquée expoſe aux plus cruels tour-
„ mens qu'une Créature Humaine puiſſe
„ jamais endurer. Si ces Brutaux étoient
„ capables de réfléchir un peu, quoi-
„ qu'inſenſibles à la Honte, la ſeule
„ Compaſſion leur donneroit de l'éloi-
„ gnement pour une conduite ſi barbare
„ en préſence de Perſonnes chaſtes &
„ pudiques. En un mot, ſi vous aviez
„ la bonté de publier un DISCOURS là-
„ deſſus, pour être affiché ſur tous les
„ Coches de la *Grande Bretagne* & ſervir
„ de Régle aux Voyageurs, vous obli-
„ geriez infiniment tout le Sexe, auquel
„ vous avez témoigné tant d'eſtime, &
„ en particulier les deux Compagnes de
„ mes ſouffrances, avec celle qui eſt, *&c.*

REBECCA * RIDINGHOOD.

* Ce mot *Anglois* ſignifie une eſpéce de *Cape*, dont les femmes ſe ſervent en Voyage.

Mr. le SPECTATEUR.

LETTRE ſur une Avanture arrivée à la Femme

„ Je me hazarde à vous parler d'une
„ triſte avanture, qui eſt arrivée en der-
„ nier lieu à des Perſonnes du bas éta-
„ ge, mais qui mérite ſi bien d'être com-
„ muni-

„ muniquée au Public, que vous excuse- „ rez, s'il vous plait, la maniére dont je „ vais l'exprimer. Un pauvre Tisserand, „ paresseux & yvrogne, de * *Spittle-* „ *Fields*, a une honnête Femme labo- „ rieuse, qui, par son bon ménage & son „ industrie, avoit amassé de quoi mettre „ un Billet à la Loterie qui se tire actuel- „ lement. Elle cacha ce Billet au fond „ d'un Coffre, & en donna le Numero „ à une de ses Amies affidées, qui lui „ promit de garder le secret, & de lui „ apprendre sa bonne ou sa mauvaise for- „ tune. Un jour que cette pauvre Fem- „ me étoit allée dehors, son Mari, qui „ crut qu'elle pouvoit avoir un petit ma- „ got quelque part, se mit à fouiller tous „ les coins & recoins de leur Chambre, „ jusqu'à ce qu'il trouva ce même Billet; „ il ne manqua pas de le vendre au plus „ vîte, & d'en dissiper le provenu, sans „ que sa Femme se doutât de la moindre „ chose. Un ou deux jours après, son „ Amie leur vint annoncer qu'elle avoit „ attrapé un Lot de cinq cens Livres „ sterling. Pénétrée de joie, elle court „ à son Mari, qui travailloit au bout de „ la Maison, & le prie de venir boire „ avec une de leurs Amies, qui étoit en- „ bas. Il reçut cette invitation obligean- „ te d'aussi mauvaise grace que le font „ d'ordinaire les méchans Maris, & a- „ près

d'un Tisserand.

* C'est une grande Place de *Londres*, où il y a quantité d'Ouvriers en soie & en laine.

„ près lui avoir dit quelques duretés, il
„ ajoûta qu'il ne vouloit pas descendre.
„ Sa Femme revint à la charge avec
„ beaucoup de tendresse, & lui dit à la
„ fin, *Mon Cœur, il y a quelques Mois*
„ *que je ramassai à votre insu de quoi met-*
„ *tre un Billet à la Loterie, & voilà Da-*
„ *me* * QUICK, *qui est venue exprès pour*
„ *me dire qu'il est sorti ce matin accompagné*
„ *d'un Lot de cinq cens Piéces*. *Vous en*
„ *avez menti*, repliqua l'Homme, *Sa-*
„ *lope que vous êtes, vous n'avez pas ce*
„ *Billet, car je l'ai vendu moi-même.* Là-
„ dessus cette pauvre Femme tomba
„ évanouïe & dans de si grandes convul-
„ sions qu'elle en a perdu l'Esprit. Com-
„ me elle n'avoit pas en vuë de frauder
„ son Mari, mais de partager avec lui
„ sa bonne fortune, tout le monde la
„ plaint, & croit qu'il n'a que ce qu'il
„ mérite. C'est-là, Monsieur, un Fait
„ avéré, & je ne doute pas que si les
„ Personnes intéressées & les circonstan-
„ ces avoient plus de relief, on ne pût,
„ dans une Comédie bien tournée, le
„ traiter de *belle Désolation*. Vous n'en
„ voyez ici qu'une ébauche fort grossié-
„ re; mais un habile Peintre, eût-il de
„ moindres matériaux, en feroit, à coup
„ sûr, une Piéce achevée, & capable
„ d'émouvoir tous ceux qui ont quelque
„ Humanité. Je suis, &c.

Mr.

* Ce mot *Anglois* signifie *vif, prompt, diligent.*

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE sur deux jeunes Demoiselles, qui s'appliquent à la philosophie, & qui négligent les affaires du Ménage.

„ Je suis ce qu'on appelle d'ordinaire „ un Homme ardent, &, par le bon succès que j'ai eu dans le Commerce, je „ me vois en état de paroître avec quelque distinction. Mais ce n'est pas là „ de quoi j'ai dessein de vous entretenir; „ j'ai deux Niéces sous ma tutelle, & il est „ à craindre qu'elles ne me fassent tourner l'esprit. Du moins elles se piquent „ de savoir & de littérature; &, depuis „ trois ans & demi qu'elles sont avec moi, „ elles n'ont eu aucune envie d'acquérir „ une seule des qualités qui font une bonne Ménagére. Lorsqu'elles devroient „ s'informer de ce qui entre dans la composition d'un * *Sack Posset*, vous les entendriez disputer sur la vertu magnétique „ de l'Aiman, ou peut-être sur la pression „ de l'Atmosphére. Elles ont un Langage qui leur est particulier, & ne daignent s'exprimer sur la moindre bagatelle, qu'en des termes dérivés du *Latin*. Je les supporterois avec tout cela, „ si elles vouloient bien me laisser dans „ mon ignorance; mais si je ne donne „ dans leurs Idées abstraites, comme elles s'énoncent, ou plutôt dans leurs „ distractions, comme il faut les nommer, „ je ne dois pas attendre de fumer une Pipe en repos. Lorsqu'en dernier lieu je

„ me

* Voyez Tom. I. p. 482.

„ me plaignois du mal que la goutte me „ causoit, ma Niéce CATO prit la liber- „ té de me dire que malgré tout ce que „ j'en pensois, divers grands Philosophes, „ anciens & modernes, croyoient que le „ Plaisir & la Douleur étoient imaginaires, „ & qu'il n'y avoit rien de tel* *in rerum na-* „ *tura.* Je les ai entenduës soutenir, en plu- „ sieurs rencontres, que le Feu n'est pas „ chaud, & un jour que je priai l'une „ d'elles, avec l'autorité d'un vieux Pe- „ nard, d'aller chercher mon manteau „ bleu, pour me le mettre sur les genoux, „ elle me répondit, *Je vais le chercher,* „ *Monsieur; mais souvenez-vous que je* „ *ne tombe pas d'accord de l'épithéte, puis-* „ *qu'on pourroit tout aussi bien l'appeller* „ *jaune, & que la Couleur n'est autre chose* „ *que la différente refraction des rayons du* „ *Soleil.* Ma Niéce MARION me dit une „ fois que la Neige n'étoit pas blanche, „ & que c'est une erreur vulgaire de l'ap- „ peller ainsi, parce qu'elle renferme „ quantité de particules nitreuses, & qu'il „ vaudroit mieux par conséquent l'appel- „ ler noire. En un mot, ces petites Sot- „ tes ont voulu me persuader que je ne „ dois pas m'en fier à mes yeux, & qu'il „ n'y a rien de si trompeur que les Sens. „ La grace que je vous demande à cette „ occasion, est d'employer un de vos DIS- „ COURS à régler la Littérature des Da- „ mes, ensorte du moins qu'elle s'accorde

„ avec

* C'est-à-dire, *dans la nature des choses.*

„ avec le repos de ceux qui ont le mal-
„ heur d'être à portée de ses attaques. Je
„ vous prie aussi de nous dire la différen-
„ ce qu'il y a entre un Gentilhomme
„ qui s'amuseroit à faire des Gâteaux,
„ ou à feuilleter de la pâte, & une Dame
„ qui lit les Ouvrages de Mr. Locke, & qui entend les Mathématiques.
„ Vous obligerez beaucoup par-là celui
„ qui est, &c.

T.

Abraham * Thrifty.

* Ce mot *Anglois* signifie *frugal*, qui aime l'épargne.

XXV. DISCOURS.

Formam quidem ipsam, *Marce* fili & tanquam *faciem* honesti vides: quæ *si oculis cernerentur, mirabiles amores*, ut ait Plato, *excitaret Sapientiæ.*

Cic. Offic. L. I. c. 5.

Vous voyez, mon Fils Marc, *quelle est la forme & quels sont, pour ainsi dire, les* traits *de la Vertu: mais* si elle frappoit nos yeux, on auroit, *comme* dit Platon, des transports amoureux pour elle.

Je ne me souviens pas d'avoir lu aucun Discours qui traite expressément de la beauté & des charmes de la Vertu, sans la re- De la beauté de la Vertu, considérée

G 6

en elle-même & de l'injustice que les différens Partis ont les uns pour les autres.

regarder comme un devoir, ou le seul moyen de nous rendre heureux dans cette Vie & dans l'autre. C'est pour cela même que je l'envisagerai ici sous cette idée, en ce qu'elle est aimable de sa nature, soit qu'on lui donne le nom de *Vertu* en général avec tous les Ecrivains de Morale, ou celui de *Religion* avec les Personnes pieuses, ou celui d'*Honneur* avec les Gens du monde.

L'Hypocrisie fait beaucoup d'honneur, ou plutôt rend justice à la Religion, & avouë tacitement qu'elle sert à orner la Nature Humaine. En effet l'Hypocrite ne chercheroit pas tant à se couvrir des apparences de la Vertu, s'il ne savoit que c'est le plus sûr moyen de gagner les bonnes graces & l'estime des Hommes.

Nous apprenons d'HIEROCLES qu'on disoit d'ordinaire entre les Payens, que *le Sage ne ha't personne; mais qu'il n'aime que les Vertueux.*

CICERON a une belle gradation de pensées, pour faire voir jusqu'à quel point la Vertu est aimable. * „ Nous aimons, „ *dit-il*, un Homme vertueux, quoiqu'il „ habite au bout du Monde & que nous „ ne puissions recevoir aucun avantage „ de

* Je ne trouve point cet endroit mot pour mot dans CICERON; mais il semble que l'auteur fait ici allusion à ce qui est dit dans le Dialogue *De Amicitia*, Cap. 8 à la fin: *Nihil est enim amabilius Virtute; nihil quod magis alliciat ad diligendum: quippe cum propter virtutem, & probitatem eos etiam, quos nunquam vidimus, quodammodo diligamus*, &c.

„ de sa Vertu. Que dis-je ? Nous l'aimons, quoiqu'il soit mort depuis bien des siécles, & son Histoire excite dans nos esprits une secrette bienveillance pour lui : Ce n'est pas tout, nous l'aimons, quoiqu'il ait été Ennemi de notre Patrie, pourvu qu'à l'exemple de Pyrrhus, (que Ciceron oppose ici à Hannibal,) il ait suivi, dans ses Guerres, les régles de la Justice & de l'Humanité."

Le *Stoïcisme*, qui faisoit une Extravagance de la Vertu, attribuë toute sorte de bonnes qualités à l'Homme vertueux. De là vient que Caton poussoit les choses si loin, que, suivant le Caractére que Ciceron nous en donne, il prétendoit qu'il n'y avoit que le Sage qui fût beau. Il est vrai que ceci ressemble plutôt à une vision de Philosophe, qu'à l'opinion d'un Homme sage ; mais cela n'empêche pas que Caton ne l'ait soutenu fort sérieusement. Les *Stoïciens* croyoient qu'ils ne pouvoient jamais donner une assez juste idée de la Vertu, s'ils n'y renfermoient toutes les perfections imaginables. C'est pour cela qu'ils ne se bornoient pas à supposer qu'elle étoit en elle-même d'une beauté admirable ; mais ils vouloient aussi qu'elle rendît aimable le corps de la Personne qui la possédoit, & qu'elle en bannît toute sorte de laideur.

On remarque d'ordinaire que les Personnes le plus déréglées souhaitent que leurs proches Parens menent une toute autre vie.

Il n'est pas moins connu que les plus grands Débauchés sont ceux qui admirent le plus la vertu du beau Sexe, quoiqu'ils ne pensent qu'à le corrompre.

Une Ame vertueuse jointe à un beau Corps est une belle Peinture mise dans tout son jour, desorte qu'on ne doit pas s'étonner si le beau Sexe a quelquefois tant de charmes.

On peut dire que la Vertu en général est aimable, mais qu'il y en a quelques-unes en particulier qui le sont plus que les autres, comme celles, par exemple, qui nous disposent à faire du bien à tout le monde. La Tempérance & la Sobrieté, la Dévotion & la Piété, sont peut-être aussi louables en elles-mêmes qu'aucune autre Vertu; mais celles qui rendent un Homme populaire, & qui lui gagnent les cœurs, sont la Justice, la Charité, la Libéralité, en un mot toutes les bonnes qualités qui nous rendent bienfaisans les uns envers les autres. De-là vient qu'un Prodigue, qui n'a pour tout avantage qu'une fausse Générosité, est souvent plus chéri & plus estimé qu'une Personne d'un meilleur Caractére, mais qui manque à cet égard.

Les deux grands ornemens de la Vertu, qui la font paroître dans son plus beau jour, & qui la rendent tout-à-fait aimable, sont la Gaieté & le bon Naturel. Ces deux qualités se tiennent presque toujours par la main, puisqu'un Homme ne sauroit plaire aux autres, s'il n'a

la

la conſcience en repos. Elles ſont fort utiles à un Eſprit vertueux, pour bannir la mélancolie des penſées ſérieuſes où il eſt engagé, & le calmer en ſorte que ſa haine pour le Vice ne ſe tourne pas en aigreur, ni en ſévérité, ni en médiſance.

Si la Vertu eſt ſi aimable, que peut-on croire de ceux qui la regardent d'un œil malin, & qui ſouffrent que leur averſion pour un Parti efface tout le mérite de la Perſonne qui s'y trouve engagée. Il faut qu'un Homme ſoit bien ſtupide & bien peu charitable, s'il croit qu'il n'y a de Vertu que dans ſon Parti, & qu'il ne ſe trouve pas d'auſſi honnêtes Gens que lui-même, qui ſont d'un autre avis en matiére de Politique. On peut avoir des idées différentes ſur certains ſujets; mais on ne doit pas noircir de belles & bonnes qualités, qui ſeront toujours eſtimées, & qui n'ont rien de commun avec ce qui eſt en diſpute. Les perſonnes de mérite, qui ſe trouvent dans des intérêts oppoſés, devroient ſe regarder comme plus étroitement unies enſemble, qu'avec les Vicieux, qui s'embarquent avec elles dans la même Cauſe. Nous devrions avoir pour un Homme d'honneur, qui eſt notre Antagoniſte, la même eſtime, que CICERON veut qu'on ait pour un illuſtre ennemi qui eſt mort; c'eſt-à-dire que nous devrions aimer la Vertu, quoiqu'elle fût dans un Ennemi, & déteſter le Vice, quoi qu'il ſe trouvât dans un Ami.

J'ai

J'ai en vuë ici la maniére cruelle & indigne, dont tous les Partis en usent envers ceux qui ne sont pas de leur opinion. Combien de personnes d'une probité reconnuë & d'une vertu exemplaire n'y a-t-il pas, que l'on noircit & que l'on diffame? Combien de Gens d'honneur ne voit-on pas exposés aux reproches & à la médisance du Public? Que peut-on donc croire, si ce n'est que les Auteurs ou les Instrumens de cette conduite infernale emploient la Religion pour avancer leur Cause pour les intérêts de la Religion.

C.



XXVI. DISCOURS.

—— Οὐκ ἄρα σοί γε πατὴρ ἦν ἱππότα Πηλεὺς,
Οὐδὲ Θέτις μήτηρ γλαυκὴ δέ σε τίκτε θάλασσα,
Πέτραι τ' ἠλίβατοι, ὅτι τοι νόος ἐςὶν ἀπηνής.

Hom. Iliad. XVI. 33.

† *Non, le vaillant* Pele'e *n'est point votre pere, & la Déesse* Thetis *ne vous a point porté dans ses flancs; la Mer orageuse vous a enfanté; un Rocher vous a donné la naissance, vous en avez toute la dureté.*

Mr. le Spectateur,

Lettre sur les Meres qui ne veulent pas Allaiter leurs Enfans.

„ Puisque votre Feuille volante fait „ partie de l'attirail qui est en usage „ lorsqu'on boit le Thé, & que je n'ai „ pas d'autre moyen d'entretenir le beau- „ Sexe sur un des plus importans devoirs „ de la Vie, qui regarde le soin qu'on „ doit prendre des Enfans, je vous con- „ jure de vouloir publier ce qui suit. Vos „ Discours ne me paroissent pas uni- „ quement destinés pour le Monde savant „ & poli; & il me semble qu'on ne s'é- „ carteroit pas de votre but, si l'on en „ donnoit quelques uns qui tendissent à „ l'instruction du Genre-Humain en gé- „ néral; ce qui vaut mille fois mieux que „ tout

† C'est ainsi que Mad. Dacier traduit ce passage.

„ tout l'enjoûment & les traits d'Esprit,
„ que vous y pouvez mêler. Permettez-
„ moi donc de vous dire que de tous les
„ Abus que vous avez tâché de réformer
„ jusques ici, il n'y en a pas un qui soit
„ plus digne de vos soins que celui qui se
„ commet tous les jours dans la nourri-
„ ture des Enfans. Peut-on rien voir de
„ plus cruel qu'une Mere, qui, avec tou-
„ tes les qualités requises pour cultiver le
„ Fruit de ses entrailles, n'en est pas
„ plutôt délivrée, qu'elle le confie à une
„ Femme, qui, dix mille contre un, n'est
„ point saine de corps ni d'esprit, qui n'a
„ ni honneur ni réputation, ni tendresse
„ ni pitié pour le pauvre Innocent qu'on
„ lui confie, qui, attachée uniquement
„ à son intérêt, n'en prend soin qu'à cause
„ de l'argent qu'on lui donne, & qui le
„ néglige même quelquefois jusques à le
„ laisser périr; semblable à ce terroir
„ sur lequel ESOPE allégorise, qui re-
„ fusoit de nourrir une Plante étrangere,
„ uniquement parce qu'elle n'étoit pas de
„ son crû. Puis donc que l'Enfant d'une
„ autre n'est pas plus naturel à sa Nour-
„ rice, qu'une Plante étrangére à un nou-
„ veau terroir, comment peut-on suppo-
„ ser que cet Enfant viendra à bien, &
„ s'il réussit, ne doit-il pas imbiber les
„ humeurs grossiéres & toutes les mau-
„ vaises qualités de sa Nourrice, de mê-
„ me qu'un Arbre transplanté dans un au-
„ tre terroir, ou qu'une Greffe entée sur
„ une tige de différente espéce? Ne

„ voyons-

„ voyons-nous pas qu'un Agneau qui tet-
„ te une Chévre, perd beaucoup de son
„ naturel, & que sa laine approche du
„ poil de sa Nourrice? L'expérience de
„ tous les jours suffit pour nous convain-
„ cre que l'humeur & les qualités d'une
„ Femme passent, avec son lait, dans le
„ corps d'un Enfant. De là vient qu'on
„ disoit autrefois d'un méchant Homme;
„ qu'il avoit succé son fiel avec le lait de
„ sa Mere, ou qu'une Bête féroce l'avoit
„ nourri. De-là vient qu'on a prétendu
„ que REMUS & ROMULUS avoient été
„ nourris par une Louve, TELEPHE le
„ Fils d'HERCULE par une Biche, PE-
„ LIAS le Fils de NEPTUNE par une
„ Cavale, & ÆGISTHE par uneChé-
„ vre. Ce n'est pas qu'ils eussent tetté ces
„ Animaux, comme quelques Sots l'ont
„ cru; mais on le disoit, parce qu'ils é-
„ toient de leur naturel & qu'ils le te-
„ noient de leurs Nourrices.

„ Fondé sur de bonnes autorités & sur
„ l'expérience journaliére, je pourrois
„ alléguer divers Exemples, qui prouvent
„ que les Enfans contractent les desor-
„ dres & les passions de leurs Nourrices,
„ soit la Colére, la Timidité, la Mélan-
„ colie, la Tristesse, l'Envie, la Mali-
„ ce, ou la Haine. C'est ce que DIO-
„ DORE de *Sicile* témoigne, * lorsqu'il
„ nous dit que la Nourrice de NERON
„ étoit fort adonnée au vin, & que cet
„ Empereur l'imita si bien à cet égard, que
„ le Peuple, au lieu de TIBERIUS NE-

* Lib. II.

„ RO, l'appelloit BIBERIUS MERO, „ pour insinuer qu'il aimoit à boire le vin „ pur. Il nous aprend aussi que la Nour„ rice de CALIGULA se frottoit le bout „ des mammelles avec du sang, afin qu'il „ pût mieux y coller ses lévres & que cela „ même l'avoit rendu si cruel & si sangui„ naire toute sa vie, que non seulement il „ avoit commis divers meurtres, mais sou„ haité que tout le Genre-Humain n'eût „ qu'une tête, pour avoir le plaisir de „ l'abattre d'un seul coup. De pareils sen„ timens étonnent les Peres & les Mé„ res, qui ne savent à quoi les attribuer, „ ni d'où vient que leurs Enfans sont „ ivrognes, larrons, cruels & stupides: „ Cependant il est aisé de faire voir qu'un „ Enfant, quoique né des plus honnêtes „ Gens du monde, peut être gâté par la „ mauvaise constitution de sa Nourrice. „ Combien n'en voyons-nous pas tous les „ jours s'attirer des Convulsions, la Phthi„ sie, le *Rachitis*, ou d'autres maux, pour „ avoir tetté leurs Nourrices lorsqu'el„ les étoient en colére? Il est certain „ que la Nourrice n'a presque aucun ac„ cident fâcheux qui ne passe au Nour„ risson, & qu'il s'en trouve peu dans cet„ te Ville qui ne soient sujettes à quelque „ Maladie. Si vous demandez à une jeune „ Femme, d'où vient qu'elle veut nour„ rir les Enfans des autres? elle vous ré„ pondra d'abord, qu'elle a un méchant „ Mari, & qu'elle doit gagner sa vie le „ mieux qu'il lui est possible. Cette répon-

„ se, à la bien peser, ne sauroit que don-
„ ner de l'éloignement pour cette Fem-
„ me, puisqu'il y a dix contre un à pa-
„ rier que ce Mari débauché l'infectera
„ de quelque vilain mal, ou qu'il lui cau-
„ sera du moins de l'embarras & du trou-
„ ble. D'ailleurs, réduite par la nécessité
„ à prendre cet Enfant, elle ne peut se
„ nourrir que de viandes grossieres & in-
„ digestes, qui produisent un mauvais sang
„ & un lait impur, d'où résultent presque
„ toujours le Scorbut, les Ecrouelles &
„ diverses autres Maladies. Ayez donc la
„ bonté, mon cher Monsieur, en faveur
„ de tant d'innocentes Créatures expo-
„ sées à de si grands périls; d'employer
„ tous vos efforts & les traits les plus vifs
„ de votre éloquence, pour engager les
„ Meres à nourrir leurs propres Enfans;
„ ce qui ne peut tourner qu'à leur avan-
„ tage commun. On a beau dire que la
„ Mere s'affoiblit par-là, il n'y a rien de
„ plus ridicule ni de plus faux; je soutiens
„ au contraire qu'elle en est plus vigou-
„ reuse, & qu'elle s'en porte beaucoup
„ mieux: C'est le meilleur reméde qu'el-
„ le puisse trouver pour se garantir des
„ vapeurs & prévenir les fausses couches:
„ Ses Enfans en deviendront plus robus-
„ tes, au-lieu qu'allaités par une autre,
„ ils ressemblent à des Squelettes & à des
„ Ombres, ou à un Fruit sec, qui ne
„ meurit jamais. Il est certain qu'une Fem-
„ me, qui a la force de mettre un Enfant
„ au monde, n'en manque pas d'ordinai-

„ re

„ re pour le nourrir. Le cœur me saigne „ à la vuë de tant de pauvres Enfans, qui „ sont si délicats que la moindre chose „ peut les blesser, qu'un petit coup, sur-„ tout à la tête, peut rendre stupides ou „ infirmes pendant toute leur vie, qui de-„ mandent à cause de cela même un „ soin tout particulier, & qui périssent „ tous les jours par la négligence de „ leurs Nourrices.

„ Il me semble que rien n'approche de „ la cruauté d'une Femme, qui, après „ avoir porté neuf mois un Enfant dans le „ sein & l'avoir nourri tout ce tems com-„ me une partie d'elle-même, l'abandon-„ ne lorsqu'il voit le jour, que, par ses „ cris & ses larmes il implore son assi-„ stance, & qu'il la sollicite, pour ainsi „ dire, à remplir à son égard les devoirs „ d'une Mere. Les Bêtes les plus féroces „ n'ont-elles pas tout le soin imaginable „ de leurs Petits, & ne le prennent-elles „ pas avec joie? Comment peut-on aussi „ donner le nom de Mere à une Fem-„ me, si elle ne veut pas nourrir ses En-„ fans? La Terre n'est pas appellée la „ Mere de toutes choses, par cela seul „ qu'elle les produit, mais sur-tout par-„ ce qu'elle entretient ses productions. „ La naissance de l'Enfant est une suite „ d'un désir machinal; mais le soin qu'on „ a de le nourrir & de l'élever, marque „ du choix & de la vertu. Je sais qu'il y „ a certains Cas qui en dispensent la „ Mere, & que de deux maux elle doit

„ évi-

„ éviter le pire ; mais il s'en trouve si peu
„ de cet ordre, que, de mille prétextes
„ qu'on allégue, à peine y en a-t-il un
„ qui soit valable. Du moins, si une Fem-
„ me croit que son Mari est en état de
„ soutenir une dépense de cinq ou six Che-
„ lins par semaine, au delà de ce qu'il
„ faut pour leur subsistance, quoiqu'elle
„ n'y ait pas toujours égard, elle ne
„ manque jamais, appuyée de ses Com-
„ meres, d'engager le bon Homme à met-
„ tre leur Enfant en Nourrice, & de lui
„ persuader que son indisposition en est la
„ cause. C'est ainsi que la cruauté est fa-
„ vorisée par la Mode, & que la Nature
„ céde à la Coutume. Je suis, &c.

T.

XXVII. DISCOURS.

—— —— Τῶν δὲ ἀκάματος ῥέει αὐδὴ
Ἐκ ϛομάτων ἡδεῖα —— —— ——

HES. Theog. vs. 39.

Elles ne se lassent jamais de parler agréablement.

NOUS apprenons de quelques anciens Auteurs, que SOCRATE fut instruit dans l'Eloquence par une Femme, qui s'appelloit ASPASIE, si je ne me trompe. Il faut avouer que j'ai toujours regardé cet Art comme le plus propre qu'il y ait

Des différentes Espéces de RHETORICIENNES qu'il y a parmi les Femmes.

ait pour le beau Sexe, & il me semble que les Universités ne feroient pas mal de les admettre à leurs Chaires de Rhétorique.

On a loué certains Hommes de ce qu'ils pouvoient parler des heures entiéres sur quelque chose; mais on doit convenir, à l'honneur des Dames, qu'il y en a plusieurs entre elles qui peuvent parler des heures entiéres sur rien. J'en connois une moi-même, qui a fait sur le champ une longue Dissertation sur le bord d'une Jupe, & qui a mis en usage toutes les Figures de Rhétorique, pour gronder sa Servante, qui avoit cassé une Tasse de porcelaine.

Si les Femmes étoient reçuës à plaider dans les Cours de Justice, je suis persuadé qu'elles porteroient l'Éloquence du Barreau plus haut qu'elle n'est montée jusques ici. On ne sauroit en douter, si l'on s'est jamais trouvé à quelqu'un de ces débats si communs entre nos Harangéres.

Il y a de ces Rhétoriciennes de plus d'une sorte. La premiére est de celles qui s'occupent à exciter les passions, & peut-être que la Femme de SOCRATE étoit plus habile à cet égard que la Maîtresse même qui l'avoit instruite.

La seconde sorte est de celles qui s'adonnent aux invectives, & qu'on appelle d'ordinaire des Médisantes. Elles ont l'imagination fertile & une éloquence merveilleuse. Avec quel flux de bouche & quelle vivacité n'amplifient-elles pas le moindre petit défaut dans la conduite des autres? Avec quelle

quelle diversité de circonstances malignes & de phrases énergiques ne redisent-elles pas vingt fois la même Avanture ? Je connois une vieille Dame, qui fit, d'un Mariage infortuné, le sujet de ses Entretiens un Mois de suite. Elle blâmoit l'Epouse dans un endroit, la plaignoit dans un autre; se moquoit d'elle dans un troisiéme, l'admiroit dans un quatriéme; s'emportoit contre elle dans un cinquiéme; en un mot, elle faillit à crever ses deux Chevaux de Carrosse pour annoncer la part qu'elle prenoit à son malheur. Enfin, après s'être épuisée de ce côté-là, elle rendit visite aux nouveaux Mariés, loua la Femme de ce qu'elle avoit si bien choisi, l'entretint des réflexions malignes & déraisonnables qu'on faisoit à son égard, & la pria de lui accorder son amitié à l'avenir. C'est ainsi que la Censure & l'Approbation de cette espéce de Femmes ne servent qu'à remplir les vuides de la Conversation.

La troisiéme sorte de Femmes, qui entendent l'Art Oratoire, est de celles qu'on peut nommer Babillardes. Mademoiselle Fadaison excelle dans ce genre d'éloquence; elle décrit merveilleusement bien tout le cérémonial d'un Batême; elle raisonne à perte de vuë sur une Coiffure; elle sait tout ce qui se passe dans les Maisons de ses Voisines, jusques aux Plats qu'on y sert tous les jours sur la table; en un mot, elle entretient

ſa Compagnie, tout un après-midi, des traits ſpirituels de ſon petit Garçon, qui n'a pas la force de bégayer.

Les Coquettes peuvent former la quatriéme claſſe de nos Rhétoriciennes. Madame GALAND, pour ne manquer pas de matiére à diſcourir, aime un tel objet & ne peut en ſouffrir la vuë un inſtant après; elle cauſe avec ſon Perroquet, ou ſon Chien de Boulogne; elle eſt d'une inquiétude accablante, quelque tems qu'il faſſe, & ne ſauroit trouver de repos dans aucun endroit de ſa chambre: Elle feint d'être en querelle avec tous les Hommes de ſa connoiſſance, à qui elle a des obligations prétenduës; elle ſoupire ſans aucun ſujet de triſteſſe, & rit ſans la moindre cauſe de gaieté. La Coquette eſt ſur-tout maîtreſſe de cette partie de l'Orateur, qu'on nomme l'Action. En effet, elle ne ſemble ouvrir la bouche que pour avoir occaſion de prendre quelque nouvelle attitude, de varier un de ſes traits, de lancer une œillade, ou de badiner avec ſon Eventail.

A l'égard des Caractéres nouvelliſte, politique, bouffon, conteur, & des autres de la même eſpéce, on les voit parmi les Hommes auſſi bien que parmi les Femmes, & c'eſt pour cela même que je les paſſerai ſous ſilence.

J'ai ſouvent cherché la cauſe d'où peut venir que les Femmes l'emportent de beaucoup ſur les Hommes, en fait de Babil, ſans pouvoir jamais la découvrir.

Je me suis quelquefois imaginé qu'elles n'ont pas la même faculté, que les Hommes, de retenir ou de supprimer leurs pensées, & qu'elles sont réduites, malgré qu'elles en ayent, à laisser échapper tout ce qui leur vient dans l'esprit. Si cela est, peut-être que les *Cartésiens* en pourroient tirer une forte preuve, que l'Ame pense toujours. Mais comme il y en a plusieurs qui croient que le beau Sexe n'est pas tout-à-fait ennemi de la Dissimulation, & qu'il n'ignore pas l'Art de feindre, j'ai abandonné cette idée, & je n'ai rien oublié pour en trouver une meilleure. Dans cette vuë, j'ai engagé un de mes Amis, très-habile Anatomiste, à disséquer, d'abord qu'il en aura l'occasion, une Langue de Femme, & à examiner si elle ne seroit pas imbibée de quelque suc plein de feu qui lui donne cette grande souplesse & cette étrange volubilité qu'on y remarque; ou si les fibres, qu'on y voit, ne seroient pas d'une contexture plus finie & plus déliée que celles des Hommes; ou s'il n'y auroit pas quelques muscles particuliers, qui la rendent capable de vibrations subites; ou enfin s'il y a une affluence continuelle d'esprits animaux, qui passent de la tête & du cœur à ce petit instrument du Babil, par des conduits si cachés, qu'on n'ait pu les trouver jusques ici. Je ne dois pas omettre la raison qu'Hudibras * allé-

* Voyez la note, qui est au bas de la page 414 du II. Tome du Spectateur.

légue, pour faire voir d'où vient que celles qui ne disent que des bagatelles, causent avec plus de facilité; & qui consiste en ce que la Langue est de la nature des Chevaux, qui courent d'autant plus vite qu'ils sont chargés d'un moindre poids.

Laquelle de ces raisons qu'on admette comme la plus probable, je trouve fort naïve la pensée de cet *Irlandois*, qui, après avoir causé quelques heures avec une de nos *Rhétoriciennes*, lui dit qu'il croyoit que sa Langue devoit être bien aise lorsque ses yeux étoient endormis, puisqu'elle n'avoit pas un moment de relâche lorsqu'ils veilloient.

Ceci me rappelle notre ancienne Ballade, qui commence par ces mots, *La badine Femme de Bath*, & où il y a ce bon trait:

Je crois, en vérité, dit Thomas, *que les Langues des Femmes sont faites de feuilles de Tremble.*

OVIDE nous dit aussi que la Langue d'une belle Femme, après avoir été coupée & jettée par terre, murmuroit encore quelques mots; & quoique cette action soit fort inhumaine, il la décrit d'une maniére si vive, que je ne saurois m'empêcher de la rapporter ici dans les termes de l'Original:

—— —— * Comprenſam forcipe linguam
Abſtulit enſe fero. Radix micat ultima linguæ.
Ipſa jacet, terraque tremens immurmurat atræ
Utque ſalire ſolet mutilatæ cauda colubræ
Palpitat. —— —— —— —— ——

Si cette Langue parloit ſans bouche, que ne devoit-elle pas faire, lorsqu'elle étoit accompagnée de tous les autres organes de la voix? Je pourrois ajoûter ici l'Avanture de notre célébre Vendeuſe de Pommes, ſi je n'avois ſujet de ſoupçonner qu'elle tient un peu trop de la Fable.

Je ſuis d'ailleurs ſi charmé du ſon mélodieux de ce petit Inſtrument, que je ne voudrois point du tout le décourager. Le ſeul but que je me propoſe dans cette Diſſertation, eſt d'en bannir pluſieurs tons deſagréables, & en particulier ces petits contretems ou ces diſſonances, qui viennent de la Colére, de la Médiſance, de l'Humeur cauſeuſe & de la Coquetterie. En un mot, je voudrois qu'il fût toujours monté ſur le ton du bon Naturel, de la Vérité, de la Diſcrétion & de la Franchiſe.

C.

* Metam. L. VI. 556.

XXVIII. DISCOURS.

Hoc maximè officii est, ut quisque maximè opis indigeat, ita ei potissimum opitulari.
Cic. de Offic. L. I. c. 15.

Plus une Personne a besoin de notre secours, plus nous sommes obligés de le lui fournir.

De l'Humeur Bienfaisante & généreuse envers tout le monde.

IL n'y a personne qui mérite d'être plus estimé que les autres, à moins qu'il ne soit plus utile à la Société, & qu'il ne se fasse un vrai plaisir de rendre service dans toutes les occasions qui se présentent. Ceux qui, par leur naissance, ou par leurs talens extraordinaires, sont élevés aux premiers Emplois de l'Etat, sont indispensablement obligés de marquer leur zéle pour le service du Public; ou tous ces avantages leur deviennent funestes, & il vaudroit mieux qu'ils menassent une vie obscure & privée. Lorsque les occasions & la volonté se trouvent dans la même Personne, nous voyons quelquefois des Exemples d'une Vertu sublime, qui nous éblouïssent à tel point, que nous regardons avec mépris tout ce qui se passe dans une Sphére Subalterne, & que nous pourrions pratiquer nous-mêmes. Mais c'est un défaut de l'Esprit, qui tient un peu de l'Ambition Romanesque pour les grandes Avantures & les beaux Exploits d'armes. Il est au pouvoir de tout Homme, qui se trouve au-dessus de la Mendicité, de

de faire des actions, non seulement nobles, mais héroïques. Le grand Principe de la Vertu Civile est le renoncement à soi-même, & il n'y a personne qui n'ait occasion de l'exercer en faveur des autres, à quelque état qu'il soit réduit; pourvu qu'il fasse alors tout ce qui dépend de lui, on ne sauroit en exiger davantage, & il ne mérite pas moins l'estime de ses Amis, que s'il avoit tenté les entreprises où il y a le plus d'éclat. Ceux qui aiment à servir tout le monde, différent plutôt dans leurs circonstances qu'à l'égard de leur Vertu; & celui qui fait tout ce qui est en son pouvoir, dans le bas étage où il se trouve, approche plus du Héros que celui qui omet une action louable qu'il peut exécuter dans le Poste éminent où la Providence l'a mis. Il n'y a que peu d'années que Lapirius hérita d'un grand Bien, par le Testament de son Pere, & à cause de la vie déréglée de son Frere aîné. Celui-ci, touché de honte & d'un sérieux repentir, devint aussi remarquable par son changement, qu'il l'avoit d'abord été par sa débauche. Lapirius, charmé du retour de son Frere, lui écrivit, un beau premier de l'An, un Billet conçu en ces termes:

„ Je vous envoie ici, mon cher Frere,
„ le Testament de notre Pere, qui m'a
„ fait l'Héritier universel de tout son
„ Bien. Si Dieu lui avoit prolongé la vie
„ jusques ici, il n'en auroit pas disposé
„ de-même; il en exclut l'Homme que

„ vous étiez alors, & je le rends à celui „ que vous êtes aujourd'hui. Je suis &c.

P. T.

Si d'un côté les Hommes d'un esprit noble & généreux, qui se trouvent à la tête des Affaires, ou des Armées, s'exposent à de grands périls pour le bien de leur Patrie, dans le tems même qu'ils sont animés du désir de la gloire; il y en a de l'autre, qui, dans une vie privée, renoncent à des avantages considérables, pour soutenir leurs Amis au milieu de quelque infortune, & suivre leur naturel bienfaisant. On peut dire que ce sont des Héros, qui, par une secrette influence du Ciel, méprisent les richesses & tous les plaisirs du monde, pour consoler les cœurs affligés, relever une Famille qui est sur le point de tomber en ruïne, assurer une bonne partie du Commerce de la Nation avec un Pays voisin, donner de l'ouvrage aux Personnes industrieuses, sauver le bien d'un pauvre Pupille, & réjouïr les entrailles d'un Pere qui est en deuil. Ceux qui ne cherchent que les plaisirs, ou le gain, ne se mettent pas fort en peine des exemples de générosité qu'on voit quelquefois dans la Ville. Ils prendroient pour un Roman, si on leur disoit ce qu'un de nos Machands fit l'autre jour à l'égard d'un de ses amis, qui se trouvoit dans l'embarras, & dont la chûte ne pouvoit qu'entraîner celle de bien d'autres. Il lui écrivit un Billet, où il y a plus de grandeur d'ame, que je n'en ai jamais vu dans

une Lettre de STREPHON à PHILLIS, & que je vais insérer ici, à cause de cela, dans toute sa simplicité naturelle.

„ J'ai appris, mon cher Monsieur, les „ malheurs qui vous sont arrivés, & qui „ vous mettent aujourd'hui dans une „ peine extrême. Je connois votre bon „ naturel, votre industrie & votre pro„ bité, & c'est pour cela que j'ai résolu „ de vous soutenir de tout mon crédit. „ Ne vous découragez pas, s'il vous plaît; „ le Porteur de la présente vous remet„ tra cinq mille Piéces, & il a ordre „ d'accepter pour mon compte pareille „ somme que vous pouvez tirer sur lui. „ J'ai fait ceci à la hâte, de peur de ve„ nir trop tard à votre secours; mais vous „ pouvez vous prévaloir sur moi jusques „ à la somme de cinquante mille Livres „ Sterling. Je veux bien risquer de la per„ dre en faveur d'un aussi honnête Hom„ me que vous & que j'aime de tout mon „ cœur. Je suis, &c. G. S.

Il me semble que MONTAIGNE, dans quelque endroit de ses Essais, parle d'un Livre de Famille, où l'on avoit inséré d'une Génération à l'autre, tout ce qui s'étoit passé de remarquable à l'égard des Membres qui la composoient. Si les Familles intéressées dans cette générosité suivoient une pareille méthode, j'ai de la peine à croire qu'aucune autre en *Europe* pût donner un exemple d'un service mieux placé, ou rendu de meilleure grace. J'ai déjà fait voir, dans un de mes

DISCOURS * précédens, qu'il eſt cruel de répandre certains bruits au déſavantage d'un Négociant, & plus une démarche de cette nature eſt indigne, plus un acte d'humanité envers lui mérite d'éloges. Je me ſouviens d'avoir entendu un Juriſconſulte de mes Amis faire le récit d'une tradition qu'il y a dans ſon Collége du † *Temple*, où la Société avoit accoutumé autrefois de ſe choiſir des Monarques pour un certain tems, & de fournir à leur dépenſe: „ Un de nos Rois, *dit-il*, avoit „ porté ſa magnificence un peu trop loin; „ de ſorte qu'on nomma des Commiſſaires pour examiner ſes Comptes. Entre „ divers articles, il parut que Sa Majeſté, ſe promenant un jour incognito „ ſous les Galeries du *Temple*, entendit „ un pauvre Homme qui diſoit à un autre, qu'une telle petite Somme le rendroit l'Homme du monde le plus heureux. Le Roi, touché d'une compaſſion véritablement Royale, s'informa „ ſous main du caractére de cet Homme, & ſur ce qu'il le trouva un objet „ digne de ſa Charité, il lui envoya cet „ argent. Lorſque les Commiſſaires en „ firent leur rapport, à l'ouïe de cet article, *Pour rendre un Homme heureux*, „ 10 *Livres ſterling*, toute la Société y „ applaudit d'une commune voix, & approuva ſes Comptes ſans en venir à un „ plus long examen.

T.

* C'eſt le IX. de ce Volume.

† Voyez la Note qui eſt au bas de la 10. p. du I. Tom.

XXIX. DISCOURS.

Γέλως ἄκαιρος ἐν βροτοῖς δεινὸν κακόν.

Fragm. vet. Poëtæ ap. Grotium.

Le Rire hors de saison est un méchant régal entre les Hommes.

Lorsque je choisis quelque sujet qui n'a pas été manié par d'autres, je couche mes pensées sur le papier, à mesure qu'elles me viennent dans l'esprit, sans ordre & sans méthode ; en sorte qu'elles ont plutôt l'air d'une Ebauche, que d'un Discours suivi & méthodique. C'est de cette manière que je vais entretenir ici mes Lecteurs du Rire & de la Raillerie. Du Rire & de la Raillerie.

L'Homme est l'Animal le plus gai qu'il y ait au Monde ; tous les Etres au-dessus & au dessous de lui sont mornes & sérieux. Il envisage les choses dans un tout autre point de vuë, & il tire sa joie de certains objets, qui causent peut-être quelque espéce de compassion ou de chagrin à des intelligences plus relevées. Le Ris à la vérité sert de très-bon contrepoids aux vapeurs de la Rate ; & il est assez juste que nous recevions de la joie de ce qui n'est pas un bien réel pour nous, puisque nous ressentons de la douleur de ce qui n'est pas un véritable mal.

* J'ai cité depuis long-tems un de nos Philosophes modernes, qui veut que la premiere cause qui nous engage à rire vient d'une secrette comparaison, que l'on fait de soi-même avec ceux dont on se moque; ou, pour me servir d'autres termes, de ce plaisir qu'on goûte fondé sur quelque excellence que nous découvrons en nous-mêmes, lorsque nous voyons les foiblesses d'un autre, ou que nous réfléchissons sur nos anciennes bévuës. Il semble que ceci soit vrai dans la plupart des Cas, & l'on remarque d'ordinaire que les Personnes les plus vaines sont les plus sujettes à cette Passion.

J'ai lu un Sermon, fait par un Religieux de l'Eglise *Romaine*, sur ces paroles de l'ECCLESIASTE, † *J'ai dit touchant le ris, il est insensé; & touchant la joie, de quoi sert elle?* Il y pose comme un Dogme fondamental, que le Ris est une suite du Péché originel, & qu'ADAM ne pouvoit pas rire avant sa chûte.

Le Ris, pendant qu'il dure, débande & relâche l'Esprit, diminuë la vigueur de ses facultés, & dissout en quelque maniére toutes les puissances de l'Ame. C'est à cause de cela même qu'on peut le regarder comme une foiblesse attachée à la Nature Humaine. Mais si l'on tournoit les yeux sur le fréquent secours que nous en recevons, lorsqu'il dissipe le chagrin qui nous abbat & qu'il nous rem- plit

* Voïez Tome I. Disc. XXXV. p. 223.

† Chap. II. 2.

plit d'une joie subite, on prendroit bien garde à ne pas devenir trop insensible à un si doux plaisir de la vie.

Le talent de tourner les Hommes en ridicule & de les exposer à la risée de ceux avec qui l'on se trouve, est la marque d'un petit Génie, sans honneur & sans élévation. Un jeune homme de cette trempe se met par-là hors d'état de faire jamais aucun progrès. Chacun a son foible, & les Caractéres les plus brillans ont souvent les plus grandes taches. Mais y a-t-il rien de plus absurde, que de négliger toutes les belles qualités d'un Homme, pour ne relever que ses défauts; d'avoir plus d'égard à ses Vices qu'à ses Vertus; & de l'employer à servir de jouet aux autres, plutôt que de le prendre pour notre Modéle?

Aussi voyons-nous que les Personnes les plus adonnées à la Raillerie, sont fort habiles à découvrir le foible des autres; quoiqu'elles ne possédent elles-mêmes aucune bonne qualité qui les distingue du Commun. En effet, si l'on trouve de fameux critiques, qui n'ont jamais écrit une ligne de bon sens; on peut dire qu'il y a d'admirables Bouffons, qui badinent sur tous les défauts d'autrui, sans être parés de la moindre Vertu. De-là vient que ces petits Génies pleins de malice gagnent souvent de la réputation dans l'esprit du Vulgaire, & qu'ils s'élévent au dessus des Personnes d'un caractére infiniment plus louable.

Si la Raillerie servoit à bannir le Vice

& la Folie du monde, elle pourroit être de quelque usage dans la Société Civile; mais, au lieu de cela, on l'emploie d'ordinaire à se moquer du Bon sens & de la Vertu, & à combattre ce qu'il y a de plus saint, de plus respectable, & de plus digne de nos éloges.

Nous pouvons remarquer ici que, dans les premiers Ages du Monde, au tems de ces Héros, de ces Ames grandes & généreuses, qui étoient les Chefs-d'œuvre de la Nature Humaine, les Hommes ne se distinguoient que par une noble simplicité de mœurs, & que tous ces petits agrémens de la Conversation, qu'on affecte tant aujourd'hui, leur étoient inconnus. Ce n'est pas tout: quoi que nous n'approchions pas des Anciens à l'égard de la Poësie, de la Peinture, de l'Art Oratoire, de l'Histoire, de l'Architecture, de tous les Arts libéraux, & des Sciences, qui dépendent plus du Génie que de l'Expérience, nous les surpassons de beaucoup en Plaisanterie, en Burlesque, & dans toutes les maniéres triviales de tourner les Hommes & les choses en ridicule. Nous trouvons plus de Badinage chez les Modernes, mais plus de bon Sens parmi les Anciens.

Les deux sortes d'Ecrits, où la Raillerie est en vogue, sont la Comédie & le Burlesque. La premiére turlupine les Hommes en les caractérisant au naturel, & l'autre en ce qu'elle les dépeint tout différens d'eux-mêmes. Il y a ainsi un double

ble

ble Burlesque, dont l'un représente les Personnes du plus bas étage comme des Héros, & l'autre fait parler & agir les Hommes les plus illustres, comme s'ils étoient de la lie du Peuple. DON QUICHOTE est un exemple du premier, & les Dieux de LUCIEN en fournissent un du second. Les Critiques disputent entre eux, pour savoir si la Poësie burlesque est plus coulante en Vers Héroïques, comme ceux de * la *Pharmacopée*, ou en petits Vers mal-rimés, comme ceux de HUDIBRAS. Pour moi, il me semble que dans le Poëme où le Faquin doit être exalté, les Vers Héroïques sont les plus propres; mais là où le Faquin doit être dégradé, la petite Rimaille sied beaucoup mieux.

Si HUDIBRAS, avec tout l'esprit & l'enjoûment qu'il a, avoit paru en Vers Alexandrins, il auroit infiniment meilleure grace qu'il ne peut avoir aujourd'hui, quoique la plupart de ses Lecteurs soient si charmés de ses † doubles rimes, qu'il n'y en aura guéres, à ce que je crois, qui soient de mon opinion à cet égard.

Je remarquerai, pour conclusion, que le Ris, attribué aux Campagnes & aux Prairies verdoyantes, ou aux Arbres couverts

* Poëme Satyrique contre les Médecins de *Londres*, publié, il y a une vingtaine d'années, par le Dr. *Garth*. Voyez ce qu'on dit de ce Poëme dans une Dissertation sur la Poësie Angloise insérée dans le *Journal Litt.* Tom. IX. Part. I. p. 175.

† Voyez la Note qui est au bas de la p. 309. du I. Tome de la 2e. Edition.

verts de fleurs, est la seule Métaphore, autant que je puis m'en souvenir, qui se trouve dans toutes les Langues, si vous en exceptez celle du Feu & des Flammes, sur le chapitre de l'Amour. C'est une preuve que le Ris paroît à tous les Hommes quelque chose de beau & d'agréable. C'est aussi pour cela qu'HOMERE donne à VENUS une épithéte, qui signifie * *celle qui aime à rire*, & qu'HORACE nous la représente comme la Déesse qui se plaît au milieu des Ris.

C.

* Φιλομμειδής.

XXX. DISCOURS.

Σεμνὸς ἔρως ἀρετῆς ὁ δὲ Κυπρίδος αἶσχος ὀφέλλει. PHOCYL.

L'Amour de la Vertu est bienséant, mais celui de VENUS *cause de la honte.*

Exemple d'une Dame qui aime les DIVERTISSEMENS de la Ville, & celui d'une autre qui se plaît à la CAMPAGNE avec son MARI.

LOrsque je considére les fausses impressions que la plupart des gens reçoivent, il n'y en a point qui me choque davantage, que cette Humeur badine & folâtre que plusieurs jeunes Dames affectent, à la honte de leur Caractére, & au péril de se rendre malheureuses pour toute la vie. La Lettre suivante nous donne un Exemple fort naïf de ce mauvais tour d'Esprit, & la Réponse nous dépeint au juste le Caractére opposé.

Ma chére HENRIETTE,

„ Il faut avouer que vous avez bien
„ changé, & que vous êtes devenuë tout
„ autre que vous n'étiez. Est-il possible
„ que vous soyez métamorphosée à un
„ tel point, & que vous ayez renoncé à
„ tous les agrémens & à tous les plaisirs
„ du monde? C'est donc s'enterrer tout
„ en vie que de se marier? Pour moi,
„ j'aimerois autant qu'on m'enfermât
„ dans le Tombeau de mes Ancêtres
„ pour y converser avec leurs Ombres,
„ que d'être amenée à la Campagne dans
„ un vieux Château, réduite à m'entretenir
„ avec un Epoux frugal, & une Femme
„ de chambre mal-adroite. Je m'imagi-
„ ne que, pour la variété, vous allez
„ voir quelquefois l'Epouse de Mr. le
„ Curé de la Paroisse, qui vous reçoit
„ en Robe de cérémonie, & qui vous a
„ sans doute déjà donné quantité de
„ bonnes Recettes, pour faire des On-
„ guens, des Potions, des Syrops & des
„ Cataplasmes, aussi bien que pour dis-
„ tiller des Eaux cordiales.

„ Charmante Solitude! agréable Re-
„ traite! Mais vous avez beau me vou-
„ loir persuader qu'il y a de la douceur,
„ & qu'elle est toute autre que je ne l'ai
„ dépeinte; je ne vous l'envie pas, ma
„ chére Enfant, & je crains même que
„ vous n'ayez le Cerveau rempli d'idées
„ Romanesques. Au bout de six Mois
„ de Mariage, vous entendre parler d'A-

„ mour

„ mour, & des plaisirs de la Campagne, „ n'y a-t-il pas là un peu d'extravagance ? „ On croiroit, à lire vos descriptions, „ que vous menez la vie des Deux *Silvains*, & que vous fréquentez les Allées „ de quelque Paradis terrestre, aussi bien „ que le premier heureux couple de l'Univers. Croyez-moi, laissez-là toutes „ ces chiméres, & venez ici pour jouïr „ de la vie & parler comme le reste des „ Humains. D'ailleurs, en qualité de „ bonne Amie, qui s'intéresse à votre réputation, je voudrois vous donner quelque petit avis pour la premiére fois „ que vous paroîtrez en Ville sur le pié de „ Femme mariée. Il y a peut-être de l'effronterie à vouloir conseiller une Matrone, mais j'ai si grand' peur que vous „ ne fassiez une sotte figure avec votre „ Amour conjugal, que je ne saurois „ m'empêcher de vous avertir que vous „ ne devez jamais paroître dans aucun „ Lieu public avec votre Epoux, ni vous „ promener ensemble dans le Parc de *St. Jaques*. Si l'on vous voit en Carosse „ avec lui faire le tour dans *Hide-Parck*, „ vous êtes perduë sans ressource; vous „ ne devez pas non plus prendre garde „ l'un à l'autre, soit à la Comédie ou à „ l'Opéra, si vous ne voulez qu'on se „ moque de vous, & qu'on vous donne „ l'épithéte de l'heureux Couple agréablement uni sous le joug du Mariage. „ D'un autre côté, vous devez suivre „ l'exemple d'une de nos Amies, qui est

„ la

„ la Femme la plus dégagée & la plus
„ à la Mode, que nous ayons; à peine
„ la voit-on jamais avec son Epoux, &
„ lorsqu'ils se trouvent par hazard dans
„ le même lieu, vous diriez qu'ils ne se
„ connoissent pas: Elle ne le nomme
„ jamais en son absence, & ne permet
„ pas qu'il fasse le sujet de la Conver-
„ sation, où elle préside. Je me flat-
„ te ainsi que vous prendrez cette Da-
„ me pour votre Modéle & que vous
„ n'aurez pas la sottise de vous imaginer
„ que PORCIA, SABINE & les Fem-
„ mes *Romaines* sont de plus beaux Exem-
„ ples. Je souhaite du moins qu'il ne vous
„ entre jamais dans la pensée de les imi-
„ ter, & de vous produire avec l'habit
„ & les airs d'une Matrone *Romaine*. Vous
„ servez déjà d'amusement à Mademoi-
„ selle MODET, lorsqu'elle donne du Thé
„ à ses Amies: Elle vous a toujours pris,
„ à ce qu'elle dit, pour une Person-
„ ne fort discréte & d'une prudence ad-
„ mirable pour la conduite d'un Ménage;
„ elle meurt d'envie de voir cet air grave
„ & sérieux que le Mariage vous a im-
„ primé sur le front; mais elle ne vous
„ pardonnera jamais de nous avoir enle-
„ vé un Homme aussi galant que BELLA-
„ MOUR, & d'en avoir fait un honnête
„ Mari. C'est-là sans doute un péché ir-
„ rémissible. Quoi qu'il en soit, nous en-
„ vions toutes votre bonheur, & je suis
„ plus qu'aucune des autres, &c.

LYDIE.

RE-

REPONSE.

„ Je vous prie, ma bonne Dame, de „ ne vous embarrasser pas de ma con- „ duite à la Ville; je ne fréquenterai point „ les Lieux publics, & l'on ne me ver- „ ra pas chez les Personnes où le Ca- „ ractére d'une Femme modeste est ridi- „ cule. Vous avez beau railler sur le Ma- „ riage, ce n'est que pure hypocrisie; „ vous, & toutes les jeunes Demoiselles „ de votre connoissance, ne vous montrez „ que pour gagner le cœur de quelque „ Homme de mérite, & lui sacrifier vos „ charmes & votre fortune. Il n'y a point „ d'indécence à faire cet aveu; le dessein „ est honnête, & toute votre affectation „ ne le déguisera jamais.

„ Je suis mariée, & je n'ai autre cho- „ se en tête que de plaire à mon Epoux; „ je l'aime, & il est l'unique but de tous „ mes soins: si je m'ajuste, c'est en sa „ faveur; & si je lis un Poëme ou une „ Comédie, c'est pour être en état de „ converser avec lui d'une maniére qui „ lui soit agréable. Il est presque le cen- „ tre de mes Dévotions, & la moitié de „ mes Priéres se terminent à demander „ son Bonheur. J'aime à parler de lui, „ & toutes les fois qu'on le nomme, je „ sens un certain plaisir & une douce é- „ motion, que je ne saurois exprimer. „ En qualité de votre Amie, je vous sou- „ haite un heureux établissement; mais

„ je suis fâchée de voir, par le style dont
„ vous m'avez écrit, qu'il y a une trou-
„ pe de jeunes Demoiselles, qui se pi-
„ quent de railler de tout ce qui est bon,
„ honnête & conforme aux Loix de la
„ bienséance. Le Mariage & les Ecclé-
„ siastiques servent de Lieux communs
„ à la froide raillerie des petits Esprits
„ & des Ignorans. Du reste, j'ai appris
„ bien des choses de l'Epouse de Mr. le
„ Curé, sur laquelle il vous plaît d'exer-
„ cer votre humeur badine. C'est une
„ Femme discréte, spirituelle, agréable
„ & pieuse; je voudrois que vous & Ma-
„ demoiselle MODET lui tombassiez en-
„ tre les mains, vous verriez de quelle
„ maniére elle vous releveroit, si vous
„ vous donniez un peu trop de liberté
„ avec elle; je vous réponds qu'elle vous
„ feroit si bien rougir de honte, que vos
„ charmes en disparoîtroient. A l'égard
„ de Mr. le Curé, Madame, il honore
„ souvent mon Epoux de ses visites, &
„ il est d'une conversation si douce & si
„ instructive, qu'il lui fait passer des heu-
„ res bien agréables, même en son ab-
„ sence, lorsque mon cher Maître est
„ seul à méditer dans son Cabinet, & que
„ je n'y suis pas admise. C'est-là, ma bon-
„ ne Amie, un plaisir qui durera, lorsque
„ les Beautés & leurs fades Courtisans,
„ qui leur servent de Modéles, se trouve-
„ ront ridicules dans leur vieillesse & hors
„ d'état d'en revenir jamais. Je suis, *&c.*

MARIE DE LA MAISON.

Mr.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je vous accuſerai de n'avoir pas la
„ moindre humanité, & de n'être jamais
„ ſérieux dans tout ce que vous nous di-
„ tes de bon ſur le chapitre de la Mora-
„ le, ſi vous ne m'envoyez une Réponſe
„ cathégorique à ma demande. Voici en
„ peu de mots de quoi il s'agit. Il y a
„ quelques jours que je vis à la Comédie
„ une jeune & belle Demoiſelle, qui étoit
„ aſſiſe devant moi, ſur laquelle j'attachai
„ les yeux, ſans pouvoir les en détour-
„ ner, & qui ne poſſéde aucun Bien, à
„ ce que j'ai ouï dire depuis. Je me per-
„ drois de réputation, & je paſſerois pour
„ l'homme du monde le plus imprudent,
„ ſi je me mariois avec elle; quoique je
„ ſache d'ailleurs qu'elle a tant de Vertu,
„ qu'on ne ſauroit l'obtenir que par cet-
„ te voie. Malgré tout cela, mon eſprit
„ en eſt toujours ſi plein, que je ſuis en
„ danger de faire quelque extravagance,
„ ſi vous ne donnez au-plutôt vos bons
„ avis à celui qui eſt, *&c.*

REPONSE.

Je ſuis bien fâché, mon cher Correſpondant, de votre impatience, & de ne pouvoir répondre à votre demande que par celle-ci: Voudriez-vous vous marier pour plaire aux autres, ou à vous-même?

T.

XXXI. DIS-

XXXI. DISCOURS.

Laudis amore tumes? sunt certe piacula, quæ te
Ter purè lecto poterunt recreare libello.

HOR. L. I. Ep. I. 36.

Es-tu bouffi de l'amour des louanges? lis deux ou trois fois certains Livres, & lis-les avec un esprit desintéressé, tu y trouveras de quoi adoucir ton mal.

Du bon & du mauvais usage des PASSIONS; en particulier de l'AMBITION, que Dieu a mis dans le cœur des Hommes.

A considérer l'Ame, par une idée abstraite, dépouillée de ses passions, elle est d'une nature lâche & paresseuse, lente dans ses projets & molle dans l'exécution. Desorte que les Passions servent à la remuer, à la faire agir, à éveiller l'Entendement, à fortifier la Volonté, & à rendre tout l'homme vigoureux & attentif dans la poursuite des desseins. Si c'est le but des Passions en général, c'est en particulier celui de l'Ambition, qui engage l'Ame à des entreprises capables d'acquérir de l'honneur & de la réputation à celui qui les fait. Mais si l'on réfléchit bien là-dessus, on trouvera que la Providence a mis cette Passion dans le cœur des Hommes pour de plus grandes vuës.

Il étoit nécessaire, pour le bien de la Société, qu'on inventât les Arts & les Sciences, qu'on écrivît des Livres là-dessus pour les transmettre à la postérité, & que

que les Nations fussent soumises à quelque Gouvernement & civilisées. Mais puisque les simples motifs légitimes, capables d'engager à ces recherches ou à d'autres pareilles, ne pouvoient influer que sur les Ames nobles & vertueuses, on n'auroit fait alors que peu de progrès à tous ces égards, s'il n'y avoit eu quelque principe d'action commun à tous les Hommes. Ce principe est l'Ambition ou le Désir de la gloire, qui empêche que les beaux talens ne soient enfouïs & ne deviennent inutiles au Public; qui trahit, pour ainsi dire, les Vicieux même, & qui les porte, malgré leur répugnance naturelle, à des Exploits dignes de tous nos éloges. On peut remarquer d'ailleurs que les plus grands Génies sont les plus sensibles à la gloire, & que les petits Esprits en sont moins touchés, soit que cela vienne du sentiment intérieur qu'un Homme a de l'incapacité où il est d'y pouvoir jamais atteindre, ou d'un manque d'étendue d'esprit qui l'empêche de courir après un Bien qui ne se rapporte pas immédiatement à son intérêt ou à sa commodité, ou enfin de ce que la Providence ne l'a pas voulu assujettir à une Passion qui seroit inutile au monde, & qui le tourmenteroit lui-même.

Si ce désir n'étoit pas fort violent, la difficulté qu'il y a d'acquérir de la gloire, & le danger où l'on est de la perdre, après l'avoir obtenuë, suffiroit pour détourner les Hommes d'une poursuite si vaine.

Com-

Combien peu y en a-t-il qui ayent des talens propres à se faire admirer, & à se distinguer du reste du Genre-Humain? La Providence nous met presque tous à niveau les uns des autres, & observe une espéce d'égalité dans la distribution de ses faveurs à notre égard. Si elle nous accorde un beau talent, elle nous en laisse manquer de quelques autres; & il semble qu'elle cherche plutôt à nous mettre en état de faire valoir ce talent unique, qu'à nous perfectionner en toutes choses.

Entre ceux-là mêmes qui sont les plus favorisés de la Nature & que l'Education a le mieux polis, combien peu y en a-t-il dont les belles qualités ne soient pas obscurcies par l'ignorance, les préjugés, ou l'envie des autres? La plupart des Hommes ne sauroient distinguer une Action noble & généreuse d'une autre qui est basse; ou ils l'attribuent à quelque indigne motif, ou ils la chargent de fausses couleurs, ou ils y donnent un mauvais tour.

On peut remarquer aussi que ceux qui courent le plus après la Gloire, & qui en sont le plus avides, ne l'obtiennent pas souvent; tout au rebours de ce que SALUSTE nous dit de CATON, * *qui en acquéroit davantage, moins il la recherchoit.*

Ces envieux trouvent un plaisir malin à croiser nos inclinations, & à nous frustrer de ce que nous souhaitons avec le plus d'ar-

* Quò minus gloriam petebat, eò magis illum adsequebatur.

d'ardeur. Lors donc qu'ils apperçoivent en quelqu'un le désir de la gloire, qui ne sauroit presque se cacher, ils deviennent réservés dans leurs éloges, ils lui envient la joie secrette qu'il peut recevoir d'un applaudissement, & ils comptent que le bien qu'ils en disent, est plutôt une civilité rendue à sa personne, qu'un tribut dû à son mérite. Il y en a d'autres qui n'ont pas tant de malice, mais qui n'aiment pas à louer un Homme trop prévenu en sa faveur, de crainte qu'il ne s'enorgueillît, & qu'il ne s'élevât trop au-dessus d'eux.

Ce n'est pas tout, le désir de la gloire engage d'ordinaire l'Ambitieux à commettre certaines indécences, qui servent à diminuer sa réputation. Il craint toujours de perdre le fruit de quelqu'une de ses démarches, qu'elles ne soient ignorées du Public, ou qu'on ne les représente à son desavantage. C'est ce qui l'entraîne souvent à se louer lui-même, & à faire un vain récit de ses belles prouesses: son discours panche toujours d'un certain côté, & sur quelque sujet qu'il roule, il tend, d'une maniére indirecte, ou à médire des autres, ou à se donner de l'encens. La Vanité, qui est le foible naturel de l'Ambitieux, l'expose au secret mépris & à la risée des personnes qu'il fréquente, & ruïne le caractére qu'il cherche à soutenir avec tant d'industrie. Du moins, quelque glorieuses que soient ses actions, elles perdent tout leur lustre d'abord qu'il les étale lui-même, & qu'il les veut exposer

au

au grand jour. Comme le monde est plus porté à blâmer qu'à donner des éloges, il risque de voir son orgueil censuré, pendant qu'on oubliera ses exploits.

D'ailleurs ce désir de la gloire marque une petitesse d'esprit & quelque imperfection dans le Caractére le plus sublime. Une véritable grandeur d'Ame regarde avec un généreux mépris les censures & les applaudissemens de la Multitude, & met un Homme au-dessus de tout le bien ou le mal qu'on peut dire de lui. C'est pour cela que nous avons du respect & de la vénération pour un Héros, qui semblable à ces Corps lumineux qui roulent sur nos têtes, mene une vie illustre & réguliére, sans avoir aucun égard à la bonne ou à la mauvaise opinion qu'on a de sa conduite, à nos louanges ou à nos reproches. C'est ainsi tout au contraire que, pour ternir l'éclat de quelque action, on l'attribue à un principe d'orgueil & de vaine-gloire. On peut dire même que ce Jugement n'est pas mal-fondé, puisque ce n'est pas la marque d'un Esprit noble & généreux d'être animé à une belle action par un tel motif; au-lieu d'y être engagé par un principe d'amour en faveur du Genre-Humain, ou pour la gloire de notre Créateur.

Ainsi la bonne Renommée est difficile à obtenir pour tout le monde, mais surtout pour ceux qui la recherchent avec empressement, puisque la plupart des

Hommes ont assez de malice ou de prudence, pour ne vouloir pas flatter l'orgueil de l'Ambitieux, que ce désir même de la gloire lui fait commettre des indécences qui diminuent sa réputation, & qu'il passe pour un foible dans les Caractéres les plus distingués.

Enfin la Renommée se perd aussi facilement, qu'on a de peine à l'acquérir, mais ce sera le sujet d'un autre Discours.

C.

XXXII. DISCOURS.

Φήμη γάρ τε κακὴ πέλεται, κούφη μὲν ἀεῖραι Ρεῖα μάλ', ἀργαλέη δὲ φέρειν.

HESIOD. Opera & Dies. v. 761.

On s'attire aussi facilement une mauvaise réputation, qu'elle est rude à supporter & qu'il est difficile de la perdre.

De la MEDISANCE & de l'envie d'acquérir une grande REPUTATION.

IL y a différentes passions & divers tours d'Esprit, qui nous portent naturellement à ravaler le mérite d'une Personne qui commence à gagner l'estime du monde. Tous ceux qui ont paru sur la Scéne avec les mêmes avantages, & qu'on lui égaloit d'abord, s'imaginent que sa haute réputation leur reproche leur peu de mérite: C'est ce qui les anime à fouiller dans ses actions passées, à découvrir ce qu'ils y trouvent de scandaleux, & à diminuer le prix

prix de ses Exploits, afin qu'il ne s'éléve pas au-dessus de leur niveau. La même raison excite l'envie de ceux qui étoient autrefois ses Supérieurs, qui croient que leur mérite en souffre, si un autre les dévance dans le chemin de la Gloire; & c'est pour cela qu'ils s'efforcent de ternir sa réputation, dans l'espérance de se mieux conserver celle qu'ils ont acquise. Ceux qui étoient d'abord ses égaux lui portent envie & le diffament, parce qu'il est devenu aujourd'hui leur Supérieur; & ceux qui étoient auparavant ses Supérieurs, en usent de-même envers lui, parce qu'il est devenu leur égal.

Ajoûtez à ceci qu'un Homme qui s'est acquis une réputation extraordinaire, s'attire les yeux d'une foule de gens, qui l'examinent à la rigueur, qui l'envisagent de tous côtés, & qui se félicitent de le pouvoir regarder par quelque endroit desavantageux. Il y en a même plusieurs qui aiment à s'opposer au bruit de la Renommée, & à divulguer les foibles d'un Caractére sublime. Ils répandent leurs malignes découvertes avec un orgueil secret, & ils s'applaudissent d'avoir mieux approfondi que les autres l'objet de leur envie, d'y avoir remarqué ce qui avoit échappé à la pénétration des plus clair-voyans, & d'avoir trouvé un défaut dans celui que tout le monde admire. Il y en a d'autres qui publient les infirmités d'un Homme illustre avec d'autant plus de joye, qu'ils s'en croient eux-mêmes exempts, qu'ils se

 louent

louent par-là d'une maniére indirecte, & qu'ils se font une espéce de vanité de lui être supérieurs à quelque égard. Que dis-je? Il arrive souvent que ceux qui sont les plus entichés des mêmes vices, sont les premiers à les publier, soit qu'ils se flattent qu'un tel Exemple peut leur servir d'excuse, & qu'ils s'estiment heureux de lui ressembler par quelque endroit, quoique digne de blâme. Si tous ces ressorts cachés qui mettent en jeu la Médisance, viennent à manquer, la forte envie de paroître Spirituel engage bien des fois un Homme à noircir la réputation la mieux établie, & à la sacrifier au divertissement & à la joye de ceux qui l'environnent. Un Ecrit Satirique, ou un Libelle, contre une Personne de la trempe ordinaire, n'est jamais reçu avec cette approbation qu'il trouve, lorsqu'il attaque un mérite distingué qui domine sur tous les autres. Je ne sais si cela vient de ce que nous croyons qu'il y a plus d'art & de génie à tourner en ridicule un Homme dont le caractére sembloit le devoir mettre à l'abri d'une pareille insulte, ou de ce que, par un esprit de secrette vengeance, nous goûtons du plaisir à le voir humilié, & reduit, pour ainsi dire, à notre niveau.

Nous voyons, par ce petit détail, qu'il y a un nombre infini de motifs cachés, qui portent à la Médisance, & que le Héros est environné d'une foule d'Espions malins, qui observent de près toutes ses démarches & qui découvrent d'autant plu-

tôt son foible, qu'il ne sauroit être toujours sur ses gardes. D'ailleurs on remarque en général, que plus on approche de sa personne, plus l'admiration, qu'on avoit pour lui, diminuë, & qu'on ne fait guéres son éloge, qu'il ne soit accompagné d'une liste de ses défauts. Cela vient peut-être de ce que la moindre petite bevuë est plus sensible en lui qu'en tout autre, parce qu'elle ne quadre pas avec le reste de sa conduite: ou de ce qu'il n'est pas au pouvoir d'un Homme d'être attentif à ce qu'il y a d'essentiel dans la vie, & de penser en même tems à toutes les petites circonstances qui l'environnent, ou de ce que le même tour d'esprit, comme nous l'avons déjà vu, qui excite le désir de la gloire, engage à certains faux pas & à des inadvertences, dont les Personnes d'une autre humeur seroient incapables.

Après tout, il faut avouër qu'un Mérite supérieur dissipe souvent tous ces petits nuages qui avoient d'abord obscurci sa réputation; mais si, par un désir mal entendu de la gloire, ou par une foiblesse attachée à la Nature Humaine, on fait quelque démarche qui combat les devoirs les plus essentiels de la Vie, alors tous les Projets ambitieux tombent en ruïne & s'évanouïssent. Les petites taches peuvent s'effacer & disparoître au milieu de l'éclat qui les environne; mais une tache qui pénétre jusques au fond, répand son ombre sur toutes les autres beautés & obscurcit tout le caractére. Quelle difficulté n'y a-t-il donc pas à

à conserver une grande réputation, puisque celui qui la posséde est sujet à tant de petites foiblesses qui contribuent à la diminuer; puisque ceux qui étoient ses Supérieurs ou ses Egaux sont si industrieux à les découvrir, à les aggraver & à les répandre; puisqu'il est en bute à la malice de ceux qui veulent faire éclater leur discernement ou leur esprit, soit qu'ils se trouvent coupables ou exempts des mêmes défauts qu'il a?

Mais quand les autres n'auroient aucun de ces motifs pour critiquer un Homme fameux, ou que lui-même n'auroit aucun de ces foibles, avec tout cela il auroit beaucoup de peine à maintenir sa réputation dans tout son éclat. Il faut qu'il la soutienne par une suite continuelle de glorieux exploits. Du moins, d'abord qu'elle s'arrête, elle tombe, pour ainsi dire, en défaillance & s'évanouit. L'admiration n'est pas de longue durée, elle se relâche presque aussitôt qu'elle se familiarise avec son objet, & vient à s'éteindre, si elle n'est entretenuë tous les jours par de nouveaux miracles. D'ailleurs, quelque extraordinaires & surprenantes que soient les actions d'un Homme célébre, elles ont ce desavantage, qu'on n'en attendoit pas moins de lui; & que, si elles se trouvent un peu au-dessous de l'idée qu'on s'en étoit faite, au-lieu qu'elles serviroient à relever la gloire d'un autre, elles contribuent à ternir la sienne.

Il semble qu'on devroit goûter un plaisir

sir

fir bien doux à jouïr de la Gloire, puisque, malgré toutes ces idées mortifiantes, il se trouve des gens qui se hazardent à la poursuivre; mais si l'on examinoit la petitesse du Bonheur qui accompagne un grand Nom, & les inquiétudes infinies dont l'esprit de l'Ambitieux qui recherche un pareil nom est agité, on seroit bien plus étonné de voir qu'il y ait tant d'Avanturiers qui courent après cette Idole.

L'Ambition excite dans le cœur une foule de pensées tumultueuses, qui l'enflamment & qui le tourmentent; elle poursuit un Bien imaginaire, qui ne peut l'assouvir ni la calmer. La jouïssance de la plupart des choses que nous souhaitons, remplit les désirs du Sens qui leur est propre & satisfait pour quelque tems son appétit: mais la Gloire est un Bien si éloigné de notre état, qu'il n'y a point de faculté dans l'Ame qui y réponde, ni aucun organe dans le Corps qui puisse y trouver du goût; en un mot, c'est un objet que l'on désire & dont on ne sauroit jouïr. Si elle donne quelque plaisir, c'est un plaisir mêlé de trouble & d'inquiétude, & bien loin d'appaiser la soif qu'elle excite, elle ne sert qu'à la redoubler. En effet, où sont les Ambitieux, qui ayent jamais obtenu toute la gloire qu'ils souhaitent, & qui après avoir acquis une haute réputation, ne cherchent encore à l'étendre davantage? Il n'y a rien, dans le Caractére de CESAR, qui me donne une plus grande idée de son mérite, que le Mot que CICERON lui attribue, & qu'il avoit

ſouvent à la bouche, lorſqu'il s'entretenoit avec ſes Amis, je veux dire, * *Qu'il avoit jouï aſſez longtems de la vie, & acquis aſſez de gloire, pour être ſatisfait de l'une & de l'autre.* Il y a bien des gens à la vérité, qui dégoûtés par le mauvais ſuccès de leur entrepriſe, ou le peu de plaiſir que la jouïſſance leur donne, ou le froid naturel à la Vieilleſſe, ou mieux inſtruits par une longue expérience, renoncent à la pourſuite de ce Bonheur chimérique; mais on n'en voit guéres qui ſoient pleinement ſatisfaits de le poſſéder.

D'ailleurs, ſi la jouïſſance de la Gloire eſt incapable de nous procurer une entiére ſatisfaction; le déſir que nous avons pour elle, nous expoſe à une infinité d'embarras & de chagrins, dont ceux qui ne la recherchent pas avec la même ardeur, ſe trouvent exempts. Combien de fois l'Ambitieux n'eſt-il pas déconcerté & abattu, s'il ne reçoit pas les éloges qu'il attendoit? Combien de fois n'eſt-il pas mortifié des éloges mêmes qu'on lui donne, s'ils ne l'encenſent pas autant qu'il croit le mériter? ce qui n'arrive guéres à moins que la Flatterie ne s'en mêle, puisque les autres n'ont pas ſi bonne opinion de nous que nous en avons nous mêmes. Si l'Ambitieux eſt ſi choqué de certains éloges, comment pourra-t-il ſoutenir les reproches & les médiſances? Car le même tour

* Se ſatis vel ad Naturam, vel ad Gloriam vixiſſe.

tour d'esprit qui lui fait souhaiter les uns, le rend ennemi mortel des autres. Ne peut-on donc pas dire que son Bonheur se réduit à très-peu de chose, puisqu'il le met ainsi à la discrétion de tout le monde; qu'il le fait dépendre du bien ou du mal qu'on dit de lui, qu'il laisse au pouvoir de toute méchante Langue de le plonger lui-même dans un accès de mélancolie, de lui ravir sa tranquillité naturelle; puis surtout qu'on est plus disposé en général à censurer qu'à louer, & qu'il est lui-même entiché de plus de Vices qu'il n'a de Vertus?

Ce n'est pas tout: l'Ambitieux est plus sensible à la perte de sa gloire, qu'à la douceur de la posséder. Quoique la présence de ce Bien chimérique ne puisse pas nous rendre heureux, sa privation peut faire notre malheur; parce que, dans la jouissance d'un Objet, nous ne trouvons que ce degré de plaisir qu'il peut nous donner; au-lieu que, dans sa perte, notre chagrin n'est pas proportionné à sa valeur intrinséque, mais à celle que notre Imagination lui prête.

En un mot, le désir de la gloire est plutôt enflammé que satisfait, & de quelque maniére que la chose tourne, qu'il ait un bon ou un mauvais succès, il cause mille inquiétudes à l'Esprit. La jouissance de ce Bien n'est accompagné que d'un plaisir fort mince; mais sa perte ou son absence nous expose à de vives douleurs, outre l'incertitude où l'on est de l'obtenir, puisqu'il dé-

 pend

pend toujours de la volonté des autres. Leurs censures nous affligent, leur silence nous abbat, & leurs éloges même servent quelquefois à nous humilier.

C.

XXXIII. DISCOURS.

—— —— —— —— Οὐχ' εὕδει Διὸς
Ὀφθαλμὸς ἐγγὺς δ' ἐςι καὶ παρὼν πόνῳ.

Auct. incert. ex STOB.

JUPITER *ne dort pas; mais il veille sur la conduite des Hommes, & il encourage leur industrie.*

Le désir de la Gloire s'oppose à notre véritable BONHEUR.

POUR ne pas m'égarer dans un sujet d'une aussi grande étenduë que celui de la Gloire, j'en ai traité avec quelque ordre & une espéce de méthode. J'ai d'abord envisagé les raisons que la Providence peut avoir eues, lorsqu'elle a mis ce principe dans nos Ames. J'ai fait voir ensuite, par diverses réflexions, que la Gloire est aussi difficile à obtenir, qu'il est aisé de la perdre; qu'elle ne donne à l'Ambitieux qu'un très-petit Bonheur, & qu'elle lui cause une infinité d'embarras & d'inquiétudes. Je vais montrer en dernier lieu, qu'elle nous empêche d'arriver à un certain But, auquel nous pouvons atteindre, & qui est accompagné d'une entiére satisfaction. Il est presque inu-

inutile d'avertir que je veux parler de ce Bonheur, qui nous est réservé dans une autre Vie, que chacun a les moyens de se procurer, & qui nous comblera d'une joye inénarrable pour toute l'éternité.

J'avance donc que la poursuite de la Gloire nous empêche d'arriver à cette grande Fin, & cela pour ces trois raisons, qui me paroissent convaincantes.

1. Parce qu'un violent désir d'acquérir de la Gloire fait naître quantité de méchantes habitudes dans l'esprit.

2. Parce que plusieurs de ces actions, qui servent à l'obtenir, n'ont aucun rapport avec le Bonheur éternel, que nous devons avoir toujours en vue.

3. Parce que, supposé que les mêmes actions tendissent à l'une & à l'autre de ces deux fins, elles ne contribueroient jamais à nous rendre participans de ce dernier Bonheur, si elles venoient du désir de la première.

Ceux qui sont accoutumés à réfléchir sur la Morale, & qui connoissent le cœur humain, ne peuvent que sentir l'évidence de ces trois Propositions. Desorte que je n'insisterai pas davantage là-dessus, & que je passerai à un autre Point de la même nature, qui nous fournira des pensées moins communes.

Il me semble qu'on peut inférer naturellement de ce que je viens d'établir, que c'est la plus haute de toutes les folies de chercher l'approbation ou l'estime d'aucun Etre, que de celui qui est l'Arbitre

ſuprême de l'Univers, & cela pour ces deux raiſons ; 1. parce qu'il n'y a que lui ſeul qui puiſſe faire de nous un jugement équitable, & nous eſtimer à proportion de nos mérites ; 2. parce que l'eſtime ou l'aveu de tout autre ne ſauroit jamais nous procurer aucun avantage de conſéquence.

Je dis en premier lieu qu'aucun Etre, ſi vous en exceptez Dieu ſeul, ne peut former de nous un jugement exact, & nous eſtimer ce que nous valons. En effet, les autres Hommes ne voient que l'écorce, pour ainſi dire, de nos actions & notre conduite apparente ; ce qui ne ſuffit pas pour leur donner une juſte idée de ce que nous ſommes, ni bâtir là-deſſus un jugement ſolide. Il y a pluſieurs Vertus qui ne ſe montrent point au dehors : il y a diverſes Perfections cachées dans l'Ame d'un Homme de bien, qui ſervent d'un grand ornement à la Nature Humaine, quoiqu'inviſibles aux yeux des autres ; elles agiſſent en ſecret, ſans bruit & ſans éclat, & ne ſont apperçues que par celui qui ſonde les cœurs & les reins. Quelles démarches peuvent exprimer l'innocence & la régularité de ſes penſées, qui l'épurent & le ſanctifient à tous égards ? Ce repos intérieur & ce contentement de l'eſprit qui le font jouïr en paix de l'état où il ſe trouve ? Le plaiſir & la douceur qu'il goûte à faire du bien ? La joie & la ſatisfaction qu'il ſent à la vue de la proſpérité & du bonheur

des

des autres? Ces Vertus, avec leurs fidéles compagnes, sont les beautés secrettes d'une Ame, les graces invisibles aux yeux des Hommes mortels, mais qui la rendent aimable & précieuse devant celui à qui rien ne peut être caché. Il y a bien aussi des vertus qui manquent d'occasions pour se manifester. Chaque Vertu a son tems & sa place, un objet qui lui est propre & une conjoncture favorable, pour être duement exercée. L'indigence obscurcit la Libéralité. La patience & la fermeté d'un Martyr ou d'un Confesseur demeurent cachées dans l'état florissant du Christianisme. Il y a certaines Vertus qui ne paroissent que dans l'Affliction ou dans la Prospérité, en particulier ou en public. Mais le souverain Monarque de l'Univers les pénétre toutes jusques à leur origine; il voit ce que nous faisons, & ce que nous ferions dans tous les cas possibles. Il découvre le Martyr & le Confesseur sans l'épreuve du Feu ou de la Torture, & il en récompensera plusieurs, dans le siécle à venir, pour des actions qu'ils n'ont jamais eu le moyen d'exécuter. Une autre cause qui fait que les Hommes ne sauroient juger droitement de nous, vient de ce que les mêmes Actions peuvent avoir différens buts & naître de principes tout opposés. Elles sont d'une nature si compliquée, & environnées de tant de circonstances, que, suivant qu'on les approfondit plus ou moins, ou qu'on les envisage d'un côté plu-

plutôt que de l'autre, on s'en forme différentes idées, & on les interpréte tout au rebours; ensorte que celui qui passera pour un Hypocrite & un Rusé dans l'esprit de l'un, paroîtra un Saint ou un Héros à l'autre. Ainsi l'on ne doit pas se fier aux actions extérieures pour connoître le cœur de l'Homme; puisque c'est un milieu trompeur, qui déguise l'objet. Il faut donc avouer de nouveau, que le seul Juge équitable de nos bonnes & de nos mauvaises qualités est l'Etre suprême, qui ne juge pas de l'intention par l'action, mais de celle-ci par l'autre.

D'ailleurs il est impossible que les démarches extérieures dépeignent au juste les mouvemens de l'Ame, parce qu'elles ne sauroient marquer la force des Principes d'où ils naissent. Elles ne représentent pas nos Vertus au naturel, & ne peuvent que faire voir les Habitudes qu'il y a dans l'Ame, sans en découvrir le degré & la perfection. Ce ne sont tout au plus que de foibles images de nos Pensées, & des Copies imparfaites, qui peuvent bien nous instruire en gros de leur but, mais qui ne sauroient jamais exprimer la vie & la beauté de l'Original. Il n'en est pas de même à l'égard du Souverain Arbitre de l'Univers; il découvre nos pensées les plus intimes; il voit tous les progrès que nous faisons dans la Vertu, depuis les simples velléités, jusqu'à ce que l'Habitude soit entiérement formée; il en observe les premiéres ébauches, & il en-

re-

remarque tous les traits, jufqu'à ce qu'elle ait reçu toutes les graces dont elle eft capable, & qu'elle paroiffe dans tout fon luftre. C'eft ainfi que l'Etre fuprême peut feul nous eftimer fuivant nos mérites; au-lieu que les Hommes ne fauroient juger de nous que par nos actions, qui ne peuvent jamais leur donner une jufte idée de ce que nous fommes; qu'il y a plufieurs Vertus qui n'éclatent point au dehors; plufieurs, qui manquent d'occafion pour fe manifefter; plufieurs, qu'on interprete mal, & que l'on attribuë à de tout autres principes qu'à ceux d'où elles naiffent; puifqu'enfin l'on ne fauroit découvrir l'énergie, la perfection & le degré de ces principes.

Mais si Dieu eft le feul Juge de nos bonnes qualités, il en eft auffi l'unique Remunérateur: deforte qu'à l'envifager à ce double égard, notre Ambition n'y trouve pas moins fon compte que notre Intérêt. Si donc l'Homme du monde le plus ambitieux & le plus intéreffé vouloit fe former l'idée d'un Etre capable de le rendre heureux, que pourroit-il fouhaiter davantage, que de le voir revêtu d'une connoiffance qui découvre jufqu'à la moindre de fes perfections, & d'une bonté qui le récompenfe à proportion de ce qu'il mérite?

Que l'Ambitieux tourne donc tous fes défirs de ce côté-là; &, afin qu'il ait en vuë une Gloire digne de lui, qu'il fe fouvienne que, s'il fait valoir fes talens du

mieux

mieux qu'il lui eſt poſſible, un jour viendra que le Souverain Monarque de l'Univers, le Juge ſuprême du Monde, qui voit les plus petites ſemences de Vertu qu'il y a dans ſes Créatures & qui poſſéde lui-même toutes les perfections imaginables, publiera ce qu'il vaut en préſence des Hommes & des Anges, & le couronnera de cet éloge magnifique, * *Vous vous êtes fort bien conduit, bon & fidéle ſerviteur, entrez dans la gloire de votre Seigneur.* C.

* S. MATTH. XXV. 21.

XXXIV. DISCOURS.

Singula de nobis anni prædantur euntes.
HOR. L. II. Ep. II. 55.

Nous ſommes la proye du Tems: il butine chemin faiſant tout ce que nous avons.

Mr. le SPECTATEUR,

Lettre ſur le renvoi de la CONVERSION dans un âge avancé.

„ JE ſuis dans la ſoixante-cinquiéme année de mon âge, & après en avoir
„ paſſé la meilleure partie dans les plai-
„ ſirs, je trouve mes ſens ſi foibles & ſi
„ épuiſés que la vie m'eſt preſque à charge.
„ Mais d'où vient, je vous prie, que mes
„ appétits augmentent, lorſque mes for-
„ ces diminuent, & que je n'ai plus le
„ pouvoir de les ſatisfaire? Je vous parle
„ ingénument comme un Criminel, afin
„ que les autres apprennent, par mon
„ exem-

„ exemple, à se corriger de bonne heu-
„ re, & à ne se flatter pas qu'ils en pour-
„ ront venir à bout sur leurs vieux jours,
„ sous prétexte que s'ils n'abandonnent
„ pas les plaisirs, les plaisirs les aban-
„ donneront eux-mêmes; ce qui n'est
„ que trop souvent la chétive ressource
„ de quelques-uns. Mais qu'ils sachent
„ que j'ai éprouvé tout le contraire. Je
„ suis aujourd'hui aussi curieux pour mes
„ Habits, & aussi plein d'ardeur à la vuë
„ d'une jolie Femme, que je l'étois dans
„ ma jeunesse, lorsque, debout sur un
„ banc du parterre à la Comédie, je lor-
„ gnois toutes les Belles qui m'environ-
„ noient. Je pousse même l'extravagan-
„ ce si loin, & j'ai si peu reprimé la fou-
„ gue de mes désirs, que pour les en-
„ tretenir, il m'arrive souvent de m'as-
„ seoir avec mes Lunettes sur le nez,
„ & d'écrire des Billets doux à des Beau-
„ tés qui servent depuis long-tems de
„ nourriture aux Vers. C'est ainsi qu'un
„ foible souvenir de mes plaisirs passés
„ me réchauffe le cœur; mais ne serois-
„ je pas infiniment plus heureux, si je pou-
„ vois me réjouïr en secret de ma vie
„ passée, si j'avois fait quelque belle action
„ pour ma Patrie, & si j'avois employé, en
„ actes de charité ou de générosité, tout le
„ bien que j'ai prodigué dans la débauche
„ & l'incontinence. J'ai vécu jusques ici
„ dans le Célibat, & au-lieu d'une posté-
„ rité nombreuse que j'aurois pu avoir, &
„ qui m'auroit peut-être donné beaucoup

„ de

„ de plaisir, il ne me reste pour tout amu-
„ sement que le récit de quelques vieux
„ Contes ou d'Intrigues surannées, où
„ personne même ne veut croire que j'aie
„ eu jamais aucune part. Je ne sais si vous
„ avez traité le sujet; mais il me semble
„ que vous ne sauriez en choisir un meil-
„ leur que celui de l'Art qui nous ensei-
„ gneroit à ne craindre pas la vieillesse.
„ Dans un tel DISCOURS vous devriez nous
„ instruire à détacher nos cœurs de tout
„ ce qui est passager, & nous faire sentir
„ que la Beauté même se ride à mesure
„ qu'on la contemple. L'Homme d'esprit
„ devient insensiblement bizarre, pour ne
„ pas réfléchir sur le flux & reflux perpé-
„ tuel de tout ce qui l'environne. C'est
„ ainsi que, dans l'espace de quinze ou
„ vingt ans, il se voit au milieu d'une au-
„ tre Génération d'Hommes, qui ont des
„ maniéres différentes des siennes, mais
„ qui ne leur sont pas moins naturelles,
„ que ses divertissemens, ses idées & son
„ genre de vie l'étoient autrefois pour
„ lui & pour ses Amis. Le mal est qu'il
„ regarde d'un œil dédaigneux les égare-
„ mens dont il a été lui-même coupable,
„ & qu'il en a cette espéce d'aversion que
„ les Hommes sentent, les uns pour les
„ autres à cause de leurs différentes Opi-
„ nions. C'est ainsi qu'un Cerveau foible
„ & qu'un Esprit inquiet se chagrine & se
„ tourmente de ce que la Jeunesse fait
„ sottement ce qui est toujours une sot-
„ tise de quelque maniére qu'on s'y pren-

„ ne.

„ ne. C'est-là, mon cher Monsieur, la
„ situation où se trouve aujourd'hui mon
„ esprit: je hais ceux dont je devrois me
„ moquer, & je porte envie à ceux que
„ je méprise. Le tems de la jeunesse &
„ de l'âge viril passé dans le desordre, est
„ suivi de ces tristes conséquences; mais
„ à ceux qui ménent une vie réglée, tous
„ les âges leur procurent la même dou-
„ ceur; il n'y a que le souvenir des bon-
„ nes actions qui soit un festin pour l'A-
„ me, beaucoup plus délicieux, que ne le
„ peuvent être les joies les plus vives de
„ la bouillante jeunesse. Pour moi, lors-
„ que je suis dans mon fauteuil & que
„ je commence à réfléchir, je trouve que
„ les imaginations extravagantes d'un En-
„ fant ne sont pas plus ridicules que le
„ Galimathias qui s'offre à mon esprit; des
„ Habits magnifiques, des Contredanses,
„ les derniers Couplets de quelques Airs
„ d'Opera, des Conversations interrom-
„ pues, & des Querelles arrivées à mi-
„ nuit, après avoir fait la débauche, sont
„ les seuls objets qui me roulent dans la
„ tête & qui servent à mon entretien. Je
„ vous prie, mon cher Monsieur, de pu-
„ blier ce que vous venez de lire, afin
„ que certaines Dames de ma connoissan-
„ ce & de mon âge ne se fassent pas une
„ peine de se bien couvrir la tête durant
„ cette Saison froide, & que mon vieux
„ Ami PIMPAN achette une Canne, pour
„ se soutenir dans les rues, où il se don-
„ ne des airs d'un Egrillard, quoique ses

jambes

„ jambes chancellent. En un mot, si de-
„ puis quelques années je n'avois pas
„ une Passion dominante, qui parois-
„ soit autrefois basse & indigne d'un hon-
„ nête Homme, il ne me resteroit plus
„ le moindre plaisir; mais sachez que si
„ je vis jusques au 21. de *Mars* 1714, &
„ que mes Débiteurs soient bons, j'aurai
„ alors un capital de cinquante mille Li-
„ vres Sterling. Je suis, &c.

J. CRASTIN.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Vous obligerez infiniment un pau-
„ vre Amoureux craintif, si vous insérez
„ dans votre premier DISCOURS la Lettre
„ suivante destinée à ma Maîtresse. Vous
„ saurez que je ne suis pas Homme à per-
„ dre d'abord toute espérance; mais ma
„ Belle est d'une humeur si étrange, que
„ tout d'un coup elle ne veut plus de
„ moi sans rime ni raison, & qu'elle est
„ sujette à des accès de froideur, com-
„ me elle-même l'a déclaré à une de ses
„ confidentes. Ces accès lui durent quel-
„ quefois cinq ou six semaines de suite;
„ mais puisqu'elle y tombe sans être pro-
„ voquée, il faut espérer qu'elle en re-
„ viendra sans que j'y emploie de nou-
„ veaux services. Cependant la vie &
„ l'Amour n'admettent pas de si longues
„ interruptions; ainsi agréez, s'il vous
„ plait, que je lui donne ce mot d'avis.

MA-

MADEMOISELLE,

„ Je vous aime & je vous honore: Ne
„ me dites donc pas, je vous prie, qu'il
„ faut attendre que nous puissions obser-
„ ver toutes les bienséances & les for-
„ malités requises, & s'accommoder à
„ votre humeur. Si vous êtes d'une cons-
„ titution assez heureuse pour être indo-
„ lente deux mois de suite, vous devriez
„ songer que, durant tout cet intervalle
„ de tems, je brûle d'impatience & qu'u-
„ ne fiévre lente me consume. Vous
„ avez beau dire qu'il n'y a rien qui nous
„ presse; nous vieillissons l'un & l'autre
„ à mesure que nous parlons. Lequel de
„ ces deux partis croyez-vous le plus
„ raisonnable, ou celui de bannir votre
„ indolence pour me rendre heureux,
„ ou celui de la garder pour augmenter
„ mes peines, sans qu'il vous en revien-
„ ne aucun avantage? Pendant que je
„ souffre votre insensibilité, je me rends
„ inutile au monde & j'essuye mille cha-
„ grins; mais si vous favorisez ma pas-
„ sion, vous comblez tous mes desirs,
„ vous me donnez de nouvelles espéran-
„ ces, vous m'excitez à prendre de gé-
„ néreux soins, à former de nobles ré-
„ solutions, & à goûter des transports
„ ravissans. Je suis, &c.

Lettre d'un AMANT à son inconstante MAITRESSE.

XXXV. DIS-

XXXV. DISCOURS.

Γάμος γὰρ ἀνθρώποισιν εὐκταῖον κακόν.

Fragm. vet. Poëtæ.

Le Mariage est un mal, que l'on doit souhaiter.

Réflexions sur l'Amour & sur le Mariage

MON Pere, dont j'ai dit un mot dans le premier de tous mes Discours & que je dois ne nommer qu'avec respect & un cœur plein de gratitude, m'a souvent entretenu sur le chapitre du Mariage. Animé par son avis & mon inclination, j'adressai mes vœux, dès ma plus tendre jeunesse, à une Demoiselle d'une grande beauté, qui, s'il m'est permis de le dire, n'avoit aucune antipathie pour moi; mais parce que mon Humeur taciturne m'empêchoit de briller à ses yeux, elle me prit à la fin pour un Sot, & résolue d'avoir plus d'égard au Mérite qu'à toute autre chose dans ceux qui lui en contoient, elle épousa un Capitaine de Dragons, qui faisoit des recrues dans son voisinage.

Depuis ce malheur, j'ai toujours eu de l'aversion pour les Damoiseaux, & je n'ai plus osé tenter fortune auprès du beau Sexe. Les observations que je fis alors, & les avis que je reçus de mon honnête Homme de Pere, ont produit l'Essai que je vais don-

donner ici sur l'Amour & sur le Mariage.

Le tems le plus agréable de la vie d'un Homme est en général celui qu'il passe à faire la cour à sa Maîtresse, pourvu qu'il l'aime de bonne foi, & qu'elle soit discrette & civile. Dans la poursuite de l'Objet aimé, il sent que l'amour, les désirs, l'espérance, & toutes les affections les plus douces de l'Ame prennent tous les jours de nouvelles forces.

Il est plus facile à un Homme adroit & rusé, qui n'est point amoureux, de persuader à sa Maîtresse qu'il l'aime, & d'arriver à son but, qu'à un autre qui sent pour elle une violente passion. L'Amour sincére est accompagné de mille soucis, d'impatiences & de ressentimens, qui rendent un Homme peu aimable aux yeux de la Personne dont il veut toucher le cœur; outre que cet Amour le remplit de craintes; qu'il lui abat l'esprit, & qu'il le fait souvent paroître ridicule, lorsqu'il auroit envie de se distinguer.

On peut dire en général que les Mariages contractés après une longue fréquentation, sont les plus heureux. L'Amour devroit jetter de profondes racines, & se bien fortifier avant qu'on y entrât le Mariage. Une longue suite d'espérances & d'attentes nous fixe l'idée dans l'esprit, & nous accoutume à sentir une véritable tendresse pour la Personne aimée.

Il n'y a rien qui soit de si grande conséquence pour nous, que de trouver des

qualités estimables dans la Personne avec qui nous devons passer notre vie, puisque leur effet ne se borne pas à nous rendre agréable notre situation présente, mais qu'elles contribuent souvent à notre Bonheur éternel. Lorsque le choix en est laissé aux Parens, ils n'ont en vuë que le bien & les avantages de ce Monde, au-lieu que les deux Parties intéressées ont presque toujours égard au Mérite personnel. Ils ont leurs raisons de l'un & de l'autre côté. Les premiers voudroient procurer tous les aises & tous les plaisirs de la vie à la Personne dont ils épousent les intérêts, dans l'espérance même que son état florissant peut leur donner du relief; & leur être de quelque avantage. Les autres cherchent à s'assurer d'une joie continuelle. Une Personne vertueuse n'excite pas seulement l'Amour, mais elle aide à l'entretenir; elle nourrit dans le sein du Spectateur, un plaisir secret & une satisfaction intérieure, lorsque les premiers feux de la Passion sont éteints. La Vertu donne du crédit à une Femme ou à un Mari, soit auprès de leurs Amis ou des Etrangers, & devient d'ordinaire la source d'une postérité d'Enfans aussi beaux que robustes. Je préférerois une Femme qui seroit agréable à mes yeux, sans être difforme à ceux des autres, à une Beauté célébre. Si vous en épousez une extraordinairement belle, il faut que vous ayez pour elle une passion violente, ou vous ne goûtez pas tout le plaisir que ses charmes peuvent causer;

causer; & si vous l'aimez avec ardeur, il n'y a presque aucun doute que votre amour ne soit accompagné d'amertume, de craintes, & de jalousie.

La bonté du Naturel & l'Humeur égale rendent votre Société commode & aisée; la Vertu & le bon Sens vous rendent un Ami ou une Amie agréable; la Tendresse & la Constance vous rendent un bon Mari ou une bonne Femme. Pour une Personne qui est revêtue de ces belles qualités, on en trouve cent qui n'en ont pas une seule. On peut dire avec tout cela que le monde a plus d'égard aux Trains, aux Equipages & à tout l'éclat pompeux de la Vie; nous cherchons plutôt à éblouir les yeux de la Multitude, qu'à suivre nos véritables intérêts; & ce qui est une des Passions les moins concevables de la Nature Humaine, comme je l'ai remarqué ailleurs, nous prenons infiniment plus de peine pour paroître heureux, que pour le devenir. De toutes les différences qu'on voit entre les personnes, celle de l'Humeur produit les plus malheureux de tous les Mariages, quoiqu'on n'y fasse presque aucune attention lorsqu'on les contracte. Plusieurs Couples, qui se trouvent à cet égard mal-assortis ensemble, quoique l'Epoux & l'Epouse ayent peut-être beaucoup de mérite & de vertu, auroient pu vivre heureux & contens, si chacun d'eux se fût uni à une Personne d'un caractére tout opposé.

Avant le Mariage, on ne sauroit trop

éplucher les défauts de la Personne aimée; ni, après qu'il est conclu, avoir trop d'indulgence sur cet article. Quelque parfaite qu'elle vous semble de loin; lorsque vous la verrez de plus près, vous découvrirez bien des foibles dans son humeur, auxquels vous n'aviez pas pris garde, & dont peut-être vous n'auriez jamais eu aucun soupçon. C'est donc ici que la Discrétion & la Bonté du Naturel doivent déployer toute leur force. La premiére vous empêchera de fixer vos pensées & de vous arrêter sur ce qui vous paroît desagréable, pendant que l'autre excitera en vous toute la tendresse de la Compassion & de l'Humanité; qu'elle adoucira peu à peu ces défauts, & les convertira même en beautés.

Le Mariage donne de l'étendue à nôtre Bonheur & à nos Miséres. Celui qui se contracte par Amour est agréable; celui que l'Intérêt produit est commode; & celui, où l'un & l'autre de ces motifs se trouvent, est heureux. Un Mariage de ce dernier ordre a toutes les douceurs de la Raison, en un mot tous les agrémens de la Vie. Il n'y a point de marque plus certaine de la corruption du siécle, que la coutume qui s'est introduite de tourner en ridicule un si heureux état. Mais il n'est tel à la vérité que pour ceux qui peuvent regarder avec mépris les vanités du Monde, les fouler aux piés, &

& marcher d'un pas ferme & constant dans le chemin de la Vertu.

XXXVI. DISCOURS.

Gratulor quod eum quem necesse erat diligere, qualiscunque esset, talem habemus, ut libenter quoque diligamus.

TREBON. apud CICER.

Je suis fort aise de voir que celui que nous devions aimer, de quelque naturel qu'il fût, soit tel, que nous puissions l'aimer avec plaisir.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE sur les DEVOIRS mutuels des Peres, des Meres, & de leurs Enfans.

„ JE suis l'heureux Pere d'un Fils très „ docile, en qui je me vois revivre à „ plusieurs égards. Il seroit fort avanta- „ geux pour la Société, si vous parliez „ souvent de certains sujets qui contri- „ buent à serrer les nœuds de cette es- „ péce de Relation, & à unir les liens „ du sang avec les devoirs de la bienveil- „ lance, de la protection, de l'indulgence „ & du respect. Je voudrois qu'on suivît „ en ceci une méthode un peu singulié- „ re, & je ne crois pas qu'on puisse venir „ à bout d'une pareille entreprise, où „ il y a tant d'instincts secrets de la Na- „ ture Humaine à éplucher, qui ne tom- „ bent pas sous les yeux de tout le mon-

,, de, à moins qu'on n'eût été capable de
,, faire une bonne Piéce de Théatre. Je
,, rends graces à Dieu, de ce que je n'ai
,, point à lui rendre compte d'aucun ou-
,, trage groſſier fait à mon Pere ou à ma
,, Mere, dont les bontés me ſeront tou-
,, jours précieuſes; mais lorſque je me
,, trouve ſeul quelquefois, & que je viens
,, à réfléchir ſur ma vie paſſée, depuis ma
,, plus tendre Enfance juſques à ce jour,
,, j'y découvre bien des fautes commiſes
,, à leur égard, auxquelles je n'ai été
,, ſenſible qu'après être devenu Pere moi-
,, même. Je n'ai eu qu'alors une idée de
,, la joie qu'un Homme ſent lorſqu'il voit
,, faire quelque choſe de louable à ſon
,, Enfant, ou de la triſteſſe qui l'abat
,, tout d'un coup lorſqu'il craint de lui
,, voir faire une action indigne. On au-
,, roit de la peine à s'imaginer les re-
,, mords que je ſentis, pour avoir déſo-
,, béi en différentes occaſions aux ordres
,, de ma Mere, lorſque je vis l'autre jour
,, ma Femme regarder par la fenêtre, &
,, devenir pâle comme la mort à la vuë
,, de notre plus jeune Fils qui couroit
,, ſur la glace. Un Exemple de cette na-
,, ture ſuffit pour vous inſinuer qu'il y a
,, une infinité de petites fautes auxquel-
,, les les Enfans ne prennent pas garde
,, lorſqu'ils y tombent, & qui leur ſeront
,, une peine infinie lorſqu'ils ſeront de-
,, venus Peres. Je me ſouviens de mille
,, & mille choſes, qui auroient fait un ſin-
,, gulier plaiſir à mon Pere, & que j'omet-

,, tois,

„ tois, dans la pensée qu'il ne les exi-
„ geoit de moi que par caprice, ou par
„ une mauvaise humeur attachée à la
„ Vieillesse, quoi que je sois convaincu
„ à présent qu'il avoit raison de me les
„ demander. Je ne saurois plus l'entrete-
„ nir dans notre Salle, ni remplir son cœur
„ de joie, par le récit d'une bagatelle,
„ où il ne s'intéressoit qu'à cause de
„ moi. Il y a long-tems que lui & ma
„ Mere sont dans le tombeau; mais
„ lorsqu'ils étoient en vie, leur conversa-
„ tion rouloit presque toujours sur les
„ moyens d'établir leurs Enfans, pen-
„ dant que nous étions peut-être occupés
„ à nous moquer d'eux à l'autre bout de
„ la Maison. Il est certain qu'à ne suivre
„ que la Nature dans la pratique de ces
„ grands Devoirs, nous serions fort éloi-
„ gnés de les remplir de l'un & de l'autre
„ côté, malgré l'instinct qui nous y por-
„ te. La Vieillesse fait tant de peine à
„ la plupart du monde, & l'âge viril est
„ si bien venu de tous, que la Résigna-
„ tion au déclin est une tâche trop rude
„ pour un Pere, & que la déférence, au
„ milieu de l'impétuosité des passions &
„ de la joie, paroit déraisonnable à un
„ Fils. Il y a si peu d'Hommes qui sachent
„ vieillir de bonne grace, & si peu d'En-
„ fans qui sachent attendre l'âge viril,
„ qu'un Pere, qui s'abandonneroit à ses
„ désirs, & qu'un Fils, qui suivroit ses
„ mouvemens, seroient incapables
„ de s'acquitter de ce qu'ils se doivent

„ l'un à l'autre. Mais quand leurs intérêts
„ ſe croiſent, c'eſt alors que la Raiſon
„ vient à leur ſecours, & qu'elle établit
„ un commerce mutuel de bons offices
„ entre les plus chers Alliés qu'il y ait
„ au monde. Le Pere ne cherche que
„ l'occaſion de répandre ſes bénédictions
„ à pleines mains ſur le Fils, & le Fils
„ ne ſonge qu'à paroître digne d'un tel
„ Pere. C'eſt ainſi que CAMILLE & ſon
„ Fils aîné vivent enſemble. CAMILLE
„ jouït d'une agréable & tranquille vieil-
„ leſſe, à l'abri des paſſions déréglées,
„ & ſoumis à l'unique empire de la Rai-
„ ſon. Il attend l'heure de ſa mort avec
„ une réſignation mêlée de joie, & le Fils
„ craint de ſuccéder à l'héritage de ſon
„ Pere, & de n'en jouïr pas d'une ma-
„ niére qui réponde à la dignité de ſon
„ Prédéceſſeur. Ajoûtez à ceci que le Pe-
„ re eſt convaincu qu'il laiſſe un bon Ami
„ aux Enfans de ſes Amis, un bon Maî-
„ tre à ſes Fermiers, & un bon Voiſin à
„ tous ceux qui l'environnent. Il ne dou-
„ te pas qu'on ne rappelle ſouvent ſa mé-
„ moire à la vue de ſon Fils, mais il croit
„ qu'on n'aura point ſujet de le regretter.
„ Il y a tant de ſympathie entre eux, que
„ CAMILLE eſt perſuadé que l'amitié, ou
„ l'eſtime qu'il témoigne à quelqu'un ſuffit
„ pour engager ſon Fils à la même con-
„ ſidération, ſans qu'il lui diſe en termes
„ exprès: *Mon Fils, ſouvenez-vous d'être
„ Ami d'un tel, lorſque je ne ſerai plus au
„ monde.* Ils ſont chéris de tout le voiſina-

„ ge,

„ ge, & leur Exemple y a la même in-
„ fluence que celui d'une Cour a sur tout
„ un Royaume.

„ Mon Fils & moi ne sommes pas sur
„ un pié à pouvoir communiquer nos
„ bonnes actions ou nos beaux desseins
„ à tant de personnes que les deux Mes-
„ sieurs dont je viens de parler ; mais
„ j'ose dire que mon Fils, par la condui-
„ te qu'il tient envers moi & qui est ap-
„ plaudie de tout le monde, réjouït bon
„ nombre de Vieillards, aussi bien que
„ moi-même. Les Enfans des autres sui-
„ vent l'Exemple du mien, & j'ai le plai-
„ sir inexprimable d'entendre que nos
„ Voisins, lorsque lui & moi passons à
„ cheval auprès d'eux, nous montrent
„ avec le doigt, & qu'ils s'écrient d'un
„ ton plein de joie, *Les voilà qui passent.*

„ Vous ne sauriez mieux employer vo-
„ tre tems, mon cher Monsieur, qu'à
„ dépeindre au naturel les douceurs que
„ ce Parentage bien cultivé procure de
„ part & d'autre. Les choses les plus
„ indifférentes deviennent de grande
„ conséquence à deux Personnes qui s'ai-
„ ment, & leur amitié réciproque donne
„ du relief aux moindres actions. Lors-
„ qu'on examine ce qui se passe dans le
„ Monde, & qu'on voit les mesintelli-
„ gences qui régnent entre les plus pro-
„ ches Parens, presque toujours par les
„ insinuations malignes des plus vils Do-
„ mestiques, on ne peut que sentir la
„ nécessité qu'il y a d'exhorter les Hom-

„ mes à se tenir en garde contre les faux
„ rapports, & à fonder leur tendresse
„ sur les principes de la Raison, plutôt
„ que sur l'instinct de la Nature.

„ Les préjugés qu'ils reçoivent de
„ leurs Parens, sont aussi la cause que
„ les haines passent d'une Génération à
„ l'autre; & lorsqu'ils n'agissent que par in-
„ stinct, les Animosités se perpétuent, au-
„ lieu que les Bienfaits s'oublient. La Na-
„ ture Humaine est si corrompue, que no-
„ tre Haine se communique plutôt à nos
„ Enfans que notre Amitié. Celle-ci
„ donne toujours à son Objet quelque
„ chose qu'il n'a pas, & l'autre prive le
„ sien de ce qu'il a de meilleur. Nous
„ sommes ainsi disposés à imiter le mal
„ plutôt que le bien, soit que cela vien-
„ ne d'une Corruption naturelle, ou d'un
„ Amour-propre mal-entendu.

„ Il semble que, pour respecter les sa-
„ crés nœuds qu'il y a entre un Pere &
„ ses Enfans, on n'auroit besoin que
„ d'examiner son propre cœur. Si cha-
„ que Pere se souvenoit des pensées &
„ des inclinations qu'il avoit lorsqu'il
„ étoit Fils, & si chaque Fils se rappelloit
„ ce qu'il attendoit de son Pere lorsqu'il
„ étoit soumis à ses ordres, cette seule
„ idée empêcheroit les Hommes de tom-
„ ber dans aucun excès, soit de rigueur ou
„ de relâchement, à l'égard de l'état où
„ ils se trouvent. Lorsque l'Autorité &
„ la Dépendance sont violées entre eux,
„ il n'y a point de Guerre Civile dans

„ un

„ un Etat, où la Tyrannie & la Révolte soient portées plus loin ni s'exercent avec plus de fureur. Je terminerai ce discours par la Lettre d'une Mere à son Fils, & la Réponse de celui-ci.

MON CHER FILS,

„ Si les plaisirs que vous poursuivez en Ville, vous laissent quelques momens de relâche, daignez les employer à la lecture de cette Lettre, que je vous écris dans l'amertume de mon cœur. Vous avez dit, en présence de Mr. LETACRE, qu'une vieille Femme pouvoit très bien vivre à la Campagne avec la moitié de mon Douaire, & que votre Pere étoit un franc Benêt de m'avoir constitué un revenu de huit cens Livres sterling au préjudice de son Fils. Vous auriez dû marquer plus d'égard pour ce que LETACRE vous dit à cette occasion, & ne pas le traiter de Païsan & de Sot, puisqu'il étoit le bien-aimé Domestique de votre Pere. D'ailleurs ne vous y trompez pas, je veux être exactement payée de mon revenu annuel, pour dédommager vos Sœurs, s'il est possible, du tort que je leur ai fait, en sollicitant votre Pere à vous donner au-delà de ce qu'il avoit résolu. Vous croyez donc, mon Fils, que je pourrois m'entretenir avec la moitié de mon Douaire? Cela est vrai; j'en avois beaucoup moins, lorsque mes bras vous

„ portoient d'une chambre à l'autre, que
„ je n'avois le tems ni de manger, ni de
„ boire, ni de m'habiller, de m'occu-
„ per d'aucune autre chose, pour avoir
„ soin de vous au milieu de vos infirmi-
„ tés, & que je versois un torrent de
„ larmes toutes les fois que les Convul-
„ sions, dont vous étiez attaqué, vous re-
„ venoient. Faut-il que vous n'en soyez é-
„ chappé par ma vigilance, que pour vous
„ jetter entre les bras des Femmes de
„ mauvaise vie, & refuser à votre Mere
„ ce que vous n'avez aucun droit de lui
„ retenir? Vos deux Sœurs pleurent à
„ chaudes larmes de voir la tendresse que
„ j'ai pour vous, & que tous mes efforts
„ n'ont pu jusques ici étouffer; mais s'il
„ vous plaît de continuer à vivre en pe-
„ tit-Maître, & de n'avoir aucun égard
„ ni à vous-même ni à votre Famille,
„ comptez que je me saisirai au plutôt de
„ votre Bien pour les arrérages qui me
„ sont dûs, & que je vous marquerai le
„ dernier mépris de ce que vous êtes in-
„ sensible à ma tendresse, de même qu'à
„ l'exemple de votre Pere. Ah! mon
„ cher Fils, pourquoi faut-il que je vive
„ sans oser me dire„

Votre affectionnée Mere

A. T.

RE-

REPONSE

MADAME,

„ Je partirai demain sans faute pour „ m'aller jetter à vos piés, & vous payer „ tout ce qui vous est dû. Je vous con- „ jure d'oublier tout le passé & de ne „ m'écrire plus sur le même ton. J'aurai „ soin de prévenir ce malheur dans la sui- „ te, puisque je serai toute ma vie avec „ un profond respect,

Votre très humble &
très-obéïssant Fils,
E. T.

XXXVII. DISCOURS.

Quid purè tranquillet, honos, an dulce lucellum,
An secretum iter, & fallentis semita vitæ.

HOR L. I. Ep. XVIII. 102.

Si le repos de l'Ame, qui produit une satisfaction pure, se trouve dans les honneurs ou dans les richesses, ou plutôt dans une vie obscure, qui nous dérobe à la connoissance des Hommes.

Des CARACTERES affectés. Celui d'un Gentilhomme charitable.

DE tout tems il y a eu des Hommes qui ont affecté d'aimer le plaisir de la Solitude, quoique très-mal disposés à en goûter les douceurs. Mais ils ne doivent cet amour prétendu qu'aux agréables des-

& d'un Débauché revenu à lui-même.

descriptions qu'en ont publié certains Personnages illustres, qui ont vécu dans la retraite & loin des plaisirs qui enchantent le monde. La Vie solitaire y est recommandée par de si beaux endroits & si noblement dépeinte, qu'un Lecteur attentif est sur le point de renoncer aux embarras où sa Vocation l'engage, & ne soupire qu'après un si heureux état. Mais lorsqu'on examine les Hommes en général, il s'en trouve peu qui soient capables de vivre en Philosophes, en Savans, ou en bons Chrétiens, dans la Solitude; & l'on doit avouër qu'il vaut mieux vivre à sa maniére dans le monde, que s'en bannir tout-à-fait. Il n'y a pas un seul Homme, qui ne différe des autres par les idées de l'Esprit, autant que par les traits du Visage. Son bonheur consiste à remarquer la pente de son génie, & la suivre de toutes ses forces. Au lieu de s'en tenir à cette méthode innocente de se plaîre à soi-même & d'abandonner le chemin battu, où l'on est exposé à une foule de Rivaux, il y a des Hommes qui suivent leur caprice plutôt que leur génie, par un principe de contradiction & de mauvaise humeur. Ceux-ci adoptent une certaine chose par cela seul qu'un autre la desapprouve, & ils affectent une constance inviolable dans les moindres bagatelles. C'est ainsi qu'un Vieillard portera quelquefois un Habit à pli de corps & tout uni avec beaucoup de simplicité, pendant que les autres en portent de fort amples, & ornés de

de poches, de boutons & d'agrémens inconnus à leurs Ancêtres. Mais si l'on examinoit à fond le cœur de ce Vieillard, peut-être y verroit-on qu'il approuve la Mode ; & qu'il ne s'en abstient que par orgueil ou par opiniâtreté. Cependant je m'éloigne de mon but, qui est d'applaudir à une certaine maniére douce & tranquille de passer la vie, sans croiser personne ; & qui consiste à se dépouiller de tous ces désirs exorbitans dont la plupart des Hommes se rendent esclaves. Le plus sûr moyen pour ne pas trop s'engager dans le monde, est de renoncer à l'envie d'en être connu. Lorsqu'un Homme garde bien son innocence, & qu'il s'acquitte, le mieux qu'il peut, de tous ses autres devoirs, l'emploi qu'il fait de son tems, de la maniére qu'il le juge à propos, est ce qui le distingue d'un Esclave. Si ceux qui aiment l'éclat & la pompe savoient qu'il y a une foule de Spectateurs qui se moquent de leur mauvais goût, ils auroient beaucoup moins d'orgueil & plus de penchant à examiner le mérite de ceux qui les environnent. Ils découvriroient bientôt qu'il y en a plusieurs qui ne font pas une figure proportionnée à leur Bien ou à leur Mérite ; & qu'ils y ont renoncé pour se délivrer de tous les embarras du Monde, & mener une vie douce & paisible. On m'accuseroit aujourd'hui de vouloir débiter un Roman, si je vous disois qu'il y a un bon Vieillard qui permet qu'on le taxe d'être un Misanthrope & un Hom-

me qui ne fait pas vivre d'une maniére conforme à sa Qualité ; parce qu'il se borne à un Logement dont il ne paye que * dix Chelins par semaine, & qu'il n'a qu'un Valet ; parce qu'il s'habille d'un simple Drap, ou d'une Etoffe de laine plus légére, suivant la Saison ; & qu'il est plus attentif aux coups de la Cloche, qui sonne pour les Priéres deux fois par jour, qu'à toute autre chose. Ne croirois-on pas que c'est une Fable, si je disois que ce Gentilhomme donne, en Charités ou en Aumônes secrettes, tout ce qui lui reste d'un revenu considérable, après en avoir déduit son entretien ? S'il n'a pas un Cortége magnifique & nombreux, ni une foule de Courtisans, il peut du moins se flatter, que la Veuve, l'Orphelin, celui qui est en deuil, & l'Etranger le bénissent dans leurs Priéres, tous les jours de sa vie, & qu'ils louent Dieu de la main inconnuë qui les soulage. Ce Misanthrope renonce à tous les Complimens que ses Egaux pourroient lui faire, pour avoir le plaisir de consoler les Affligés, de subvenir aux besoins des Pauvres, & de protéger les malheureux. Ce Misanthrope se réserve beaucoup au-delà de ce qu'il lui faut, & donne une vaste somme de ce qu'il a de superflu pour obtenir le Ciel, & y amener une foule de Misérables, en les délivrant de la tentation où les nécessités de la vie auroient pu les exposer.

De

* C'est-à-dire environ 5 Florins & [illegible] de Hollande.

De tous les Caractéres singuliers que les Hommes affectent, il n'y en a point, après celui que je viens de tracer, qui me charme tant que celui d'IRUS, dont la situation ne lui permet pas de grandes libéralités; & dont peut-être il feroit incapable, s'il en avoit les moyens. IRUS, quoiqu'il ait déjà plus de cinquante ans, n'a point manifesté jusques ici son Caractére depuis l'âge de vingt-cinq. Il avoit alors dissipé un médiocre Patrimoine, & il vécut ensuite quelque tems avec les Débauchés qui avoient hâté sa ruïne. Dix années qu'il passa dans les coins & les recoins de cette Ville, dans les Lieux infames & les Cabarets publics, lui donnérent une parfaite connoissance des différentes inclinations des Hommes & les moyens de prendre ses mesures là-dessus. Convaincu qu'il s'étoit appauvri & que tout le monde a de l'horreur pour ceux qui se trouvent réduits à un si misérable état, il crut avec raison que, s'il pouvoit cacher sa pauvreté aux yeux du public, il en diminueroit le poids; desorte qu'il forma le dessein de paroître riche & avare. Dans cette vuë, âgé de trente-six ans, il se rendit à la Friperie, où il examina tous les Habits délaissés par leurs anciens Maîtres, & qui étoient exposés en vente au plus haut Enchérisseur. Ce fut-là qu'il troqua son Habit léger & galant, mais fort usé, qui auroit convenu à un Homme plus jeune que lui, contre un autre d'une bonne Etoffe de couleur modeste, qui auroit pu quadrer à un Homme

Homme d'un âge beaucoup plus avancé que le sien. Equipé de cette maniére, avec une petite Canne de bois de Chêne à la main, IRUS parut sous la forme d'un Homme à son aise, qui avoit cinquante ans passés, & qui ne se piquoit pas d'une grande propreté en Habits. Il ne lui restoit alors que cinquante Livres Sterling: réduit à cette Somme & à un seul Habit, il se logea dans la Ruë *S. Jean*, chez la Veuve d'un Tailleur, qui a soin de lui blanchir & d'empeser fort proprement ses colets. Depuis ce jour il a conservé son Capital, sans l'avoir jamais augmenté ou diminué au delà de cinq Piéces. Il a renoncé à toutes ses anciennes Connoissances, & de tous les Jeux qui lui servoient autrefois à gagner sa vie, il n'a retenu que le Trictrac, qui le défraye au large de toute sa dépense. Il a d'ailleurs eu le secret d'insinuer adroitement à tout le voisinage qu'il est riche & qu'il aime l'épargne. Il ne reçoit ni Visites, ni Lettres, & il compte son Argent soir & matin. Il suit en gros ce qui se passe dans le Monde, par la lecture des Gazettes; il n'aime point à discourir sur les Biens de la Fortune; mais quand on lui parle de Cautionnemens, il hausse les épaules; & si vous lui dites qu'il est riche, il le nie avec cet air qu'ont tous ceux qui se piquent de l'être & qui en tirent vanité. Il est l'Oracle d'un Juge à Paix du voisinage, qui le trouve au Caffé. La persuasion où l'on est qu'il doit laisser un jour son Bien à quelqu'un, jointe

à

à la croyance qu'il n'a point d'Héritiers, produit un si bon effet par-tout où il est connu, qu'il ne se passe pas un jour de la semaine qu'il ne soit prié à dîner en trois ou quatre différens endroits; mais il choisit alors d'une telle maniére, qu'il ne paroît jamais se déclarer en faveur des plus riches. Tous les jeunes Gens le respectent, & ne trouvent pas qu'il ait changé depuis qu'ils étoient petits Garçons. Il n'employe aucun artifice criminel, mais il profite des vuës que certaines Gens ont sur lui pour en tirer sa subsistance. Il jouë ce rôle avec une bizarrerie affectée, qui lui sied le mieux du monde & qu'on ne soupçonneroit jamais pouvoir entrer dans la tête d'un Homme qui n'a pas de quoi vivre. Ce sont là les principales circonstances de la vie d'IRUS; & c'est ainsi qu'il passe tranquillement ses jours, inconnu de tous ceux qui le fréquentent. Le pis qu'on pourra dire de lui après sa mort, est qu'il a plus tiré de chacun de ceux qui aspiroient à son Héritage, qu'il ne pouvoit leur laisser.

T.



XXXVIII. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— At tibi contrà
Evenit, inquirant vitia ut tua rursus & illi.
Iracundior est paulò: minus aptus acutis
Naribus horum hominum; ——— ———

HOR. L. I. Sat. III. 27.

Comptez qu'ils vous rendent bien la pareille, & qu'ils épluchent votre conduite avec la même rigueur. Un tel, dites-vous, est un peu prompt, il ne s'accommode pas des plaisanteries de nos Courtisans.

CE n'est pas dans la croyance d'avoir trop parlé jusques ici moi-même, que je m'en abstiens aujourd'hui; mais il me semble qu'il est de mon devoir d'exposer quelquefois aux yeux du Public les Lettres de mes Correspondans, telles qu'ils me les écrivent, afin que tout le monde voie que je ne suis pas l'Accusateur & le Juge, & que l'Acte d'Accusation est formé, avant que je prononce la Sentence contre les Criminels.

Mr.

Mr. le Spectateur.

Lettre sur les dégoûts qu'on trouve dans le Mariage.

"* Votre dernier Discours sur l'Amour & le Mariage me paroît d'une si grande utilité, que je ne saurois m'empêcher de joindre sur ce sujet mes pensées aux vôtres. C'est un malheur, selon moi, que l'état du Mariage destiné par lui-même à nous rendre aussi heureux qu'on le peut être dans ce Monde, soit si triste & si desagréable pour la plupart de ceux qui s'y engagent, comme l'expérience le confirme tous les jours. Mais le Mal vient d'ordinaire du mauvais choix que l'on fait, & de l'attente d'un Bonheur qui ne se trouve point ici-bas. Il n'y a que les bonnes qualités de la Personne aimée qui puissent être le fondement d'une Passion honnête & raisonnable; & tous ceux qui attendent leur Félicité d'une autre source que de la Vertu, de la Sagesse, de la bonne Humeur & d'une exacte ressemblance à tous ces égards, se trouveront fort éloignés de leur compte. Mais que l'on voit peu de Gens qui les recherchent, & qui n'ayent plutôt en vuë les seuls Biens de la Fortune! Qu'il est rare de trouver un Homme qui songe à se marier, pour avoir une Compagne agréable & fidéle, qui partage avec lui ses peines & redouble ses plaisirs, qui sache mé-

„ nager

* Voyez ci-dessus le XXXV.

„ nager, avec prudence & frugalité, le „ bien qu'il lui confie, qui gouverne dis„ crétement sa Maison & qui soit la gloi„ re de sa Famille! Où est l'Homme qui „ cherche une Femme, dont tout le „ bonheur consiste dans la pratique de la „ Vertu, & qui fait tout son plaisir de „ son devoir? Il n'y en a pas un seul; „ ils soupirent tous après l'Argent. On „ peut dire que c'est le comble de leurs „ desirs; & l'unique Idole à laquelle ils „ se dévouent. Sans avoir aucun égard „ au naturel des Femmes qu'ils épousent, „ ils croyent que les Richesses leur four„ niront les moyens de se procurer toute „ sorte de plaisirs; d'avoir des Maîtres„ ses, des Chevaux & des Chiens; de se „ divertir, de faire bonne chére & de „ jouër avec leurs Amis; de payer leurs „ anciennes dettes contractées par la dé„ bauche; en un mot de se plonger dans „ le Crime, & de mener une vie indi„ gne de la Nature Humaine.

„ Pour ce qui regarde les Femmes, „ combien peu y en a-t-il qui cherchent „ dans le Mariage un Ami sincére & ver„ tueux; un Homme qui puisse leur être „ fidéle & les aimer toujours, qui soit „ exact à tenir sa parole & juste envers „ tout le monde; actif & diligent pour „ augmenter son Capital & qui leur veuil„ le fournir, sans aucun reproche, tout „ ce qui est raisonnable & de la bienséan„ ce? Que dis-je? On n'en voit presque „ point, qui ne mettent leur gloire à sur-

„ passer

„ passer les autres en pompe & en éclat, „ & qui ne s'imaginent qu'après avoir é- „ pousé un Homme fort riche, aucune „ de leurs Amies n'aura ni un Equipage „ si leste, ni de si beaux Habits, ni de „ si magnifiques Ameublemens qu'elles. „ On peut dire que leur tête est remplie „ de ces Vanités, & il est même à crain- „ dre que la plupart n'en fassent leur „ souverain Bien.

„ C'est ainsi que les deux Sexes cou- „ rent après des Fantômes, & qu'ils met- „ tent en mauvaise odeur le plus heu- „ reux état de la Vie; au lieu que, s'ils „ vouloient corriger leur mauvais Goût, „ modérer leur Ambition, & placer leur „ Bonheur là où il se trouve, le Con- „ tentement dans le Mariage ne seroit „ pas un si grand Miracle qu'il l'est „ aujourd'hui.

„ Si vous croyez, Monsieur, que ces „ pensées méritent d'être insérées avec „ les vôtres, je vous prie de leur donner „ un meilleur tour & de les publier en- „ suite. Vous obligerez beaucoup par là „ un de vos zélés Admirateurs.

A. B.

Mr. le SPECTATEUR.

„ J'ai été voir ce matin ma Maîtresse à „ sa Toilette, où je suis admis lorsque „ son visage est tout nud. Elle a froncé „ le sourcil & s'est moquée de moi, à „ l'occasion d'un beau Compliment que „ je

„ je lui ai fait, & dont je vous laisse le
„ Juge, après vous avoir averti qu'il ne
„ venoit pas de mon fonds. *Madame*, lui
„ ai-je dit, *vous vous abstiendrez, s'il vous
„ plait, de cet artifice, qui peut bien don-
„ ner quelque relief à d'autres ; mais vous
„ ne sauriez mettre une Mouche sur aucun
„ endroit de votre visage, qu'elle ne cache
„ un trait de beauté.*

T.

XXXIX. DISCOURS.

—— tribus Anticyris caput insanabile. ——

HOR. A. P. 300.

Leurs têtes ne pourroient être guéries par tout l'Elébore des trois Anticyres.

REVE sur la dissection du CRANE d'un PETIT-MAITRE.

JE me trouvai hier engagé dans une Assemblée de Philosophes, dont l'un nous étala quantité d'observations curieuses qu'il avoit faites depuis peu dans l'Anatomie du Corps Humain. Un autre nous fit part de plusieurs découvertes admirables qu'il y a faites, avec le secours de quelques excellens Microscopes. Tout cela produisit diverses remarques peu communes, & fournit matiére à discourir tout le reste de la journée.

Les différens Systêmes qu'on bâtit là-dessus, présentérent tant de nouvelles idées à mon Imagination, que jointes à celles

qui

qui y étoient déjà, elles ont donné de l'exercice à mon pauvre cerveau toute la nuit passée, & formé le Rêve extravagant, dont je vais vous entretenir.

Je fus invité, à ce qu'il me sembloit, à voir, en bonne compagnie, la dissection du Crane d'un Petit-Maître, & du Cœur d'une Coquette, qui reposoient sur une Table qu'il y avoit devant nous. Un habile Anatomiste ouvrit la Tête du premier avec beaucoup d'art, & quoi qu'elle parût d'abord comme celle d'un autre Homme, nous fûmes bien étonnés de voir qu'à l'approche de nos Microscopes, ce que nous avions pris pour de la Cervelle, n'en avoit que l'apparence, & n'étoit au fond qu'un amas d'étranges matériaux empaquetés ensemble, avec un art merveilleux, dans les différentes cavités du Crane. Desorte que, si Homere nous dit que le Sang des Dieux n'est pas du véritable Sang, mais quelque chose d'analogue, on peut dire aussi que la Cervelle d'un Petit-Maître n'en est pas réellement, mais quelque chose qui en a la figure.

La Glande pinéale, que plusieurs de nos Philosophes modernes supposent être le siége de l'Ame, avoit une odeur très-forte d'essence & d'eau de Fleur d'Orange, & paroissoit environnée d'une substance qui approchoit de la Corne, taillée en mille petites facettes ou miroirs, imperceptibles à l'œil; ensorte que l'Ame, s'il y en avoit jamais eu ici, devoit être

toujours occupée à s'admirer elle-même.

Nous remarquâmes sur le devant de la tête une grande Cavité, pleine de rubans, de dentelles & de broderie, qui formoient ensemble une espéce de Réseau artistement travaillé & si fin, que le tissu en échappoit à la vuë. Une autre de ces Cavités étoit farcie de Billets doux, de Lettres amoureuses, de Chansons notées, & de pareilles Gentillesses, qu'on ne voyoit qu'à la faveur de nos Microscopes. Dans une troisiéme il y avoit une espéce de poudre, qui fit éternuer toute la compagnie, & que nous reconnûmes à l'odeur pour du véritable tabac d'*Espagne*. En un mot, car je ne veux pas ennuyer mes Lecteurs par un Inventaire trop exact, plusieurs autres Cellules contenoient divers matériaux à peu près aussi curieux.

Cependant une grande Cavité spacieuse, qu'il y avoit à l'un & à l'autre côté de la Tête, mérite quelque attention. Celle du côté droit étoit remplie de Fictions, de Flatteries & de Mensonges, de Voeux, de Promesses, & de Protestations; celle du côté gauche renfermoit des Imprécations & des Sermens. De chacune de ces Cavités on voyoit sortir un Conduit, qui aboutissoit à la racine de la Langue, où ils se joignoient tous deux & ne formoient ensuite qu'un Canal jusques au bout de ce petit Mobile. Nous observâmes divers petits Sentiers ou Conduits, qui passoient de l'Oreille au Cerveau, & nous eûmes un soin tout particulier de

les suivre dans tous leurs détours. L'un de ces Conduits se rendoit à un Paquet de Sonnets & de petits Instrumens de Musique. D'autres se terminoient à un amas de Vessies pleines d'écume ou de vent. Mais le plus gros de ces Tuyaux entroit dans une grande Cavité du Crane, d'où un autre s'échappoit vers la Langue. Cette derniére Cavité étoit le réservoir d'une substance molle & spongieuse, que les Anatomistes *François* appellent Galimathias, & les nôtres *Nonsense*.

Les Cuirs du Front, le Derme & l'Epiderme, étoient d'une épaisseur & d'une dureté extraordinaires, & nous fûmes bien surpris de n'y pouvoir découvrir ni Artére ni Veine, non pas même avec le secours de nos Microscopes; d'où nous conclûmes que le Propriétaire de ce Crane avoit perdu la faculté de rougir lorsqu'il étoit en vie.

L'Os cribleux étoit presque bouché par un amas de Tabac en poudre, & même endommagé en quelques endroits. Nous remarquâmes surtout ce petit Muscle, qu'on a de la peine à découvrir dans les Dissections, & qui sert à tirer le Néz en haut, lorsque le Propriétaire veut témoigner le mépris qu'il sent à la vuë de quelque chose qu'il n'entend pas. Il est inutile d'avertir ici mes Lecteurs, que ce Muscle est le même qui produit le mouvement tant de fois spécifié dans * les

* Voyez Hor. L. I. Sat. VI. & Mart. L. I. Epig. IV.

les Poëtes *Latins*, lorsqu'ils parlent d'un Homme qui retrousse le nez, ou qui fait le nez de Rhinocéros.

Nous n'apperçûmes rien de fort remarquable dans l'Oeil, à cela près que les Muscles *amoureux*, ou si l'on veut *lorgneurs*, étoient extrêmement usés; au-lieu que l'*Eleveur*, ou le Muscle qui fait tourner l'Oeil vers le Ciel, ne paroissoit point avoir été mis en usage.

Je n'ai parlé dans cette Dissection que des nouvelles découvertes que nous y fimes, sans examiner aucune de ces parties qui se trouvent dans les Têtes ordinaires. A l'égard du Crane, du Visage, & même de toute la figure externe, nous n'y remarquâmes rien qui la distinguât de la Tête des autres Hommes. D'ailleurs on nous dit que le Propriétaire de cette belle Tête avoit passé pour un Homme de plus de trente-cinq ans; que, durant tout cet intervalle, il avoit mangé & bû comme les autres, qu'il s'étoit bien mis, qu'il parloit fort haut, qu'il éclatoit souvent de rire, & qu'en certaines occasions il jouoit assez bien son rôle dans un Bal ou une Assemblée; à quoi un de la Compagnie ajoûta qu'il y avoit un Cercle de Dames qui le prenoient pour un Bel-Esprit. Il fut assommé d'un coup de Pelle, à la fleur de son âge, par un de nos riches Citoyens, qui le trouva un peu trop civil à l'égard de sa Femme.

Après qu'on eut examiné à fond cette curieuse Tête, avec tous ses appartemens

&

& sa fourniture, on remit le Cerveau, tel qu'il étoit, en son lieu, & la Tête fut laissée à quartier sous un grand morceau de Drap écarlate, pour être préparée à loisir, & gardée dans un beau Cabinet de Dissections Anatomiques. De plus notre Opérateur nous dit que la préparation n'en seroit pas si difficile que celle d'une autre Tête, puisque la plupart des petits Vaisseaux, qui en traversoient la substance interne, comme il l'avoit observé, étoient déja remplis d'une espéce de Mercure, ou plutôt de véritable Vif-argent.

Il se mit ensuite à disséquer le Cœur d'une Coquette & il l'ouvrit avec sa dextérité ordinaire. Nous y remarquâmes bien des singularités; mais dans la crainte de trop charger la mémoire de mes Lecteurs, je les garderai pour une autre occasion.

L.



XL. DISCOURS.

——— Sermones ego mallem
Repentes per humum.

HOR. L. II. Epist. I. 250.

J'aimerois mieux que son Style fût bas & rampant.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'un MARI sur le Caractére de sa FEMME, qui négligeoit les affaires de son Domestique, pour apprendre le *Grec.*

„ VOus avez rendu de si bons services à cette grande Ville, & remédié aux désordres de tant de Familles, par les conseils que vous avez donnés aux Femmes, & qu'elles ont souvent préférés à ceux de leurs Maris, que cela m'engage à m'adresser à vous en cette occasion. J'ai une Boutique, & quoiqu'assez jeune, je trouve, par expérience, qu'entre les Personnes qui se mêlent de quelque Négoce, il n'y a qu'une vigilance extrême du Mari & de la Femme qui puisse maintenir les affaires parfaitement. D'abord que j'eus commencé à m'établir avec ma Femme, elle me fut d'un grand secours dans tout ce qui regardoit mon Trafic, & n'oublia rien pour m'aider en tout ce qu'elle pouvoit: j'ai même raison de croire qu'elle s'y attachoit avec plaisir; mais depuis peu elle est venuë à connoître un certain pédant, qui s'estime

,, beaucoup par l'intelligence qu'il a du
,, *Grec.* Il lui parle tous les jours dans
,, la Boutique des beautés & de l'énergie
,, de cette Langue, & il lui cite divers
,, passages des Poëtes *Grecs*, où il trou-
,, ve une merveilleuse harmonie & des
,, agrémens inconnus à toutes les autres
,, Langues. Il l'a si bien prévenuë en fa-
,, veur de son Jargon, qu'elle n'a plus le
,, même soin des affaires de la Boutique
,, ni du Ménage, & qu'elle ne pense qu'à
,, se remplir la tête de quelques termes
,, *Grecs*, qui lui échappent en toute oc-
,, casion. Il y a peu de jours qu'elle me
,, dit, d'un air fort sérieux, qu'il fau-
,, droit changer certaines Inscriptions *La-*
,, *tines* que j'ai dans ma Boutique, & les
,, mettre en *Grec*; puisque c'est une Lan-
,, gue moins connuë, & que cela qua-
,, dreroit mieux avec le mystére de ma
,, Profession; que d'ailleurs notre bon
,, Ami nous aideroit à exécuter ce des-
,, sein, & que les Membres d'une certai-
,, ne Faculté m'en feroient si obligés,
,, qu'ils feroient à coup sûr ma fortune.
,, En un mot, ses importunités réiterées
,, à cet égard, & autres sottises de la mê-
,, me nature, me rendent la vie amére;
,, & si vos Avis n'ont pas sur elle plus
,, d'effet que les miens, il est à craindre
,, que je ne me ruïne pour lui procurer
,, une Place à l'Université d'*Oxford*,
,, avec son nouveau Maître, puisqu'elle
,, est déja trop folle pour être admise
,, aux petites Maisons. Vous voyez à

„ mon cher Monsieur, le danger où ma
„ famille est exposée, & la grande appa-
„ rence qu'il y a que ma Femme ne se
„ perde tout-à-fait, à moins que la vuë
„ de son Portrait dans une de vos Feuil-
„ les volantes ne la raméne au bon Sens.
„ Elle est d'un savoir si étendu, que je
„ n'oserois argumenter avec elle sur au-
„ cun sujet. Elle éclata de rire l'autre
„ jour, sur ce que vous terminez * un
„ de vos DISCOURS par un Vers *Grec*.
„ Elle fut charmée de ce trait, que vous
„ aviez mis, disoit-elle, pour les Fem-
„ mes savantes, & que vous aviez eu la
„ civilité de ne pas traduire en *Anglois*,
„ afin de les distinguer du Vulgaire.
„ C'est-là, Monsieur, l'état de votre
„ obéissant & désolé serviteur, &c.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'une jeune DAME sur le choix d'un MARI.

„ Si vous êtes aussi humain & com-
„ patissant que vous tâchez de le paroî-
„ tre dans tous vos DISCOURS, vous
„ ne refuserez pas vos Avis à une jeune
„ Demoiselle, qui en a besoin pour cal-
„ mer les agitations de son esprit, & se
„ déterminer sur une affaire de la derniè-
„ re importance. Vous saurez donc qu'il
„ y a un jeune Homme assez agréable, à
„ qui

* Je ne l'ai pas traduit, parce qu'il ne regarde que certaines Coiffes de tafetas, vertes, jaunes, bleuës & de toutes couleurs, qui étoient alors à la mode en *Angleterre*, & que cela est trop peu intéressant pour les Etrangers de bon goût.

„ qui l'on ne peut rien objecter, soit à „ l'égard de la Personne, de l'Esprit, ou „ de l'Humeur; & qui se dit amoureux „ de moi depuis longtems. D'ailleurs, „ sans décider si cela vient de mon or„ gueil naturel, ou de la sincérité appa„ rente de mon Amant, je crois au pié „ de la lettre qu'il m'estime; & si ma „ croyance est fondée, vous m'avouerez „ qu'elle doit relever son mérite auprès „ de sa Maîtresse. En un mot, sensible „ à ses bonnes qualités, & à ce qui est „ dû à sa passion, je me résoudrois à lui „ sacrifier ma liberté plutôt qu'à tout au„ tre, si l'on ne trouvoit dans le monde „ que son Bien ne répond pas à ma Dot, „ ni à tout ce que je pourrois prétendre, „ & si cette démarche ne m'exposoit pas „ à me voir taxée, comme le sont d'or„ dinaire les Demoiselles en pareil cas, „ *d'avoir fait une sottise.* D'un autre cô„ té, quoique je sois du petit nombre de „ celles qui méprisent un Equipage, les „ Pierreries & un Fat, avec tout cela, „ puisque les plus honnêtes-gens du „ monde, & ceux qui passent pour les „ plus habiles, ont de tout autres idées „ que moi là-dessus, je ne saurois me ré„ soudre à m'attirer leur censure, qui „ est inévitable, si, au lieu de chercher „ un Epoux plus riche que moi, je me „ déclare pour un qui ne l'est pas tant. „ Mais incertaine si je dois me gouver„ ner par les Maximes qui régnent dans „ le monde, ou prêter l'oreille à la voix

„ de mon Amant ; & à mon inclination
„ qui me sollicite en sa faveur, je sens
„ redoubler mon embarras & mes inquié-
„ tudes. Il n'y a, Monsieur, que vos
„ bons Avis, en cette occasion, qui puis-
„ sent faire pancher la balance ; & je vous
„ supplie de me les envoyer au plutôt.
„ Du moins j'ai donné parole positive de
„ ne pas congédier tout-à-fait mon Ber-
„ ger, jusqu'à ce que je les aye reçus.
„ S'il vous plait d'insérer ce petit dé-
„ tail dans un de vos DISCOURS, peut-
„ être qu'il sera de quelque usage à bien
„ d'autres Personnes de mon Sexe, qui
„ vous en auront la même obligation que
„ celle qui est, *&c.*

FLORINDE.

„ P. S. Pour vous dire la vérité, j'ai
„ déja épousé mon Amant : Ainsi bornez-
„ vous, s'il vous plait, à justifier ma
„ conduite."



XLI. DIS-

XLI. DISCOURS.

Principibus placuiſſe viris, non ultima laus eſt.
HOR. L. I. Ep. XVII. 35.

Quel avantage n'eſt-ce donc pas de ſavoir plaire à ces Hommes divins.

L'ART DE PLAIRE dans le monde & de s'y avancer.

L'ENVIE de plaire rend un Homme agréable ou deſagréable à ceux qu'il fréquente, ſuivant l'origine ou le motif, d'où elle paroît naître. Si vous cherchez à plaire aux autres par un principe de Bienveillance naturelle, vous ne manquerez jamais de réuſſir; mais ſi vous y tendez par un principe d'orgueil & pour marquer votre ſupériorité de Génie, alors vous ne pouvez qu'échouer. Nous appellons un Homme agréable, celui qui a un penchant naturel à faire des choſes obligeantes, & qui ſe plaît à le ſuivre par cela ſeul que les autres y trouvent leur compte; au-lieu que l'affectation de ce Caractére eſt ce qui conſtitue le Fat. A moins qu'il ne s'agiſſe d'un Spectacle muët, on peut ranger ſous ces deux claſſes tous ceux qui ſe mêlent de cauſer & de paroître en Compagnie. Une Société choiſie & raiſonnable eſt compoſée de Perſonnes, qui ont le talent de plaire par la délicateſſe de leurs ſentimens & la pureté de leurs intentions; mais dans une Compagnie mêlée il y a ſouvent de prétendus Beaux-

Esprits, qui se distinguent par des Pointes forcées, ridicules, obscénes & choquantes. On trouve quelquefois un Homme tellement fait pour plaire, que, quoi que ce soit qu'il fasse ou qu'il dise, ne fût-ce qu'une bagatelle, il gagne l'approbation de tous ceux qui le voient ou qui l'entendent. Avec tout cela un si heureux Naturel doit être aidé par des circonstances favorables, qui servent à mettre en jeu & à relever les maniéres aisées, qui le distinguent de tout le monde. De-là vient que tout le monde a de l'estime & de l'amitié pour l'illustre Polycarpe. Il est à la fleur de son âge, & au milieu de ses plus beaux jours il a déjà joué des rôles fort éclatans. Quoiqu'il n'ait jamais été Soldat, il a eu sa bonne part aux dangers & à la gloire d'une Bataille décisive. L'avantage qu'il a de posséder certaines qualités, qui suffisent pour rendre les autres Hommes illustres dans le monde, & qu'on peut appeller surnumeraires à son égard, donne du poids à ses actions les plus indifférentes; car si le Crédit vaut de l'argent en Caisse à un Négociant, le Mérite reconnu fait d'abord distinguer la Personne, & tient lieu d'Equipage à un Gentilhomme. C'est ce qui augmente la bonne grace de Polycarpe dans la joie, son autorité dans les affaires sérieuses, & son agrément dans toutes les occasions de la vie.

Mais, pour n'insister plus sur des Caractéres si prévenans & si peu communs, examinons ici les moyens de plaire que

les

les autres Hommes peuvent avoir: La condescendance pour tous les caprices d'un Supérieur, au-delà de ce que les régles de la Civilité exigent, est la vie d'un Esclave. Le Parasite ne différe en rien du moindre Valet de pié, si ce n'est que celui-ci se louë pour travailler de son Corps, pour aller & venir suivant les ordres qu'il en reçoit de son Maître, au-lieu que le premier résigne jusqu'à son Ame: il prostituë sa Langue, & ne pense que selon les idées de celui auquel il fait sa cour. Un Esprit noble & généreux trouveroit moins dur de porter la Livrée au service de son Maître, que de subir un tel Esclavage; ainsi nous ne parlerons que des moyens de plaîre qui sont dignes d'un honnête Homme.

L'heureux talent de plaîre à ceux qui sont au dessus ou au-dessous de vous, semble dépendre absolument de la bonne opinion qu'ils ont de votre Franchise. Cette qualité doit accompagner l'Homme agréable dans toutes les actions de sa vie; & je crois que, pour faire son éloge en peu de mots, il suffit de dire qu'elle arrache l'approbation même de vos Ennemis. Le Criminel respecte le Juge, qui prononce la Sentence de mort contre lui. L'Auteur du Mot, que j'ai mis à la tête de ce Discours, connoissoit bien les devoirs de la Vie Civile, & il passa la sienne dans la plus agréable Compagnie qu'il y ait jamais eu au monde. Auguste vivoit avec ses Amis, comme s'il eût cherché à

faire fortune dans sa propre Cour. L'affabilité & la candeur, jointes à un pouvoir aussi vaste qu'aucun Prince ait jamais possédé, le rendoient les délices d'une troupe de Beaux-Esprits, dont les pensées étoient au dessus de l'Ambition, & dont les vuës ne pouvoient être satisfaites par tout ce qu'il auroit pu leur donner dans l'étenduë de son Empire, sans les plaisirs de leur Conversation mutuelle. Une certaine uniformité de Goût, de Sentimens, qui est naturelle à tous les Esprits du même ordre, étoient le lien de leur Societé; & l'Empereur ne s'attribuoit aucun privilége, qui ne fût dû à ses talens personnels, en ce qu'ils servoient aux plaisirs des autres.

Les Hommes rusés, les Hypocrites, les demi-Sages ou les demi-Vertueux, sont incapables de goûter les douceurs d'une telle Compagnie, où l'on n'a point d'égard à la différence de la Fortune. Horace dans l'Epître d'où j'ai tiré le sujet de ce Discours, donne des régles merveilleuses sur la conduite qu'on doit tenir envers les Princes & les Grands du monde; mais il en parle d'une maniére à insinuer qu'il n'avoit pas besoin de les pratiquer lui-même. Il y fait voir qu'il entendoit quelles devoient être les allures d'un habile Courtisan, lorsqu'il l'avertit de parler de ses besoins avec modestie, & de ne se rendre jamais importun. Il est certain qu'il y a une si grande effronterie à parler toujours de ses intérêts, que

celui qui en eſt coupable envers ſon Protecteur, riſque d'avoir le ſort du Mendiant qui expoſe ſes ulcéres à la vuë de tous les paſſans, pour exciter leur compaſſion; mais qui, au-lieu d'en obtenir l'aumône, les oblige à tourner les yeux d'un autre côté.

Je ne ſais qu'eſt devenu un honnête Homme, que je voyois quelquefois il y a quinze ou ſeize ans; mais il étoit ſi perſuadé qu'il eſt deſagréable d'étaler ſes beſoins, qu'il les cachoit avec induſtrie, & qu'il étoit à cet égard le contrepié d'IRUS, dont j'ai tracé le caractére dans * un de mes DISCOURS. Cet honnête Homme, que je ne trouve plus, depuis quelques années, dans mes Promenades, & qu'on m'a dit avoir une ſorte d'Emploi à l'Armée, avoit pour Maxime, *Qu'une bonne Perruque, du beau Linge, & un Air gai ſont à un pauvre Courtiſan ce que de bons Inſtrumens ſont à un pauvre Artiſan.* Après qu'il avoit demeuré quelquefois deux jours ſans manger, pour n'avoir pas de quoi mettre ſous la dent, je me ſuis bien diverti de lui voir attribuer ſa maigreur, dont tout le monde s'appercevoit, aux excès de quelque Galanterie, où il s'étoit abandonné, diſoit-il, depuis peu. Cet habile Diſſimulé jouoit ſon rôle avec beaucoup d'adreſſe; & ſi on le ſoupçonnoit d'être mal dans ſes affaires, on croyoit que cela venoit plutôt de ſon attachement à

* Voyez le XXXVII. ci-deſſus pag. 233.

à quelque Vice à la mode ; que d'une innocente Pauvreté ; ce qui sauvoit son crédit auprès de ceux dont sa fortune dépendoit.

Le meilleur est d'être aussi peu incommode qu'il est possible, & d'attendre votre avancement plutôt comme une faveur que comme une chose duë. Mais à quoi bon raisonner ici sur les moyens de plaire & de réussir dans le monde, puisqu'on voit une foule de Gens à la Ville, à la Cour & à la Campagne, qui sont parvenus à de grandes richesses, & qui ont passé de l'heureux succès d'une fausse démarche à un autre, sans avoir jamais suivi des régles fixes pour leur conduite ? Ne vaut-il pas mieux abréger cette pénible recherche, &, à l'exemple de ce vieux Galant qui disoit à son Fils, *Mon Ami, souviens-toi d'être joli Homme*, dire un mot à mes Lecteurs qui auront envie de plaire au monde, *Messieurs, travaillez à devenir riches ?*



XLII. DIS-

XLII. DISCOURS.

—. — Spirantia consulit exta.
VIRG. Æneid. IV. 64.

Elle consulte les entrailles qui palpitent encore.

APrès avoir donné la Dissection de la Tête d'un Petit-Maître, je rapporterai ici l'Anatomie du Cœur d'une Coquette, suivant ma promesse, & je ferai part au Public de ce que nous y observâmes de plus curieux. DISSECTION du COEUR d'une COQUETTE.

Peut-être me serois-je dispensé d'entrer dans ce détail, si plusieurs de mes Correspondans ne m'avoient sommé de tenir ma parole à cet égard, & sollicité puissamment à faire un exemple de la Coquette, aussi bien que du Petit-Maître. C'est donc pour leur obéir que j'ai cherché la Minute de mon premier Rêve, & que je vais entrer en matiére, sans un plus long préambule.

Avant que notre Anatomiste en vint à cette Dissection, il nous dit qu'il n'y avoit rien de plus difficile dans son Art, que d'ouvrir le Cœur d'une Coquette, & d'en exposer bien toutes les parties aux yeux des Spectateurs, à cause d'une infinité de labyrinthes & de replis qu'on y trouve, &

& qui ne paroiſſent dans le Cœur d'aucun autre Animal.

Enſuite il nous pria d'obſerver le Péricarde, ou l'Enveloppe extérieure du Cœur, & nous y vîmes, à la faveur de nos Microſcopes, des millions de petites Cicatrices qui ſembloient avoir été cauſées par les pointes d'une infinité de Dards & de Fléches, qu'on avoit lancé contre cette Membrane; quoiqu'il n'y eût pas le moindre petit orifice, à travers lequel aucun de ces traits eût percé juſqu'à la ſubſtance du cœur.

Tous ceux qui ont quelque teinture de l'Anatomie, ſavent que le Péricarde contient une eſpéce de liqueur rougeâtre & déliée, qu'on croît ſe former des exhalaiſons qui s'évaporent du Cœur, & qui s'y condenſent. Lorsqu'on vint à l'examiner, il ſe trouva qu'elle avoit toutes les qualités de l'Eſprit de vin, dont on remplit les Thermomètres, qui ſervent à marquer les différens degrés de l'Air.

Je ne dois pas oublier ici une Expérience, qu'un des Membres de la Compagnie nous dit avoir faite avec cette liqueur, dont il avoit trouvé bonne proviſion autour du Cœur d'une Coquette, qu'il avoit anatomiſé autrefois. Il nous aſſura donc qu'il en avoit rempli un Tuyau de verre, à peu près comme celui d'un Thermomètre; mais qu'au lieu de marquer les variations de l'Air, il déſignoit les qualités des Perſonnes qui entroient dans la chambre où il l'avoit ſuspendu

pendu. Il ajoûta que cette liqueur montoit à l'approche d'un Plumet, d'un Justaucorps en broderie, ou d'une paire de Gants à frange; & qu'elle baissoit d'abord qu'une vilaine Perruque mal peignée, qu'une paire de Souliers lourds, ou un Habit à l'antique paroissoient dans sa Maison. Ce n'est pas tout, il nous certifia que s'il venoit à éclater de rire auprès de cette liqueur, elle montoit d'une manière sensible; & qu'elle descendoit au plus vîte, aussi-tôt qu'il prenoit un air sérieux. En un mot, il vouloit nous persuader que, par le moyen de cette Machine, il pouvoit connoître s'il y avoit un Homme de bon Sens, ou un Fat, dans sa chambre.

Après avoir bien examiné le Péricarde, & considéré la liqueur qu'il renfermoit, nous en vînmes au Cœur même. La surface extérieure en étoit si polie, & la pointe si froide, que, lorsqu'on vouloit l'empoigner, il s'échappoit à travers les doigts comme un morceau de glace ou une Anguille. Les fibres en étoient plus entrelacées que celles des autres Cœurs, jusques-là que tout le Cœur sembloit former un véritable Nœud *Gordien*, & ne peut savoir eu que des mouvemens fort inégaux & irréguliers pendant qu'il exerçoit ses fonctions vitales.

Lorsque nous examinâmes tous les Vaisseaux qui en sortoient ou y aboutissoient, nous ne pûmes jamais découvrir qu'il

qu'il eût la moindre communication avec la Langue; ce qui nous parut une chose très-digne de remarque.

On nous fit observer en même tems que plusieurs de ces petits Nerfs, qui contribuent à faire sentir l'Amour, la Haine, & les autres Passions, n'y descendoient pas du Cerveau, mais des Muscles situés autour des yeux.

Je pris ce Cœur dans la main pour juger du poids, & il me parut si léger, que je conclus d'abord qu'il y avoit beaucoup de vuide. En effet, l'intérieur étoit plein de Cavités & de Cellules, qui passoient les unes dans les autres, & qui ressembloient à ces Appartemens que nos Historiens attribuent au Berceau de *Rosemonde*. Plusieurs de ces petits trous étoient farcis de mille bagatelles, qu'il me seroit impossible de nommer en détail; mais je remarquerai seulement que la premiére chose que nous y découvrimes, par le moyen de nos Microscopes, étoit une Coiffe couleur de feu.

Du reste on nous dit que la Dame Propriétaire de ce Cœur, lorsqu'elle étoit en vie, souffroit les poursuites de tous ceux qui lui faisoient l'amour, les entretenoit tous dans l'espérance, & insinuoit à chacun d'eux en particulier qu'il étoit distingué des autres. C'est pour cela que nous nous attendions à voir l'empreinte d'un nombre infini de Visages sur les différentes enveloppes de ce Cœur, mais nous fûmes

mes bien surpris de n'y en trouver aucune, jusqu'à ce qu'on fût arrivé au Centre. Alors nous apperçûmes, avec nos Microscopes, un petit Homme, vêtu d'un habit fort bizarre. Plus je le regardois, & plus il me sembloit que je l'avois vu quelque part, sans pouvoir me rappeller ni le tems, ni l'endroit; jusqu'à ce qu'enfin un de la Compagnie, qui l'avoit examiné de plus près que les autres, nous fit voir clairement, par le tour du Visage & plusieurs de ses traits, que la petite Idole, ainsi placée au milieu de ce Cœur, étoit le feu Petit-Maître dont nous avions depuis peu disséqué le Cerveau.

D'abord que notre Anatomiste eut achevé sa Dissection, incapables de nous déterminer sur la nature de ce Cœur, si différent de celui des autres Femmes, nous résolûmes d'en venir à quelque épreuve pour en découvrir la substance. Ainsi on le mit sur des charbons ardens; mais bien loin de se consumer, il n'en reçut pas la moindre atteinte; d'où nous conclûmes qu'il étoit du naturel de la Salamandre, & qu'il auroit pu vivre au milieu du feu & des flammes.

Lorsque nous admirions un si étrange Phénoméne, & que nous formions un cercle autour de ce Cœur, il laissa échapper un terrible soupir, ou plutôt un éclat, & se réduisit tout d'un coup en fumée. Cet éclat imaginaire, qui me parut plus fort que celui d'un Canon, m'ébranla si

bien

bien le Cerveau, qu'il dissipa toutes les douces vapeurs du sommeil, & qu'il n'y eut plus moyen de me rendormir.

L.

XLIII. DISCOURS.

Spes incerta futuri.
VIRG. Æneid. VIII. 580.

L'Espérance d'un avenir incertain.

Les vaines ESPERANCES des Hommes & des Femmes sont presque toujours la source de leurs CHAGRINS.

C'EST quelque chose de triste de voir que les Hommes se plaignent toujours de l'inconstance de la Fortune, quoi qu'ils soient d'ordinaire les principaux Auteurs de leurs disgraces, & qu'ils travaillent sans cesse à fomenter leurs chagrins, ou à déconcerter leurs propres mesures. La plupart des Egaremens, où les Hommes se plongent, viennent des fausses espérances dont ils se bercent, & de ce qu'ils aspirent à des avantages auxquels ils n'ont aucun sujet de prétendre. Cette injuste idée qu'ils nourrissent de leur mérite, les afflige souvent de maux réels, à l'occasion de leurs pertes chimériques. Une si funeste illusion me rappelle ici une sorte de Gens d'un Caractère fort singulier, qui tournent en leur faveur, ce qui est possible ou probable, & qui de cette probabilité font tout d'un coup une certitude.

Je

Je surpris l'autre jour mon Ami Mr. Honeycomb à regarder une Dame d'un œil fixe, & j'eus la curiosité de lui demander qui elle étoit? Là-dessus il me parla de ses malheurs, & du tort qu'ils avoient fait à l'éclat de sa beauté, aussi-bien qu'à tous les agrémens de sa personne. Il y a quinze ans, dit-il, que cette Dame & deux de ses Sœurs étoient les plus riches Partis de la Ville; mais aujourd'hui elles se trouvent réduites assez à l'étroit, sans avoir rien perdu avec leurs Fermiers ou leurs Créanciers, & sans avoir essuyé aucun dommage par Mer ou par Terre. Elles étoient alors inaccessibles à leurs Soupirans, & les plus fiéres Beautés de *Londres*. Voici sur quoi elles fondoient ces grands airs, & de quelle maniére elles raisonnoient.

„ Notre Pere, *disoient-elles*, est encore assez jeune, mais notre Mere est un peu trop avancée en âge pour avoir d'autres Enfans. D'ailleurs son bien en fonds, qui lui rapporte 800 Livres Sterling de revenu, à le vendre sur le pié du produit de vingt années, vaut 16000 Piéces. Celui de notre Oncle qui a déjà plus de cinquante ans, vendu sur le même pié, en doit valoir 8000, puisqu'il en fait 400 L. St. de revenu. Nous avons une Tante Veuve, qui a 10000. L. St., que son Mari a laissées à sa disposition, & une autre, qui est vieille Fille, dont le Capital peut monter

„ à 6000 Piéces. Ajoûtez à ceci que no„ tre Grand' Mere a 900 L. St. de reve„ nu, qui, évaluées de même, en font „ 18000, & nous avons chacune 1000 „ Piéces, qu'on ne fauroit nous ôter. Si „ nous joignons ces différentes Sommes „ enfemble, nous verrons d'un coup „ d'œil quelle en fera la fomme totale.

	L. St.
„ Le Bien de notre Pere, - - -	16000.
„ Celui de notre Oncle, - - - -	8000.
„ Celui de notre Tante la Veuve,	10000.
„ Celui de notre Tante la Fille,	6000.
„ Celui de notre Grand' Mere,	18000.
„ Nos 1000 Piéces chacune,	3000.
	61000.

„ A partager également cette Somme „ entre nous trois, nous aurons 20000 „ Livres Sterling chacune, & avec ce que „ la Renommée, qui groffit toujours les „ Capitaux, nous donnera de plus, nous „ pouvons fort bien paffer pour des Par„ tis de 30000 Livres Sterling.

„ Bouffies de ces hautes efpérances & „ de leur mérite perfonnel, *continua mon* „ *Ami* Honeycomb, elles regardoient „ tout le monde avec un fouverain mé„ pris, & ont refufé divers Etabliffemens „ avantageux qu'on leur propofoit. Mais „ remarquez bien quelle en a été l'iffuë. „ La Mere eft morte, le Pere s'eft rema„ rié, & de cette feconde Femme il a „ un Garçon, à qui fon bien, celui de

„ l'On-

„ l'Oncle & de la Grand'Mere étoient
„ substitués. Ceci enleva aux trois Sœurs
„ un Capital de 43000 L. Ce n'est pas
„ tout, la vieille Tante, qui étoit enco-
„ re Fille, a épousé un grand *Irlandois*,
„ & cette démarche les a privées de
„ 6000 Piéces. La Veuve est morte, &
„ n'a laissé qu'à peine de quoi payer ses
„ dettes, avec les fraix de son Enterre-
„ ment; c'est-à-dire que les trois Sœurs
„ n'ont au bout du compte que leurs
„ 1000 Piéces chacune. Agées de plus
„ de trente ans, elles passent le reste de
„ leurs jours à condamner l'humeur in-
„ téressée des Hommes, & à se plaindre
„ de ce qu'on n'estime plus aujourd'hui
„ la Vertu, le Bon-Sens & la Mo-
„ destie."

Ce revers de fortune à l'égard du beau Sexe, est d'autant plus digne d'observation, qu'il est presque irréparable. Quoique la Jeunesse ne soit guéres en état de réfléchir, c'est le seul âge auquel les Dames puissent avancer leur fortune. Mais si l'on examine les Hommes, on en voit un si grand nombre de malheureux, pour s'être entêtés d'espérances frivoles, que je ne sais point s'ils ne sont pas plutôt dignes de mépris que de compassion. En effet, n'y a-t-il pas de quoi rire de voir un Homme, qui, après avoir vieilli à faire sa cour & passé la moitié de sa vie dans l'esclavage, se croit le plus malheureux de toute son espéce, sur ce qu'il

n'a pu obtenir l'Emploi auquel il aspiroit, & qu'un Courtisan lui a manqué de parole? Celui qui compte sur toute autre chose que sur ce dont il est déja le maître, ou qu'il peut acquérir par son industrie, & qui ne se borne point à la jouïssance des deux tiers de ses revenus ou de ses profits, s'ouvre une source intarissable de chagrins & de traverses. Les deux seuls moyens qu'il y ait de s'avancer dans le monde, par la faveur des autres, sont de leur être agréables ou utiles. On peut dire en général que les Hommes ne font rien que pour leur intérêt. Ainsi lorsque vous attendez quelque grace d'une Personne élevée au-dessus de vous, si vous n'êtes pas en état de lui plaire en telles ou telles occasions, ou de lui rendre service, vous avez tort de vous plaindre lorsqu'il vous néglige; vous ne deviez pas compter sur sa protection.

Il me semble qu'il ne seroit pas inutile de comparer un Homme qui fuit tous les plaisirs de la Vie, avec un autre qui les recherche avec empressement. L'espérance du Reclus adoucit ses plus grandes austérités, au-lieu que les joïes du Mondain l'accablent de tristesse & d'inquiétude. Quelle différence y a-t-il entre le Bonheur de celui qui se mortifie par le Jeûne, & l'état de celui qui se plonge dans toute sorte d'excès? Celui qui renonce au monde ne sent plus les traits de l'Envie, de la Haine, de la Malice,

ou de la Colére, & il a toujours l'esprit serein; mais celui qui court après les plaisirs du siecle, qui sont trompeurs de leur nature, ne s'amasse que des soucis, des remords & de la honte.

L.

XLIV. DISCOURS.

——Magister artis ingenîque largitor
Venter. ————————

PERS. Sat. Prol. vs. 11.

C'est la faim qui apprend les beaux Arts, & qui donne de l'esprit.

LUCIEN se moque des Philosophes de son tems, qui ne pouvoient pas convenir entre eux si les Richesses étoient un véritable Bien: les Sectes les plus sévéres le nioient hautement, pendant que d'autres l'affirmoient avec la même ardeur. *Des moyens de s'enrichir, & de l'industrie que la Nécessité donne aux Hommes.*

Je suis porté à croire, qu'à mesure que le monde devint plus poli, on abandonna l'Opinion de ces Philosophes rigides; & il n'y a personne aujourd'hui qui n'avouë que la jouïssance d'un bon Capital est accompagnée de très-grands avantages. Quoique ceux qui ont le plus de Vertu méprisent une bonne partie des Plaisirs qu'on recherche dans le monde, avec tout cela ils ne sauroient être insensibles

au poids & à la dignité qu'un Bien honnête donne à leur caractere, à leurs conseils & à leurs actions.

C'est une plainte générale de tous les Artisans, que les plus riches de leurs Membres sont ceux qu'on encourage le plus; ce qu'ils attribuent faussement à la malignité des Hommes, qui se plaisent à favoriser ceux qui ont le moins besoin de leur secours. En effet, si l'on examine la chose de près, on trouvera que leur conduite à cet égard est fondée sur la Raison; puisqu'à supposer la même intégrité en deux Artisans, j'ai plutôt à craindre une friponnerie du Pauvre, que de celui que les circonstances mettent au-dessus d'une pareille tentation.

De-là vient aussi que le Gouvernement Civil regarde ses plus riches Sujets, comme ceux qui sont les plus intéressés à le maintenir, & les plus propres à posséder les premiéres Charges de l'Etat. Mais il en est tout au rebours de ceux dont la fortune est délabrée : & ce que Catilina dit à ses Conjurés, tous gens de sac & de corde, qu'*ils n'avoient rien à espérer que d'une Guerre Civile*, étoit trop vrai pour n'avoir pas fait sur eux l'impression qu'il en attendoit.

Après ce court éloge des Richesses, je ne doute pas que la plupart de mes Lecteurs ne soient ravis de trouver ici une Dissertation sur *les moyens d'établir sa Fortune*, ou *l'Art de s'enrichir*.

Le

Le premier & le plus infaillible de ces moyens est l'*Epargne*: tous les Hommes n'ont pas les talens requis pour gagner de l'argent; mais ils peuvent tous être bons Economes, & il y a très-peu de personnes, qui, à vouloir réfléchir sur leur vie passée, ne trouvent, que, s'ils avoient épargné toutes ces petites sommes qu'ils ont employées mal-à-propos, ou sans nécessité, ils auroient aujourd'hui un Capital fort honnête. Le second rang est dû à la *Diligence*. L'une & l'autre de ces bonnes Qualités nous sont recommandées dans ces trois Proverbes *Italiens*, qui me paroissent excellens.

Ne faites jamais par un autre ce que vous pouvez faire vous-même.

Ne renvoyez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

Il ne faut jamais négliger les petites choses ni les petites dépenses.

Le troisiéme moyen de s'enrichir est d'observer, dans toutes ses affaires, de l'*Ordre*, dont les plus petits esprits sont capables.

Le fameux Mr. DE WIT, un des plus grands Politiques de son tems, interrogé par un de ses Amis, comment il pouvoit subvenir à toutes les affaires qu'il avoit sur les bras, lui répondit, que tout son Art consistoit *à ne faire qu'une chose à la fois*. „ Si j'ai, *lui dit-il*, quelques Let-

 „ tres

„ tres importunités à écrire, je ne songe
„ qu'à les expédier au plus vîte: si quel-
„ ques affaires domestiques demandent
„ mon attention, je m'y donne tout en-
„ tier jusqu'à ce qu'elles soient réglées.

En un mot, nous voyons souvent des Hommes phlegmatiques & d'un esprit lourd, qui arrivent à de grandes richesses, par la régularité & le bon ordre qu'ils observent dans leurs affaires; au-lieu que, sans cette exactitude, les plus beaux Génies & les Imaginations les plus vives embarrassent plutôt leurs affaires, qu'ils ne les aménent à une heureuse fin. Il me semble donc qu'on peut établir pour Maxime, que tout Homme, doué d'un Sens ordinaire, a les moyens de s'enrichir à coup sûr, dans la situation où il se trouve. Si les plus habiles n'y réussissent pas quelquefois, cela vient ou de ce qu'ils préférent quelque autre objet aux richesses, ou de ce qu'ils n'en veulent acquérir qu'à leur mode, & pourvu qu'ils continuent à goûter tous les plaisirs & toutes les douceurs de la Vie.

Mais, outre ces voies ordinaires qu'il y a de s'enrichir, il faut avouer que le Génie y peut beaucoup, & qu'il y trouve de quoi s'exercer, aussi bien qu'à tout autre égard.

Quoiqu'il y ait eu, depuis bien des siecles, une infinité de moyens pour gagner de l'argent, & qu'on les ait fort multipliés depuis quelques années; avec tout

cela il reste encore, sur cet article, un si vaste champ à l'invention, qu'un Homme d'une capacité médiocre en pourroit aisément découvrir un nouveau, dont qui que ce soit ne se fût avisé jusques ici.

Nous voyons tous les jours que des Pauvres affamés, qui ont de l'esprit, mettent en usage des subtilités qui marquent la force de l'Invention à cet égard.

On dit que SCARAMOUCHE, célébre Bouffon *Italien*, réduit dans une grande nécessité à son arrivée à *Paris*, s'avisa d'un stratagême assez grotesque pour y remédier. Il rouloit autour de la Boutique d'un Parfumeur de cette Ville qui étoit en vogue, & toutes les fois qu'il en voyoit sortir quelqu'un, qui venoit d'y acheter du Tabac en poudre, il ne manquoit jamais de lui en demander une pincée: lorsqu'il en avoit ramassé une certaine quantité de toutes les sortes, qu'il mêloit ensemble, il le revendoit à bon marché au même Parfumeur, qui s'apperçut du tour & en prit occasion de mettre en vogue ce Tabac sous le nom de *Tabac de mille fleurs*. L'Histoire ajoûte que SCARAMOUCHE s'entretenoit par là fort commodément, jusqu'à ce que l'envie de s'enrichir trop vîte le porta un jour à prendre une excessive pincée de Tabac dans la Boîte d'un Officier *Suisse*, qui n'entendit pas raillerie là-dessus, & lui donna des coups de canne; ce qui l'obligea de renoncer à cette maniére ingénieuse de gagner sa vie.

 Je

Je ne dois pas oublier ici de rendre justice à un jeune Garçon de notre Pays, qui est à peine âgé de douze ans, & qui par sa grande industrie & un exercice continuel, a trouvé le secret de battre la Marche de nos Grenadiers sur son menton. J'ai même ouï dire à des Personnes dignes de foi, que par ce moyen il gagne non seulement sa vie & celle de sa Mere, mais qu'il met tous les jours quelque chose en réserve, dans le dessein d'acheter une place de Tambour, si la Guerre continue, ou peut-être même un Drapeau.

A ces deux Exemples j'en ajoûterai un troisiéme du fameux RABELAIS, tel qu'on le voit dans les * *Particularités de sa Vie*, qui sont à la tête de ses Oeuvres. † Contraint de s'enfuir de Rome, très-mal équipé, sans argent & à beau pié sans lance, il s'avisa d'un stratagême, qui auroit pu coûter fort cher à tout autre que lui. Arrivé dans une Hôtellerie à *Lyon*, il y demanda une chambre écartée, & un petit Garçon qui sût lire & écrire. Il fit ensuite plusieurs petits sachets de la cendre qu'il trouva dans la cheminée; & lorsque le petit Garçon lui eut apporté de l'encre & du papier, il lui fit écrire divers billets, sur l'un desquels il y avoit, *Poison pour fai-*

* Voyez l'Edition d'*Amsterdam* en 1711. pag. 36, &c.

† L'Auteur *Anglois* rapporte ce Fait d'une toute autre maniére.

„ *faire mourir le Roi*; sur l'autre, *Poison* „ *pour faire mourir la Reine*; sur un troi- „ sieme, *Poison pour faire mourir Mr. le* „ *Duc* d'Orleans; & ainsi des autres „ Princes ou Princesses de la Famille „ Royale. Il appliqua ces billets sur cha- „ cun des sachets, & dit au petit Gar- „ çon: *Mon Enfant, gardez-vous bien de* „ *parler de ceci à votre Mere, ni à qui que* „ *ce soit, car il y va de votre vie & de la* „ *mienne.* Après quoi il enferma tous ces „ paquets dans sa valise, & demanda „ qu'on lui servît à dîner.

„ Pendant qu'il dînoit, le petit Gar- „ çon ne manqua pas de raconter à sa „ Mere tout ce qui s'étoit passé. La bon- „ ne Femme, remplie de crainte, & „ choquée de la mauvaise mine du Péle- „ rin, crut être obligée d'en avertir le „ Prévôt de la Ville; d'autant plus que „ Mr. le Dauphin venoit alors d'être em- „ poisonné, & que toute la *France* étoit „ en deuil à l'occasion de ce funeste ac- „ cident.

„ Le Prévôt court au plus vîte à l'Hô- „ tellerie avec ses Archers, y fait quel- „ ques légéres informations, examine „ Rabelais, qui ne répond pas trop „ juste à ses demandes, le saisit avec sa „ valise, & se croit obligé de le condui- „ re lui-même à *Paris* sous une bonne „ escorte.

„ Monté sur un bon cheval, & bien „ régalé en chemin, sans qu'il lui en coû-

XLV. DISCOURS.

Posthabui tamen illorum mea seria ludo.
VIRG. Eclog. VII. 17.

J'ai négligé mes affaires les plus sérieuses pour écouter leur chanson.

De ceux qui affectent une INDOLENCE universelle, & de ceux qui prétendent avoir toujours de grandes OCCUPATIONS.

SANS contredit il n'y a rien de plus charmant que des maniéres exemptes d'affectation; mais on voit des Gens qui sous prétexte d'en user d'un air libre & dégagé, renoncent à tous les devoirs de la Vie Civile. Ils se piquent d'une répugnance universelle pour tout ce qui s'appelle affaires ou attention, & c'est-là ce qui les distingue de tous les autres. Vous entendez souvent dire à un Homme de cette espéce, *Je suis l'Homme du monde le plus négligent. Il faut avouer que j'ai la plus malheureuse mémoire qu'il y ait jamais eu.* C'est une de leurs principales Maximes de ne point réfléchir du tout; il y a quelque chose de si pénible dans cet exercice, qu'ils n'ont jamais le tems de s'y occuper. Il arrive même qu'un Homme de cette trempe est assez flegmatique pour se rendre habile dans tout ce qui demande du travail & de l'industrie; mais il a tant d'ardeur pour être ce qu'il n'est pas, pour marquer trop de vivacité & donner

dans

dans le foible des Gens d'esprit, qu'il se reconnoît incapable de la moindre application.

Lorsque cette Humeur saisit la tête d'une Femme, elle se pique d'être indisposée à tout bout de champ, & ne fait rien qui ne sente la maladie; on la choque, mais elle a trop d'indolence pour en témoigner quelque ressentiment; elle ne vit qu'autant qu'elle est agitée par les vapeurs de la rate, ou le souffle d'un généreux mépris. A peine est-elle assez curieuse pour prêter l'oreille à ce qu'on dit contre ses Amies, ou a-t-elle assez d'attention pour entendre leurs éloges. En un mot, les Individus de l'un & de l'autre Sexe, attaqués de cette bizarrerie, sont inutiles à tout bien, & tirent de-là une espéce de vanité.

Il y a une autre Folie opposée à celle-ci, mais qui n'est pas moins déraisonnable, je veux dire la sottise de ceux qui prétendent être toujours fort occupés. On voit des Hommes qui visitent des Dames, & qui ne sont pas plutôt assis, qu'ils s'excusent de ce qu'ils ne peuvent rester qu'un moment, appellés ailleurs pour des affaires de grande importance. Ils courent ainsi de maison en maison, & déclarent par-tout qu'ils doivent aller tout autre part que là où ils se trouvent. Ils voudroient qu'on les priât de rester-là où ils sont; mais laissez-les courir, ne les retenez pas, & leurs affaires seront d'a-

bord expédiées ; ou disparoîtront tout d'un coup. Les Dames, qui se plaisent aux Visites & & qui ont la moitié de la Ville à voir dans un après-midi, méritent d'être excusées, si elles marquent de l'empressement ; mais les Hommes qui vont là où ils n'ont rien à faire & qui supposent devoir être ailleurs, sont inexcusables.

Des Critiques fort délicats ont observé qu'il n'y a rien qui découvre mieux le génie & l'humeur d'une personne que ses Lettres. J'en ai deux écrites par deux Personnes de l'un & l'autre de ces Caractéres que je viens de toucher. N'est-il pas étonnant qu'un Homme qui écrit de sang froid, & qui a le tems de réfléchir, se dépeigne au naturel, & avec les mêmes défauts qu'on lui trouve dans la conversation ? Cependant ceux de cette trempe ne sauroient écrire deux lignes, qu'ils n'y paroissent aussi distraits qu'ils le sont en compagnie. Le pis est qu'ils se croient tels qu'ils le disent, & qu'ils s'imaginent être fort occupés. Ils ont ainsi l'esprit toujours en suspens, & toute leur vie se passe à vouloir faire beaucoup, sans jamais rien exécuter. Quoi qu'il en soit, voici les deux Lettres dont il s'agit.

Monsieur,

„ La Poste va partir, & j'ai diverses
„ Lettres de la derniére importance à é-
„ crire ce soir ; mais il faut que je vous
„ re-

„ remercie des honnêtetés que j'ai reçues
„ de vous lorsque j'étois en Ville. C'est
„ mon malheur d'être si accablé d'affai-
„ res, que je ne saurois vous entretenir
„ d'un million de choses que j'ai à vous
„ dire. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de
„ ne rien communiquer de tout ceci à
„ pas une Ame vivante, & de me croire
„ avec toute la fidélité possible, &c.

ET. CURSON.

MADAME,

„ Je hais l'écriture plus que toutes cho-
„ ses au monde; mais, quoique j'aye bu
„ des eaux purgatives, & que je ne doive
„ pas me fatiguer les yeux, à ce que l'on
„ m'a dit, je ne saurois m'empêcher de
„ vous avertir que j'ai eu la Sciatique
„ d'une terrible force depuis notre der-
„ niére entrevue. Au reste, comment
„ avez-vous pu vous imaginer que j'écou-
„ tois favorablement le Sot dont on vous
„ a parlé? Croyez, sur ma parole, qu'il
„ n'en est rien; & vous en devez être per-
„ suadée, lorsqu'une Créature, aussi
„ paresseuse que moi, veut bien prendre
„ de l'encre, du papier & une plume,
„ pour vous le certifier. Excusez ma liber-
„ té, s'il vous plaît; vous savez que je
„ n'y reviendrai pas souvent. Je suis à
„ toute épreuve, &c.

„ Le Fat, qu'on me donne pour Ga-
„ lant est de votre Province; ayez la bon-
„ té

„ té de me faire savoir, s'il est aussi ri-
„ che qu'on le dit.

BRIG. LEGER.

T.

XLVI. DISCOURS.

Ω̃ φιλτάτη γῆ μῆτερ, ὡς σεμνὸν σφόδρ' εἶ
Τοῖς νοῦν ἔχουσι κτῆμα, πολλοῦ τ' ἄξιον.

MENANDER in Navicul.

O ma chére Patrie, tous ceux qui ont du sens, vous aiment & vous estiment.

Du Gouvernement Civil.

S'IL me falloit choisir une Religion, & me soumettre de nouveau à quelque Gouvernement, je préférerois sans balancer le Culte religieux & le Gouvernement civil qui se trouvent établis dans cette Ile: desorte que c'est un singulier bonheur pour moi d'y avoir pris naissance. Je crois même suivre à cet égard les lumiéres de la Raison; mais si l'on vient à me dire que je me laisse entraîner au préjugé, on m'avouera du moins que c'est un préjugé honnête, puisqu'il naît de l'amour que j'ai pour ma Patrie, & que le devoir m'engage en quelque maniére à m'y abandonner. Plusieurs de mes DISCOURS ont déjà marqué le respect & l'estime que j'ai pour l'Eglise *Anglicane*: celui-ci traitera de notre Gouvernement Civil,

Civil, sur lequel j'ai fait certaines réflexions, que je ne sache pas avoir lues dans aucun de nos Ecrivains, que je vais produire comme un petit Essai.

Cette forme de Gouvernement, qui convient le mieux à l'égalité que la Nature a mise entre les Hommes, me paroît la plus raisonnable, pourvu qu'elle s'accorde avec le bien & la tranquillité du Public. C'est-là où l'on peut dire en propres termes qu'on est libre, lorsqu'un Homme n'est assujetti à un autre, qu'autant que l'ordre & l'administration du Gouvernement le permettent.

La Liberté doit s'étendre à tous les Particuliers, puisqu'ils jouïssent tous de la même nature. Si elle se borne à certaines Personnes, il vaudroit mieux qu'il n'y en eût point du tout, puisqu'elle fournit une triste comparaison, qui aggrave le malheur de ceux qui en sont privés.

On ne risque pas tant de la perdre, lorsque le Pouvoir Législatif est entre les mains de plusieurs personnes qui different à l'égard du rang & des intérêts; mais là où ce Pouvoir se trouve à la discretion de ceux qui conviennent à ces deux égards, le Gouvernement n'est pas éloigné de tomber dans le Despotisme de la Monarchie. La Liberté ne sauroit jamais être plus assurée, que là où le Pouvoir Législatif est confié à diverses Personnes si heureusement distinguées, qu'en travaillant à leur propre intérêt, elles avancent celui

de

de tout le Peuple; où, pour me servir d'autres termes, que là où il n'y a pas une seule partie du Peuple qui n'ait un intérêt commun du moins avec une partie des Législateurs.

S'il n'y a qu'un seul Corps de Législateurs, cela ne vaut guéres mieux qu'une Tyrannie: s'il n'y en a que deux, l'un risque d'être englouti avec le tems par les disputes qui s'éléveront entre eux, & ils auroient besoin d'un troisiéme pour faire pancher la balance. Il y auroit le même inconvenient à quatre, & un plus grand nombre causeroit trop d'embarras. Je n'ai jamais pu lire un passage dans POLYBE & un autre dans CICERON, sur cet article, sans goûter un plaisir secret à l'appliquer à notre Gouvernement, auquel il se rapporte beaucoup mieux qu'à celui de *Rome*. Ces deux grands Auteurs donnent la préférence au Gouvernement composé de trois Corps, du Monarchique, de l'Aristocratique & du Populaire. Ils avoient sans doute en vuë la République *Romaine*, où les Consuls représentoient le Roi; les Sénateurs, les Nobles; & les Tribuns, le Peuple. Ces trois Puissances, qu'on voyoit à *Rome*, n'étoient pas si distinctes ni si naturelles, qu'elles le paroissent dans la forme de nôtre Gouvernement. Entre plusieurs objections qu'on y peut faire, les principales regardent, si je ne me trompe, le pouvoir des Consuls, qui n'avoient que les dehors &

non pas la force de la Royauté. Ils manquoient d'un tiers, ou d'une voix décisive, lorsqu'ils n'étoient pas du même avis; c'est pour cela que les affaires du Public demeuroient quelquefois suspenduës, à moins que l'un d'eux ne fût absent. D'ailleurs je ne trouve pas qu'ils eussent une voix négative, lorsqu'il s'agissoit d'une Loi, ou d'un Decret du Sénat; ensorte qu'ils étoient plutôt les principaux de la Noblesse, ou les premiers Ministres d'Etat, qu'une branche distincte de la Souveraineté, dont aucun ne peut faire partie, s'il n'a quelque chose du Pouvoir Législatif. Si les Consuls avoient eu la même Prérogative que nos Monarques, jamais *Rome* n'auroit eu besoin de créer des Dictateurs, qui, munis de tout le pouvoir des trois Etats, renversérent à la fin son Gouvernement.

Une Histoire comme celle de SUETONE, qui nous donne une succession de Princes absolus, me fournit un Argument invincible contre le Pouvoir despotique. Si un Prince sage & vertueux ne sauroit être muni d'un pouvoir trop étendu pour le bonheur de son Peuple; d'un autre côté, si nous avons égard à la conduite ordinaire des Hommes, pour un qu'il y en a de bon, il s'en trouve dix d'un caractére tout opposé; desorte qu'il y auroit trop de risque pour une Nation de faire dépendre son bonheur ou son malheur des vertus ou des vices d'une seule Personne.

Qu'on

Qu'on jette les yeux sur l'Historien dont je viens de parler, ou sur tout autre Catalogue de Princes absolus, & l'on y verra une longue suite de Tyrans, avant que d'y rencontrer un Monarque un peu supportable. Ce n'est pas tout: un Particulier honnête Homme dégénere souvent en un Prince cruel & barbare, lorsqu'il jouït d'un pouvoir absolu. Permettez à un Homme de faire impunément tout ce qui lui plaît, vous éteignez en lui tout principe de crainte, c'est-à-dire un des plus grands appuis de la Morale. C'est aussi ce que l'Expérience de tous les siécles nous certifie. Combien n'a-t-on pas vu d'Héritiers présomptifs de vastes Empires, qui donnoient les plus belles espérances du monde, & qui, élevés sur le trône, sont devenus des Monstres d'impudicité & de barbarie, à la honte de la Nature Humaine?

Quelques-uns nous disent que nos Gouvernemens ici-bas devroient être Absolus & Monarchiques, à l'exemple de celui du Ciel. Si l'Homme ressembloit à son Créateur en Bonté & en Justice, j'approuverois fort qu'on suivît ce grand Modèle; mais là où ces deux Vertus ne sont pas essentielles au Gouverneur, je ne voudrois point du tout me remettre à sa discrétion & à son bon plaisir.

On ne peut que s'étonner de voir la liaison qu'il y a entre le Gouvernement Despotique & la Barbarie, & comment l'é-

l'élévation d'un Homme au-dessus de la Nature Humaine abaisse les autres fort au-dessous. A partager tous les Peuples de la Terre habitable en dix, il s'en trouve plus de neuf qui vivent dans l'esclavage le plus indigne, & qui sont ainsi plongés dans l'ignorance la plus crasse & la plus grossiére. Il faut avouer que l'Esclavage reçu en *Europe* est un état de Liberté, si on le compare avec celui qui domine dans les trois autres Parties du Monde; & qu'ainsi l'on ne doit pas être surpris que les *Européens*, qui croupissent sous un tel joug, ayent divers rayons de lumière, dont les autres Peuples sont absolument privés.

Les Richesses & l'Abondance sont les Fruits naturels de la Liberté, & par-tout où ceux-ci viennent, toutes les Sciences & les Arts Libéraux ne manquent pas d'y fleurir d'abord. Si d'un côté l'Esprit d'un Homme, qui veut donner l'essor à son Imagination, ou s'appliquer à la recherche de quelque vérité abstruse, ne doit pas être intimidé par aucune crainte servile; on peut dire de l'autre, qu'il a besoin d'avoir un peu au large toutes les commodités de la Vie.

La premiére chose à laquelle on travaille, est de pourvoir à sa subsistance. Jusqu'à ce qu'on ait mis ordre à cet article, l'Esprit en est entiérement occupé. Si d'autres ont eu ce soin-là pour nous; alors nous cherchons les plaisirs & les amusemens; & parmi un grand nombre de

per-

personnes oisives, il s'en trouvera plusieurs qui aimeront la lecture & la contemplation. Ce sont les deux grandes sources de nos Connoissances; & à mesure que les Hommes se rendent habiles, ils se plaisent à communiquer leurs découvertes à d'autres, qui, frappés du bonheur dont leurs Maîtres jouïssent, tâchent de les imiter ou même de les surpasser, jusqu'à ce que le Savoir & la Vertu ayent jetté de profondes racines dans une Nation, & qu'il y ait une pépiniére de Gens de cet ordre. Puis donc que l'Aise & l'Abondance font naître & cultivent le Savoir, il ne faut pas s'étonner que les Gouvernemens Despotiques, où l'on ne voit ni l'un ni l'autre, soient remplis d'ignorance & de Barbarie. Il est vrai qu'en divers Etats de l'*Europe*, où les Princes sont absolus, il se trouve des Savans & des Personnes d'un grand mérite; mais cela vient de ce qu'il y a quantité de Sujets riches, & de ce que les Princes n'osent pas exercer leur tyrannie dans toute son étenduë, à l'exemple des Orientaux, de peur que leurs Sujets n'entreprennent de secouer le joug, & de se rendre libres comme quelques-uns de leurs Voisins. D'ailleurs, quoiqu'il y ait de tems en tems un Prince particulier qui favorise les Arts & les Sciences, la Nature Humaine s'abâtardit & se corrompt dans tous les Gouvernemens Despotiques. On n'a qu'à jetter les yeux sur les *Romains*, depuis le régne d'Auguste, & l'on trouvera qu'ils

qu'ils dégénérérent peu à peu, jusqu'à ce qu'ils se rendirent aussi méprisables que les Nations les plus barbares qui les environnoient. Comparez les anciens *Grecs* sous leur Gouvernement Républicain, avec ceux d'aujourd'hui sous l'empire du *Turc*, vous les prendrez pour de tout autres Peuples, qui n'ont pas vécu sous le même Climat; tant il y a de la différence entre les Génies formés sous la Liberté & ceux qui croupissent dans l'Esclavage.

Si la pauvreté & la misere n'est pas la seule cause qui abat l'Esprit des Hommes élevés sous la Tyrannie, on peut dire du moins qu'elle en est la principale. Du reste, quoiqu'on n'ait jamais insisté là-dessus, l'ignorance & la barbarie, qui suivent toujours le Despotisme, forment, selon moi, un Argument invincible contre le pouvoir absolu des Souverains; puisqu'il répugne à l'avantage & à la perfection de la Nature Humaine, qui doivent être l'unique but de tout Gouvernement Civil.

L.



XLVII. DIS-

XLVII. DISCOURS.

Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.

HOR. L. I. Ode IV. 15.

Notre vie la plus longue est trop courte pour porter loin nos espérances.

Il n'y a rien de plus utile aux Hommes, que la fréquente pensée de la MORT.

LOrsque je m'assieds dans un Caffé, je m'attire souvent les yeux de toute la compagnie, sur ce qu'au milieu de la saison la plus fertile en Nouvelles, & quelquefois aussitôt après l'arrivée d'une Malle de *Hollande*, je demande à quelqu'un des Garçons du Logis le * Billet Mortuaire de la semaine précédente. Là dessus les uns me prennent pour le Marguillier d'une Paroisse, les autres pour un Charlatan, & quelques-uns pour un Docteur en Médecine. Avec tout cela, je me conduis à cet égard en Philosophe, & cette Liste de Morts me sert à réfléchir sur l'augmentation & la diminution uniforme du Genre-Humain, de-même que sur les différentes maniéres dont nous passons de la Vie à l'Eternité. Je me plais à lire ces Aver-

* C'est une Feuille volante qui s'imprime toutes les semaines & qui contient jour par jour le nombre de ceux de l'un & de l'autre Sexe qui meurent ou qui naissent dans les Villes de *Londres* & de *Westminster*, ou dans leurs Fauxbourgs, avec le genre de leur mort, & une spécification de leurs maladies.

Avertissemens qu'on imprime chaque semaine, parce qu'ils excitent en moi des pensées, qui devroient servir d'entretien familier à toutes les personnes raisonnables. J'envisage, avec une grande satisfaction, par quelle de ces Délivrances, qui portent le nom de Maladies, il m'arrivera peut-être de sortir de cette Vallée de larmes, pour entrer dans un nouvel Etat, où je me flatte d'être plus heureux que je ne saurois le concevoir aujourd'hui.

Mais ce n'est pas le seul fruit qui me revient de ce Billet Mortuaire. Il me semble que j'y trouve un Argument invincible pour la Providence. En effet, sans nous supposer toujours gouvernés par la sagesse infinie d'un Etre suprême, comment pouvons-nous rendre compte de cette exacte proportion qu'il y a, dans toutes les grandes Villes, entre ceux que l'on y voit naître & mourir, aussi bien qu'à l'égard du nombre des Garçons & des Filles qui viennent au Monde? A moins de cela, qui est-ce qui fourniroit à chaque Nation des recrues si exactement proportionnées à ses pertes, & qui est-ce qui partageroit ce nouveau surcroît d'Habitans, avec tant d'égalité entre l'un & l'autre Sexe? Le Hazard ne pourroit jamais tenir d'une main si ferme la Balance égale. Si un souverain Inspecteur ne régloit toutes choses avec poids & mesure, tantôt nous serions accablés sous la multitude, & tantôt nos Villes seroient réduites

en Déserts ; nous ferions quelquefois, pour me servir de l'expression de FLORUS, * *un Peuple tout composé d'Hommes*, & une autre fois on ne verroit que des Femmes. Nous pouvons étendre ceci à toutes les espéces des Créatures vivantes, & les regarder comme une Armée innombrable, à laquelle chacune fournit sa quote-part depuis environ cinq mille années, sans qu'elle y ait jamais manqué, ou qu'elle soit venuë à périr durant un si long intervalle. S'il nous étoit possible d'avoir des Billets Mortuaires de tous les Animaux en général, ou de tous les Individus de chaque Espéce dans tous les Continens & toutes les Iles, que dis-je, dans chaque Bois, Marécage, ou Montagne, quelles preuves étonnantes n'y verrions-nous pas d'une Providence qui veille sur tous ses Ouvrages ?

J'ai entendu parler d'un Homme de considération *Catholique-Romain*, qui après avoir lu ces Versets, dans le Chapitre V de la GENESE, † *Tout le tems donc qu'Adam vécut, fut neuf cens trente ans, puis il mourut : Tout le tems donc que Seth vécut, fut neuf cens douze ans, puis il mourut : Tout le tems donc que Méthuscela vécut, fut neuf cens soixante-neuf ans, puis il mourut* ; s'enferma d'abord dans un Cloître & se bannit du Monde, persua-

* Populus virorum. *Lib.* I. C. I.
† Vs. 5, 8, 27.

suadé qu'il n'y avoit rien qui fût digne de sa recherche, s'il ne se rapportoit à une autre Vie.

Il est sûr qu'on ne trouve rien de plus utile dans l'Histoire que le récit de la Mort des Personnes les plus illustres, & de la conduite qu'elles ont tenuë à l'approche de ce terrible moment. Je pourrois ajoûter qu'il n'y a point d'endroits plus agréables ni plus touchans pour les Lecteurs. La raison de cela est, si je ne me trompe, qu'il n'y a presque aucune autre circonstance dans la Vie d'un Homme qui puisse quadrer à tous ceux qui la lisent. Le gain d'une Bataille ou un Triomphe ne sauroit être le cas d'un Homme entre un million; mais lorsque nous voyons une Personne à l'article de la Mort, nous ne pouvons que nous rendre attentifs à tout ce qu'elle dit ou fait, assurés que tôt ou tard nous arriverons nous-mêmes à cette Agonie. Le Général d'Armée, le Ministre d'Etat, ou le Philosophe, sont des Rôles que nous ne soutiendrons peut-être de nos jours; mais il faut de toute nécessité que nous ressemblions un jour à l'Homme mourant.

Ne seroit-ce pas pour une raison de la même nature qu'il y a peu de nos Livres *Anglois*, qu'on lise avec plus de soin que * celui du Docteur Sherlock, quoiqu'il

* Ce Livre a été traduit en *François* & imprimé à *Amsterdam* chez *Humbert* en 1712. Sec. Edition. Il y a un autre Ouvrage du Dr. *Sherlock*, sur *l'immor-*

qu'il traite *de la Mort & du Jugement dernier*? D'ailleurs j'ose bien dire qu'on n'a peut-être jamais écrit un Livre, dans aucune Langue, qui soit plus propre que celui-ci pour engager les Hommes à mener une vie Sainte & Chrétienne.

J'ajouterai ici un des plus anciens Lieux Communs & des plus rebattus en Morale qu'il y ait jamais eu. Mais si ce caractére lui fait perdre la grace de la nouveauté, il le rend aussi beaucoup plus solide, puisqu'on voit par là qu'il est fondé sur les Notions communes de tout le Genre-Humain. En un mot, je voudrois que chacun sentît qu'il n'est qu'un Voyageur & qu'un Etranger dans ce Monde, qu'il n'y doit pas chercher son véritable repos, mais avoir toujours l'œil sur ce nouvel Etat, dont il approche à toute heure, & qui sera fixe & permanent dans toute l'éternité. Cette seule Idée suffiroit pour éteindre l'amertume de la Haine, l'insatiabilité de l'Avarice, & les soucis rongeans de l'Ambition.

ANTIPHANÈS, très-ancien Poëte, qui vivoit près d'un siécle avant SOCRATE, a un beau passage, qui ne vient pas mal en cet endroit, que j'ai lu avec plaisir, & traduit mot pour mot en ces termes: *Ne vous affligez pas excessivement*, dit-il, *pour la perte de vos Amis. Ils ne sont pas morts à*

talité de l'Ame & la Vie Eternelle, qui est, en quelque maniére, une suite du précédent, qui n'est pas moins estimé par les Connoisseurs. Le même Libraire a réimprimé en François ce dernier Livre en 1735.

à tous égards; ils n'ont fait qu'achever le Voyage qui nous est imposé à tous tant que nous sommes. Nous devons aller nous-mêmes à ce grand Receptacle, à ce Rendez-vous général de tous ceux de notre Espéce, où ils sont assemblés en corps, & où ils vivent dans un autre Etat.

On peut se rappeller ici les belles métaphores que l'Ecriture emploie à cette occasion, & que j'ai déjà citées quelque part, * lorsqu'elle dit que la Vie est un *Pélérinage*, & que nous sommes des *Etrangers*, & des *Voyageurs sur la terre*. Je ne saurois mieux finir ce DISCOURS que par le récit d'une petite Avanture, † qui se trouve dans les Voyages de feu Mr. le Chevalier CHARDIN. Après nous avoir instruits que les Hôtelleries, où les Caravannes logent en *Perse* & dans tous les Païs de l'Orient, se nomment des *Caravanserais*, il nous donne la Rélation suivante.

„ Un *Derviche*, ou Religieux *Mahométan*, qui voyageoit en *Tartarie*, ne „ fut pas plutôt arrivé à la Ville de *Balk*, „ qu'il alla se camper dans le Palais Royal, „ qu'il prenoit pour un *Caravanserai*. Il „ y entre, & après avoir regardé de tous „ cô-

* C'est dans le X. DISCOURS de ce Vol. p. 62.

† Voyez Tome I. p. 149. de l'Edition in 4. d'*Amsterdam* chez *J. L. de Lorme* en 1711. Cette Avanture est aussi rapportée par Mr. LE CLERC, dans le XXIII. Tome de sa *Bibliotheque Choisie*, p. 369. où il donne un Extrait de ces Voyages.

„ côtés, il va se placer sous une belle „ Galerie, met bas son petit sac & son „ petit tapis qu'il étend, & il s'assied „ dessus. Des Gardes l'ayant apperçu, „ lui criérent de se lever, lui demandant „ en colére, *ce qu'il prétendoit faire-là?* Il „ répondit *qu'il vouloit passer la nuit dans* „ *ce Caravanserai.* Les Gardes se mirent „ à crier plus fort, *qu'il s'en allât, que ce* „ *n'étoit pas là un Caravanserai, mais le* „ *Palais du Roi.* Le Prince, qui se nom- „ moit Ibrahim, étant venu à passer là „ dessus, rit de la méprise du *Derviche*, „ & l'ayant fait appeller, lui demanda „ *comment il avoit si peu de discernement,* „ *que de ne pas distinguer un Palais d'un* „ *Caravanserai? Sire,* dit le Derviche, „ *que V. M. me permette de lui demander* „ *une chose: Qui a logé d'abord dans cet* „ *Edifice, après qu'il a été bâti? Ce sont* „ *mes Ancêtres,* repliqua le Roi. *Après* „ *eux, Sire,* reprit le bon homme, *qui* „ *y a logé? C'est mon Pére,* repartit le Roi. „ *Et après lui,* dit le Religieux, *qui en a* „ *été le Maître? Moi,* répondit le Prince. „ *Et de grace, Sire,* continua le Dervi- „ che, *qui en sera le Maître après vous?* „ *Ce sera mon Fils,* dit le Monarque. *Ah!* „ *Sire,* ajoûta le Religieux, *un Edifice,* „ *qui change si souvent d'habitans, est une* „ *Hôtellerie & non pas un Palais.*

XLVIII. DISCOURS.

Illam, quicquid agit, quoque vestigia movit,
Componit furtim, subsequiturque decor.
TIBUL. Lib. IV. Carm. II. 7.

Quelque chose qu'elle fasse, de quelque côté qu'elle se tourne, l'agrément la suit partout.

De la Bonne Grace & des Manieres obligeantes qu'on doit avoir dans tout ce que l'on fait.

COMME on ne sauroit dire qu'une Personne jouït de la Santé, par cela seul qu'elle n'est pas malade, à moins qu'elle ne soit animée d'une vigueur intérieure, qui l'empêche non seulement d'être oisive, mais qui la tienne alerte & la fasse toujours agir; ainsi dans la pratique de toutes les Vertus, lorsqu'on y veut exceller, il faut une certaine maniére gracieuse qui les accompagne & qui en reléve le prix. Un Diamant peut avoir besoin d'être poli, quoique sa valeur intrinséque soit toujours la même, & une bonne Action peut se produire avec plus ou moins d'éclat. Un Homme ne devroit jamais se borner à faire simplement ce qui est bien; mais il devroit tâcher de le faire de son mieux & avec toute la bonne grace dont il est capable.

* CICERON nous dit qu'il écrivit son Li-

* Lib. I. c. 2. Ce passage me paroit si beau, que je ne saurois m'empêcher de le rapporter ici. *Nulla enim vitæ pars*, dit-il, *neque publicis*, *neque privatis*, *neque*

Livre des *Offices*, ou des *Devoirs de l'Homme*, parce qu'il n'y a point de circonstances dans la vie, où l'on n'en puisse pratiquer quelqu'un. On peut dire aussi qu'il n'y a pas un seul Devoir, ni une seule Vertu, qui ne reçoive un nouveau lustre par la bonne grace qui l'accompagne. Deux Hommes peuvent faire la même Action, mais dans l'un elle n'aura ni la beauté ni l'agrément que l'autre y donne. Il en est à peu-près comme de ce grand jour inimitable qu'on voit répandu dans tous les Païsages du TITIEN, qui distingue les traits de son Pinceau, & qu'aucun n'a pu égaler jusques ici.

Il n'y a point d'Action, où la qualité, dont je parle, se fasse mieux sentir, que lorsqu'il s'agit d'accorder une faveur, ou de rendre quelque service. Un Bienfait perd son nom, de la maniére dont GONGUSTE l'accorde, au-lieu qu'il oblige doublement par celle de CHARISTE. A la fin on arrache du premier le service qu'on lui demande; mais il témoigne une si grande répugnance, qu'on a presque autant de raison de se choquer de la maniére, que d'être sensible à la faveur. CHARISTE invite, d'un air gracieux, à lui fournir les occasions de faire un acte d'humanité, il prévient même là-dessus & l'on voit, à sa mine contente, qu'il sent un plai-

neque forensibus, neque domesticis in rebus, neque si tecum agas quid, neque si cum altero contrahas, vacare officio potest: in eoque colendo sita est vitæ honestas omnis, & in negligendo turpitudo.

plaisir intérieur à secourir les Affligés.

Il semble donc que la bienséance d'un acte de libéralité consiste à être fait d'un air joyeux, qui marque le plaisir divin qu'on goûte à obliger les autres; qui naisse d'un bon naturel & d'une bienveillance universelle, où il n'y ait aucune brusquerie, ni aucun sédiment d'une humeur ténace & peu communicative, que l'on découvre dans quelques Hommes.

Puisqu'on doit observer un certain *decorum* dans tous les bon offices qu'on rend aux autres, je vais donner un Exemple d'une action généreuse, que rien ne peut égaler que la bonté du cœur & l'humanité dont elle est accompagnée. C'est une Lettre * de PLINE le jeune, dont je rapporterai mot pour mot la traduction, parce qu'elle est très-fidéle & que l'Original n'a besoin d'aucun ornement étranger.

A QUINTILIEN.

„ Quoique vous soyez très-modeste, „ & que vous ayez élevé votre Fille dans „ toutes les Vertus convenables à la Fille „ de QUINTILIEN, & à la petite-Fille „ de TUTILIUS, cependant aujourd'hui „ qu'elle épouse NONIUS CELER, homme „ de distinction, & à qui ses Emplois & „ ses Charges imposent une certaine né„ cessité de vivre dans l'éclat, il faut „ qu'elle régle son train & ses habits sur „ le

* La XXXII. du VI. Livre.

„ le rang de son Mari. Ces dehors n'augmentent pas notre dignité, mais ils lui „ donnent plus de relief. Je sais que vous „ êtes très-riche des biens de l'ame ; & „ beaucoup moins de ceux de la fortune, que vous ne le devriez être. Je „ prends donc sur moi une partie de vos „ obligations ; & comme un second Pere, „ je donne à notre chére Fille * cinquante mille Sesterces. Je ne me bornerois „ pas là, si je n'étois persuadé que la „ médiocrité du petit présent pourra seule obtenir de vous que vous le receviez. Adieu.

C'est ainsi qu'une Générosité doit être faite de bonne grace & briller dans tout son éclat ; elle ne devroit pas seulement répondre aux besoins & à l'espérance de celui qui la reçoit, mais aller même au-delà de ses désirs. C'est ce qui l'assaisonne de nouveaux charmes, & qui embellit ces Dons de l'Art & de la Nature, qui, à moins de cela, dégoûteroient plutôt qu'ils ne seroient agréables. Sans cette bienséance, la Valeur se tourneroit en Brutalité, le Savoir en Pédanterie, & la Civilité la plus honnête en Affectation. La Religion même, si elle n'est soutenue de la bienséance, est capable de rendre les Hommes chagrins & de mauvaise humeur. Mais celle-ci fait paroître la Vertu dans sa beauté naturelle, donne un nouveau lustre à la Religion, & polit la sainte-té

* Environ 5000 Liv. monnoye de France.

té de ceux qui la professent. Un Homme instruit en cet Art plaît toujours, quelque Personnage qu'il jouë: Il peut faire mille actions qui ne conviennent qu'à lui seul, quoiqu'il ne se distingue des autres que dans la maniére.

Si vous examinez chaque trait en particulier d'AGLAURE & de CALLICLÉE, vous les trouverez également jolies: mais regardez-les en gros, & vous ne pourrez souffrir la comparaison; l'une est pleine d'une infinité de graces qu'on ne sauroit nommer, & l'autre n'a pas moins de défauts.

La bonté de la Personne & son air gracieux ajoûtent un poids infini à ses paroles. C'est le manque de la derniére de ces qualités qui rend souvent inutiles & sans effet les réprimandes ou les avis des Vieillards trop rigides, & qui cause un véritable chagrin à ceux qui les reçoivent. Mais la Jeunesse & la Beauté, accompagnées d'un air gracieux & sévére, peuvent donner de la honte au Pécheur le plus endurci. Dans le * Poëme de MILTON, le Diable ne paroît qu'une seule fois touché de honte, & c'est lorsqu'un beau Chérubin, tout rayonnant de gloire, le censure gravement.

Les plus excellens Génies ont toujours pris garde à ne rien faire de malséant jusques à leur dernier soupir: ils ont même évité une posture indécente à l'article de

* Le *Paradis perdu.* Voyez Tom. I. p. 169 du SPECTATEUR. Voyez aussi la Dissertation sur la Poësie Angloise insérée dans le *Journ. Littéraire*, T. IX p. 178.

de la mort. C'est ainsi que CESAR se couvrit la tête avec sa robe, pour ne pas mourir d'une maniére peu convenable à sa grandeur; & que LUCRECE, après s'être poignardée, ne songea qu'à tomber dans une attitude modeste, & digne de l'esprit qui l'animoit; suivant l'expression d'OVIDE:

* Tunc quoque jam moriens, ne non procumbat honestè,
Respicit. Hæc etiam cura cadentis erat.

Z

* Fast. L. II. 832.

XLIX. DISCOURS.

Πᾶσιν γὰρ εὐφρονοῦσι συμμαχεῖ τύχη.

Frag. vet. Poët.

La Fortune favorise tous ceux qui ont du bon sens & de la prudence.

De la PRUDENCE Humaine & de la PROVIDENCE Divine.

ENTRE les avis que le fameux GRACIAN donne, dans son petit * Livre, à ceux qui veulent s'avancer à la Cour, il leur conseille de se joindre à ceux qui ont la fortune en partage, & d'éviter la Compagnie des Malheureux. Quoique cette Maxime soit indigne d'un honnête Homme, elle peut être utile à ceux

* Intitulé, *l'Homme de Cour*. Il a été traduit en *François* & commenté par Mr. AMELOT de LA HOUSSAIE. Il y en a plusieurs Editions de *Paris* & de *Hollande*, dont la derniére faite à *Rotterdam* est de l'Année 1716.

ceux qui cherchent à se pousser dans le monde. Il est certain qu'une grande partie de ce qu'on appelle bonne ou mauvaise Fortune, vient des justes ou des fausses mesures qu'on prend pour s'y établir. Lorsque je vois un Homme se plaindre qu'il a du malheur dans toutes ses entreprises, je panche aussitôt à croire qu'il manque d'habileté. C'est sur ce principe que le Cardinal de RICHELIEU avoit accoutumé de dire que les mots *Infortuné* & *Imprudent* étoient synonymes & signifioient la même chose. Du reste, si ce Cardinal avoit beaucoup de prudence & de bonheur, son fameux Antagoniste, le Comte d'OLIVARÈS, fut disgracié à la Cour de *Madrid*, parce qu'il échouoit dans tous ses desseins. C'étoit l'accuser indirectement d'imprudence, à ce que remarque un illustre Auteur.

CICERON exhorta les *Romains* à choisir POMPE'E pour leur Général, parce qu'il avoit de la bravoure, de la conduite & du bonheur. Peut-être aussi qu'une suite continuelle de bonne fortune étant, à ce que nous venons d'insinuer, la marque d'un Esprit sage & prudent, ce fut pour cette raison que non seulement le Dictateur SYLLA, mais plusieurs des Empereurs *Romains* se donnoient le titre d'*Heureux* ou de *Fortuné*, comme on peut le voir encore aujourd'hui sur leurs Médailles. En effet il semble que les Payens estimoient plus un Homme à cause de son

bonheur, que pour toute autre bonne qualité; ce qui me paroit assez naturel à ceux qui n'ont pas une ferme persuasion d'une Vie à venir. D'ailleurs, comment pourrois-je me représenter un Homme comblé de bénédictions éclatantes, s'il n'a quelque mérite extraordinaire, qui paroît aux yeux du souverain Monarque de l'Univers, quoiqu'il échappe peut-être à ma vuë? D'où vient que les Héros d'HOMERE & de VIRGILE ne forment aucun dessein, ou ne donnent pas même un seul coup, que sous la direction de quelque Divinité qui les protégeoit? Ces Poëtes croyoient sans doute qu'il n'y avoit pas de plus grand honneur que celui d'être favorisé des Dieux, & que le plus bel Eloge dont ils pussent orner un Homme, étoit de raconter ces faveurs qui marquoient naturellement un mérite distingué dans la Personne qui les recevoit.

Ceux qui croyent les peines & les récompenses d'une autre Vie, agissent d'une maniére fort absurde, s'ils jugent du mérite d'un Homme par le succès de ses entreprises. Mais si je croyois que tout le cercle de notre existence fût renfermé dans les bornes de la Vie & de la Mort, je ne douterois pas que le bonheur d'un Homme ne fût une marque certaine de son mérite réel, puisqu'il n'y auroit que ce Monde, où la Divinité pût récompenser sa Vertu. Alors un incrédule honnête Homme a sujet de s'écrier, avec

BRU-

Brutus, qui dit un peu avant sa mort: * *Malheureuse Vertu, que j'ai été trompé à ton service! J'ai cru que tu étois un Etre réel, & je me suis attaché à toi sur ce pié-là; mais tu n'étois qu'un vain Nom & un Fantôme, la proie & l'esclave de la Fortune.*

Mais pour revenir à mon premier Point. Quoique la Prudence soit en grande partie la cause de notre bonne ou de notre mauvaise Fortune dans le Monde, avec tout cela il y a mille accidens imprévus, capables de ruïner les Desseins les mieux concertés de la Sagesse Humaine. † Le prix de la Course n'est pas toujours pour ceux qu'on croit les plus légers, ni le gain de la Bataille pour ceux qui paroissent les plus forts. Il n'y a qu'une Sagesse infinie qui puisse avoir un empire absolu sur les Causes & les Effets de la Nature, & le plus haut degré de la Prudence Humaine n'éloignera jamais tous les obstacles qui nous peuvent croiser dans l'exécution de nos Desseins. Que dis-je? Il arrive souvent que la Prudence, qui est toujours accompagnée d'une grande précaution, empêche un Homme d'être aussi heureux qu'il auroit pu le devenir sans cela. Une Personne qui ne vise qu'à un but raisonnable, & qui suit les lumiéres de la Prudence, n'obtient jamais ces beaux succès imprévus, qui sont d'ordinaire l'effet

* Voyez Plutarque dans *la Vie de* Brutus.
† *Ecclésiaste*, Ch. IX. 11.

fet d'un tempérament sanguin, ou d'une heureuse témérité. C'est aussi peut-être à cette occasion qu'on dit, en maniére de Proverbe, que *la Fortune*, de même que les autres Dames, *favorise plutôt la Jeunesse que les Vieillards*.

En un mot, puisque nos lumiéres sont si courtes, & que nous sommes exposés à une si grande variété d'accidens, je ne saurois qu'embrasser l'Avis du célébre Archevêque Tillotson, qui nous dit, sur un autre sujet, que, s'il y avoit lieu de révoquer en doute une Providence, on devroit souhaiter avec ardeur qu'il y eût un Etre d'une sagesse & d'une bonté infinie, qui eût soin de nous diriger dans la conduite de toutes nos affaires.

C'est une extrême présomption d'attribuer plutôt nos heureux succès à notre Prudence qu'à la Bonté Divine. Lorsque la Flotte *Espagnole*, qui portoit le nom d'*Invincible*, périt sur nos Côtes, la Reine Elisabeth, pour conserver la mémoire de ce grand Evénement, fit frapper une Médaille qui me plaît beaucoup. Tout le monde sait que le Roi d'*Espagne*, Philippe II, & divers autres Monarques, Ennemis de cette illustre Princesse, pour lui ravir la gloire d'un si beau triomphe, aimérent mieux attribuer la ruine de cette Flotte à la violence des Vents, qu'à la bravoure des *Anglois*. La Reine Elisabeth, au-lieu de se plaindre de ce qu'on diminuoit ainsi l'honneur qui lui en revenoit,

noit, se félicita d'avoir été protégée du Ciel en cette occasion, & fit mettre sur la Médaille, dont je viens de parler, des Vaisseaux battus de l'Orage, qui tomboient les uns sur les autres, avec cette Inscription pieuse autour, AFFLAVIT DEUS, ET DISSIPANTUR: *Dieu a soufflé, & il les a dissipés.*

L'Histoire *Grecque* nous parle d'un fameux Général, qui, après avoir été le Favori de la Fortune & gagné plusieurs Batailles, dans le récit qu'il en faisoit un jour à ses Amis, ajoûtoit, à la fin de chacun de ses Exploits, *Au moins la Fortune n'y eut point de part.* Je ne saurois me rappeller son nom; mais la même Histoire nous dit que dans la suite il ne put jamais obtenir aucun succès, & qu'il échoua dans toutes ses entreprises.

Si la vanité & la bonne opinion qu'un Homme a de ses talens, choquent toutes les personnes sensées & vertueuses, il ne faut pas douter que l'Orgueil ne déplaise infiniment au Créateur de l'Univers, qui aime un Esprit humble & qui, par ses différentes dispensations ici-bas, cherche à nous convaincre que ce n'est pas à notre prudence ni à notre habileté que nous sommes redevables de tous nos heureux succès dans ce Monde.

Puisque j'ai mêlé divers traits d'Histoire dans ce DISCOURS, il n'y aura point de mal de le finir par un petit Conte *Persan*. Une Goutte d'eau, tombée d'un

d'un nuage dans la Mer, & confonduë dans ces abîmes, se mit à raisonner en elle-même & à s'écrier: „ Hélas, que je „ suis peu de chose dans ce vaste Océan, „ & que mon existence me paroît inutile „ à l'Univers! Je me vois presque rédui„ te à rien, & je suis fort au dessous des „ moindres Ouvrages de la Divinité „. Cependant il arriva qu'une Huitre, qui étoit sur son chemin & qui ouvroit son écaille, la reçut au milieu de tout ce beau raisonnement. La Goutte s'y durcit peu-à-peu, jusqu'à ce qu'elle forma une Perle, qui tomba entre les mains d'un Plongeur, & qui, après une longue suite d'avantures, est cette fameuse Perle, qui orne aujourd'hui le Diadême du grand Sophi de *Perse*.

L.

L. DISCOURS.

Difficile est plurimùm Virtutem revereri qui semper secundâ fortunâ sit usus.

CIC. L. IV. ad HEREN. c. 17.

Il est difficile qu'un Homme, à qui la Fortune a toujours été favorable, respecte beaucoup la Vertu.

SUR les ECOLES de Charité établies à *Londres*.

LA Sottise est de tous les Vices celui que les Hommes condamnent le plus; & avec tout cela nous en sommes presque

que tous coupables à un certain égard, je veux dire en ce que nous estimons les Biens de la Fortune au-delà de ce qu'ils méritent. Lorsque nous voulons parler de quelqu'un d'une maniére avantageuse, & pour le distinguer des autres, nous disons que c'est une Personne de condition, ou de qualité. Il n'y a nul doute que les Richesses ne doivent être employées à toute sorte de bonnes œuvres : c'est leur usage naturel, & si, par un Homme de qualité, nous entendons celui qui, à proportion du Bien qu'il posséde, est juste, libéral & charitable, on ne sauroit trop respecter & honorer ce titre; mais s'il n'applique ses richesses qu'au luxe & à la débauche, il s'en faut beaucoup qu'il soit digne de notre estime. Peut-on concevoir qu'une Créature, qui sent tous les jours sa foiblesse & le besoin qu'elle a de manger & de boire, oublie les nécessités de la Nature Humaine & porte l'insolence jusqu'à ne tourner jamais les yeux sur les Pauvres & les Indigens? Le Matelot, qui en dernier lieu échappa d'un Naufrage arrivé à l'Ouest de notre Ile, & qui se joignit aux Paysans des environs pour attaquer ses Camarades & piller le Vaisseau, fut traité d'abominable; mais tout Homme qui jouït de grands Biens, & qui n'en fait aucune part à ceux qui manquent du nécessaire, n'est-il pas aussi dur & aussi cruel? Lorsqu'on passe dans les rues, que d'un côté l'on voit la pompe & la magnificence

ficence d'un grand-Seigneur qui roule en Carrosse, suivi d'un Cortége d'Estafiers qui regardent avec mépris & d'un air triomphant la Multitude qui les environne; & que de l'autre on entend les cris d'un pauvre Malheureux, qui demande, au Nom de Dieu, & par tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré au Monde, qu'on soulage sa misére; croiroit-on que ces deux Hommes sont de la même espéce? Je l'ai déja dit plus d'une fois, les Biens de la Fortune nous occupent tout entiers; & la Pauvreté & les Richesses, sont unies, dans notre Imagination, avec les idées du Crime & de l'Innocence.

Quoi qu'il en soit, il y a toujours quelques Ames nobles & généreuses, qui s'élévent au dessus des préjugés du Commun, & qui pendant que les autres disputent à qui l'emportera pour les Biens de la Fortune, ou les Honneurs du monde, ne s'étudient elles-mêmes qu'à fournir aux nécessités des Pauvres. Les Ecoles, qu'on a érigées depuis quelque tems en faveur de ceux-ci, sont les plus beaux Exemples d'une Charité bien ordonnée que notre Siécle ait produit. Mais on peut dire qu'elles ont plutôt acquis une grande réputation par la bonne économie des principaux Directeurs, que par les Sommes qu'on y a employées. On croiroit qu'il est impossible, que dans l'espace de quatorze ans, elles n'ayent pas reçu en Dons gratuits cinq mille Piéces, ni établi, ou mis en état

état de gagner leur vie, seize cens Enfans, Filles & Garçons; cependant il n'y a rien de plus vrai. Je n'ose traiter le luxe & les vanités du siécle avec toute la sévérité qui leur est duë; mais je les souffrirois volontiers à toute Dame bouffie d'une Jupe de baleine, si elle donnoit le prix d'une demi-Aune d'Etoffe qui sert au moindre de ses Habits, pour l'entretien & l'éducation d'une pauvre Créature de son Sexe dans une de ces Ecoles. Le sentiment qu'elle auroit de cette générosité, releveroit mieux l'éclat des traits de son visage, que tous les Diamans qui peuvent orner ses cheveux, ou les Pierreries qu'elle peut mettre autour de son sein.

Il seroit incivil de parler aux Dames en des termes plus forts; mais les Hommes ne trouveront pas mauvais que je prenne un peu plus de liberté à leur égard. Est-il possible qu'un Homme qui vit dans l'abondance, ne se croie pas obligé d'en faire part à ceux qui n'ont rien; qu'il ne trouve aucune injustice à joüir du superflu, pendant que les autres manquent du nécessaire? Peut-on dire que cet Homme-là refléchisse, & ne croiroit-on pas plutôt qu'il ne fait aucun usage de sa Raison? C'est un Prodige & une espéce de Monstre dans la Nature. D'ailleurs on ne sauroit trouver de plus belle occasion pour exercer la générosité, ni qui soit plus digne d'une Ame grande, que l'établissement de ces Ecoles. Voulez-vous faire

re un acte charitable & n'en avoir aucun retour? Faites-le pour un Enfant, qui ne témoignera pas vous en être obligé. Voulez-vous rendre service au Public? Vous y travaillerez, si vous aidez un jeune Garçon à devenir un honnête Artisan. Voulez-vous être agréable à Dieu? Donnez de quoi élever une jeune Créature innocente dans son légitime Culte. Il me semble que ce Réglement est fort beau, quand il ne serviroit qu'à produire une race de bons & fidéles Domestiques, nourris dans la crainte de Dieu, qui est la plus belle de toutes les Educations. Que ne donneroit pas un Homme sage & prudent, pour avoir auprès de lui une Personne qui lui obéiroit par un principe de conscience; qui ajoûteroit ainsi à ses ordres le poids des Commandemens Divins; qui le regarderoit comme son Pere, son Ami & son Bienfaiteur, sans en attendre que des gages médiocres, avec un traitement doux & civil?

Il n'est que trop ordinaire aux Enfans de bonne Famille de se mêler avec les Domestiques; mais ils ne verroient dans ceux qu'on prendroit de ces Ecoles que la soumission & la dépendance qui leur sied à eux-mêmes. Si cette Charité se rendoit universelle, on préviendroit par-là tous les mauvais offices & les calomnies secrettes qui viennent des Domestiques; & un Pere de Famille pourroit connoître d'avance la vie & les mœurs de ceux qu'il

ad-

admettroit chez lui. On verroit alors une grande harmonie dans les Maisons des Particuliers. Le Maître se borneroit à l'autorité d'un bon Pere, & les Domestiques le serviroient avec toute la diligence & la gratitude possible, sur le pié de très humbles & fidéles Amis. Une Lettre d'un de mes Correspondans, qui m'avertit que cinquante jeunes Garçons, habillés de neuf, aux dépens de quelques généreux Bienfaiteurs, paroîtront Dimanche prochain dans l'Eglise de Ste. BRIGIDE, m'a fait entamer ce DISCOURS. Il a même voulu que je le publiasse, dans l'espérance que cela produira un bon effet. Je le souhaite de tout mon cœur; quoique l'on ne puisse rien ajoûter à ce que divers de nos habiles Prédicateurs nous ont enseigné là-dessus. Mais afin qu'il y ait ici quelque chose capable d'émouvoir un Esprit aussi généreux que celui de mon Correspondant, je vais transcrire un beau passage, qu'il m'a communiqué lui-même, & qui est tiré d'un Sermon que Mr. SNAPE a prononcé sur ces charités.

Si les Pauvres, dit-il, *manquent de plusieurs commodités de la vie, la Providence les en dédommage avec usure, par le soin extraordinaire que l'on prend ici de leur Salut éternel. Si leur naissance étoit plus relevée, ou qu'ils fussent riches, ils n'auroient pas cette bonne Education, qui n'est destinée qu'à ceux qui sont dans un état assez bas dans le Monde, pour la recevoir, & qui leur pro-*

procure, sans les moindres fraix, des avantages que les Riches ne sauroient obtenir avec leur argent. L'Instruction, qui leur est donnée gratis, *les édifie plus, que celle qui est venduë aux autres. C'est ainsi que plus ils sont humiliés à l'égard de la Fortune, plus ils sont élevés à l'égard des bonnes mœurs, & que leur Pauvreté fait, au pié de la lettre, toute leur Richesse.*

L.

LI. DISCOURS.

Prodiga non sentit pereuntem fœmina censum;
At velut exhaustâ redivivus pullulet arcâ
Nummus, & è pleno semper tollatur acervo,
Non unquam reputat quanti sibi gaudia constent.

Juv. Sat. VI. 362.

Une Femme prodigue dissipe tout son revenu & ne s'en apperçoit seulement pas: mais comme si les Ecus devoient revenir dans ses coffres à mesure qu'elle les en tire, & qu'elle y trouvât toujours à prendre à pleines mains, elle ne fait jamais réflexion à ce que lui coutent ses plaisirs.

Mr. le SPECTATEUR,

DES Sommes que les *Angloises* exigent pour

„ J'AI passé ma grande Année climactérique, & je suis d'un naturel assez
„ doux

„ doux. Il y a environ douze ans que je leurs *Epingles.*
„ me mariai, pour mes péchés, à une jeune Femme de bonne Famille; mais qui est d'un esprit si fier & si hautain, que je ne pus l'amener à vivre de concert avec moi, jusqu'à ce que je lui eusse accordé certaines choses, par un Traité solemnel de plus longue durée que celui de la grande Alliance. Entre les divers Articles qui le composent, il y fut stipulé qu'elle auroit 400 Livres Sterling par An pour ses *Epingles*, que je m'obligeai de payer, de trois en trois Mois, à une de ses Amies qui lui servit de Plénipotentiaire dans cette Négociation. Je me suis toujours acquitté de mon engagement avec beaucoup d'exactitude. Vous saurez d'ailleurs, Monsieur, que mon Epouse a eu divers Enfans depuis notre mariage, & que, s'il en faut croire le rapport de nos malicieux Voisins, ses *Epingles* n'ont pas peu contribué à les mettre au monde. L'entretien de ces Enfans, qui, contre mon attente, viennent toutes les années, me réduit si à l'étroit, que j'ai prié leur Mere de vouloir me décharger du payement de ses *Epingles*, dont le prix accumulé pourroit aider à établir sa Famille. A l'ouïe de cette Proposition, son noble sang bouillonne & fermente dans ses veines à un tel point, que, sur ce qu'elle m'a trouvé un peu lent à payer son

„ dernier quartier, elle me menace tous
„ les jours de me faire arrêter, & poussè-
„ même jusqu'à dire, que si je ne lui
„ rends pas justice, je mourrai en prison.
„ Elle ajoute à ceci, lorsque sa fureur
„ lui permet de s'énoncer avec quelque
„ calme, qu'elle a diverses dettes de Jeu
„ qu'il faut payer au plutôt, & qu'elle ne
„ sauroit perdre son argent d'un air con-
„ venable à une Femme de sa sorte, si el-
„ le me fait aucun rabais sur cet article.
„ Je me flatte, Monsieur, que vous pren-
„ drez occasion d'ici de publier votre avis
„ sur un sujet que vous n'avez pas enco-
„ re touché, & que vous nous informe-
„ rez si nos Ancêtres ont jamais donné
„ un pareil exemple; ou si l'on trouve
„ quelque mention de ces *Epingles* dans
„ Grotius, Pufendorf, ou autres fa-
„ meux Jurisconsultes. Je suis, &c.

Josias Dupé.

Reconnu pour un des plus fidéles Avocats du beau Sexe, il n'y a personne qui ait plus de répugnance que moi à violer aucun de ses anciens Droits & Priviléges; mais puisque la Prétention des *Epingles* est de fraiche date, que nos Bisayeules n'en avoient aucune idée & que plusieurs de nos Dames modernes ne la font pas valoir, je crois qu'il est de l'intérêt de l'un & de l'autre Sexe d'empêcher qu'elle soit mise en ligne de compte.

Peut-être que Mr. Dupé ne s'éloigne

partant de la vraisemblance, lorsqu'il insinue qu'un Mari, qui donne des *Epingles* à sa Femme, lui fournit des armes contre lui-même, & que par-là il devient en quelque maniére le complice de son deshonneur. Il est certain que, selon qu'une Femme est plus ou moins belle, & son Mari avancé en âge, il lui faut plus ou moins d'*Epingles*; & que, dans un Traité de Mariage, elle grossit, ou diminue ses demandes à proportion. D'ailleurs, la haute qualité d'une Maîtresse charge bien cet article, lorsque son Amant veut l'épouser.

Mais si les circonstances des deux Parties sont à peu près égales, & que leur âge ne differe pas beaucoup, il me semble qu'il est fort extraordinaire d'insister sur les *Epingles*: cependant on voit bien des Projets de Mariage qui échouent à cette occasion. Quelle idée un Etranger, ou un Homme qui ne sait pas cette coutume, auroit-il d'un Amant qui abandonne sa Maîtresse, parce qu'il ne veut pas lui fournir des *Epingles*? Et que croiroit-il de la Maîtresse, s'il apprenoit qu'elle demande cinq ou six cens Livres Sterling par An pour les employer à cet usage? Ne croiroit-il pas qu'il s'en fait un prodigieux débit dans notre Isle, s'il venoit à savoir les Sommes qu'on y destine à leur achat? *Une Epingle par jour*, dit notre Proverbe qui sent la frugalité de nos Ancêtres, *fait quatre sols par An*; desorte

que, selon ce calcul, la Femme de mon Ami DUPÉ emploie toutes les années huit Millions six cens quarante mille *Epingles neuves*.

Je n'ignore pas que, sous ce nom général, nos Dames *Angloises* renferment plusieurs autres commodités de la Vie; c'est pour cela même que je souhaiterois qu'elles eussent appellé cet argent des *Aiguilles*, puisqu'elles insinueroient du moins par là qu'elles ont quelque disposition au Ménage; & qu'elles n'auroient pas donné sujet aux Esprits malins de publier que la Parure & la Bagatelle sont toutes leurs délices.

Il est vrai que, pour justifier cette Coutume, elles prétendent qu'elle est d'une absoluë nécessité pour fournir à leurs besoins, en cas qu'un Mari soit avare ou de mauvaise humeur, c'est-à-dire qu'elles regardent ces *Epingles* comme une espéce d'Alimens, qu'elles peuvent exiger sans une séparation actuelle d'avec leurs Maris. Mais il me semble qu'une Femme, qui se remet entre les mains d'un Homme, & qui ne veut pas se fier à lui pour les nécessités de la Vie, *épargne le Son & prodigue la Farine*, s'il m'est permis de lui appliquer ce Proverbe.

Les Généraux trop circonspects, avant que de livrer bataille, s'assurent toujours d'une retraite, en cas de malheur, ce qui est de mauvais augure; au lieu que les plus grands Conquérans ont mis le feu à leurs Vaisseaux, & ruiné les Ponts qu'ils ve-

venoient de passer, résolus de vaincre ou de périr dans leurs Entreprises. On peut dire aussi qu'une Femme qui capitule pour ses *Epingles*, songe à la retraite & aux moyens de vivre à son aise, sans l'affection de la personne avec qui elle s'unit pour le reste de ses jours. Selon mes idées, il n'est pas moins contre la Nature d'avoir deux Bourses distinctes entre le Mari & la Femme, que de faire lit à part. Un Mariage ne sauroit jamais être heureux, lorsque les plaisirs, les inclinations & les intérêts de l'un & de l'autre ne sont pas les mêmes. Il n'y a rien qui excite plus un Homme à chérir une Personne, que de voir qu'elle attend de lui seul tout son bonheur; pendant que de l'autre côté une Femme met tout en œuvre pour se rendre agréable à la Personne qu'elle regarde comme sa gloire, sa consolation & son appui.

Je ne m'étonne pas non plus de la conduite que certain Gentilhomme Campagnard, d'un naturel un peu brusque, eut avec une jeune Veuve qu'il recherchoit en mariage. Choqué de son esprit mercenaire, & de ce qu'elle ne vouloit pas rabattre de la Somme qu'elle demandoit pour ses *Epingles*, il lui dit un jour tout en furie: *Madame, vous avez beau me regarder comme votre Esclave; je ferai voir à toute la Terre que je ne me soucie point de vous, & je ne donnerois pas une Epingle pour vous obtenir*. Là-dessus il sortit

 de

de sa chambre, & ne lui parla plus de sa vie.

SOCRATE,* dans le premier ALCIBIADE de PLATON, raconte „ qu'il avoit ouï dire à un Homme digne de foi, qui étoit du nombre des Ambassadeurs que les *Grecs* avoient envoyés au Roi de *Perse*, qu'il y avoit fait une grande journée de chemin dans un Pays très-beau & très-fertile, que les habitans appelloient *la Ceinture de la Reine*; qu'il en avoit fait encore une dans un autre Pays aussi beau, qu'on appelloit *le Voile de la Reine*; & qu'il avoit traversé plusieurs autres belles Provinces uniquement destinées à fournir les Habits de cette Princesse, & qui avoient chacune le nom des choses qu'elles devoient fournir". Desorte qu'on pourroit à juste titre appeller tous ces Domaines *les Epingles de la Reine de Perse*.

Il y a quelque tems que mon Ami, le Chevalier de COVERLY, qui sans lui faire tort n'a jamais lu cet endroit de PLATON, me dit que, lorsqu'il voyoit la cruelle Veuve, † dont j'ai parlé dans un de mes DISCOURS, il avoit destiné cent Arpens de ses terres pour l'achat d'un beau Diamant, qu'il lui auroit offert, s'il lui avoit plu de l'accepter; & que, le jour de ses Noces, elle auroit eu sur la tête [illegible] cin,

* Voyez page 305 de la Traduction *Françoise* que M. DACIER en a publiée à *Paris* en 1699.
† Voyez Tome I. p. 9.

cinquante de ses plus gros Chênes. Il m'apprit d'ailleurs qu'il lui auroit donné une Mine de Charbon pour la tenir propre en Linge, avec les revenus d'un Moulin à vent pour ses Eventails, & que, de trois en trois ans, il lui auroit cédé la toison de ses Brebis pour fournir à ses Jupes de dessous. Ce n'est pas tout, lorsqu'il se met sur cet article, il prétend qu'il n'y auroit point eu de Dame à la Campagne plus leste que son Epouse, quoiqu'il ne se pique pas lui-même d'une grande propreté en Habits. Peut-être que mon Ami paroîtra un peu singulier à cet égard, aussi bien qu'à divers autres; mais si la Marotte des *Epingles* continuë chez nous, il me semble qu'il ne seroit pas mal-à-propos que tout Gentilhomme, qui a des terres, en destinât une partie à cet usage, sous le nom d'*Epingles pour Madame*.

L.



LII. DISCOURS.

Nusquam tuta fides. ——— ——— ———

VIRG. Æneid. IV. 373.

Il n'y a plus de bonne foi dans le monde.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE sur la trop grande LICENCE que certaines Femmes se donnent, ou qu'elles souffrent dans les Hommes.

„ JE suis Fille, & je ne suis pas indigne de l'estime des honnêtes-gens, s'il m'est permis de le dire; mais telle que je suis, il faut que je passe toute ma vie dans cet état, ou que je me hazarde à devenir malheureuse. Du moins je ne vois pas que la juste reprimande * que vous fîtes, il y a quelque tems, à celles de notre Sexe qui sont un peu trop libres & qui gâtent les Hommes, ait produit aucun bon effet jusques ici. Elles ont toujours les mêmes égards pour le Vice, la même facilité à recevoir tous ceux qui leur content fleurettes, le même goût dépravé pour la conversation des plus grands Débauchés, ou de ceux qui entendent bien le monde, pour m'exprimer d'une maniére plus civile. Que dis-je? tout cela croît, abonde & se multiplie de jour en jour.

„ Ainsi

* L'auteur fait allusion ici & dans la suite à quelques-uns de ses DISCOURS, que la bienséance ne m'a pas permis de traduire, ou qui du moins sonneroient mal en François.

„ Ainsi plusieurs Dames d'une grande
„ Vertu vous prient très-humblement
„ avec moi de vouloir tenir la parole que
„ vous nous avez donnée, & d'employer
„ de nouveau tout le poids de votre au-
„ torité contre ces innocentes & simples
„ Créatures de notre Espéce. En effet,
„ pourquoi décideroient-elles de notre
„ sort en Maîtresses absoluës? Pourquoi
„ souffrent-elles impunément la licence
„ des Hommes lorsqu'elles sont Filles,
„ & pourquoi nous laisse-t-on le pénible
„ soin de les réformer, lorsqu'elles sont
„ mariées? Courage, Monsieur, ne les
„ épargnez pas, ou toutes nos espéran-
„ ces flatteuses du Bonheur nuptial s'éva-
„ nouïront; & vous-même, aussi bien
„ que Mr. Courtin, perdrez à jamais
„ notre estime, si vous adoucissez les
„ termes & si vous continuez à donner
„ de beaux noms à des pratiques fort
„ immodestes. Je ne me crois pas trop
„ sévére en cette occasion; tout le mon-
„ de en pourra juger par ce que je m'en
„ vais dire, & qui fait voir, si je ne me
„ trompe, que le mal est universel.

„ Depuis que vous avez critiqué notre
„ Sexe à l'égard de ses maniéres licen-
„ tieuses, je n'ai pas eu moins de cinq
„ Prétendans, qui sont même assez bon-
„ ne figure, sur le pié où tout est aujour-
„ d'hui; mais par malheur il y en a
„ quatre des cinq qui se piquent de sui-
„ vre la Mode. Ils m'ont voulu persuader

„ que toutes les Femmes de bon sens ont „ toujours été & seront toujours * *Latitudinaires* dans le Mariage, & qu'elles „ ont toujours pris & donné ce qu'ils „ appellent, avec quelque profanation, „ la Liberté conjugale de conscience...

„ Les deux premiers, l'un Capitaine „ & l'autre Marchand, pour soutenir leur „ Thése, ont avancé, après deux Dames de qualité fort spirituelles, à ce „ qu'ils disent, que VENUS accordoit „ toujours ses faveurs à MARS, & où „ est l'Ame, tant soit peu généreuse, qui „ puisse refuser quelque chose à la bravoure d'un Officier? Où est d'ailleurs „ le Marchand un peu en crédit, qui de „ toutes les Femmes ne trouve que la sienne disposée à lier commerce avec lui? „ C'est ainsi que raisonnoient ces deux là; „ pendant que le troisième, Gentilhomme Campagnard, m'assura qu'il avoit „ appris à vivre & à connoître le monde, „ lorsqu'il y songeoit le moins: qu'après „ avoir dîné l'autre jour chez un de ses Amis, celui-ci fût obligé de le laisser avec „ sa Femme & ses Niéces; qu'elles avoient „ alors si mal parlé d'un Gentilhomme „ absent, sur ce qu'il n'avoit pas eu la „ con-

* C'est un terme dogmatique, pour désigner ceux dont les principes, en fait de Religion, admettent une grande latitude, & renferment un plus grand nombre de Chrétiens dans l'enceinte de leur Eglise, que ceux qu'on appelle Orthodoxes rigides. Il se prend même quelquefois en mauvaise part, & signifie ceux qui sont relâchés, soit à l'égard des Dogmes, ou de la Morale.

„ conception assez vive pour entendre à
„ demi-mot ; qu'il étoit résolu de n'être
„ jamais incivil ni stupide chez un autre,
„ & que, dans un jour de Chasse, il ne
„ manqueroit pas de poursuivre le Gibier
„ à la Campagne avec le Mari, & à la
„ Maison avec la Femme.

„ Le quatriéme, qui m'a fait la cour,
„ est un simple Artisan, qui n'est pas
„ moins entêté des maniéres du monde
„ que les autres : il eût la galanterie de
„ me dire que dans un Régal, où il s'é-
„ toit trouvé avec plusieurs de ses Cama-
„ rades, on avoit mis cette Question sur
„ le tapis, savoir : *Si, eu égard à leur be-*
„ *soigne, un jeune Ouvrier robuste & vigou-*
„ *reux leur étoit d'une absoluë nécessité?*
„ Que là dessus toutes les Filles, les Fem-
„ mes & les Veuves s'étoient déclarées,
„ d'une commune voix, pour l'affirma-
„ tive, & que les Maris eux-mêmes y
„ avoient donné les mains. Je lui fis
„ d'abord une révérence, & lui fis sen-
„ tir que c'étoit-là son audience de
„ congé.

„ On me trouve assez jolie, & je n'ai
„ pas manqué d'autres Soupirans ; mais
„ rebutée par le mauvais goût de ceux
„ dont je viens de parler, je n'en voulois
„ souffrir aucun, jusqu'à ce que prévenuë
„ en faveur des Ecclésiastiques, j'admis
„ les visites de celui qui m'en conte au-
„ jourd'hui & de qui j'attendois quelque
„ chose de bon. Il semble avec tout ce

„ la. qu'on voit parmi eux des intrigues
„ fecrettes fur le chapitre même de l'A-
„ mour, & l'on accufe mon Théologien
„ d'avoir fait une démarche qui retarde
„ un peu notre Accord, & dont il faut
„ qu'il fe juftifie avant que de paffer ou-
„ tre. Il y a de certaines Femmes qui
„ difent qu'une Demoifelle dotée vou-
„ loit s'annexer & s'incorporer en quel-
„ que maniére avec une Eglife, qu'il
„ poffédе aujourd'hui; ou, ce qui re-
„ vient à la même chofe, qu'elle s'étoit
„ proftituée à un Ami qui devoit lui ren-
„ dre ce bon office; que mon Eccléfiafti-
„ que, pour obtenir l'un, avoit promis
„ de fe charger de l'autre; mais qu'a-
„ près avoir réuffi à l'égard du Spiri-
„ tuel, il avoit renoncé au Charnel.

„ Je ne l'épargnai point là-deffus, &
„ je le taxai d'avoir commis une infidéli-
„ té à cette Demoifelle. Mais il me dé-
„ clara, dans les termes les plus forts &
„ les plus folemnels, qu'on l'avoit folli-
„ cité à prendre un Bénéfice; qu'on le
„ lui avoit offert d'abord fous une certai-
„ ne condition, qu'il avoit rejettée avec
„ dédain; qu'on n'eut pas plutôt ap-
„ perçu qu'il n'en viendroit jamais à une
„ démarche de cette nature, qu'on lui
„ donna toutes les affurances poffibles
„ qu'en l'acceptant il ne s'engageoit à quoi
„ ce foit, & qu'on n'attendoit rien de fa
„ part: Qu'enfuite il lui fut accordé *gra-*
„ *tis*, en préfence de plufieurs témoins

„ dif-

„ dignes de foi, & qu'alors on reconnut
„ de nouveau qu'il n'y avoit pas le moin-
„ dre engagement, ni exprès ni taci-
„ te; mais qu'il n'en eut pas plutôt la
„ jouïssance, que son perfide Introduc-
„ teur, ou, si vous voulez, le rusé Mé-
„ diateur de la Demoiselle, publia ce
„ prétendu Mariage de tous côtés, à la
„ Ville & à la Campagne, afin sans dou-
„ te que Mr. le Curé ne pût chercher
„ une autre Epouse. En un mot, il a-
„ jouta qu'il ne lui avoit jamais fait une
„ offre de service, ni marqué le moins
„ du monde qu'il aspirât à son Amitié;
„ desorte qu'après avoir découvert le
„ piége qu'on lui tendoit, s'il vouloit
„ garder sa Liberté & justifier son Inno-
„ cence, il ne pouvoit que s'éloigner de
„ cette Demoiselle.

„ C'est-là son Apologie, qui me paroit
„ satisfaisante. Quoi qu'il en soit, je
„ ne saurois finir cette ennuyeuse Epi-
„ tre, sans vous exhorter à reprendre
„ les verges, & à joindre à vos Crimi-
„ nels ces Dames Simoniaques, qui ex-
„ posent les Ministres de l'Evangile à
„ rompre la parole intéressée, qu'ils
„ donnent à celles dont ils ne devroient
„ pas se jouer, ou, soit qu'ils la vio-
„ lent ou qu'ils la gardent, à offenser la
„ Divinité qu'ils ne tromperont jamais.
„ Si vous en usez de la sorte, vous ren-
„ drez un grand service au Public; & si
„ vous me donnez au plutôt vos Avis là-

O 7 „ des-

„ dessus, vous obligerez beaucoup celle
„ qui est, &c.

F.

* Agnès Philarete.

* Ces mots Grecs signifient *celle qui est chaste & qui aime la Vertu.*

LIII. DISCOURS.

Malo Venusinam, quàm te, Cornelia, mater
Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers
Grande supercilium, & numeras in dote triumphos.
Tolle tuum, precor, Annibalem, victumque Syphacem
In castris, & cum totâ Carthagine migra.

Juv. Sat. VI. 167.

Je préfére une bonne Bourgeoise à Cornelie *même : Oui, incomparable Mere des* Gracques, *si, avec toutes vos rares qualités, vous me regardez d'un œil méprisant : si pour dot, vous ne me payez que du récit ennuyeux des beaux faits d'armes & des triomphes de vos Ancêtres : Allez, je vous prie, conter ailleurs l'histoire de la défaite d'*Annibal *& de* Syphax *forcé dans son camp : allez vous promener, vous & toute votre Carthage.*

SI l'on remarque d'un côté que l'histoire d'une personne sage & vertueuse est

est plus utile à ceux qui la lisent que les plus beaux préceptes de Morale, on peut dire de l'autre, que le récit des malheurs & des embarras auxquels un Homme s'expose pour avoir pris de fausses mesures dans la conduite de sa vie, fait plus d'impression sur nous, & nous engage plutôt à éviter les mêmes inconvéniens, que les Maximes & les Instructions les plus relevées. C'est pour cela que je vais insérer ici la Lettre suivante, & que je laisse à mes Lecteurs le soin d'en faire leur profit, sans y ajoûter aucune réflexion de ma part.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'un Marchand de basse extraction sur les grands airs de son Epouse de qualité.

„ Après avoir lu avec attention * la „ Lettre que Mr. DUPÉ vous a écrite „ & le DISCOURS que vous y avez joint „ sur les *Epingles* que les Maris donnent „ à leurs Epouses, je me hazarde à vous „ représenter mon état, qui n'est guére „ moins déplorable que celui de ce Gen„ tilhomme. Né de la lie du Peuple, je „ commençai à m'établir dans le monde „ par le trafic de quelque vieille ferrail„ le, & c'est pour cela que je ne fus con„ nu les premiéres années que sous le nom „ de JANOT † ANVIL. J'ai toujours eu „ beaucoup d'industrie pour gagner de „ l'argent, en sorte qu'à l'âge de vingt„ cinq ans j'avois amassé quatre mille deux

„ cens

* Voyez ci-dessus pag. 312. &c.

† Ce mot *Anglois* signifie *Enclume*.

„ cens Piéces, cinq Chelins & quelques
„ Sols. Alors j'entrepris de grandes affai-
„ res, & j'eus tant de succès dans mon
„ Négoce par Mer & par Terre, qu'en
„ peu d'années je devins fort riche. En
„ état de rendre service à la Cour & à la
„ Nation, j'eus le titre de Chevalier à
„ l'âge de trente-cinq ans, & je vivois
„ en grande réputation au milieu de mes
„ Concitoyens, sous le nom du Chevalier
„ Jean Anvil. Avec tout cela, d'un
„ naturel ambitieux, je ne songeai qu'à
„ former une puissante Maison, & je vou-
„ lus que mes descendans eussent quel-
„ ques gouttes de beau sang dans les vei-
„ nes. Pour cet effet, je m'adressai à une
„ jeune Demoiselle de qualité, qui n'a-
„ voit pas de bien & qui s'appelloit Ma-
„ rie Letrange. Afin même de conclu-
„ re au plutôt, je lui donnai carte blan-
„ che, pour me servir du terme de nos
„ Gazettes, avec plein pouvoir de me
„ prescrire les conditions qu'elle voudroit.
„ Ses Demandes se réduisirent à très-peu
„ d'Articles; elle n'insista que sur l'entiére
„ disposition de mon Bien, & de tout ce
„ qui regarderoit la Famille. Son Pere
„ & ses Freres témoignérent d'abord une
„ grande répugnance pour ce Mariage; &
„ ils ne voulurent pas me voir de quel-
„ que tems; mais nous sommes devenus
„ si bons Amis, qu'ils dînent presque tous
„ les jours chez moi, & qu'ils m'ont fait
„ la grace de m'emprunter une bonne par-

„ tie

„ tie de mon Argent, ce que Madame
„ mon Epouse ne manque pas de faire
„ valoir, quand elle veut me donner des
„ preuves de l'amitié que ses Parens ont
„ pour moi. Je vous ai déjà dit ou insi-
„ nué qu'elle n'avoit point de Dot, mais
„ elle supplée à ce défaut par un surcroît
„ de Fierté. Elle changea d'abord mon
„ Nom en celui du Chevalier JEAN EN-
„ VIL, & elle se signe aujourd'hui MA-
„ RIE ENVILLE. Nous avons eu quel-
„ ques Enfans ensemble, à qui elle a
„ fait imposer au Baptême les Surnoms
„ de sa Famille, dans la vuë, à ce qu'el-
„ le me dit, qu'on oublie la bassesse de
„ leur extraction du côté de leur Pere.
„ Notre Fils ainé est Mr. LETRANGE
„ ENVILLE, Ecuyer, & notre Fille
„ ainée est Mademoiselle HENRIETTE
„ ENVILLE. Dès qu'elle fut dans mon
„ logis, elle en bannit tous mes fidéles
„ Domestiques qui me servoient depuis
„ longtems, & mit à leur place deux
„ Mores, avec trois gentils Valets de
„ pié fort propres en habits galonnés,
„ sans parler de sa Demoiselle *Françoise*,
„ qui babille toute la journée dans sa
„ Langue maternelle, qui n'est entenduë
„ que de Madame mon Epouse. Elle
„ vint ensuite à réformer toutes les cham-
„ bres de la Maison, orna toutes les che-
„ minées de Glaces de Miroir, & garnit
„ tous les coins d'une si grande quanti-
„ té de Porcelaine, que je ne saurois pres-
„ que me remuër, sans craindre d'en cas-

„ ser

„ ser quelque Piéce. Une fois la semaine,
„ elle illumine, avec des bougies, la
„ plus belle chambre de la Maison, pour
„ y recevoir compagnie, à ce qu'elle
„ dit, & alors elle ne manque jamais de
„ m'avertir que je dois m'absenter, ou
„ me retirer au galetas, afin de ne lui
„ faire aucun deshonneur auprès de ses
„ Visites de qualité. Ses Valets sont de si
„ beaux Messieurs que je n'ose leur rien
„ demander; & si quelquefois je trouve
„ à redire à ce qu'ils ont fait, ils me ré-
„ pondent, d'un air effronté & en re-
„ chignant, qu'ils ont obéi aux ordres
„ de Madame. Sur ce qu'elle s'est ap-
„ perçuë en dernier lieu que les Valets
„ de trois ou quatre Personnes de quali-
„ té, perchés derriére leurs Carosses,
„ avoient des Épées qui leur pendilloient
„ au côté, elle a résolu que les siens en
„ auront avec leur premiére Livrée. D'a-
„ bord que nous eûmes passé le premier
„ Mois du Mariage, qui est d'ordinaire
„ tout miel & tout sucre, je lui insinuai
„ doucement que les innovations qu'el-
„ le faisoit tous les jours dans mon Do-
„ mestique, n'étoient pas fort raisonna-
„ bles; mais elle me dit que je ne de-
„ vois plus me regarder comme le Che-
„ valier ANVIL, mais comme son
„ Epoux, & ajoûta, en fronçant le sour-
„ cil, que je semblois ignorer qui elle
„ étoit. Je fus bien surpris de me voir
„ relevé de cette maniére, après toutes
„ les familiarités qu'il y avoit euës en-

„ tre

„ tre nous deux. Mais elle m'a fait sentir depuis que malgré toutes les libertés qu'elle peut m'accorder quelquefois, elle attend en général que je lui rende le respect qui est dû à sa Naissance & à sa Qualité. Nos Enfans ont eu, dès le berceau, les oreilles si rebattuës de tout ce qui regarde la Famille de leur Mere, qu'ils savent, sur le bout du doigt, l'histoire de tous les grands Hommes & de toutes les illustres Femmes qu'elle a produit. Leur Mere leur a raconté plus d'un million de fois qu'un tel de ses Ancêtres commandoit la Flotte dans un tel Combat naval; que leur Bisayeul eut un cheval tué sous lui à la Bataille d'*Edge-hill*; que leur Oncle étoit au Siége de *Bude*; que sa Mere avoit dansé avec le Duc de MONMOUTH dans un Bal qui s'étoit donné à la Cour; & quantité d'autres bagatelles de cette nature. Je me vis l'autre jour un peu déconcerté à l'ouïr d'une question que ma petite Fille HENRIETTE me fit, quoiqu'avec beaucoup d'innocence, sur ce que je ne lui parlois jamais des Généraux d'Armée, ni des Amiraux qu'il y avoit eus dans ma Famille. Pour mon Fils aîné LETRANGE, il est si bouffi d'orgueil par les belles instructions de sa Mere, que s'il ne change pas de conduite, je pourrois bien le deshériter. Il n'avoit pas neuf ans qu'il tira l'épée contre moi,

„ &.

„ & me dit qu'il vouloit qu'on le traitât
„ en Gentilhomme: je me disposois à le
„ punir de son insolence, lorsque Mada-
„ me mon Epouse survint, & me pria
„ de me souvenir qu'il y avoit quelque
„ différence entre sa Mere & la mienne.
„ Il n'y a pas un seul de mes Enfans,
„ dont elle ne soit toujours occupée à
„ chercher les traits dans quelqu'un des
„ Membres de sa Famille, quoique,
„ pour le dire en passant, j'aye un petit
„ Garçon jouflu, qui me ressemble com-
„ me deux gouttes d'eau, s'il m'étoit per-
„ mis de le faire remarquer. Ce n'est
„ pas tout, lorsqu'elle m'a vu badiner
„ avec eux & les mettre sur mes genoux,
„ elle m'a prié plus d'une fois de les ca-
„ resser le moins qu'il me seroit possible,
„ afin qu'ils ne contractent aucun de mes
„ airs impolis; & c'est-là ce qui m'irrite
„ au dernier point.

„ Vous saurez même, puisque j'ai
„ commencé à vous ouvrir mon cœur,
„ qu'elle croit l'emporter autant sur moi
„ à l'égard de l'Esprit, que pour la Qua-
„ lité, & qu'ainsi elle me traite sur le
„ pié d'un bon Homme sans façon, qui
„ ne connoit point les belles maniéres
„ du monde. Elle veut me diriger dans
„ mes propres affaires, elle me contrôle
„ sur mon Négoce, & s'étonne que je
„ ne veuille pas être de son avis à l'égard
„ des Vaisseaux que je dois expédier,
„ puisqu'il m'est bien connu que son Bi-
„ sayeul étoit Amiral.

„ Pour

„ Pour combler de mes chagrins, il y
„ a trois mois qu'elle me sollicite d'aller
„ demeurer de l'autre côté de la Ville
„ dans une Place quarrée, avec promes-
„ se que j'y aurai un aussi bon galetas
„ qu'aucun Gentilhomme du Quartier y
„ puisse avoir; à quoi mon Fils ainé,
„ Mr. LETRANGE ENVILLE Ecuyer,
„ ne manque pas de donner sa voix, &
„ d'ajoûter en véritable Fat qu'il est, qu'il
„ espére que cette Maison sera fort près
„ de la Cour.

„ En un mot, Mr. le SPECTATEUR,
„ je me trouve si desorienté, que, pour
„ reprendre mon ancien train de vie, je
„ me soumettrois volontiers à commen-
„ cer un nouvel établissement & à être
„ encore JANOT ANVIL; mais hélas!
„ il m'est impossible de me dégager, &
„ il faut que je me dise dans l'amertume
„ de mon cœur, &c.

L.

JEAN ENVILLE, Chevr.



LIV. DIS-

LIV. DISCOURS.

Est huic diversum vitio vitium prope majus.
Hor. Epist. Lib. I. Ep. XVIII. 5.

Il est un défaut opposé à la Flatterie, & qui est encore moins supportable.

Mr. le Spectateur.

Lettre sur les défauts de quelques Personnes mariées.

„ Lorsque vous parlez de l'Amour, „ & des liaisons que cette passion „ forme, il me semble que vous deviez „ prendre connoissance de tous les dé- „ fauts qui regardent l'état du Mariage. „ Ce qui m'en choque le plus, est de voir „ que les deux Parties intéressées man- „ quent d'occasions, à ce qu'on croiroit, „ d'être souvent tête à tête ; & qu'elles „ sont réduites à se gronder ou à se faire „ des amitiés en bonne compagnie. Mr. „ Feu-Ardent & son Epouse ont „ toujours quelque dureté à se dire en „ présence de leurs Amis ; & cela va mê- „ me si loin, que tout le monde est dans „ l'inquiétude & dans la crainte qu'ils „ n'en viennent à quelque extrêmité fâ- „ cheuse, dont aucun d'eux ne voudroit „ être le témoin. D'un autre côté, Mr. „ Mignard & sa jolie Femme s'en- „ trebaisent par-tout où ils se trouvent, „ & ils s'imaginent sans doute qu'il en „ revient quelque plaisir à ceux qui le

„ voient.

,, voient. Ne sauriez-vous proposer un
,, milieu entre imiter les Guêpes ou les
,, Pigeons en public? Il me semble qu'il
,, seroit beaucoup mieux, si vous exhor-
,, tiez les Gens mariés à se haïr ou à s'ai-
,, mer de bonne foi; puisqu'en ce cas
,, leur Haine seroit trop violente, pour
,, en venir à toute heure à se critiquer sur
,, des bagatelles; & que leur Amitié se-
,, roit trop douce & trop bien réglée, pour
,, s'évaporer en excès contraires à la bien-
,, séance. Alors ils sauveroient du moins
,, les apparences; mais comme ceux qui
,, péchent du côté de la tendresse sont
,, infiniment le plus petit nombre, je sou-
,, haiterois qu'il vous plût de les attaquer
,, les premiers, & de relever surtout les
,, maniéres licencieuses de certaines Fem-
,, mes, qui, non contentes de caresser
,, leurs Epoux en public, font des allu-
,, sions malhonnêtes à leurs plus grandes
,, familiarités & à d'autres choses de cette
,, nature. Lucine passe pour une Da-
,, me des plus discrétes que nous ayons,
,, & qui d'ailleurs entend la Médecine.
,, En vertu de ces deux beaux talens, il
,, n'y a rien qu'elle ne dise en présence de
,, nous autres Filles; & tous les jours el-
,, le parle, d'un air fort grave, de certai-
,, nes matiéres, qu'on ne devroit jamais
,, insinuër que dans un besoin extrême.
,, Ceux qu'on appelle des drôles de corps,
,, Gens de bonne humeur, sociables & de
,, la meilleure compagnie du monde, sont
,, le plus sujets à ce défaut. Je vous ou-

,, vie

„ vre ici un vaste champ à une honnête
„ Plaisanterie, & je me flatte que vous
„ prouverez à tous ces Diseurs de gros-
„ siéretés, que du moins ils ne sont pas
„ spirituels; ce qui épargnera bien des
„ occasions de rougir à celle qui s'y
„ voit exposée tous les jours, & qui est
„ sincérement &c.

SUS. * PHILOCALIE.

Mr. le SPECTATEUR.

LETTRE sur les Hommes qui flattent les Dames.

„ Dans † un de vos derniers DIS-
„ COURS, vous & votre Correspondant
„ traitez bien mal ceux que vous appellez
„ Coquets; mais il me semble que vous
„ ne taxez les Hommes d'un Vice ima-
„ ginaire, que pour complimenter les Da-
„ mes, & leur insinuer qu'elles ne sont
„ pas les plus coupables, quoique vous
„ supposiez en même tems qu'il y en a de
„ si foibles, qu'elles se laissent prendre à
„ de belles paroles & à de fausses protes-
„ tations. Je ne crois pas que vous ayez
„ en vuë d'empêcher les deux Sexes de
„ se voir pour leur avantage mutuel, s'ils
„ observent du moins toutes les régles de
„ la Bienséance & de l'Honneur. Je ne
„ crois pas non plus que vous prétendiez
„ les encourager à s'entretenir de baga-
„ telles ou de politique, en buvant le
„ Thé

* Ce mot Grec signifie, *Qui aime les choses honnêtes.*
† Je ne l'ai pas traduit, pour la même raison qui m'en a fait négliger plusieurs autres.

„ Thé ou le Café ensemble: mais si de
„ pareils Discours leur sont défendus,
„ tant qu'il y aura des Femmes au monde
„ qui aimeront les Eloges, & qui pour-
„ ront souffrir la vuë d'un Homme abattu
„ à leurs piés, je ne m'étonnerai pas qu'il
„ y ait des Hommes capables de leur
„ rendre cette impertinente adoration. Il
„ y auroit peu de Gens assez fous pour
„ mettre en vogue la Flatterie, si la plu-
„ part étoient assez sages pour la mépri-
„ ser. J'avouë que vous feriez une œuvre
„ méritoire, si vous pouviez prévenir
„ qu'on en imposât à la simplicité des jeu-
„ nes Filles; mais, s'il m'est permis de
„ le dire, je ne trouve pas que vous ayez
„ accusé juste à l'égard de la Personne
„ criminelle dans ce cas, & je me flatte
„ même que vous me pardonnerez, si je
„ vous découvre ma pensée là-dessus. Les
„ novices & les innocentes du beau
„ Sexe, qui sont les plus exposées à ces
„ attaques, ont toujours, ou doivent a-
„ voir quelque personne discréte pour
„ veiller sur leur conduite & leurs Parens
„ eux mêmes y doivent prendre garde,
„ s'ils ne veulent encourir le blâme du
„ mal qui peut résulter de leur négligen-
„ ce; mais si ceux qui devroient empê-
„ cher ces indignes bassesses, les favori-
„ sent les premiers, on a lieu de les soup-
„ çonner de quelque secret motif qui les
„ anime; & alors je vous laisse à juger de
„ quel côté se trouve la faute. Il y a quel-

„ ques Demoiselles qui ont atteint l'âge
„ de discrétion, je veux dire qui ne sont
„ plus sous la férule de leurs Parens ou
„ de leurs Gouvernantes, qui sont Maî-
„ tresses d'elles-mêmes, & qui avec tout
„ cela se voient en bute à de pareils as-
„ sauts; mais si elles y succombent, vous
„ m'excuserez bien si je les blâme de ce
„ que leur sagesse n'a pas crû à propor-
„ tion de leurs années. Quoi qu'il en soit,
„ Mr. Strephon, que vous avez sommé
„ de se déclarer au plutôt, vous remer-
„ cie de votre avis, & vous demande en
„ grace de lui donner encore une semai-
„ ne de tems, ou jusques à l'entrée des
„ Vacations à la fin de ce Quartier, &
„ alors il comparoîtra *gratis*, sans deman-
„ der un jour au delà. Je suis, *&c.*

* Philanthrope.

Mr. le Spectateur,

Lettre sur une Dame qui étoit d'une humeur fort changeante.

„ Je rendis visite hier au soir à une
„ Dame que j'estime beaucoup, & que
„ j'ai toujours prise pour ma bonne Amie;
„ mais elle me fit une réception si diffé-
„ rente de celle que j'attendois de sa
„ part, que je ne saurois m'empêcher de
„ vous en adresser mes plaintes. Au lieu
„ de ces maniéres civiles & familiéres
„ qu'elle avoit accoutumé de prendre a-
„ vec

* Ce mot *Grec* signifie *celui qui aime les Hommes.* C'est l'opposé de *Misanthrope.*

„ vec moi, son air hautain & son froid
„ glaçant m'annoncérent à haute voix que
„ je n'étois pas la bien-venuë, quoique
„ la tendresse, qu'elle m'a souvent té-
„ moignée, m'insinuât que je devois l'ê-
„ tre. C'est-là sans doute, Monsieur, un
„ grand défaut, & il est devenu si com-
„ mun, qu'il mérite que vous le releviez
„ dans quelqu'un de vos DISCOURS.
„ Ayez la bonté de nous apprendre l'Art
„ de cultiver cette Amitié valétudinaire,
„ qui est sujette à tant de révolutions de
„ chaud & de froid, & vous obligerez
„ celle qui est, &c.

MIRANDE.

LVI. DISCOURS.

Possent ut juvenes visere fervidi,
Multo non sine risu,
Dilapsam in cineres facem.

HOR. L. IV. Ode XIII. 26.

Spectacle fort divertissant pour nos jeunes gens de voir ce Flambeau, qui avoit causé tant d'embrasemens, s'éteindre & s'évanouir en fumée.

SI les moindres talens du Corps ou de l'Esprit nous ont quelquefois attiré des éloges, nous en sommes si charmés que nous nous flattons de les posséder toujours, &

Des HOMMES & des FEMMES.

& qu'il ne sera pas au pouvoir de la Vieillesse de nous les ravir. Nous n'abandonnons jamais la route qui nous a fait obtenir les applaudissemens des autres. De là vient qu'un Auteur continuë d'écrire, quoiqu'il radote déjà, que sa mémoire soit affoiblie, & qu'il n'ait plus ce feu & cette vivacité qui l'animoit autrefois. La même sottise empêche un Homme d'observer les bienséances de son âge, & fait que CLODIUS, qui étoit un beau Danseur à l'âge de vingt-cinq ans, aime encore à danser un Menuet, quoiqu'il chancelle & qu'il ait soixante ans passés. En un mot, c'est ce qui remplit la Ville de vieux Damoiseaux & de Coquettes surannées.

CANIDIE, qui est une Dame de cet ordre, passa hier auprès de moi en Carosse. C'étoit une fiére Beauté du dernier siécle, suivie d'une foule d'Adorateurs, qu'elle n'entretenoit que pour avoir le plaisir de les tyranniser. Ce fut alors qu'elle contracta ce coup d'œil impérieux & ce sourcil ménaçant, dont elle n'a pu se défaire jusques-ici; ensorte qu'elle a toute l'insolence d'une grande Beauté, sans aucun de ses charmes. Si elle attire aujourd'hui les yeux de quelques Passagers, ce n'est que par son ridicule extraordinaire; les Dames rient de son affectation, & les Hommes, qui prennent toujours un plaisir malin à voir une Beauté impérieuse humble & négligée, la regardent du même œil qu'un Peuple libre voit la disgrace d'un Tyran.

Mr.

Mr. HONEYCOMB, grand admirateur des Galanteries qui étoient à la mode sous le régne de CHARLES II, me communiqua l'autre jour une Lettre, qu'un bel Esprit de ce tems-là écrivoit à sa Maîtresse, qui me paroît avoir été de l'humeur de CANIDIE; & quoique je ne sois pas toujours du goût de cet Ami, je trouvai cette Lettre si bien tournée, que j'en fis d'abord une Copie, que je vais donner ici au Public.

MADAME,

„ Puisque les discours, que je vous „ ai adressés tout éveillé, n'ont pu rien „ obtenir de vous en ma faveur, j'ai „ résolu d'essayer si mes Rêves auront un „ meilleur effet. Dans cette vuë je vous „ rendrai compte d'un Rêve fort étrange „ que j'eus la nuit derniére, peu d'heu„ res après vous avoir quittée.

LETTRE à CLOÉ sur la BEAUTÉ qui se flétrit.

„ Il me sembla donc que j'étois trans„ porté dans une grande Vallée, qu'une „ riviére de la plus belle eau du monde „ partageoit en deux, & qu'on ne pou„ voit rien voir de si charmant que cette „ aimable Solitude. Le terrain s'élevoit „ insensiblement de l'un & de l'autre cô„ té, & paroissoit couvert d'une infinie „ variété de Fleurs, dont les images ren„ voyées par l'eau redoubloient les char„ mes de ce Lieu, ou plutôt formoient „ une autre Décoration aussi vive que la

,, réelle. Sur l'un & l'autre bord de la
,, Riviére, il y avoit une file d'Arbres de
,, haute futaye, dont les branches étoient
,, presque aussi chargées d'Oiseaux que
,, de feuilles; c'est-à-dire qu'on entendoit
,, de toutes parts une symphonie mélo-
,, dieuse.

,, Je n'avois fait que peu de chemin
,, dans cet agréable séjour, lorsque je
,, m'apperçus qu'il étoit borné par un
,, Temple d'une architecture antique, mais
,, avec tout cela fort régulier, & d'une
,, grande magnificence. On voyoit sur le
,, haut du frontispice la Figure de SA-
,, TURNE, dans le même équipage que
,, les Poëtes ont accoutumé de nous dé-
,, peindre le *Tems*.

,, A mesure que j'avançois pour l'ob-
,, server de plus près & satisfaire ma
,, curiosité, je fus retenu par un Objet
,, infiniment plus beau qu'aucun de ceux
,, qui m'avoient frappé jusques-là. Je ne
,, doute pas, Madame, que vous ne con-
,, jecturiez d'abord que ce ne pouvoit être
,, que vous même. En effet, c'étoit vous
,, que je vis endormie sur les Fleurs qui
,, bordoient la Riviére, ensorte que vos
,, bras étendus avec négligence touchoient
,, presque l'eau. Si le sommeil, qui vous
,, fermoit les yeux, me priva du plaisir
,, de les voir, il me fournit l'occasion de
,, remarquer plusieurs de vos charmes,
,, qui disparoissent lorsque vous êtes é-
,, veillée. Je ne puis qu'admirer la tran-

„ quillité du repos dont vous jouïssiéz,
„ eu égard sur-tout à l'inquiétude que
„ vous causez à tant d'autres.

„ Pendant que ces réflexions m'occu-
„ poient tout entier, les Portes du Tem-
„ ple s'ouvrirent avec grand bruit; &
„ tournant les yeux de ce côté-là, je vis
„ deux Personnages, sous la Figure Hu-
„ maine, qui entroient dans la Vallée.
„ Après les avoir un peu considérés, je
„ trouvai que c'étoient la JEUNESSE
„ & l'AMOUR. La premiére environ-
„ née d'un Cercle lumineux, dont la
„ couleur étoit d'une espéce de pourpre,
„ remplit tout ce Lieu de son éclat, &
„ l'autre tenoit un Flambeau à la main.
„ Ils s'avancérent vers nous, & j'obser-
„ vai qu'à leur approche les Fleurs pa-
„ roissoient d'une couleur plus vive, que
„ les Arbres se revêtoient de nouvelles
„ fleurs, que les mâles & les femelles
„ des Oiseaux se joignoient ensemble, &
„ qu'ils les régaloient de leurs sons har-
„ monieux: en un mot, toute la face de
„ la Nature brilloit d'un nouvel éclat.
„ Ces deux Personnes ne furent pas plu-
„ tôt arrivés à l'endroit où nous étions,
„ qu'ils s'assirent auprès de vous, l'un à
„ droite & l'autre à gauche. Il me sem-
„ bla pour-lors que votre teint devenoit
„ plus fleuri, & que de nouveaux char-
„ mes se répandoient sur toute votre per-
„ sonne. Vous me parûtes même quelque
„ chose de plus qu'une Créature Humai-

„ ne; mais je fus bien surpris de voir
„ que, malgré les doux efforts que ces
„ deux Divinités faisoient pour vous é-
„ veiller, vous demeurâtes toujours pro-
„ fondément assoupie.

„ Bientôt après la Jeunesse déploya
„ deux ailes, dont je ne m'étois pas ap-
„ perçu, & s'envola d'abord. L'Amour,
„ qui resta seul, ne discontinua pas de
„ vous tenir son Flambeau devant le vi-
„ sage, & vous me parûtes toujours aussi
„ belle que jamais. L'éclat de la lumié-
„ re, qui donnoit sur vos yeux, vous é-
„ veilla enfin; mais, au-lieu de recon-
„ noître la faveur de la Divinité, je vis
„ avec étonnement que vous fronçâtes
„ le sourcil contre elle, & qu'après lui
„ avoir arraché le Flambeau de la main,
„ vous le plongeâtes dans la Riviére.
„ Dès que ce petit Dieu vous eut regar-
„ dée d'un œil mêlé de compassion & de
„ chagrin, il prit l'essor. Aussitôt un air
„ sombre & mélancolique se répandit
„ de tous côtés. Je vis ensuite un Spec-
„ tre affreux, qui entroit par un des bouts
„ de la Vallée. Il avoit les yeux enfon-
„ cés dans la tête, le visage pâle & flétri,
„ & la peau couverte de rides. A mesu-
„ re qu'il marchoit le long de la Rivié-
„ re, l'eau se glaçoit, les Fleurs se fa-
„ noient, les Arbres perdoient leur ver-
„ dure, & les Oiseaux perchés sur leurs
„ branches tomboient morts à ses pieds.
„ Je reconnus à ces marques lugubres

„ que

„ que c'étoit la VIEILLESSE. A son
„ approche vous fûtes saisie d'horreur &
„ d'effroi. Vous eûtes beau lui vouloir
„ échapper, le Phantôme vous prit entre
„ ses bras, & je vous laisse à deviner le
„ changement qu'il causa dans toute vo-
„ tre personne. Pour ce qui me regarde,
„ quoique je ne sois que trop plein de sa
„ terrible idée, je n'oserois vous la dé-
„ peindre au naturel, de crainte de vous
„ choquer; mais je me sentis si ému à la
„ vuë de ce funeste objet, que le som-
„ meil m'abandonna tout d'un coup, &
„ que j'eus le loisir d'examiner ce Rê-
„ ve, qui me paroît trop extraordinaire
„ pour n'avoir pas quelque signification.
„ Je suis, avec toute l'ardeur possible,
„ &c.

X.



LVI. DISCOURS.

Tutatur favor Euryalum, lacrymæque decoræ,
Gratior & pulchro veniens in pectore Virtus.

VIRG. Æneid. V. 343.

La faveur, dont EURYALE se jouissoit, accompagnée de ses larmes, de la beauté de sa personne & surtout de la Vertu, qui le rendoit agréable à tout le monde, le protégent contre l'Injustice.

J'AI lu avec un plaisir extrême, la Piéce que je destine aujourd'hui à l'entretien de mes Lecteurs. Je la donne telle qu'on me l'a envoyée, & je souhaite de tout mon cœur qu'on prenne bien de nos Dames pour l'EMILIE qui y est décrite.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Si la Piéce qui suit, a le bonheur
„ d'être admise à la queuë de vos DIS-
„ COURS, j'en serai d'autant plus aise
„ que le Portrait d'EMILIE n'est point
„ chimérique, mais tiré d'après nature.
„ Je l'ai chargé d'un ou de deux traits de
„ mon invention, afin que l'Original
„ coure moins risque d'être connu. Je
„ ne veux pas non plus qu'on me puisse
„ soupçonner le moins du monde d'en
„ être

„ être l'Auteur, & c'est pour cela mê-
„ me, & pour quelque autre raison, que
„ je n'ai pas rédigé ce que j'ai à dire en
„ forme de Lettre. D'ailleurs, si, ou-
„ tre les fautes de style, vous y trouvez
„ quelque chose qui ne sente pas le gé-
„ nie du SPECTATEUR, je le sou-
„ mets à votre décision, & vous pouvez
„ le changer de la maniére qu'il vous
„ plaira. Je suis, &c.

PORTRAIT d'EMILIE belle & vertueuse, & de l'HONORÉE jolie & coquette.

Il n'y a rien qui donne une si agréable idée de la Nature Humaine, que la contemplation de la Vertu & de la Beauté. La derniére est le partage du Sexe, auquel on donne, à cause de cela même, l'épithéte de Beau; mais l'heureuse union de ces deux qualités dans la même personne forme un Caractére si divin, qu'il est rare de les trouver ensemble. La Beauté est d'ordinaire si prévenuë en sa faveur, qu'elle ne croit avoir besoin d'aucun autre secours. Que dis-je? elle a si peu d'égard à son propre intérêt, qu'elle se ruïne souvent par la perte de l'innocence, qui en reléve le prix & qui la rend aimable. Comme donc la Vertu fait paroître une belle Femme beaucoup plus belle, ainsi la Beauté rend au pié de la lettre plus vertueuse une Femme qui a de la Vertu. Occupé de cette maniére à envisager ces deux Perfections glorieusement réunies dans une Personne, je ne saurois que me rap-

peller ici l'idée de l'illuſtre EMILIE.

Qui eſt ce qui a jamais vu la charmante l'EMILIE, ſans avoir le cœur pénétré tout-à-la-fois d'un Amour violent & d'une Amitié tendre & reſpectueuſe? Les graces naturelles qui accompagnent toutes ſes démarches, & les doux accens de ſa voix, vous engagent inſenſiblement à ſouhaiter d'en venir à une jouïſſance plus intime; mais il n'y a pas juſques aux ſouris de ſa bouche qui ne repriment les déſirs trop licentieux. S'il eſt preſque impoſſible de réſiſter à ſes attraits, la bienſéance & non pas la ſévérité de ſa Vertu en corrige l'impreſſion, ou les ſuites. La douceur & la bonté, qui paroiſſent ſur ſon viſage, ſe communiquent à toutes ſes paroles & à ſes actions. Il faudroit qu'un Homme fût une Bête brute, ſi, à la vuë d'EMILIE, il n'étoit plus diſpoſé à lui rendre ſervice qu'à ſe ſatisfaire lui-même. Son Corps ainſi embelli par les ſoins de la Nature & plein de graces *innées*, eſt un Domicile propre pour un Eſprit ſi charmant & ſi beau; c'eſt-là qu'habitent une Piété ſolide, une Eſpérance modeſte, & une Réſignation volontaire.

Il y a bien des Paſſions criminelles qu'on honore du nom de Piété; c'eſt-à-dire qu'on fait dépendre la Piété du tempérament, & que ſi l'on en jugeoit ſur les apparences, on croiroit que dans quelques-uns la Piété n'eſt autre choſe qu'une

Hu-

Humeur chagrine, en plusieurs une Crainte servile, en d'autres une véritable Mélancolie, en divers l'Observance de certaines Formalités ridicules ou indifférentes de leur nature; dans les uns une Sévérité mal-entenduë, & dans les autres une Ostentation insultante. Dans Emilie c'est un Principe fondé sur la Raison & animé de l'Espérance d'un heureux avenir, qui n'éclate pas par des accès irréguliers ou de violentes saillies, mais qui est toujours uniforme & constant. Sa Dévotion est exacte sans trop de sévérité, pleine de compassion sans foiblesse. On peut dire qu'elle sert à perfectionner cette bonne Humeur qui vient de sa bonne conscience, & qui n'est pas le seul effet d'un heureux tempérament.

Par une généreuse sympathie que la Nature a mise dans nos cœurs, nous sommes disposés à plaindre ceux qui sont affligés; mais on ne sauroit exprimer l'émotion que l'Innocence opprimée & la Beauté en deuil excitent dans nos ames. C'est un objet qui attendrit les Hommes les plus durs, & qui leur fait verser des larmes.

Si je rapportois cet endroit des infortunes d'Emilie, qui lui a donné l'occasion d'exercer son Héroïsme en fait de Vertu Chrétienne, l'histoire en seroit trop affligeante. Mais lorsque je la vois toute seule au milieu de ses disgraces, l'Esprit élevé au-dessus de cette

Vallée de larmes, uniquement occupé des Joies célestes & de l'Immortalité bienheureuse; lorsque je la vois agir & parler d'une maniére aisée, comme si elle étoit la plus heureuse Créature qu'il y ait au monde, je me sens ravi en admiration. A coup sûr jamais une Ame si Philosophe n'a logé dans un si beau Corps. Du moins la Beauté s'attribuë souvent le privilége de ne point réfléchir, se moque de la Sagesse, & ne peut endurer l'air grave de ses Leçons.

Si je pouvois représenter au naturel les Vertus d'EMILIE avec toutes leurs justes proportions, on ne manqueroit pas de soupçonner que l'Amour ou la Flatterie a guidé mon pinceau; mais je n'en donne ici qu'un foible crayon. D'ailleurs je n'ai & ne puis avoir aucune part dans ses bonnes graces; il n'y a que la force de la Vérité & d'un Caractére si brillant qui m'arrache ces éloges. Il me semble qu'on ne doit pas tenir caché un si beau Modéle, & qu'on doit plutôt l'exposer à la vuë & à l'imitation de tout le monde. La Vertu n'est jamais si aimable, ni si efficace, que lorsqu'elle est en quelque maniére renduë visible dans la conduite d'une belle Personne.

La disposition de L'HONORÉE est bien différente: elle ne pense qu'à faire des conquêtes, & à dominer avec un pouvoir absolu. On ne peut nier qu'elle n'ait quelque Esprit & de la Beauté;

té; & c'est aussi pour cela que ses Amies la trouvent une jolie Femme & d'un agréable commerce; mais, quelque idée que son Epoux en ait, cela ne suffit pas à L'Honorée. Elle ne se borne pas à l'estime qu'on lui témoigne, elle exige l'adoration en qualité d'*Idole*. De-là vient que le désir qu'elle a de vivre long-tems, est réprimé par la crainte inutile des rides qui accompagnent la vieillesse.

Emilie semble ignorer qu'elle a des charmes, quoiqu'on ne doive pas supposer qu'ils lui sont inconnus; mais elle n'en fait aucun cas, & ne met son bonheur qu'à cultiver les beaux talens de son Esprit, qui sont d'une nature plus relevée & plus durable. Lorsqu'on l'a vuë, dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, environnée d'une foule d'Adorateurs, elle ne se plaisoit point à les tyranniser, ni à les repaître de vaines espérances, pour augmenter leur tourment; mais après avoir observé toutes les régles de la Modestie, & pesé le mérite de chacun, elle se déclara en faveur de Bromius. Ce Gentilhomme avoit alors de très-bonnes qualités, & une médiocre fortune, qu'un Héritage, auquel il ne s'attendoit pas, rendit bientôt considérable. Jeune & sans expérience, il fréquenta d'abord de mauvaises Compagnies, & se plongea dans la débauche, où il n'auroit pas manqué de croupir longtems, si la prudente Emilie

ne

ne l'en eût retiré par son adresse. Elle employa tout son esprit à humaniser ses passions, & à lui donner du goût pour les plaisirs solides. Elle lui fit voir, par son exemple, que la Vertu s'accorde avec une honnête liberté & la bonne humeur, ou plutôt qu'elle en est inséparable. Elle sentit bien que l'exemple seul & une conduite aisée sont toujours plus efficaces que les réprimandes les plus sévéres, & qu'il y a tant d'orgueil dans le Cœur Humain, que pour ramener un obstiné, il suffit de lui insinuer adroitement son devoir, & de l'abandonner ensuite à ses réflexions. C'est ainsi qu'après l'avoir engagé peu à peu à ne pas desapprouver & à goûter enfin ce qu'on n'auroit osé lui dire en termes clairs, elle sut profiter de cet avantage, le rendre sensible à son mauvais état, & ne paroître que seconder le dessein qu'il formoit lui-même d'en revenir. C'est par-là qu'elle a obtenu quelque empire sur ses passions dominantes & qu'elle a trouvé le secret de les employer à sa conversion.

EMILIE s'est distinguée par un autre endroit, que je ne saurois m'empêcher de rapporter ici. Peut-être que, du premier coup d'œil, certaines gens le trouveront de peu de conséquence; mais je ne suis pas de leur avis; il me paroît fort digne de remarque, & mériter l'attention du beau Sexe. J'ai toujours cru qu'une Robe de chambre crasseuse, avec du linge sale & toute cette épargne mal entenduë

duë de ces Femmes, qu'on appelle communément des Salopes, est le vrai poison de l'Amitié conjugale & le plus sûr moyen qu'il y ait pour aliéner le cœur d'un Epoux qui a de la tendresse. J'ai vu quelques Dames, surprises dans un pareil Deshabillé, s'excuser de cette maniére: *En vérité j'ai honte que vous m'ayez surprise dans ce desordre; mais j'étois seule avec mon Mari, & je ne m'attendois pas à voir si bonne compagnie.* —— N'est ce pas là un joli compliment pour le bon Homme, qui se fâche quelquefois là-dessus, & dit même des brusqueries, sans démêler lui-même la cause de sa mauvaise humeur?

Quoi qu'il en soit, EMILIE n'ignore pas que de petites négligences font souvent tort à un Mérite distingué, & que celle des Habits, même entre les Personnes les plus intimes, affoiblit peu à peu les égards qu'elles se doivent les unes aux autres, par la trop grande familiarité qu'elle cause & qui les rend méprisables. Elle connoît l'importance de ces choses que la plupart des gens prennent pour des bagatelles; & tout ce qui peut aider le moins du monde à lui conserver ou à lui ravir l'Amitié de son Epoux, lui paroît digne de ses soins; elle se croit d'autant plus obligée à mettre tout en œuvre pour lui plaire, qu'ils doivent rester ensemble jusqu'à ce que la mort les sépare.

Avec ces petits artifices, & un million d'autres sans nom, qu'il lui est plus aisé de

de faire valoir, qu'à d'autres de les exprimer, par une bonté inépuisable & une soumission à toute épreuve, malgré tous ses chagrins & le mauvais traitement qu'elle a essuyé, Emilie s'est renduë heureuse, & Bromius est devenu fort raisonnable & un bon Mari.

Je leur souhaite, de tout mon cœur, une longue vie à l'un & à l'autre, afin que leur Exemple puisse être d'une plus grande utilité dans le monde.

T.

LVII. DISCOURS.

Non tali auxilio, nec defensoribus istis
Tempus eget.

Virg. Æneid. II. 521.

On n'a pas besoin à présent d'un tel secours ni de pareils Défenseurs.

Depuis quelque tems nos Gazettes ne sont remplies que du nouveau Projet, qu'on vient de former à la Cour de *France*, pour l'établissement d'une Académie de Politique. Il y a même plusieurs de mes Correspondans étrangers, spirituels & habiles, qui m'ont écrit là-dessus, & qui m'apprennent certaines particularités à cet égard, qui serviront de matiére à la Speculation suivante. On peut voir ce Projet en général dans

notre *Gazette journaliére* du Vendredi 15 ou 26 *Février* 1712, traduit de la Gazette d'*Amsterdam*, & qui est conçu en ces termes:

De Paris le 12 Février 1712. „ On „ confirme que le Roi a résolu d'établir „ une nouvelle Académie de Politique, „ dont M. le Marquis DE TORCI, Minis„ tre & Secrétaire d'Etat, sera le Protec„ teur. On doit nommer six Académi„ ciens, doués des talens nécessaires, „ pour commencer à former cette Aca„ démie, où l'on n'admettra personne au „ dessous de l'âge de vingt-cinq ans. Il „ faut d'ailleurs que chacun des Mem„ bres ait un revenu annuel de deux mil„ le Livres tournois, dont il soit actuel„ lement en possession, ou dont il doive „ hériter dans la suite. Le Roi fera une „ Pension de mille Livres à chacun d'eux. „ Ils auront aussi d'habiles Maîtres pour „ leur apprendre toutes les Sciences requi„ ses en pareil cas, & pour les instruire „ dans tous les Traités d'Alliance, de „ Paix ou de Commerce, conclus depuis „ plusieurs siécles. Ils s'assembleront deux „ fois la semaine au *Louvre*. On tirera „ de cette Académie les Secrétaires d'Am„ bassade, qui pourront s'élever peu à peu „ à de grands Emplois."

La Politique du Cardinal de RICHELIEU rendit la *France* la terreur de toute l'*Europe*. Les Ministres d'Etat, que cette Nation a fournis depuis quelques années, l'ont

l'ont rendue au contraire l'objet du mépris & de la raillerie de ses Voisins. Le Cardinal établit cette fameuse *Académie Françoise*, qui a porté jusques au plus haut point de perfection tout ce qui regarde la Belle Littérature. Son principal but étoit d'empêcher par là que les bons Esprits & les grands Génies ne se tournassent du côté de la Politique, qu'il réservoit pour lui seul, & dont il ne vouloit pas que les autres se mêlassent. Tout au contraire, il semble que Mr. le Marquis de Torci ait en vuë de rendre quantité de jeunes *François* aussi habiles que lui-même, & c'est pour cela qu'il s'occupe à élever une Pépiniére de Ministres d'Etat.

Quelques Lettres ajoûtent en particulier, qu'on doit fonder un Séminaire pour les Politiques en Jupe, qui seront élevés aux piés de Madame de Maintenon, & qu'on dépêchera dans les autres Pays, en cas d'une urgente nécessité, ou que les besoins du Royaume le demandent; mais comme la nouvelle de ce dernier Projet ne se confirme pas, je n'insisterai pas davantage là-dessus.

Il y aura bien de mes Lecteurs qui se souviendront sans doute, qu'à la fin de la Guerre précédente *, que l'Ennemi avoit poussée si heureusement, on vit plusieurs de ses Généraux se transformer en Ambas-

* Celle de 1688, terminée en 1697 par la Paix de *Ryswick*.

bassadeurs; mais les démarches de ceux qui commandent aujourd'hui ses Armées, ont fait si peu d'honneur & procuré si peu d'avantage à leur grand Monarque, qu'il semble n'avoir pas trop envie de leur confier la Négociation.

Les Réglemens de cette nouvelle Académie méritent d'être bien pesés. Les Eléves doivent posséder, ou attendre d'avoir un jour en héritage, un Revenu de deux mille Livre tournois, qui, sur le piè où est à présent le Change, font du moins cent vingt-six Livres de notre Monnoye. Cela joint aux mille Livres de la pension du Roi, les pourra mettre en état de se fournir de Café & de Tabac en poudre, aussi bien que de Gazettes, de Papier, d'Encre, de Plumes, de Cire, d'Oublies, & de tout le petit attirail qui est nécessaire aux Politiques.

Il faut qu'un Homme ait du moins vingt-cinq ans pour être initié dans les Mystéres de cette Académie; mais il n'y a nul doute que bon nombre de personnes d'un âge plus avancé, qui s'occupent depuis long-tems à lire la Gazette de *Paris*, ne soient fort aises de commencer à nouveaux fraix & de s'enrôler avec ces Politiques.

La Société de ces jeunes Eléves doit être gouvernée par six Professeurs, Politiques de spéculation, qu'on prendra du Corps de l'Académie, & dont chacun aura sa tâche de la maniére suivante, s'il en faut croire les avis qu'on m'en a donnés.

Le

Le premier doit instruire les Etudians à faire un bon usage de leurs mains pour le service de l'Etat, comme à lever l'empreinte d'un Cachet, à partager une Oublie en deux horizontalement, à ouvrir une Lettre & à la refermer sans qu'on s'en apperçoive, avec plusieurs autres tours ingénieux de la même nature. Devenus habiles dans tout ce petit manége, ils seront mis sous la discipline du second Professeur, qui est une espéce de *Maître Grimacier*.

Celui-ci leur apprendra comment ils doivent faire un signe de tête à propos, hausser les épaules dans un cas douteux, fermer l'un ou l'autre œil avec discrétion, en un mot, le véritable usage de toutes les *Grimaces politiques*.

Le troisiéme est une sorte de *Maître de Langage*, qui doit leur enseigner le Style propre à un Ministre dans les Cours étrangéres. Afin même qu'ils possédent à fond le Style politique, ils doivent s'en servir tous les jours entre eux, avant qu'ils soient employés aux affaires du dedans ou du dehors. Par exemple si l'un demande quelle heure il est, l'autre lui doit répondre indirectement, ou détourner la question, s'il est possible. Si on le prie de changer un Louis d'Or, il faut qu'il demande du tems pour y réfléchir. Supposé qu'on veuille savoir de sa bouche, si le Roi est à *Versailles* ou à *Marly*, il ne doit en informer que tout bas & à l'oreille.

reille. Si on lui demande ce qu'il y avoit de nouveau dans la derniére Gazette, ou le sujet d'une Déclaration qui vient d'être publiée, il doit répondre qu'il ne l'a pas encore luë: ou s'il ne veut pas s'expliquer si nettement, il doit froncer le sourcil, ou hausser l'épaule gauche.

Le quatriéme Professeur leur doit enseigner tout l'Art des Caractéres politiques hiéroglyphiques; & afin de s'y rendre experts ils ne doivent pas s'envoyer un seul petit Billet, quand ce ne seroit que pour emprunter un TACITE ou un MACHIAVEL, qui ne soit écrit en chiffres.

On croit que le cinquiéme Professeur, qui doit être bien rompu dans toutes les Controverses sur le Dogme de la Probabilité, des Réservations mentales, & sur les Droits des Souverains, sera pris de la Société des bons Peres *Jésuites*. Cet habile Homme doit apprendre à ses Eléves la Grammaire, la Syntaxe & la Construction d'une partie du *Latin*, qui est en usage pour les Traités d'Alliance, de Paix, ou de Commerce, à y savoir distinguer l'esprit de la lettre, & à prouver invinciblement que les mêmes termes, qui sont obligatoires pour tous les Princes de l'*Europe*, ne le sont pas à l'égard de Sa Majesté Très-Chrétienne. Il leur doit enseigner aussi l'Art de trouver des fautes, des évasions & des échappatoires dans les Contracts les plus solemnels, & surtout un admirable Secret *Cabalistique*, renouvellé

de-

depuis quelques années par les Révérends Peres de la Société, qui tend à faire voir que deux explications du même Article peuvent être justes & valides tout-à-la-fois, quoiqu'elles se contredisent.

Lorsque nos jeunes Politiques auront été suffisamment instruits par tous ces habiles Directeurs, ils doivent être perfectionnés sous le sixiéme, qui leur servira de *Maître des Cérémonies*. Celui-ci leur donnera des leçons sur les Points importans du *Fauteuil*, & du *haut* ou du *bas de l'Escalier*; il les instruira sur les différentes situations de la main droite, & leur apprendra les Révérences de toutes les tailles, mesures & proportions requises. Ce n'est pas tout, il leur communiquera cet *air empesé*, qui est si beau dans un Ministre d'Etat, qui les rendra capables de paroître à un Lever, à des Conférences ou à des Visites, & qui les fera briller dans tout ce que le Vulgaire traite de bagatelles.

Je n'ai rien appris jusques-ici des autres Statuts qui se pourront observer dans la Société de ces Ministres d'Etat en herbe; mais si j'avois un Fils âgé de vingt-cinq ans, qui se mît en tête de faire le Politique, il ne s'en faudroit guéres que je ne le deshéritasse comme un Sot & un Ecervelé. D'ailleurs, je craindrois qu'il n'employât, avec les autres, les mêmes artifices qu'il mettroit en usage en négociant avec les Princes étrangers, & que sa

Poli-

Politique ne vînt à corrompre ses mœurs. Il n'y a nul doute que ces jeunes *Machiavellistes* ne bouleversent bientôt leur Seminaire par leurs intrigues & leurs stratagêmes, & qu'ils ne forment autant de Projets pour se duper les uns les autres à l'égard d'une fricassée de Grenouilles ou d'une Salade, qu'ils en trameroient pour filouter un Prince ou un Etat voisin.

L'Histoire nous dit que les *Lacédémoniens* punissoient le Vol lorsqu'il venoit à être découvert, mais qu'ils le regardoient comme une chose honorable lorsqu'il avoit un heureux succès. Pourvu qu'un jeune Homme fût adroit à cacher son vol & que personne ne l'en soupçonnât, il pouvoit s'en vanter impunément dans la suite. Cela se pratiquoit, si nous en croyons les Historiens, pour tenir les Gens alertes, & empêcher qu'on ne les trompât dans leurs négociations, soit à l'égard de leurs propres affaires, ou de celles du Public. Ne pourroit-on pas accorder ces Maximes relâchées & ces petits jeux d'esprit à nos Etudians en Politique? J'en laisse la décision à la prudence de leur Fondateur.

Cependant cet illustre Corps de nouveaux Politiques nous donne un bel Exemple à imiter; & comme Sylla voyoit plusieurs Marius dans la seule personne de Cesar, il me semble que nous voyions déjà plusieurs Torcis dans ce Collége d'Académiciens. Quelque idée avantageuse

que nous ayons de nous-mêmes, il est fort à craindre que nos Assemblées du Caffé de *Smyrne* ou de celui de St. *James* n'en approcheront pas. Il est vrai que nos Caffés sont de très bonnes Ecoles de Politique; mais nous aurons de la peine à croire qu'elles puissent fournir d'aussi habiles Secrétaires ou Envoyés, qu'une Académie fondée dans cette seule vuë; sur-tout si nous nous souvenons d'un côté que notre Ile est plus fameuse par la production de Gens intégres, que par celle des Ministres d'Etat; & de l'autre, que la bonne Foi des *François* & la politique des *Anglois* font une belle figure dans cet admirable Poëme, que le Comte de ROCHESTER a écrit sur le NÉANT.

L.

LVIII. DISCOURS.

——— Quæ forma, ut se tibi semper
Imputet? ———

JUV. Sat. VI. 178.

Dans le fond, quand une Femme vous reproche incessamment qu'elle est belle, quelle estime faire de sa beauté?

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'une jeune Demoiselle qui se

JE vous écris pour vous entretenir d'un malheur qui est assez ordinaire, & qui

„ qui mérite ainsi quelque consolation de „ votre part. Il n'y a pas plus de six „ mois que j'avois autant de beauté & „ d'Amans qu'aucune jeune Demoiselle „ de la *Grande-Bretagne*. Mais tous ceux „ qui m'admiroient autrefois m'ont aban- „ donnée, & je ne saurois me plaindre „ de leur retraite. J'ai eu la petite Ve- „ role, & mon Visage, qui étoit le sé- „ jour des Graces & des Ris, comme ils „ s'exprimoient eux-mêmes dans leurs „ Lettres amoureuses, est aujourd'hui „ tout défiguré & fait presque horreur. „ J'en ai une tristesse qui m'accable jus- „ ques au fond de l'ame; & quoique je „ n'eusse pas, à ce qu'il me semble, une „ trop haute opinion de ma beauté, lors- „ que je la possédois, je l'estime davan- „ tage après l'avoir perduë. Il y a une „ circonstance fort singuliére à mon é- „ gard; le plus laid de tous mes Préten- „ dans est celui que j'ai favorisé & que „ j'aime le plus, quoiqu'il me traite au- „ jourd'hui d'une maniére indigne. Si „ vous pouviez l'engager à aimer une „ Personne qui n'est plus aimable, & à „ reconnoître ainsi qu'il m'a quelque obli- „ gation. -- Mais je crains qu'il ne soit im- „ possible d'amener la Passion à suivre les „ loix de la Raison & de la Reconnois- „ sance. D'ailleurs consolez de votre „ mieux celle qui a survécu, pour ainsi „ dire, à elle-même, & qui ne sait point „ comment elle doit agir dans son nou- „ vel état. Mes anciens Amans sont aux

plaint d'avoir perdu sa BEAUTÉ par un effet de la PETITE VEROLE.

„ piés de mes Rivales, qui me plaignent
„ tous les jours ; & je ne saurois goûter
„ aucun plaisir à me voir ce que je suis,
„ par le souvenir cuisant de ce que j'ai
„ été. Considérez que je ne suis pas mor-
„ te de vieillesse, mais que j'ai été enle-
„ vée à moi-même à la fleur de mon âge,
„ & que, suivant le cours de la Nature,
„ je puis bien vivre quarante années de
„ plus. Il n'y a rien de tout ce qui me
„ reste qui me puisse faire quelque plai-
„ sir que l'honneur d'être, &c.

* Parthenisse.

Après que Louïs XIV. eut perdu la Bataille de *Ramelies*, tous les Discours qu'on lui adressoit rouloient sur la force de son Esprit, & trouvoient sa gloire dans ses propres malheurs, en ce qu'au milieu de la Prospérité il n'auroit jamais pu donner des marques de sa constance héroïque dans les Disgraces, & qu'ainsi nous aurions ignoré les plus beaux traits de son Caractére. L'état où Parthenisse est réduite lui fournit la même occasion, & il n'est pas moins difficile à une beauté de résigner ses Conquêtes, qu'à un Héros d'abandonner les siennes. Pour commencer donc un nouveau genre de vie, tout différent du premier, il faut qu'elle brûle toutes les Lettres de ses Amans ; ou, puisqu'elle est assez généreuse pour ne pas les taxer d'infidélité, elle devroit leur ren-

voyer

* Ce nom est formé d'un mot *Grec*, qui signifie une *vierge*.

voyer ces Lettres, avec cette honnête Inscription sur le Paquet de chacun, *Articles d'un Traité de Mariage que la petite Verole a rompu.* Je n'ai vu qu'un seul exemple du contraire en pareil cas: la Dame, qui étoit spirituelle, n'écrivit à son Amant que ces deux lignes:

MONSIEUR,

„ SI vous me flattiez avant que cette „ cruelle Maladie m'eût attaquée, je vous „ prie de me venir voir: mais si votre „ Amour étoit sincére, n'approchez pas „ de moi, je ne suis plus la même.

CORINNE.

L'Amant trouva quelque chose de si vif & de si noble dans cette démarche, qu'il lui répondit en ces termes:

MADAME,

„ Puisque vous n'êtes plus la même „ Personne, je ne suis pas obligé de vous „ dire si je vous flattois ou non; mais à „ coup sûr je ne vous flatterai point en „ vous disant que je vous estime aujour„ d'hui plus qu'aucune autre de votre „ Sexe. Je crois même que vous compati„ rez à tout ce qui pourra m'arriver dans „ la suite, lorsque nous deux ne serons „ qu'un, aussi bien que vous avez sou„ tenu votre derniére disgrace. Je suis

„ donc prêt à m'unir avec un esprit tel
„ que le vôtre aussitôt qu'il vous plaira.

AMILCAR.

Si PARTHENISSE peut gouverner aujourd'hui ses passions, & avoir sa Beauté aussi peu en tête qu'elle auroit dû l'avoir lorsqu'elle en jouïssoit, ses charmes n'auront pas fort diminué; & si elle étoit ci-devant trop prévenuë en leur faveur, une conduite plus aisée à l'avenir la dédommagera avec usure de leur perte. Examinez en gros tout le Sexe, & vous trouverez que celles qui ont le plus d'empire sur l'esprit des Hommes, ne sont pas les plus remarquables pour leur Beauté; il arrive même souvent que celles qui s'en font le plus aimer, paroissent à ceux qui ne les connoissent pas les moins propres à gagner les cœurs. Le plus tendre des Amans qui me soit connu, me dit un jour, dans une Assemblée de Dames qui étoient à un Concert de Musique, *Vous m'avez souvent entendu parler de ma chére Maitresse: cette Demoiselle*, ajoûta-t-il en souriant, après qu'il eut fixé ses yeux sur une de la troupe, *est son véritable portrait*. J'ose dire avec tout cela qu'elle me parut la moins belle de toute la Compagnie; mais sur ce qu'il avoit mis ma curiosité en jeu, il me fut impossible d'en détourner la vuë. Ses yeux rencontrérent enfin les miens, & surprise d'abord de se voir envisagée, elle chercha, dans tout son voisina-

sinage, la Beauté qui pouvoit fixer mes regards. Ce petit mouvement servit à m'expliquer l'énigme: Elle ne se croyoit pas un objet propre à donner de l'Amour, & c'étoit pour cela même qu'elle en inspiroit. L'Amant, dont je parle, est un très-honnête Homme sans façon; & ce qui le charmoit dans sa Maîtresse, devenue aujourd'hui son Epouse, vient de cette humeur égale & obligeante, qui la fait partager avec lui tous les soins & les plaisirs de la Vie; de ce qu'elle n'est pas occupée de son mérite, & qu'elle ne pense qu'à chercher les occasions de lui plaire.

Je puis dire à Parthenisse, pour sa consolation, que les Beautés en général sont les plus impertinentes & les plus desagréables de toutes les Femmes. L'envie de se faire admirer, l'entêtement de leur mérite & des airs précieux ne les abandonnent presque jamais. Tout ce que vous en pouvez obtenir, n'est dû qu'à vos instances réïtérées; mais après l'avoir goûté, vous le trouvez indigne de vos soins & vous en revenez comme d'un Songe. Vous avez honte d'avoir été séduit par les égaremens d'une Imagination échauffée; & vous sentez bien, pour peu que vous y réfléchissiez, que la Beauté seule ne mérite pas une grande admiration.

Les Filles d'une humeur enjouée, qui n'ont jamais cru pouvoir rendre un Homme malheureux, sont les plus propres à faire notre Bonheur. Je connois la

jeune Lydie, qui peut danser une Gigue & feuilleter de la pâte, qui écrit joliment, qui sait tenir un Livre de Comptes, donner une réponse raisonnable & obéir aux ordres qui lui viennent de bon lieu; pendant que Mademoiselle Marthe, sa Sœur aînée, est toujours plaintive, sujette au mal de Rate, & qu'à l'exemple des Dames de la plus haute qualité, elle est industrieuse à trouver de nouvelles maniéres de se tourmenter & de chagriner les autres. Cette différence vient sans doute de ce que la pauvre Lydie est persuadée qu'elle n'a pas cet *air négligé qui sied si bien; ce je ne sais quoi qu'on trouve si agréable*; & que si elle dit une sottise, il n'y aura personne qui s'écrie, *Voilà qui est beau! Je ne sais ce que c'est; mais tout ce qu'elle dit a des charmes.*

Interrogez les Maris qui ont de ces grandes Beautés en partage, & ils vous diront qu'ils haïssent leurs Femmes neuf heures du jour qu'ils demeurent ensemble. Leur conduite est si précieuse, qu'on les croiroit embarrassées de leurs charmes dans tout ce qu'elles disent ou qu'elles font. Elles prient Dieu en public avec ces mêmes airs de Beauté, qu'elles se donnent en particulier. Demandez à Bellinde, une de ces grandes Beautés, quelle heure il est, & vous la verrez en doute si elle doit vous répondre. En un mot, au-lieu de consoler Parthenisse, il me semble que je devrois plutôt la féliciter de

de sa Métamorphose; & quoiqu'elle s'imagine n'avoir jamais été fort énorgueillie de ses charmes, le regret, qu'elle témoigne de leur perte, insinuë le contraire. Plus on se croit indigne de la faveur de quelqu'un, plus on tâche de lui être agréable, & plus on se flatte de l'obtenir, plus on manque de succès. La bonté du Cœur suppléera toujours à l'absence de la Beauté; mais la Beauté ne suppléera pas long-tems au défaut du bon Naturel.

T.

LIX. DISCOURS.

——— Versate diu, quid ferre recusent,
Quid valeant humeri. ——— ———

Hor. A. P. 39.

Essayez long-tems ce que vos Epaules peuvent ou ne peuvent pas porter.

J'Ai lu, avec tant de plaisir, la Lettre suivante, qu'elle ne sera pas desagréable au Public, à ce que je crois.

Monsieur,

„ Quoiqu'il n'y ait aucun de vos Lecteurs, si je ne me trompe, qui admire plus que moi le relief que vous savez donner aux moindres Bagatelles que vous maniez, avec tout cela, puisque vos Discours forment déjà des Vo- (Lettre sur l'Education de la Jeunesse.)

 „ lu-

„ lumes, & que, selon toutes les apparences, ils passeront jusques à la Postérité la plus éloignée, il me semble que tous les sujets, dont ils traitent, où le Bonheur du Genre-Humain est intéressé, devroient être approfondis & avoir une juste étenduë.

„ * Il y a long-tems que vous aviez promis d'examiner les défauts qui se trouvent d'ordinaire dans l'Education de nos Garçons; mais après avoir attendu envain jusques-ici, je me suis impatienté & je me hazarde à vous envoyer mes pensées là-dessus.

„ Je me souviens que PERICLÈS, dans le fameux Discours qu'il prononça aux Funerailles de cette Jeunesse *Athénienne* qui avoit resté dans la malheureuse Expédition contre les *Samiens*, a une pensée fort remarquable, & que plusieurs des anciens Critiques ont admirée: Il y dit que la perte de la République dans cette occasion ressembloit à celle que feroit l'Année, si elle venoit à perdre le Printems. Le préjudice que le Public souffre, par la mauvaise Education des Enfans, est un Mal de la même nature, en ce qu'elle appauvrit, en quelque maniére, la Postérité & fraude la Patrie du service qu'elle retireroit de ces Personnes, si elles étoient bien élevées. Il y en a plusieurs sans doute qu'une bonne Education rendroit

„ ca-

* Voyez Tom. I. DISC. LIII. p. 319.

„ capables de se distinguer dans les di-
„ vers Emplois de la Vie.

„ J'ai vu un Livre écrit par Jean Huarte, Médecin *Espagnol*, & qui est intitulé *Examen des Esprits pour les Sciences* *. Il y pose comme un de ses principes fondamentaux, qu'il n'y a que la Nature seule qui puisse donner les qualités propres à réussir dans les Sciences ou dans les Arts; & que, sans cette heureuse disposition pour un certain Art ou une certaine Science, un Homme a beau s'y appliquer de toutes ses forces, & avoir les plus habiles Maîtres, il n'en viendra jamais à bout. L'exemple qu'il en allégue, est celui de Marc, Fils de l'Orateur *Romain*.

„ Afin qu'il se perfectionnât dans la Science à laquelle il le destinoit, Ciceron l'envoya étudier à *Athénes*, la plus célébre Académie qu'il y eût alors au Monde, & où les meilleurs Esprits des Nations les plus polies, qui s'y rendoient en foule, ne pouvoient que fournir à ce jeune Homme quantité de beaux Exemples & des secours capables d'avancer peu à peu ses Etudes. Il le mit sous la conduite de Cratippe, un des plus grands Philosophes de son tems; &, comme si les Livres qui étoient alors écrits, n'eussent pas suffi pour son usage, il en écrivit lui-même quel-

„ ques-

* Il a été traduit en François par Ch. Vion de Dalibrai, & imprimé à *Paris* en 1660.

„ ques-uns en sa faveur. Malgré tout ce-
„ la l'Histoire nous dit que MARC fut un
„ vrai Sot, & que ni les régles de l'Elo-
„ quence, ni les préceptes de la Philo-
„ sophie, ni ses propres efforts, ni la Con-
„ versation la plus rafinée d'*Athénes*, ne
„ purent jamais vaincre la Nature, qui
„ avoit été prodigue envers son Pere,
„ mais chiche à son égard. C'est pourquoi
„ mon Auteur *Espagnol* voudroit qu'il y
„ eût des Juges habiles nommés par l'E-
„ tat, qui, après avoir examiné le génie
„ de chaque Garçon, le destinassent à
„ l'Emploi qui s'accorderoit le mieux
„ avec ses talens naturels.

„ PLATON, dans un de ses Dialo-
„ gues, nous dit que SOCRATE, qui
„ étoit Fils d'une Sage-Femme, disoit à
„ ses Amis, que comme sa Mere, quoi-
„ que très-habile dans son Métier, ne pou-
„ voit pas accoucher une Femme à
„ moins qu'elle ne fût enceinte; il ne sau-
„ roit aussi lui-même tirer d'un Esprit la
„ Connoissance, que la Nature n'y avoit
„ pas semée. C'est pour cela que sa ma-
„ niére de philosopher & d'instruire ses
„ Ecoliers se bornoit à leur faire diverses
„ demandes, & à les aider par ce moyen
„ à mettre au jour les pensées qu'ils
„ avoient dans l'Esprit, dont il se disoit
„ l'Accoucheur.

„ Pour revenir à mon Docteur *Espa-*
„ *gnol*, à mesure qu'il approfondit son Su-
„ jet, & qu'il porte ses spéculations plus
„ loin, il pose en fait que chaque Génie a

„ une

„ une Science qui lui est proportionnée, „ & dans laquelle seule il peut se rendre „ habile. A l'égard de ces Génies, qui „ semblent être formés pour toutes les „ Sciences, il les traite d'Ouvrages sim„ plement ébauchés, que la Nature a „ produits à la hâte.

„ On voit peu d'Esprits sans doute qui „ ne soient capables de quelque Art ou de „ quelque Science. Ils ont tous un cer„ tain désir d'apprendre & d'augmenter „ leurs lumiéres, qui se peut fortifier „ par une bonne Méthode.

„ Tout le monde fait l'histoire de CLA„ VIUS. Après qu'il fut entré dans un „ Collége de *Jésuites*, on essaya de quoi „ il seroit capable, & l'on étoit sur le „ point de le renvoyer comme un Esprit „ pesant, lorsqu'un des Peres s'avisa de „ l'éprouver sur la Géométrie, pour la„ quelle il parut avoir de si beaux talens, „ qu'il devint un des plus habiles Mathé„ maticiens de son Siécle. On croit d'ail„ leurs que la sagacité de ces Peres à dé„ couvrir les différentes inclinations de „ leurs jeunes Ecoliers, n'a pas peu con„ tribué à la figure qu'ils font aujour„ d'hui dans le Monde.

„ Quelle différence n'y a-t-il pas entre „ cette maniére d'élever la Jeunesse & cel„ le qui régne dans notre Ile, où l'on voit „ souvent quarante ou cinquante jeunes „ Garçons rangés dans la même Classe, „ occupés à lire les mêmes Auteurs, & à

„ fournir les mêmes tâches, quoiqu'ils „ différent pour l'âge, l'humeur & l'esprit? „ Quelque sorte de Génie que la Nature „ leur ait donné, il faut qu'ils deviennent „ tous également Poëtes, Historiens & O- „ rateurs. Ils sont tous obligés d'avoir la „ même capacité, de produire le même „ nombre de Vers, & de fournir le même „ Discours en Prose. Chaque Ecolier „ doit avoir la mémoire aussi bonne que „ le premier de la Classe. En un mot, au- „ lieu d'accommoder les études à la por- „ tée de chacun, on voudroit qu'un jeune „ Garçon accommodât son génie à ses é- „ tudes. Il est vrai que la faute ne vient „ pas toujours du Précepteur, mais plu- „ tôt du Pere de l'Etudiant, qui ne sau- „ roit s'imaginer que son Fils n'est pas ca- „ pable des mêmes choses que ceux de „ ses Voisins & qu'il n'est pas en son pou- „ voir d'en faire tout ce qu'il lui plaît.

„ Si notre Siécle mérite en quelque „ chose de plus grands éloges que les au- „ tres, on peut dire que c'est à l'égard „ du généreux soin que diverses person- „ nes charitables ont pris pour l'éducation „ des pauvres Enfans; mais puisque la „ tendresse mal réglée d'un Pere ne sau- „ roit avoir lieu dans ces Ecoles de Cha- „ rité, ceux qui en sont les Directeurs „ les rendroient plus avantageuses au Pu- „ blic, s'ils y observoient la Méthode que „ j'ai insinuée jusques-ici. Par un examen „ sérieux de la différence de leurs talens,

„ ils

» ils pourroient les distinguer en certaines Classes, & donner à chacun le Métier ou la Profession qui conviendroit à son génie.

» Quel besoin n'auroit-on pas de ce Réglement pour les trois grandes Professions destinées aux Gens de Lettres!

» Le Docteur * SOUTH se plaint, dans quelqu'un de ses Ouvrages, de ce qu'il y a des Personnes qui se destinent au Ministére de l'Evangile, sans avoir aucune des qualités requises pour cette sacrée Fonction; & il dit qu'on y voit échouer bien des Gens qui auroient pu rendre de très-bons services à leur Patrie, s'ils s'étoient bornés à mener la Charuë.

» Il y a bien des Avocats, qu'on ne voit pas souvent au Barreau & qu'on ne consulte guéres chez eux, qui auroient pu devenir d'excellens Bateliers & se distinguer à † l'Escalier du *Temple*.

» J'ai connu un Coupeur de cors, qui auroit pu réussir dans la Médecine & même s'y rendre fort habile, si on l'eût instruit de bonne heure dans cette Science.

» Mais pour venir à des Exemples d'un ordre inférieur, ne voit-on pas tous les jours

* Il étoit Chanoine dans l'Abbaye de *Westminster*, & il est mort depuis quelques années.

† C'est un des endroits de *Londres*, où se tiennent les petits Bateaux qui vont & viennent sur la *Tamise*.

„ jours nos ruës pleines de Charretiers
„ doués d'une grande sagacité & de Po-
„ litiques en Livrée ? Nous avons bien des
„ Tailleurs hauts de six piés & nous ren-
„ controns plusieurs Barbiers à larges
„ épaules, pendant que nous voyons
„ peut-être en même tems chanceler,
„ sous le poids d'un Fardeau, un Cro-
„ cheteur d'une coudée, qui auroit pu
„ manier une Aiguille ou un Rasoir avec
„ beaucoup d'adresse, fort à son aise à
„ l'avantage du Public.

„ Quoique les *Lacédémoniens* observas-
„ sent à peu près, dans l'Education de
„ leurs Enfans, la Méthode que je vou-
„ drois inculquer, il me semble qu'ils la
„ poussoient au-delà des justes bornes;
„ puisqu'ils ne souffroient pas qu'un Pe-
„ re élevât ses Enfans de la manière qu'il
„ l'entendoit. Dès l'âge de sept ans, on
„ les enrôloit dans certaines Compagnies,
„ où ils étoient exercés aux dépens du
„ Public. Les Vieillards jugeoient de
„ leur capacité : on semoit de la jalousie
„ entre eux, & on les engageoit à se dé-
„ fier les uns les autres, pour découvrir
„ les différentes inclinations, & en dis-
„ poser ainsi pour le service de la Répu-
„ blique, sans avoir aucun égard à leur
„ naissance. A la faveur de cet usage, *La-*
„ *cédémone* eut bientôt l'Empire de toute
„ la *Gréce*, & se rendit célébre dans tout
„ le monde pour son Gouvernement civil
„ & sa Discipline Militaire.

„ Si cette Lettre ne vous paroît pas
„ in-

„ indigne de tenir une place au rang de
„ vos DISCOURS, peut-être que je me ha-
„ zarderai à vous fatiguer de quelques
„ autres de mes pensées sur le même su-
„ jet. Je suis, &c.

LX. DISCOURS.

Nec Veneris pharetris macer est, aut lampade
fervet:
Inde faces ardent, veniunt à dote sagittæ.
Juv. Sat. VI. 138.

Ce n'est ni VENUS, *ni* CUPIDON, *qui allument la passion qu'il a pour elle; il en a reçu une grosse dot; ce sont-là les beaux feux qui le consument; voilà les fléches qui le blessent.*

Mr. le SPECTATEUR.

LETTRE sur les QUETEURS & les RAVISSEURS de nos riches Héritiéres.

„ JE m'étonne qu'entre tous les diffé-
„ rens Caractéres dont vous avez
„ embelli vos DISCOURS, vous ne nous
„ ayez pas donné jusques-ici le Portrait
„ de ces jeunes Audacieux qui fourmillent
„ dans cette Ville, & qu'on nomme d'or-
„ dinaire *Voleurs de bons Partis*. Il faut
„ que vous sachiez, Monsieur, que je suis
„ du nombre de ceux qui vivent dans
„ une crainte continuelle à cause de cette

„ for-

„ sorte de Gens, qui sont jour & nuit aux
„ aguets pour surprendre nos jeunes Fil-
„ les; & qu'on peut regarder comme une
„ espéce de ces Voleurs, qui enlévent les
„ Enfans pour les envoyer aux *Indes*, &
„ que nos Loix condamnent. J'ai une Fil-
„ le unique, qui doit hériter de tout mon
„ Bien: elle me paroît déjà nubile, & il
„ y a plus de six ans qu'elle se trouve en é-
„ tat de penser à un Mari, quoiqu'elle ne
„ soit que dans la dix-huitiéme année de
„ son âge. Nos *Quéteurs de bons Partis*
„ ont si bien jetté les yeux sur elle, qu'ils
„ cherchent à se camper vis-à-vis de sa pla-
„ ce, dans toutes les Assemblées publiques
„ où elle se trouve. J'y ai surpris moi-mê-
„ me un jeune Fat, qui se donne des airs
„ avec des Gands à frange d'argent. Aussi
„ l'ai-je tenuë enfermée comme une Pri-
„ sonniére d'Etat depuis l'âge de treize
„ ans. Les fenêtres de sa chambre sont
„ garnies de grosses barres de fer; elle ne
„ peut sortir de la maison qu'avec sa Gar-
„ de, qui est une de mes Parentes d'un
„ sens fort rassis; il y a d'ailleurs une an-
„ née entiére que je lui ai défendu tout
„ usage d'Encre ou de Plume, & qu'on
„ ne doit porter dans sa chambre aucu-
„ ne Boîte de carton, qu'après qu'on l'a
„ bien visitée. Malgré toutes ces précau-
„ tions, je ne sais plus que devenir, de
„ peur qu'on ne me jouë tout d'un coup
„ quelque mauvais tour. Il y a deux
„ ou trois nuits qu'on entendit, dans la

„ Ruë,

„ Ruë, quelques Violons, qui ſemblent
„ ne me préſager rien de bon; pour ne
„ rien dire d'un grand *Irlandois*, qui s'eſt
„ promené, plus d'une fois, cet Hiver
„ dernier, devant mon Logis. D'un au-
„ tre côté, ma parente m'avertit que ma
„ Fille lui a parlé deux ou trois fois d'un
„ Gentilhomme à perruque blonde, &
„ qu'elle eſt plus en train que jamais d'al-
„ ler à l'Egliſe. Il y a une ſemaine ou
„ environ qu'elle nous échappa; ce qui
„ nous mit tous en allarme. Je la fis d'a-
„ bord pourſuivre à corps & à cri; j'en-
„ voyai à la * Bourſe, chez ſa Tailleuſe,
„ & chez les jeunes Demoiſelles qui la
„ viſitent: mais on l'avoit cherchée inu-
„ tilement plus d'une heure, lorſqu'elle
„ revint d'elle-même, après avoir fait une
„ promenade le long du † Vivier de *Roſa-*
„ *mond*, à ce qu'elle me dit. J'ai congédié
„ là-deſſus ſa Femme de chambre, dou-
„ blé ſes Gardes, & donné de nouvelles
„ inſtructions à ma Parente, qui, pour lui
„ rendre juſtice, obſerve de près tous ſes
„ mouvemens. Cela me cauſe une inquié-
„ tude qui ne m'abandonne jamais, &
„ qui me tient ſouvent éveillé lorſque
„ ma fille dort; quoique je craigne qu'à
„ ſon tour elle ne ſoit à deux de jeu
„ avec moi. Enfin, Monſieur, je ſou-
„ haiterois qu'il vous plût de repréſen-

* Il y a pluſieurs Boutiques, où l'on vend des Galanteries, comme au Palais Royal à *Paris*.
† Il eſt dans le Parc de St. *James*.

„ ter à ces jeunes *Quêteurs*, qui cherchent
„ ainsi à faire fortune par des voyes indi-
„ rectes, que l'enlévement d'une Fille, à
„ cause de son Bien, n'est qu'une espéce
„ de Vol toléré ; & que c'est assez mal dé-
„ dommager le Pere, que de s'aller met-
„ tre au lit avec elle. Ne tardez pas,
„ s'il vous plaît, à me donner vos avis
„ là-dessus, afin qu'ils paroissent, s'il est
„ possible, avant qu'on congédie les
„ Troupes. Je suis, *&c.*

TIM. BELLEGARDE.

THEMISTOCLE, ce fameux Général *Athénien*, interrogé lequel des deux il aimeroit mieux, ou de donner sa Fille à un Homme de mérite qui n'auroit pas de Bien, ou de la donner à un Homme riche qui n'auroit point de mérite, répondit ; Qu'il préféroit un Homme sans Bien à un Bien sans Homme. Le pis est que nos *Quêteurs de bons Partis* tournent leurs vûës de ce côté-là, parce qu'ils sont incapables de toute autre chose. Si un jeune Etudiant en Droit n'y fait aucun progrès, & qu'il soit rebuté de * KOOK & de LITTLETON, il se munit d'une échelle de corde ; & par ce moyen, de concert avec sa Maîtresse, il fait souvent ses approches de nuit à l'insu de tout le monde.

Le même Art d'escalader les Places a été pratiqué, avec beaucoup de succès, par

* Voyez la Note qui est au bas de la page 10. Tome I.

par divers Ingénieurs. Les Stratagêmes de cette nature rendent le Savoir & les plus beaux Talens superflus, & abrégent le chemin qui conduit aux Richesses.

L'Orgueil n'a pas moins de part que l'Oisiveté à cette recherche mercenaire. Un Fat, qui se contemple dans un miroir, est charmé de sa personne; là-dessus il prend la résolution de s'en servir à faire sa fortune; & il ne doute pas que toutes les Dames, qu'il trouvera dans son chemin, ne lui rendent aussi bonne justice qu'il se l'est renduë lui-même. Lorsqu'une Héritiére voit un Homme qui accompagne son coup d'œil de graces artificielles, & qui parle si haut qu'elle peut l'entendre, elle doit être bien sur ses gardes; mais si elle remarque qu'il ait des talons rouges aux souliers, une mouche sur le visage, ou quelque autre singularité dans la maniére dont il est mis, elle ne sauroit trop redoubler ses précautions. Ce sont là des amorces, dont on ne doit pas se jouër, des charmes qui ont fait de terribles exécutions, & qui ont gagné des Cœurs qu'on croyoit imprenables. Le pouvoir d'un Homme doué de ces beaux talens est si bien connu, qu'il y a plusieurs Entrepreneuses autour de la Bourse, à ce que j'ai ouï dire de bonne part, qui, à l'arrivée d'un Homme assez bien tourné, sorti d'un Royaume voisin, lui fourniront un Habit propre à leurs fraix & dépens, à condition qu'il leur en payera

ra le double de ce qu'il vaut le jour de son Mariage.

Cependant il y a quelque différence entre les *Quêteurs* & les *Ravisseurs de bons Partis*. Les premiers sont ces Galans assidus, qui emploient toute leur vie à courir après le Gibier & qui ne l'attrappent jamais. * SUFFENUS, pour tâcher de plaire aux Dames, s'amuse depuis trente ans à bien peigner & poudrer sa Perruque, & se poste vis-à vis d'elles dans une Loge à la Comédie, jusqu'à ce que les rides soient venuës le défigurer sous leurs yeux. Il tend aujourd'hui les mêmes piéges à nos Beautés, qu'il mettoit autrefois en usage à l'égard de leurs Meres. COTTHUS, après avoir fait sa cour à plus de Maîtresses qu'il n'en paroît dans la Ballade de † Mr. COWLEY, se déclara enfin pour une de nos Citoyennes, riche de vingt mille Livres Sterling; mais il mourut de vieillesse, avant qu'il pût en venir à une conclusion. Je ne dois pas oublier ici mon illustre Ami HONEYCOMB, qui nous a dit bien des fois en pleine Cotterie, que, durant vingt années de suite, d'abord qu'un Gentilhomme de sa Province étoit mort sans Enfans, à l'ouïe de cette nouvelle il avoit pris ses bottes, & étoit monté à cheval pour aller offrir ses services à la Veuve. Lorsqu'on le raille sur les mauvais succès

* C'est le nom d'un méchant Poëte, grand Parleur qui vivoit du tems de CATULLE.

† Voyez Tome I. p. 186, &c.

cès qu'il y eut, il répond avec sa gaieté ordinaire, qu'il n'y en trouva pas une seule qui ne fût engagée d'avance.

Il est certain que les Veuves sont le véritable Gibier de nos *Quêteurs de bons Partis*. A peine y a-t-il, dans la Ville, un jeune Homme haut de six piés, qui n'ait passé en revuë devant l'une ou l'autre de nos riches Veuves. Le CUPIDON de * HUDIBRAS, qui

> Planta le piquet sur la Terre
> Qu'une Veuve avoit pour Douaire,

s'occupe tous les jours à lancer des dards & à blesser des Cœurs. Mais on doit avouër que les Veuves ont tant de subtilité, qu'on peut les abandonner à leur propre conduite; & si elles s'engagent dans quelque fausse démarche, elles n'en sont responsables qu'à elles-mêmes. Les jeunes Créatures innocentes, qui n'ont aucune expérience du monde, sont celles surtout que je voudrois mettre à l'abri du danger. La surprise d'une de celles-ci mériteroit, selon moi, d'être punie comme un Rapt. Lorsque le jugement n'est pas formé, il n'y a point de choix; & je ne saurois concevoir pourquoi l'acte de séduire une Fille qui n'a pas atteint l'âge de discrétion, seroit moins criminel que celui de la duper avant qu'elle ait dix ans.

L.

LXI.

* Voyez ce qui est dit de ce Poëme dans le *Journal Littéraire* de la *Haie*, Tom. IX. Part. I. p. 185.

LXI. DISCOURS.

Quod huic officium, quæ laus, quod decus erit tanti, quod adipisci cum dolore corporis velit, qui dolorem summum malum sibi esse persuaserit? Quam porro quis ignominiam, quam turpitudinem non pertulerit, ut effugiat dolorem, si id summum malum esse decreverit?

Cic. Tuscul. Quæst. L. II. c. 6.

Si un Homme est persuadé que la Douleur est le souverain Mal; quel Devoir, quelle Vertu, quel Acte honorable voudra-t-il pratiquer, s'il ne peut en venir à bout sans s'exposer à la Douleur? D'un autre côté, quelle Honte, quelle Infamie n'endurera-t-il pas, pour éviter un si grand Mal?

Des Effets que la Prospérité & l'Adversité ont d'ordinaire sur les Hommes.

LEs Hommes sont ordinairement si foibles qu'ils ont besoin d'être affligés pour conserver leur bon Sens & ne pas extravaguer. Triste & accablante réflexion! Il n'y en a point d'heureux, & ceux qui vivent dans la Prospérité, éblouïs de l'éclat qui les environne, ne pensent jamais à l'inconstance de la Fortune, ou plutôt à la main invisible du souverain Dispensateur de toutes choses. Mais une Ame noble & généreuse, qui s'occupe des

idées

idées de l'avenir, trouve petits les maux qui lui arrivent; au lieu qu'elle est pénétrée des accidens qui affligent les autres. Si le plus criminel de tous les Hommes subit la mort avec courage, il excite la pitié de tous les assistans, non pas à cause que son état est déplorable, mais parce qu'il ne le déplore pas lui-même. Nous souffrons pour celui qui est moins sensible à sa misere, & nous avons du penchant à mépriser celui qui succombe sous le poids de ses disgraces. D'un autre côté, un Esprit calme & en bonne assiette regarde du haut en bas ceux qui sont enflés de la Prospérité: il ne leur porte aucune envie; mais il a quelque honte de leur foiblesse, & de voir qu'ils oublient si bien l'état où la Nature les a mis, que la tête leur tourne d'abord que les afflictions, qui sont le partage de tous les Hommes, leur donnent quelque répit. Celui-là donc qui ne veut pas jetter la vuë sur un Malheureux, quoiqu'humble & modéré dans sa disgrace, & qui craint l'affliction comme la Peste, n'est qu'une Victime qui s'engraisse pour le jour du Sacrifice, & qui est d'autant plus digne de sentir la misére qu'il cherche à l'éviter.

Un de mes Amis, chez qui je me trouvai la nuit passée, entama un Discours qui marquoit, selon moi, qu'il a beaucoup de discernement. Il observa que toutes les fois que nous rentrons en

nous-mêmes, pour examiner quelle est la véritable Grandeur de la Nature Humaine, nous voyons qu'elle consiste à souffrir de bonne grace pour une juste Cause. On nous dépeint toujours les Héros au milieu des Embarras, du Trouble & de l'Adversité: on diroit qu'ils aiment les Périls, & qu'ils les recherchent avec ardeur pour le service du Genre-Humain. Nous sommes si convaincus, ajoûta mon Ami, qu'il faut un Mérite extraordinaire pour souffrir en patience les grandes Calamités, que les Auteurs des Romans, lorsqu'ils veulent tracer les Caractéres les plus sublimes, les relévent par ce qu'il y a de plus terrible dans la Nature. Ils forment de nouveaux Monstres, des Dragons & des Géans, afin que leurs Héros les combattent. Où le danger finit, le Héros disparoît; d'abord qu'il a gagné un Empire, ou obtenu sa Maîtresse, tout ce qui vient ensuite, est indigne d'attention & ne mérite pas d'être lu. Mon Ami poussa jusqu'à dire, qu'il n'appartient qu'à des Etres supérieurs à l'Homme de jouïr du Bonheur sans aucun mélange, & que, dans l'état où nous sommes, on ne voit point d'Héroïsme qui ne soit accompagné de quelque infortune.

Il est certain que nous avons tout sujet de nous préparer à soutenir les revers & les accidens auxquels cette Vie est exposée. Mais, au-lieu de nous affermir à cet égard, nous ne songeons qu'aux plaisirs

&

& à la joie, qui nous amollissent le courage, & qui énervent toute la force de nos Ames, seule capable de nous protéger aux heures de la tentation. La recherche constante des plaisirs des sens ne quadre point du tout, & a même quelque répugnance avec la nature de l'Homme. Il y a une vivacité assez modeste dans * l'Ode qu'Horace écrit à Dellius, & où il lui dit: „ Que la pensée de la Mort „ le doit faire souvenir de conserver, en „ tout, une grande égalité d'ame, dans „ l'adversité de même que dans la prospérité; qu'une joie modérée doit toujours balancer en lui tout ce que l'une „ & l'autre Fortune peuvent avoir d'extraordinaire ". Cette Modération n'est que pour les Hommes d'un esprit sublime, qui jouïssent de toutes les douceurs de la Santé & de tous les autres avantages de la Vie, comme s'ils devoient les perdre à tout moment; & qui les résignent avec cette grandeur d'Ame, qui prouve qu'ils en connoissoient bien la valeur & la durée.

L'indifférence pour le Plaisir nous aide à supporter la Douleur: sans un tel secours, l'Esprit se trouve accablé par un accident imprévu: mais celui qui n'a jamais abusé de la Prospérité, a toujours la consolation de sentir, au milieu des plus cruels desastres, que leur poids n'est pas aggravé par le souvenir de sa vie pas-

* C'est la III. du Liv. II. Voyez le commencement.

passée. * Ciceron nous raconte un trait d'Histoire, qu'il avoit appris de Pompée, & qui nous donne un échantillon de la maniére agréable dont les Gens d'esprit & les Philosophes de l'Antiquité adoucissoient les maux de la Vie par la force de la Raison. „ Pompée, arrivé à *Rhodes* & „ curieux de voir le célébre Philosophe „ Possidonius, lui rendit visite; mais sur „ ce qu'il le trouva détenu au lit par la „ Goutte, il lui marqua du chagrin de ce qu'il ne l'entendroit pas discourir. A „ quoi le Philosophe répondit, *Vous pou-* „ *vez m'entendre, & je ne souffrirai pas* „ *que la Douleur soit la cause qu'un aussi* „ *grand Homme m'ait visité inutilement.* „ Là-dessus il se mit à raisonner fort au „ long sur le Dogme favori des *Stoïciens*, „ qui disent que la Douleur n'est pas un „ Mal; & il s'écria souvent, au milieu „ de son Discours, lorsque la Goutte le „ tourmentoit, *O Douleur! Douleur! tu* „ *as beau faire, tu n'avances rien; quel-* „ *que rude que tu paroisses, je n'avouerai* „ *jamais que tu sois un Mal.*

Mr. le Spectateur,

Lettre sur certains petits défauts où tombent quelques Ecclésiastiques.

„ Après avoir lu plusieurs de vos Dis- „ cours, où vous témoignez vous in- „ téresser à tout ce qui regarde l'honneur „ des Ecclésiastiques, au soin qu'ils doi- „ vent prendre d'observer toutes les bien- „ séan-

* *Tuscul. Quæst.* L. II. c. 25.

„ séances que leur Caractére demande, & „ sur-tout de faire le Service public avec „ zéle & dévotion; je suis d'autant plus „ encouragé à leur adresser ici mes plain- „ tes à l'égard de certaines Phrases qu'un „ petit nombre de Prédicateurs employent „ dans leur Priére avant le Sermon, & „ qui ne sont pas de mon goût. Par „ exemple, ils y donnent à quelques „ grands Seigneurs des titres honorables, „ qui leur sont dûs à la vérité suivant „ le rang qu'ils tiennent dans le monde, „ mais que je ne crois pas bien placés „ dans nos Priéres. N'est-ce pas une „ contradiction de dire, * *Illustres, très-Révérends & très-Honorables pauvres & indignes Pécheurs*? Ces Epithétes, „ qui servent à distinguer les Hommes, ne „ conviennent qu'à l'état où nous som- „ mes ici bas & n'auront aucun lieu dans „ le Ciel. Aussi ne les voit-on pas dans „ la Lithurgie, qui devroit servir de Mo- „ déle aux Priéres de nos Ecclésiastiques. „ Il y a une autre Expression, dont je ne „ dirois mot, si je ne l'avois entenduë „ employer bien des fois, devant une As- „ semblée très-judicieuse, pour servir „ d'Introduction à la derniére demande „ d'une Priére, & qui est conçuë en ces „ termes: † *O! que le Seigneur ne se met- te point en colére, & je ne parlerai que*

„ cet-

* Voyez ci-dessus p. 60 & 61.
† *Gen.* Ch. XVIII. 32.

„ *cette seule fois*. Vous diriez là-dessus
„ qu'il n'y a point de différence entre
„ l'acte d'ABRAHAM, qui n'avoit pas
„ ordre, du moins que nous sachions,
„ d'intercéder pour *Sodome*, & le nôtre,
„ lorsque nous demandons à Dieu tout
„ ce qui nous est nécessaire appuyés de
„ son autorité. Ainsi ces Prédicateurs au-
„ roient plutôt sujet de craindre sa colé-
„ re, s'ils ne lui adressoient pas de pa-
„ reilles demandes. Une autre imagina-
„ tion, qui me paroît assez grotesque, est
„ lorsqu'un jeune Homme veut nous fai-
„ re connoître la personne qui l'a hono-
„ ré de * l'Echarpe dont sa Robe est or-
„ née, qu'il s'adresse à Dieu, & qu'il lui
„ dit, dans une espéce de Parenthése,
„ *Bénis, Seigneur, la très honorable Com-*
„ *tesse de ***, puisque mon devoir m'oblige*
„ *à te prier pour elle.* N'est-ce pas la mê-
„ me chose que s'il disoit à Dieu? *Bénis-*
„ *la, Seigneur, car tu sais que j'ai l'hon-*
„ *neur d'être son Chapelain.* Je suis, &c.

T.

J. O.

* C'est une bande de Taffetas, ou de Crêpe, lorsque celui qui la porte est en deuil, large d'une aune ou environ, & à laquelle on fait quelques plis, qu'on attache par le milieu autour du Cou de la Robe, dont les bouts pendent, de l'un & de l'autre côté, sur le devant presque aussi bas que la Soutane. Elle sert à distinguer les Docteurs en Théologie, & les Chapelains ou les Aumôniers, des autres Ecclésiastiques.

LXII. DISCOURS.

Exigite, ut mores teneros ceu pollice ducat,
Ut si quis cera vultum facit. ———
Juv. Sat. VII. 237.

Dites-lui bien: rendez mon Fils docile & traitable, qu'il soit comme la cire molle entre nos mains.

Monsieur,

„ Pour m'acquitter de la promesse que * je vous fis en dernier lieu, vous trouverez ici quelques nouvelles pensées sur l'Education de la Jeunesse, & j'examinerai d'abord cette fameuse Question, savoir, *Laquelle des deux est préférable, ou celle qu'on reçoit dans une Ecole publique, ou celle qu'un Precepteur donne en particulier.*

Lettre sur l'Education de la Jeunesse.

„ Les plus grands Hommes de presque tous les siécles ont été d'un avis si différent à cet égard, qu'après avoir allégué les principales raisons de part & d'autre, je laisserai à chacun le soin de se déterminer là-dessus de la maniére qu'il l'entendra.

„ Les *Romains*, comme nous l'apprenons de Suetone, croyoient que les Peres devoient élever eux-mêmes leurs Enfans, & Plutarque nous dit, dans „ la

* Voyez ci-dessus Disc. LIX. p. 377.

„ la Vie de Marc Caton, qu'aussi-tôt „ que son Fils fut d'un âge à raisonner „ un peu, Caton ne voulut jamais permettre qu'un autre que lui-même l'enseignât, quoiqu'il eût alors chez lui un „ Domestique nommé Chilon, qui étoit „ habile Grammairien, & qui avoit instruit quantité de jeunes Gens.

„ Les *Grecs* au contraire sembloient „ avoir plus de penchant pour les Ecoles publiques & les Seminaires.

„ L'Instruction donnée en particulier „ promet la Vertu & une bonne Education: une Ecole publique inspire de la „ hardiesse, & fait bientôt connoître les „ maniéres du monde.

„ Mr. Locke, dans son fameux Traité „ sur *l'Education des Enfans*, avouë qu'il „ y a des inconvéniens à craindre de „ part & d'autre: * *Si je garde*, dit-il, „ *mon Enfant à la Maison, il court risque de s'y donner des airs* † *d'un jeune* „ *Maî-*

* Voyez pag. 101. de la belle Traduction que Mr. Coste a faite de cet Ouvrage, & qui a été imprimée à *Amsterdam*, chez H. Schelte, en 1708. Il en a paru en 1733. une quatriéme Edition, revuë & corrigée par Mr. *Coste*, à Amsterdam chez H. Uytwerf. Du reste, j'ai suivi mot pour mot l'*Anglois* que mon Auteur cite, & qui me paroît un peu différent de la Traduction de Mr. Coste.

† Mr. Locke fait sans doute allusion ici à la coutume reçue en *Angleterre*, où les Domestiques donnent le titre flatteur de *yong Master*, ou de *jeune Maître*, aux Garçons de bonne Famille, pendant qu'ils sont encore en bas-âge. Coutume, que Mr. Locke n'approuvoit pas selon toutes les apparences & dont il semble, par ce seul mot, vouloir insinuër le ridicule.

„ *Maître; & si je l'envoie hors de chez*
„ *moi, il est presque impossible de le garan-*
„ *tir de la contagion du Vice & de l'Im-*
„ *politesse qui régnent par-tout. Peut-être*
„ *qu'il conservera mieux son innocence au*
„ *Logis, mais il sera plus ignorant dans*
„ *les affaires de la vie, & plus niais lorsqu'il*
„ *paroîtra dans le monde.* Avec tout cela
„ cet habile Ecrivain se détermine pour
„ l'Education domestique, parce qu'il
„ est plus difficile d'acquérir la Vertu
„ que la connoissance du Monde, & que
„ le Vice est plus opiniâtre & plus dan-
„ gereux que la Simplicité: outre qu'il
„ ne voit pas pour quelle raison un En-
„ fant conduit avec prudence, ne pour-
„ roit pas se munir de la même hardiesse
„ chez son Pere, que dans une Ecole
„ publique. Il donne ainsi avis aux Pe-
„ res d'accoutumer leurs Fils à voir les
„ Etrangers qui vont chez eux, de les
„ produire dans les visites qu'ils rendent
„ à leurs Voisins, & de les faire causer
„ avec des Gens d'esprit & polis.

„ On objectera peut être là-dessus, que
„ ce n'est pas la seule chose nécessaire,
„ & qu'à moins que les Enfans ne s'entre-
„ tiennent avec leurs Egaux, soit pour
„ l'âge ou les talens naturels, il ne sau-
„ roit y avoir aucun lieu à l'Emulation,
„ ni aux autres Passions les plus vives
„ de l'Esprit, qui pourroit devenir in-
„ sensible & stupide, s'il n'étoit quel-
„ quefois agité par leur mouvement.

„ Un des plus célébres Ecrivains que
„ notre Nation ait produit, observe qu'un
„ jeune Garçon, qui forme des Partis &
„ se rend populaire dans une Ecole ou
„ dans un Collége, ne manqueroit pas
„ de jouër le même rôle dans un Sénat
„ ou dans un Conseil privé. D'ailleurs
„ Mr. OSBURN, qui parle en Homme
„ versé dans les affaires du monde, sou-
„ tient que le Projet de voler du Fruit
„ dans un Verger, bien tramé & bien
„ exécuté, éléve insensiblement un jeu-
„ ne Garçon à la Prudence & au Secret,
„ & le rend capable de choses plus im-
„ portantes.

„ En un mot, l'Education domestique
„ semble être la voie la plus naturelle
„ pour former un jeune Homme à la Ver-
„ tu, & celle du Collége pour le rendre
„ propre aux affaires. La premiére pour-
„ roit fournir un bon Sujet à la Républi-
„ que de PLATON, & l'autre un digne
„ Membre pour une Société abandonnée
„ aux artifices & à la corruption.

„ Cependant il faut avouër que le Maî-
„ tre d'une Ecole publique, ou le Régent
„ d'une Classe, a quelquefois tant de jeu-
„ nes Garçons à instruire, qu'il ne sau-
„ roit donner à chacun tous les soins re-
„ quis. Avec tout cela, c'est l'Erreur do-
„ minante de notre siécle, où l'on voit
„ que la plupart des Peres, qui voudroient
„ tous que leurs Fils devinssent habiles,
„ ne jugent pas à propos d'encourager

„ un

„ un honnête Homme à prendre soin de
„ leur Education.

„ Il est vrai que, depuis quelques an-
„ nées, on a remédié à ce défaut dans
„ nos grandes Ecoles; ensorte que nous
„ voyons aujourd'hui à leur tête non seu-
„ lement des Gens d'esprit & capables,
„ mais aussi des Sous-maîtres habiles &
„ experts. D'ailleurs, manque d'établir le
„ même ordre dans ces petits Seminai-
„ res à la campagne, on voit quantité de
„ bons Esprits se perdre.

„ Je panche d'autant plus à le croire,
„ que je l'ai éprouvé moi-même sous
„ deux Maîtres Campagnards, l'un &
„ l'autre fort indignes de l'Emploi qu'ils
„ avoient pris. Le premier m'imposoit
„ des tâches bien au-dessus de mes for-
„ ces, quoique je ne fusse pas un des
„ moindres, s'il m'est permis de le dire,
„ & il me traitoit cruellement pour n'a-
„ voir pas fait l'impossible. L'autre étoit
„ d'une humeur bien différente; & un
„ Ecolier, qui vouloit s'acquitter de ses
„ Messages, laver sa Caffetiére, ou son-
„ ner la Cloche, pouvoit se dispenser,
„ tant qu'il le jugeoit à propos, de lire
„ ses Auteurs Classiques. J'y ai connu
„ un jeune Drôle, qui souvent ne rendoit
„ pas sa tâche, sous prétexte qu'il avoit
„ aidé à la Cuisiniére, & c'étoit une ex-
„ cuse légitime. Il y avoit aussi le Fils
„ d'un Gentilhomme du voisinage, qui y
„ demeura cinq ans, dont il passa la plus

„ grande partie à promener ou aller
„ abreuver la Haquenée grise de notre
„ Maître. Pour moi, qui ne daignois
„ pas m'attirer ses bonnes graces par des
„ services de cette nature, je devins le
„ plus habile, & je fus le plus maltraité
„ de tous les Ecoliers.

„ Pour finir ce Discours, je releverai
„ un avantage qui se trouve dans les E-
„ coles publiques, & dont QUINTILIEN
„ a parlé; je veux dire que nous y con-
„ tractons souvent des Amitiés qui nous
„ sont fort utiles dans la suite. Je vous
„ en donnerai un Exemple connu de bien
„ des Personnes, & que vous ne devez
„ point du tout révoquer en doute.

„ Tous ceux qui ont fréquenté l'Eco-
„ le de *Westminster*, savent qu'il y a un
„ Rideau, qui traverse par le milieu la
„ grande Chambre où elle se tient, & qui
„ sépare l'Ecole haute de la basse. Il ar-
„ riva un jour, par malheur, qu'un Etu-
„ diant déchira ce Rideau. La sévérité du
„ * Maître étoit si bien connuë, que ce
„ jeune Garçon, d'un naturel doux & ti-
„ mide, desespéroit d'en obtenir le par-
„ don, & qu'il trembloit, depuis la tête
„ jusqu'aux piés, dans la crainte du châti-
„ ment qui lui seroit infligé. Alors un
„ Ami qu'il avoit à son côté, lui dit de
„ ne s'allarmer pas, & qu'il prendroit sa

„ fau-

* Il s'appelloit BUSBY : il étoit Docteur en Théologie, & il mourut fort âgé sous le Roi GUILLAUME.

„ faute sur lui-même. En effet il lui tint „ parole. Ces deux Amis devenus Hom„ mes, lorsque la Guerre Civile éclatta, „ embrassérent différens Partis; l'un sui„ vit celui du Parlement, & l'autre celui „ du Roi.

„ L'Etudiant qui avoit déchiré le Ri„ deau, tâcha de s'avancer dans les Em„ plois Civils, & l'autre, qui en avoit su„ bi la peine, dans les Emplois militai„ res. Le premier eut un si heureux suc„ cès, qu'il devint bien-tôt un des Juges „ sous CROMWEL. L'autre s'engagea dans „ la fatale Expédition de *Penruddok* & „ de *Groves* à l'Ouest de l'*Angleterre*. Il „ seroit sans doute inutile de vous rap„ porter ici en détail le succès de cet„ te Entreprise. Tout le monde sait „ que le Parti du Roi y fut mis en dé„ route, & que tous leurs Chefs, entre „ lesquels étoit le généreux Ecolier, fu„ rent emprisonnés à *Exeter*. Il arriva „ que son Ami fut alors envoyé à l'Ouest „ pour y tenir les Assises & y administrer „ la Justice. Le Procès des Rebelles, „ comme on les appelloit en ce tems-là, „ fut bien-tôt instruit, & il ne restoit plus „ qu'à prononcer la Sentence, lorsque le „ Juge, à l'ouïe du nom de son Ami, „ qu'il n'avoit pas vu depuis bien des „ années, & après l'avoir considéré avec „ plus d'attention, lui demanda s'il n'a„ voit pas étudié dans l'Ecole de *West„ minster*? Par sa réponse, il vit d'abord „ que c'étoit le même bon Ami, qui

" s'étoit chargé de sa faute. Là-dessus il
" ne témoigna rien, mais il se rendit au
" plus vîte à *Londres*, où il employa
" si heureusement son crédit auprès de
" Cromwel, qu'il sauva son Ami du
" triste sort qu'eurent ses infortunés
" Complices.

" Le Gentilhomme qui fut sauvé de
" cette maniére par la reconnoissance de
" son ancien Camarade d'Ecole, fut en-
" suite Pere d'un Fils, qu'il vit élevé aux
" Charges de l'Eglise, & qui en posséde
" aujourd'hui avec honneur une des plus
" hautes Dignités.

X.

LXIII. DISCOURS.

Libertas: quae sera, tamen respexit inertem.

Virg. Eclog. I. 28.

L'amour de la Liberté, qui malgré ma négligence passée, m'est venu à la fin, quoiqu'un peu tard.

Mr. le Spectateur,

Lettre sur l'Inaction & la Perte du Tems.

" Si vous trouvez plus de goût à la lec-
" ture d'une Lettre qui contient de vé-
" ritables Griefs, j'ai quelque raison d'es-
" pérer que celle-ci sera bien venuë au-
" près de vous; & si la perte du tems est
" la plus irréparable de toutes, il faut a-

" vouer

„ vouer que les regrets qu'on en témoi-
„ gne, sont des plus légitimes. Le bon-
„ heur d'avoir secoué le joug d'une lon-
„ gue Indolence, & l'envie que j'ai de
„ résister à toutes les séductions de la Pa-
„ resse, m'obligent de vous appeller à
„ mon aide. Le trouble avec lequel je
„ réfléchis sur le tems passé, & la crain-
„ te de l'avenir m'ont d'abord déterminé
„ à prendre ce parti.

„ La Paresse est une Maladie si géné-
„ rale, qu'un de vos Discours là-des-
„ sus ne peut être que d'une grande utili-
„ té au Public. A peine y a-t-il une seule
„ personne qui n'en ait quelque atteinte,
„ & il s'en trouve des milliers sans par-
„ ler de moi, qui perdent plus de tems
„ à balancer laquelle des deux affaires ils
„ expédieront la première, qu'il n'en fau-
„ droit pour les expédier toutes deux.
„ Il semble que cela vient de ce qu'ils
„ n'ont pas quelque occupation d'une ab-
„ soluë nécessité, qui serve à mettre les
„ esprits en mouvement & à les retirer
„ de leur léthargie. Si j'avois moins de
„ loisir, j'en aurois davantage; parce
„ qu'alors mon tems seroit distingué en
„ certains espaces, les uns destinés aux
„ affaires & les autres aux plaisirs. Mais
„ à présent l'Indolence l'occupe tout, &
„ je n'ai point de borne qui me guide.
„ Si le tems de quelqu'un étoit renfermé,
„ pour ainsi dire, dans les affaires, com-
„ me un Ruisseau l'est entre ses bords,

„ il auroit un cours déterminé; mais à
„ moins qu'il ne roule ainsi dans quelque
„ Canal, c'est un abîme d'eau bourbeuse
„ & dormante qui devient inutile.

„ Après la mort de SCANDERBEG Roi
„ d'*Albanie*, les Turcs, qui avoient sou-
„ vent ressenti la force de son bras dans
„ les Batailles qu'il avoit gagnées sur
„ eux, s'imaginérent que s'ils portoient
„ un morceau de ses os proche de leur
„ cœur, ils auroient le même courage
„ qui l'animoit, lorsqu'il étoit en vie. Il
„ y a si peu d'apparence que je sois utile
„ au monde durant mon séjour ici-bas,
„ que j'ai résolu de faire tout le bien qui
„ me sera possible après ma mort. Dans
„ cette vuë j'ai ordonné qu'on distribuë
„ ainsi mes os par esquilles à ceux de
„ mes Compatriotes qui ont trop de feu
„ ou de vivacité. Si tous ceux qui vont
„ à la Chasse au Renard en avoient quel-
„ que petit morceau autour de leur cou,
„ ils seroient bientôt amenés à demeurer
„ tranquillement au lit, & peut-être mê-
„ me à n'en sortir qu'avec regret à dix
„ heures du matin. Au-lieu de se lever
„ à la hâte dès la pointe du jour, pour
„ harceler un pauvre Animal, ils trou-
„ veroient qu'une Chaise à Porteurs, ou
„ un Carosse fournit la voie la plus de-
„ sirable qu'il y ait de passer d'un endroit
„ à l'autre. Mes os pulvérisés & pris com-
„ me du Quinquina guériroient d'abord
„ Mr. DUZAUT de l'envie extravagante

„ qu'il

„ qu'il a pour la Danse, & seroient un „ Spécifique merveilleux pour fixer l'humeur inquiéte de Mademoiselle Du „ TORRENT, qui ne se trouve jamais bien „ nulle part. En un mot, il n'y a point „ de Mumie d'*Egypte* qui fût la moitié si „ utile dans la Médecine, que le seroit „ cette Poudre, soit qu'on voulût corriger les tempéramens fiévreux, ou reprimer les violentes saillies de la Jeunesse, ou donner à chaque action le poids „ qu'elle demande.

„ Il n'y a point de penchant, quelque „ fort qu'il soit, point d'accès de Colére, ni aucun désir de Vengeance, que „ je ne puisse étouffer. Mais quoique „ l'Indolence agisse avec beaucoup de „ lenteur, elle ruïne le fondement de „ toutes les Vertus. Il vaudroit mieux „ subir le joug d'un Vice plus actif, que „ de s'exposer à cette rouïlle de l'Esprit, „ qui donne quelque mauvaise teinture à „ tout ce que l'on fait. Il n'y a pas plus „ de risque dans un Orage, que dans un „ Calme continuel : Et c'est envain que „ nos Ames ont les semences de plusieurs „ bonnes qualités, si nous n'avons pas „ la force & la résolution de les mettre „ au jour. La Mort égale tout le monde; & l'Indolence, qui en est l'image, „ ce sommeil de l'Ame, ne laisse aucune différence entre le plus grand Génie & le plus petit. On a beau posséder „ les plus riches talens, si on les cache

„ &

„ & qu'on les tienne enfouïs, ils ne sont „ pas plus utiles au Propriétaire, que „ l'est un Monceau d'Or à un Avare qui „ n'ose y toucher.

„ Demain, Demain est toujours le „ terme fatal auquel je dois remédier à „ tout; il vient, il passe, & je continuë „ à me payer de l'ombre, au lieu de la „ réalité; sans observer que le seul pré„ sent est à nous, que l'avenir n'est pas „ encore, & que le passé n'est plus, & „ qu'il ne peut revivre qu'à la maniére „ des Peres dans leurs Enfans, je veux „ dire dans les Actions que nous y avons „ produites.

„ Le tems de la Vie ne doit pas se „ compter par le nombre des années, „ mais par l'usage que nous en avons fait; „ de-même que l'étenduë du terroir n'est „ pas ce qui donne la valeur à un Bien„ fonds, mais plutôt son revenu annuel. „ Misérables & insensées Créatures que „ nous sommes! nous devenons prodigues „ dans la seule chose où l'Avarice seroit „ une Vertu. Il n'y a rien au monde, „ dont nous soyons plus embarrassés que „ du Tems, & jamais on n'a cherché „ tant d'inventions pour quoi que ce soit, „ comme pour le perdre d'une maniére „ imperceptible, & sans qu'il nous en re„ vienne aucun profit. On accumule sou „ sur sou avec beaucoup d'ardeur, pen„ dant qu'on dissipe, avec dédain & sans „ le moindre égard, ce qu'il y a de plus

„ esti-

„ estimable ici-bas. — Aujourd'hui l'on doit avoir un soin extrême de ne paroître pas scrupuleux dans l'emploi de son Tems, sur-tout si l'on veut passer pour bel Esprit, & si l'on craint la scandaleuse épithéte d'Homme pensif & rêveur. Mais les plus grands Génies de tous les siécles en ont eu une toute autre idée. En effet, qui croiroit que Socrate & Demosthene se perdirent de réputation, parce qu'ils travailloient assiduement à se corriger de leurs defauts & à cultiver leurs bonnes qualités? Tout le monde sait quelle peine il en coûta à Ciceron pour acquérir son éloquence. Seneque, dans ses Lettres à Lucelius, l'assure qu'il ne s'écouloit pas un jour, sans qu'il écrivît quelque chose, qu'il lût & qu'il abrégeât quelque bon Auteur. Je me souviens aussi que Pline le jeune, dans une Lettre où il rend compte de la maniére dont il employoit son tems, après y avoir marqué plusieurs de ses occupations, s'énonce en ces termes: *Quelquefois je vais à la Chasse, & pendant que mes Domestiques s'exercent à tendre les toiles, & à préparer tout ce qu'il faut, je sors mes Tablettes, afin de m'occuper à quelque chose d'utile pour mes études, & que, si je n'attrape aucun Gibier, je rapporte du moins au Logis quelques nouvelles pensées, & que je n'aye pas la mortification de n'avoir rien pris de tout le jour.*

„ Vous

„ Vous voyez par-là, Monsieur, que
„ je me rappelle bien des Exemples, &
„ que je mets en œuvre plus d'un Ar-
„ gument pour me délivrer de l'esclava-
„ ge; mais dans la crainte que tout ce-
„ la ne soit inutile, j'attendrai là-dessus
„ un de vos Discours avec d'autant
„ plus d'impatience, que je ne suis pas
„ le seul qui en ait besoin. Les Hom-
„ mes se corrigeront-ils d'un défaut où ils
„ se plaisent, & qu'ils regardent comme
„ quelque chose de louable; soit qu'ils
„ aiment l'état d'Indolence en lui-mê-
„ me, ou qu'ils s'imaginent en recevoir
„ un nouveau lustre, lorsqu'ils s'éver-
„ tuënt, & qu'ils paroissent faire sans
„ aucune peine ce qui coûte aux autres
„ une grande application? Je suis, &c.

Z.

Sam. du Relache.



LXIV.

LXIV. DISCOURS.

Nos numerus sumus, & fruges consumere nati.
Sponsi Penelopæ, nebulones, Alcinoïque,
In cute curandâ plus æquo operata Juventus,
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies, &
Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam.

HOR. L. I. Epist. II. 27.

A quoi sommes-nous bons nous autres, sinon à boire & à manger? Semblables aux Amans de PENELOPE *ou aux Courtisans d'*ALCINOUS, *tous vrais débauchés, qui n'avoient d'autre occupation que celle de leurs plaisirs, & qui faisoient consister tout leur bonheur à dormir jusqu'à midi, & à rappeller le sommeil fugitif au bruit des Instrumens de Musique.*

Du mauvais usage que la plupart des Hommes font de leur TEMS.

AUGUSTE, peu d'heures avant sa mort, demanda à ses Amis qui étoient auprès de lui, s'ils croyoient qu'il eût bien joué son rôle dans ce Monde; & sur ce qu'ils lui donnérent une réponse digne de son mérite extraordinaire, il ajoûta, *Permettez donc que je me retire avec vos applaudissemens*: Expression usitée par les Acteurs *Romains*, lorsqu'ils se retiroient à la fin d'une Piéce, qu'ils venoient de jouër sur le Théâtre. Je souhai-

haiterois que chacun, pendant qu'il est en pleine santé, voulût réfléchir sur la nature du Rôle où il se trouve engagé, & sur l'idée qu'il laissera de sa conduite à ceux qui viendront après lui. Je voudrois qu'il examinât si ce Rôle méritoit qu'il vînt dans le Monde pour s'en acquitter, s'il est conforme à la dignité d'un Etre raisonnable; en un mot, s'il est approuvé dans cette Vie, & s'il lui sera avantageux dans le Siécle à venir. Que le Parasite, ou le Goguenard, le Satyrique, ou le bon Vivant, considére lui-même quel bien il lui reviendra, si l'on dit de lui, après que son Corps sera mis dans le tombeau & que son Ame jouïra d'un nouvel état, que jamais Homme de la *Grande-Bretagne* n'a été plus friand, qu'il avoit un talent merveilleux pour tourner ses Amis en ridicule, qu'aucun ne le surpassoit à lâcher un trait malin, ou qu'il ne se couchoit jamais sans avoir expédié sa troisiéme Bouteille. C'est à quoi se terminent, avec tout cela, nos Oraisons funébres les plus communes, & les Eloges qu'on donne à ceux qui ont eu de la réputation & qui ont fait quelque figure dans le Monde.

Mais si l'on jette les yeux sur le gros de notre Espéce, on verra que la plupart ne méritent pas qu'on se souvienne d'eux un moment après leur mort. Ils ne laissent aucune trace de leur existence; on les oublie comme s'ils n'avoient jamais

été.

été. Ils ne font regrettés ni des Pauvres, ni des Riches, & les Savans ne s'amusent pas à célébrer leur mémoire. La Société n'en avoit pas besoin, & les Particuliers pouvoient s'en passer facilement. Leurs actions ne sont d'aucun usage pour le Genre-Humain, & des Créatures d'un ordre très-inférieur auroient pu s'en acquitter tout-de-même. * Un habile Ecrivain *François* s'exprime quelque part de cette maniére: „ J'ai vu souvent, *dit-il*, de la „ fenêtre de ma chambre, deux nobles „ Créatures, l'une & l'autre capables de „ tourner les yeux vers le Ciel, & douées „ de Raison; J'ai vu ces deux Etres in„ telligens occupés, depuis le matin jus„ qu'au soir, à faire glisser deux pierres „ l'une sur l'autre, c'est-à-dire, pour „ me servir de la phrase commune, à „ polir du marbre."

Mon Ami le Chevalier FREEPORT nous entretint, hier au soir, à la Cotterie, d'un brave Citoyen, mort depuis peu de jours. Cet honnête Homme, qui se croyoit de

* Je ne sais si mon Auteur *Anglois* veut parler de Mr. DE LA BRUYERE; mais dans *les Caractéres; ou les Mœurs de ce siécle*, p. 451. de l'Edition de *Bruxelles* en 1693, il y a un trait, qui approche beaucoup de celui-ci, & qui est conçu en ces termes: *Il y a des Créatures de Dieu qu'on appelle des Hommes, qui ont une ame qui est Esprit; dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réunie à scier du marbre; cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entiérement inutiles, & qui passent le jour à ne rien faire; c'est encore moins que de scier du marbre.*

de plus grande conséquence, qu'il ne le paroissoit aux yeux des autres, avoit tenu, depuis quelques années, un Journal de sa Vie. Mr. le Chevalier nous en fit voir une semaine, où il y a divers Articles, qui ont tant de rapport avec les actions machinales ou inutiles dont je viens de parler, que j'en donnerai ici une Copie exacte à mes Lecteurs, après les avoir instruits que le Défunt, élevé dès sa jeunesse au Négoce, & ne se trouvant pas propre pour les affaires, y renonça dans la suite, & vivoit, depuis bien des années, sur un petit revenu.

LUNDI, à 8 heures du matin, Je me suis habillé & j'ai fait un tour dans la Salle à manger.

A 9. heures *do.* J'ai attaché mes jarretiéres, & me suis lavé les mains.

A 10, à 11 heures & à midi, J'ai fumé trois Pipes de tabac de *Virginie*. J'ai lu le *Supplément* & la *Gazette journaliére*. Les affaires vont mal dans le Nord. L'opinion de Mr. NISBY là-dessus.

A 1. heure après-midi, J'ai grondé *Rodolphe* pour avoir égaré ma Tabatiére.

A 2. heures, Je me suis mis à table pour diner. NB. Trop de Raisins secs au Boudin, & point de Sain-doux.

Depuis 3. heures jusques à 4. J'ai fait la méridienne.

Depuis 4. jusqu'à 6. Je me suis promené hors de la Ville dans les Prairies. Le Vent Sud-Sud-Est.

De-

Depuis 6 jusqu'à 10, j'ai été à la Cotterie. L'opinion de Mr. NISBY sur la Paix.

A 10 heures, je me suis couché & j'ai dormi profondément.

MARDI, jour de Fête, à 8 heures je me suis levé à mon ordinaire.

A 9 heures, je me suis lavé les mains & le visage, fait la barbe, & j'ai pris mes souliers à double semelle.

A 10, 11 & à midi, j'ai fait un tour de promenade à *Islington*.

A 1 heure, bu Chopine de Biére exquise chez la bonne Femme Cox.

Entre 2 & 3 revenu de ma Promenade, j'ai mangé à dîner d'un Cuissot de Veau & du Lard. NB. Les Broccoli y manquoient.

A 3 heures, j'ai fait la méridienne, à mon ordinaire.

Depuis 4 jusqu'à 6, j'ai été au Caffé, lu les Nouvelles, & bu une Tasse de Caffé mêlé avec du Thé. Le Grand Vizir étranglé.

Depuis 6, jusqu'à 10, j'ai été à la Cotterie. Discours de Mr. NISBY sur le GRAND TURC.

A 10 heures. Rêvé sur le Grand Vizir. Sommeil fort interrompu.

MERCREDI, à 8 heures du Matin. L'ardillon d'une Boucle de mes Souliers s'est cassé. Je me suis lavé les mains & pas le visage.

A 9 heures, payé le Compte du Boucher.

chet. NB. Qu'il doit faire bon pour la derniére Eclanche.

A 10 & 11. Au Caffé. Les brouilleries augmentent dans le Nord. Un Etranger coiffé d'une Perruque noire m'a demandé comment alloient les Fonds publics.

Depuis midi jusqu'à 1 heure. Promené hors de la Ville. Le vent au Sud.

Depuis 1. heure jusqu'à 2. Fumé une Pipe & demie.

A 2 heures. Dîné selon ma coutume. J'ai eu bon appétit.

A 3. Mon sommeil interrompu par la chûte d'un Plat d'Etain. NB. La Cuisiniére devenuë amoureuse néglige beaucoup son devoir.

Depuis 4 jusqu'à 6. Au Caffé. Les Avis de *Smyrne* portent que le Grand Vizir fut d'abord étranglé & ensuite décapité.

A 6 heures du soir, j'ai été demi-heure à la Cotterie, avant que personne s'y rendît. Mr. Nisby croit que le Grand Vizir ne fut pas étranglé le 6 de ce Mois.

A 10 heures, au Lit. Dormi sans m'éveiller jusqu'à 9 heures du matin.

Jeudi, à 9 heures. Resté à la Maison jusqu'à 2 heures après-midi, pour y attendre le Chevalier *Timothée* * * *. Il ne m'a point apporté les intérêts de mon Fonds perdu, comme il me l'avoit promis.

A 2 heures après-midi. Je me suis mis à table pour dîner. Fort peu d'appétit. La Biére s'est aigrie. Bœuf trop salé.

A

A 3. Je n'ai pu reposer à mon ordinaire.

A 4 & à 5. Donné un souflet à *Rodolphe.* Chassé ma Cuisiniére. Envoyé un message au Chevalier *Timothée* *** NB. Je n'ai pas été ce soir-là à la Cotterie. Je me suis couché à 9 heures.

Vendredi. Passé la matinée à méditer sur la négligence du Chevalier *Timothée* ***, qui s'est rendu au Logis un quart-d'heure avant-midi.

A midi. Acheté une Pomme toute neuve pour ma Canne, & un ardillon pour ma Boucle. Bu un Verre de Biére d'absynthe pour recouvrer mon appétit.

A 2 & à 3. Dîné & bien reposé.

Depuis 4 jusqu'à 6. J'ai été au Caffé. J'y ai trouvé Mr. Nisby. Fumé plusieurs Pipes. Mr. Nisby croit que le Caffé avec du Sucre ne vaut rien pour la tête.

A 6 heures. Je me rendis à la Cotterie en qualité de Boursier. J'y demeurai fort tard.

A minuit. Après que je fus au Lit, il me sembla, dans mes rêves, que je buvois de la petite Biére avec le Grand Vizir.

Samedi. Eveillé à onze heures, j'allai faire un tour de promenade dans les Prez. Le Vent au Nord-Est.

A midi. Je fus surpris par une grosse Pluie.

A 1. heure après-midi. Revenu à la Maison, je fis secher mes Habits.

A 2 heures. Mr. NISBY dîna avec moi. Le premier service fut un Plat d'Os de Bœuf pleins de moëlle, & le second un Groin de Cochon, avec une bouteille de Vin de chez BROOKS & HELLIER.

A 3 heures. Je fis une trop longue Méridienne.

A 6. Je me rendis à la Côtterie. Peu s'en fallut que je ne tombasse dans un Egoût. Le Grand Vizir est mort à coup sûr.

Je ne doute pas que mes Lecteurs ne soient fort surpris de voir que notre Journaliste eût tant de soin d'une Vie chargée de si petits incidens, & qu'il eût fait si peu de progrès dans la Vertu; avec tout cela, s'ils examinent la conduite de ceux qu'ils voient tous les jours, ils trouveront que la plus grande partie de leur tems se passe à manger, à boire & à dormir. Je ne crois pas qu'un Homme perde son tems, s'il n'est employé dans les Affaires publiques, ou engagé dans une suite continuelle d'actions glorieuses: Bien loin de-là, je trouve qu'il est souvent plus utile de pratiquer la Vertu en secret & à petit bruit, que de faire des actions d'éclat, & de s'attirer les regards de tout le monde. On peut se rendre plus sage & plus habile par différentes maniéres de s'exercer, à l'insu du public; on peut aussi mériter des éloges, sans fracas & sans ostentation. Je voudrois enfin que chacun de

mes Lecteurs se donnât la peine de tenir un Journal exact de sa vie durant l'espace d'une semaine. Ce Régistre leur apprendroit le véritable état où ils se trouvent, & leur serviroit de Guide pour l'avenir. Ils rectifieroient un jour ce qu'ils auroient omis un autre, & ils peseroient mieux toutes ces actions qui leur paroissent indifférentes, qu'ils oublient d'abord, & dont malgré tout cela ils seront obligés de rendre compte.

L.

LXV. DISCOURS.

Aut ad humum mœrore gravi deducit, & angit.

HOR. A. P. vs. 110.

La Nature nous abat par une tristesse accablante.

LORSQU'ON a entendu le récit de quelque chose de surprenant & de merveilleux, on dit presque toujours que *cela est fort beau, pourvu qu'il soit vrai*: mais je souhaiterois de tout mon cœur que la Relation que je vais donner, se trouvât fausse, quoiqu'elle soit accompagnée d'une si grande simplicité, & qu'il y ait des traits si vifs & si naturels d'une douleur profonde, qu'elle ne paroît que trop véritable.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Il y a quelques années que je me
„ trouvai logée en même maison avec
„ un jeune Gentilhomme de mérite : char-
„ mée de ses bonnes qualités, je mis tout
„ en œuvre, pour en acquérir moi-même
„ autant qu'il me fut possible. La facili-
„ té que nous avions de converser l'un
„ avec l'autre, nous entraîna bientôt d'une
„ Civilité générale à une Passion particu-
„ liére. Il chercha l'occasion de me
„ déclarer la sienne, & moi, qui ne
„ pouvois prétendre à un Homme aussi
„ riche que lui, j'y répondis en des ter-
„ mes, qui lui faisoient connoître que
„ sa déclaration ne me déplaisoit pas,
„ sans lui en marquer aucun excès de
„ joie, ni rien qui ne s'accordât avec les
„ régles de la Bienséance. Son Pere é-
„ toit un Homme du monde, avare &
„ orgueilleux; desorte qu'il n'auroit pas
„ été facile de lui persuader qu'il peut y
„ avoir quelque chose, dans la personne ou
„ le caractére d'une Femme, capable de
„ balancer l'inégalité des richesses. Ce-
„ pendant le Fils m'entretenoit toujours
„ de son amour, & il ne perdoit aucu-
„ ne occasion de me témoigner son désin-
„ téressement : il m'offrit même de m'é-
„ pouser en secret, & de n'en dire mot
„ jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'approba-
„ tion de son Pere, ou qu'il fût maître
„ de son Bien. Je l'aimois avec tendres-

„ se,

„ se, & vous pouvez bien croire que je
„ ne lui refusai pas ce que mon intérêt
„ m'obligeoit de lui accorder. Mais je
„ n'étois pas si neuve, que je ne prisse a-
„ vec moi, pour assister à la Cérémonie,
„ une fidéle Servante, que ma Mere m'a-
„ voit donnée. Lorsque le Ministre nous
„ eut épousés, je lui en demandai un
„ Certificat, signé de sa main, de celle de
„ mon Epoux, & de ma Servante. Après
„ cela, nous vécûmes plus familiérement
„ que jamais sous le même Toit; quoi-
„ que la contrainte où nous y étions en
„ général, & le soin qu'il falloit prendre
„ pour cacher nos entrevuës, donnassent
„ à nos démarches un air, qui sembloit
„ plutôt venir de la tendresse impatiente
„ de jeunes Amans, que de la passion ré-
„ guliére & satisfaite de Personnes ma-
„ riées.

„ Le Pere de mon Epoux, informé
„ sans doute de nos amours, craignit dès-
„ lors que son Fils ne s'engageât avec
„ moi: desorte qu'il le pressa de se décla-
„ rer en faveur d'un Parti, sur lequel il
„ avoit jetté les yeux. Pour nous délivrer
„ l'un & l'autre de ces embarras, & pré-
„ venir l'éclat de notre Mariage, qui ne
„ pouvoit guére se cacher plus longtems,
„ il fut résolu que j'irois à la Campagne
„ dans quelque endroit reculé, & que
„ nous nous écririons sous des Noms sup-
„ posés. Cela s'exécuta, & notre Commer-
„ ce Epistolaire ne dura que trop. Quoi-

 qu'il

„ qu'il en soit, avec mon Aiguille, un pe-
„ tit nombre de Livres, & les Lettres de
„ mon Epoux, que je relisois à tout mo-
„ ment, j'y passai la vie dans l'attente de
„ voir enfin des jours plus heureux. Vous
„ saurez d'ailleurs qu'au bout de quatre
„ mois après notre séparation, j'accou-
„ chai d'une Fille, qui ne vécut que peu
„ d'heures. Cet accident, joint à la vie
„ retirée que je menois, donna des espé-
„ rances criminelles à un Gentilhomme
„ du voisinage, dont la brutalité fut la
„ source de tous mes chagrins. Ce Gen-
„ tilhomme est un de ces riches Campa-
„ gnards grossiers, qui croient être d'au-
„ tant plus polis qu'ils négligent toutes les
„ régles de la Politesse, & qui, en ver-
„ tu d'une voix éclatante, d'un fort pe-
„ tit génie, & d'un grand Bien, se mê-
„ lent à tort & à travers avec toutes sor-
„ tes de personnes & d'affaires, sans avoir
„ aucun égard au Tems, ou aux Lieux.
„ Les bonnes gens, chez qui je demeu-
„ rois cachée, & qui me prenoient pour
„ une Veuve, s'étonnoient de ce que
„ j'avois tant de froideur & d'aversion
„ pour ce Gentilhomme, qui les avoit
„ engagés par ses présens à l'admettre
„ toutes les fois qu'il vouloit. Un jour
„ que j'étois assise dans une petite Salle à
„ manger, qui étoit de mon Apparte-
„ ment, & que je lisois une des plus
„ tendres Lettres de mon Epoux, dans
„ laquelle je p;iois toujours le Cer-

tifi-

„ tificat de mon Mariage, ce Rustre y sur-
„ vint tout d'un coup, & avec cette fa-
„ miliarité dégoûtante, qui est assez or-
„ dinaire à de pareils Brutaux, il m'ar-
„ racha ces Papiers de la main. Je fus d'a-
„ bord si consternée, qu'abattuë à ses piés
„ je le suppliai de me les rendre. Là-des-
„ sus, avec les mêmes airs impertinens
„ & haïssables, il jura qu'il les liroit. Plus
„ je redoublois mes instances, plus sa cu-
„ riosité augmentoit, jusqu'à ce qu'enfin,
„ pénétré d'un dépit, qui venoit sans dou-
„ te de la passion qu'il avoit pour moi,
„ & dont je ne m'étois pas encore apper-
„ çuë, il jetta les Papiers au feu, avec
„ serment que, puisqu'il ne devoit pas
„ les lire, celui qui les avoit écrits
„ n'auroit pas le bonheur de les faire ser-
„ vir à mon entretien. Il est presque in-
„ utile de vous avertir que mes larmes &
„ mes sanglans reproches obligérent cet
„ indigne Brutal à sortir de la chambre
„ couvert de honte & de confusion, &
„ que ce desastre me causât des inquiétu-
„ des mortelles. Cependant j'avois alors
„ une si grande confiance en mon Epoux,
„ que je lui écrivis le malheur qui m'é-
„ toit arrivé, & que je le priai de m'en-
„ voyer un autre Certificat en bonne &
„ duë forme. Après avoir manqué deux
„ ou trois Postes, il me répondit en gé-
„ néral, qu'il ne pouvoit pas m'envoyer
„ alors ce que je lui demandois, mais
„ qu'aussi-tôt qu'il trouveroit une occasion

„ pour me le faire tenir en sureté, je de-
„ vois être persuadée qu'il en profiteroit.
„ Depuis cette époque, ses Lettres de-
„ vinrent plus froides de jour en jour,
„ & à mesure que son indifférence crois-
„ soit, mes soupçons prenoient de nou-
„ velles forces. Enfin c'est ce qui m'a
„ amenée en Ville, où je trouve que les
„ deux Personnes, qui avoient servi de
„ Témoins à notre Mariage, sont mor-
„ tes, & que mon Epoux est Veuf d'u-
„ ne jeune Dame, qu'il avoit prise, il
„ n'y a que trois mois, pour obéir à son
„ Pere. En un mot, il me fuit & me des-
„ avoue. Si j'allois chez lui pour le con-
„ vaincre de sa perfidie, son pere ne man-
„ queroit pas de le soutenir contre mes
„ prétentions, quoiqu'il ajoutât foi à mes
„ paroles. Si je le divulguois dans le mon-
„ de, quelle réparation pourrois-je atten-
„ dre d'une injustice que je ne saurois
„ prouver? Il s'imagine sans doute de
„ me réduire par la nécessité à lui céder
„ mes droits pour une Pension viagére;
„ mais je mourrois plutôt que d'en venir
„ là. Faites-le souvenir, je vous prie, de
„ ce qu'il me disoit, & du plaisir char-
„ mant qu'il prenoit à rire, lorsque je
„ venois à me découvrir par mégarde;
„ faites-le souvenir de mon air sot & ri-
„ dicule, lorsque je voulois paroître in-
„ différente pour lui devant la compagnie;
„ demandez-lui, s'il est possible, que moi,
„ qui ne pouvois, à sa requisition, cacher

„ mon

„ mon amitié pour lui, puisse à présent
„ renoncer pour toujour à la sienne? Ah!
„ Mr. le SPECTATEUR, les Cœurs
„ sensibles ne connoissent point d'indiffé-
„ rence dans le Mariage; vous pouvez
„ ainsi juger de l'état déplorable où je me
„ vois réduite. —— Vous l'exprime-
„ rez de la maniére qu'il vous plaira;
„ mais ne tardez pas d'en avertir le Pu-
„ blic, si vous avez quelque compassion
„ de l'Innocence exposée à l'Infamie. Je
„ suis, &c.

T. OCTAVIE.

LXVI. DISCOURS.

—— * Modò Vir, modò Femina ——
VIRG.

Tantôt elle avoit la vigueur d'un Homme, & tantôt la foiblesse d'une Femme.

† LE Journal, dont j'ai régalé depuis peu mes Lecteurs, m'a procuré diverses Lettres avec un détail de la vie, que bien des Personnes ménent, tracé sur le même Plan. J'ai le *Journal du Débauché*, le *Journal du Sot*, le *Journal du Fornicateur*, &, entre plusieurs Piéces de la même nature, qu'on m'a communiquées,

* Je n'ai pu trouver ces mots dans VIRGILE. Je ne sais si mon Auteur ne les auroit pas cités de mémoire, au-lieu de ceux-ci, *& juvenis quondam, nunc fœmina*, qui se trouvent *Enéide VI. 448.*

† Voyez ci-dessus p. 408.

quées, il y en a une fort curieuse, qui est intitulée, * *le Journal d'un Cannibale.* Je vois par-là que bien des Gens ont mal pris le but de mon dernier DISCOURS. Je n'en voulois pas tant au Vice qu'à l'Oisiveté, & j'avois plutôt en vuë les Personnes qui s'amusent à des impertinences, que celles qui vivent dans le crime & le desordre. On ne doit pas se jouër de ces derniers défauts, ni les traiter d'une maniére si badine. En un mot, je n'ai publié mon Journal que pour tourner la sottise des hommes en ridicule, & montrer que les Actions, qui sont indifférentes de leur nature, ne deviennent desagréables & ne méritent d'être blamées, que par cela seul qu'elles doivent leur origine à des Créatures douées de raison.

La Correspondante qui m'a écrit la Lettre que je vais insérer ici, & qui s'appelle CLARINDE, m'a envoyé un Journal tel qu'il me le falloit. Elle semble, par ce qu'elle dit, être placée dans un état d'Indifférence à la mode, qui n'est ni Vice ni Vertu, & qu'elle est susceptible de l'un ou de l'autre, si l'on se donnoit quelque soin pour l'y amener. Supposé qu'elle eût rempli son Journal de Galanteries, ou de traits qui eussent marqué la perte de son Innocence naturelle, quoiqu'il eût été plus divertissant pour le gros de mes Lecteurs, je ne l'aurois pas publié; mais comme ce n'est que le tableau d'une Vie rem-

* Voyez le Disc. suivant.

remplie de vains Amusemens, & d'une certaine Paresse à la mode, j'en rapporterai cinq Jours, tels que je les ai reçus de ma belle Correspondante.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'une Dame sur l'USAGE, ou plutôt l'ABUS qu'elle fait de son TEMS.

„ Suivant la tâche que vous avez prescrite à vos Lecteurs, * dans un de vos derniers DISCOURS, je me suis acquitée de la mienne, que vous trouverez ici au bout de quelques lignes. J'ai un Bien assez considérable, sans être mariée; mais depuis une dixaine d'années l'on m'a offert divers Partis, & il y a un fort joli jeune Homme qui me sollicite beaucoup à me déterminer en sa faveur. Maîtresse de moi-même, je viens tous les Hivers en Ville, où je passe mon tems de la manière marquée dans mon Journal, que j'entrepris dès le jour même que le vôtre parut.

MARDI *la nuit*. Occupée du projet de mon Journal, je n'ai pû me coucher qu'à une heure du matin.

MERCREDI *matin*, *depuis* 8 *heures jusqu'à* 10. J'ai bu deux Tasses de Chocolat dans le Lit, & je me suis rendormie ensuite.

Depuis 10 *jusqu'à* 11. J'ai mangé une Beurrée, bu une Tasse de Thé *Bou*, & lu le SPECTATEUR.

Depuis 11 *jusqu'à* 1 *heure après-midi*. J'ai été à ma Toilette, j'ai essayé une nou-

* C'est le LXIV. Voyez p. 413.

nouvelle Coiffure. Ordonné qu'on eût soin de laver & de peigner * *Lisette*. NB. Le bleu me sied mieux que toute autre couleur.

Depuis 1 *heure jusqu'à* 2 *& demie*. J'ai été à la Bourse en Carosse, où j'ai marchandé un couple d'Eventails.

Depuis 2 *heures &* ½. *jusques à* 4. J'ai employé ce tems à diner. NB. Mr. Fadon est passé devant la porte, avec ses Valets habillés de neuf.

Depuis 4 *jusqu'à* 6. Je me suis habillée. J'ai rendu visite à la vieille Madame Gaillard & à sa Sœur, après avoir ouï dire qu'elles étoient allées ce jour même à la Campagne.

Depuis 6 *jusqu'à* 7. Joué à la Bassette. NB. Il ne faut plus coucher sur l'As de Carreau.

Jeudi. *Depuis hier au soir à* 11 *heures jusqu'à* 8 *ce matin*. Rêvé que je pontois contre M. Fadon.

Depuis 8 *jusqu'à* 10 Bu du Chocolat, & lu deux Actes † d'Aureng-Zeb dans le Lit.

Depuis 10 *jusqu'à* 11 autour de la Table à Thé. Envoyé emprunter le *Cupidon* de Madame Chateau-Fadaise pour *Lisette*. Lu les Billets de la Comédie. Reçu une Lettre de Mr. Fadon. NB. Je l'ai enfermée dans mon Coffre fort.

Le reste de la matinée. La Coiffeuse Fontange; ce qu'elle m'a dit de l'Eau que Madame Chateau-Fadaise employe pour se

coif-

* C'est le nom d'une Bibiche.

† Tragédie écrite par Mr. Dryden.

conserver le teint. Rompu une dent de mon petit Peigne d'écaille. Envoyé *François* pour s'informer si Madame MAIGRET avoit bien reposé la nuit derniére, après avoir vû sauter sa Guenon hors d'une fenêtre. Il me sembla que j'étois pâle. FONTANGE me dit que mon Miroir me faisoit tort. Habillée à 3 heures.

Depuis 3 *jusqu'à* 4. Le Dîner étoit froid avant que je me misse à table.

Depuis 4 *jusqu'à* 11. J'ai vu compagnie. Le sentiment de Mr. FADON sur MILTON. Sa rélation des *Cannibales*. La fantaisie qu'il a pour une Pelotte. Miniature qui est au couvercle de sa Tabatiére. Madame CHATEAU-FADAISE la vieille m'a promis sa Femme de chambre pour me couper les cheveux. Perdu cinq Guinées au Crimp. †

A minuit. Je me suis couchée.

VENDREDI, *à* 8 *heures du matin.* Encore au Lit. Relu toutes les Lettres de Mr. FADON. *Cupidon* & *Lisette.*

A 10 *heures.* Résoluë de passer toute la journée à la Maison & de n'admettre aucune Visite.

Depuis 10 *jusqu'à midi.* En conférence avec ma Tailleuse. Assorti une garniture de Rubans. Cassé ma Tasse de Porcelaine bleuë.

Depuis midi jusqu'à 1 *heure.* Je me suis enfermée dans ma Chambre, pour m'exercer à prendre les airs de la jeune Lady MODET.

A

† Sorte de Jeu de Cartes.

A 1 heure après-midi. J'ai demandé mon Ouvrage. Fait une demi feuille de Violette au Mouchoir que je brode. Les yeux me faisoient mal, & ma tête s'est trouvée appésantie. Jetté mon Ouvrage à quartier, & achevé de lire ce qui me restoit d'AURENG-ZEB.

Depuis 3 jusques à 4. J'ai dîné.

Depuis 4 jusqu'à minuit. Changé de résolution. Je me suis habillée pour sortir. Joué au Crimp jusques à minuit. J'ai trouvé Mademoiselle de MALIGNI chez elle. Conversation. Les pierres du Collier de Mlle. BRILLANT sont fausses. La vieille Lady BEAUJOUR se marie avec un jeune Estafier qui n'a pas un sou. Mlle. *Prudence* est allée à la Campagne. *Tho.* VILLENEUVE a les cheveux rouges. NB. Mlle. de MALIGNI m'a dit à l'oreille qu'elle avoit quelque chose à me communiquer sur le chapitre de Mr. FADON. Je suis sûre que cela n'est pas vrai.

Entre minuit & 1 heure. J'ai songé que Mr. FADON étoit à genoux devant moi, & m'appelloit INDAMORE.

SAMEDI. Je me suis levée à 8 heures du matin. Assise à ma Toilette.

Depuis 8 jusqu'à 9. Mis & ôté une Mouche demi-heure de suite, avant que de la pouvoir fixer. Placée enfin au-dessus de mon sourcil gauche.

Depuis 9 jusqu'à midi. Bu mon Thé & me suis habillée.

Depuis midi jusqu'à 2 heures. J'ai été à la Chapelle. Nombreuse & belle Compagnie. NB. Le troisiéme Air du nouvel Opéra. Madame CHATEAU-FADAISE mise d'une maniére effroyable.

Depuis 3 jusques à 4. Dîné. Mlle. *Cato* m'est venuë prendre pour aller à l'Opéra, avant que je fusse levée de table.

Depuis 4 jusqu'à 6. Bu du Thé. Chassé un Valet, pour avoir maltraité *Lisette*.

A 6 heures. Je me suis renduë à l'Opéra. Je n'y ai vu Mr. FADON qu'au commencement du second Acte. Il a parlé avec un Gentilhomme coiffé d'une Perruque noire. Il a salué une Dame, qui étoit placée dans une loge vis-à-vis de la sienne. Lui & son Ami ont applaudi à NICOLINI dans le troisiéme Acte. Mr. FADON a crié *Ancora.* Il me conduisit jusqu'à ma Chaise à Porteurs. Il me semble qu'il me serra la main.

A 11 heures. Au Lit. Tristes Rêves. Il me sembloit que NICOLINI prétendoit être Mr. FADON.

DIMANCHE. Indisposée.

LUNDI, *à 8 heures du matin.* Eveillée par Mlle. *Cato.* AURENG-ZEB étoit sur une Chaise tout auprès de mon Lit. *Cato* récita par cœur les huit plus beaux Vers qu'il y ait dans toute la Piéce. Nous allâmes en deshabillé chez le Devin, suivant la résolution que nous en avions prise. Il me dit que le Nom de mon Amant

commençoit par G. NB. Il ne s'en est guéres éloigné; puisque s'il eût nommé la lettre qui précéde, dans l'ordre alphabétique, il auroit deviné tout juste. &c.

„ Après avoir relu tous ces Articles, „ je ne saurois déterminer si je passe mon „ tems bien ou mal; & je vous avouë „ que cette curiosité ne m'étoit jamais „ venuë dans l'esprit que depuis la lectu„ re de votre DISCOURS là-dessus. En„ tre toutes les actions des cinq Jours „ que je viens de vous marquer, à peine „ y en a-t-il une seule que je puisse ap„ prouver à tous égards, si vous excep„ tez la feuille d'une Violette commen„ cée à mon Ouvrage, & que je suis ré„ soluë d'achever le premier jour que „ j'aurai du loisir. Pour ce qui est de Mr. „ FADON & de *Lisette*, je n'aurois pas cru „ qu'ils m'eussent occupée tant de fois, „ comme je le trouve dans mon Journal. „ Je chasserai la derniére, si vous l'exigez „ absolument, & si le Monsieur n'en vient „ pas au plutôt à une décision, je ne souf„ frirai pas que ma vie se passe dans un „ songe continuel. Je suis, &c.

CLARINDE.

Pour reprendre un trait de Morale, * que j'ai touché dans le DISCOURS que CLARINDE a cité plus d'une fois, & la confirmer dans sa bonne résolution, je la prie

* Voyez ci-dessus p. 406.

prie de penser à l'idée que la Postérité auroit d'elle, si l'histoire de toute sa Vie étoit publiée de même que celle des cinq Jours. Je conclurai par une Epitaphe, qu'un Anonyme a composée sur une Dame d'un tout autre caractére que celui de Clarinde, & qui étoit Sœur du Chevalier Philippe Sidney. La derniére pensée en est si noble, que mes Lecteurs voudront bien me pardonner la citation.

Sur la Comtesse Douairière de Pembroke.

Sous ce Monument de Marbre git le Sujet des plus grands Eloges, la Sœur de Sidney *& la Mere de* Pembroke. *O mort! tu tomberas toi même sous la faulx du Tems, avant de percer de ton dard quelque autre qui l'égale en douceur, en connoissances & en beauté.*

L.



LXVII. DISCOURS.

O curvæ in terras animæ, cœlestium inanes!
Pers. Sat. II. 61.

Ames basses, Ames terrestres, que vous êtes éloignées des sentimens des Dieux!

Mr. le Spectateur.

Lettre sur les Mohocks ou les Cannibales Anglois.

„ Les matériaux que vous avez recueillis, pour composer une Histoire générale des Cotteries, font une si agréable figure dans vos Discours, que nous sommes tous obligés, si nous voulons être justes envers la République des Lettres, de vous fournir tout ce qui peut contribuër à l'avancement de cet Ouvrage. C'est pour cela que je ne saurois m'empêcher de vous donner quelques légéres informations de certains Hommes, si tant est qu'on les doive ranger avec ceux de notre Espéce, qui se sont associés en dernier lieu, sous le titre de la *Cotterie des Mohocks*; Nom, qu'ils semblent avoir emprunté de ces *Cannibales* des *Indes*, qui ne vivent que de rapine, & qui dévorent tous leurs Voisins. Le Président de cette Assemblée nocturne se dit *Empereur des Mohocks*; & ses Armes sont un Croissant, à la maniére des *Turcs*, que Sa Majes-

„ té

„ té Impériale, par une singularité bien „ étrange, porte gravé sur le front. Ils „ n'ont autre chose en vuë que de faire „ du mal, & c'est là-dessus que roulent „ tous les ordres qu'il donne, ou tou- „ tes les régles qu'ils suivent. Une en- „ vie enragée de causer à leur Prochain „ tout le mal qu'ils peuvent, est le plus „ fort lien de leur Société, & l'unique ta- „ lent requis dans les Membres qui la „ composent. Pour suivre toute l'éten- „ duë de ce Principe, ils se soulent à „ un tel point, qu'ils deviennent insensi- „ bles aux plus éclatantes lumiéres de la „ Raison, & qu'il ne leur reste plus la „ moindre étincelle d'Humanité; alors „ ils font une sortie générale, & ils at- „ taquent tous ceux qui ont le malheur „ de se trouver dans les Ruës où ils font „ la patrouille. Quelques-uns de ces mal- „ heureux ont la tête cassée, les autres „ sont tailladés, poignardés, ou hachés „ en morceaux. Lorsqu'ils peuvent met- „ tre le Guet en déroute, & mortifier „ quelques-uns des paisibles Bourgeois de „ la Milice, ils croient avoir fait un Ex- „ ploit merveilleux. Les talens particu- „ liers qui distinguent ces Misanthropes „ les uns des autres, consistent dans les „ différentes espéces des cruautés barba- „ res qu'ils exercent sur leurs Prisonniers. „ Les uns sont devenus célébres pour a- „ voir *lâché le Lion* sur eux, comme ils „ s'expriment, c'est-à-dire leur avoir ap-

„ plati

„ plati le nez jusqu'à ce qu'il fût à niveau „ des jouës, & pour leur avoir percé les „ yeux avec les doigts. Il y en a d'au- „ tres, qu'ils appellent *Maîtres de Dan- „ se*, & qui obligent leurs Ecoliers à fai- „ re des cabrioles à la pointe de l'Epée, „ qu'ils leur fichent dans les jambes; „ supplice de nouvelle invention, & qui „ leur est peut-être venu d'un Royaume „ voisin. Une troisiéme sorte est celle „ des *Sauteurs*, qui s'occupent à renverser „ les Femmes sur la tête, & à commet- „ tre alors les indécences les plus barba- „ res. Mais je m'abstiens de les nom- „ mer, parce qu'elles choqueroient éga- „ lement la modestie du Public, & la „ vôtre. C'est ainsi qu'ils font toujours „ la guerre au Genre Humain, & que, „ par une Maxime constante de leur „ Politique, ils n'entrent dans aucune „ Alliance avec qui que ce soit, si vous „ en exceptez les Maisons de joie, „ avec lesquelles ils ont une Alliance „ offensive & défensive, & dont ils se „ déclarent les Piliers & les Protec- „ teurs.

„ Ce ne sont-là, Monsieur, que des „ Mémoires imparfaits de cette étrange „ Société, quoique les meilleurs que „ j'aye pu obtenir; mais outre qu'elle n'est „ que de fraîche date, & que ses progrès „ ne sont pas jusques ici assez considéra- „ bles pour demander une Histoire dans „ les formes; à vous parler sérieusement,

„ mon

„ mon unique but, dans ce léger crayon
„ que je vous en donne, est de les préve-
„ nir, s'il est possible. Animé de zéle pour
„ le bien & l'intérêt de vos Compatrio-
„ tes, vous agissez auprès d'eux, non pas
„ en qualité de simple SPECTATEUR,
„ mais en véritable Inspecteur qui régle
„ & dirige leurs actions. Aussi d'abord
„ que de pareilles Enormités infestent la
„ Ville, nous implorons votre secours,
„ afin qu'il y soit remédié au plutôt. J'ai
„ quelque sujet de croire, qu'il y a de jeu-
„ nes Etourdis, qui, prévenus par une
„ fausse idée qu'ils ont de la Bravoure,
„ & pleins d'une envie démésurée de
„ se distinguer, sont entraînés par cet
„ infame Exemple. Il me semble que
„ vos Mercuriales peuvent ramener ceux-
„ ci, sur-tout si vous leur représentez que
„ ce n'est pas une marque de courage
„ dans une douzaine d'Estafiers, que le
„ vin & la débauche enflamment, d'atta-
„ quer deux ou trois Hommes sobres qui
„ ne pensent point en mal; & que les
„ mœurs des Sauvages *Indiens* ne con-
„ viennent pas à un Gentilhomme *Anglois*
„ qui se pique de Politesse. A l'égard de
„ ceux qui font le métier de Supports &
„ de Batteurs de pavé depuis une longue
„ suite d'années, & qui sont déjà vétérans
„ dans le service, il est à craindre qu'ils
„ ne soient trop endurcis pour écouter vos
„ leçons. Mais je vous prie de leur re-
„ commander la lecture de votre VIII.

„ Dis-

„ DISCOURS, * puisque la Cotterie des
„ *Duellistes*, dont vous y parlez, peut
„ leur être de quelque usage, & les fai-
„ re souvenir que la plupart de ces hon-
„ nêtes Gens eurent le malheur d'être
„ pendus. Je suis, *&c.*

† PHILANTHROPE.

La Lettre suivante est d'une toute autre nature, & je ne la mets ici qu'afin que mes Lecteurs puissent voir, d'un coup d'œil, que l'Ignorance peut être aimable dans sa simplicité naturelle, & que jointe à l'Inhumanité elle fait horreur. Il y a longtems que cette Lettre, qu'un bon Villageois écrivoit à sa Maîtresse, fut donnée, dans une Boutique, avec quelques écheveaux de fil qu'elle envelloppoit, à une Dame de très-bon sens, qui l'a toujours gardée depuis comme une Pièce curieuse & un Portrait naïf d'un Amour sans fard. La voici mot pour mot.

A Mlle. MARGUERITE CLARK
que j'honore beaucoup.

Lettre d'un Villageois à sa Maîtresse.

„ Aimable, oh! que ne puis-je dire
„ amante, Mlle. *Marguerite* CLARK, souf-
„ frez que la passion excuse ma témérité.
„ Ayant eu le bonheur de voir quelque-
„ fois votre agréable Personne & joli cor-
„ sage, lorsque j'allois acheter de la Thé-
„ riaque ou de la Réglisse dans la Bou-
„ ti-

* Tome I. p. 54.
† Voyez ci-dessus, p. 338.

„ tique de l'Apoticaire, je ſuis devenu ſi
„ amoureux de vous, qu'il m'eſt impoſ-
„ ſible de cacher l'envie ardente que j'ai
„ d'être votre Serviteur. Je vous écris
„ avec d'autant plus de hardieſſe, que je
„ ne dépends de perſonne, & que je puis
„ me marier quand il me plaîra: mon
„ Pere eſt mort, & je ſuis maître de mon
„ Bien, qui conſiſte en dix Verges de
„ terre & une Maiſon. D'ailleurs il n'y
„ a pas une ſeule Verge de ce Champ,
„ qui ne vaille dix Piéces de revenu an-
„ nuel, auſſi bien qu'un Voleur mérite
„ la corde; & tous mes Freres & toutes
„ mes Sœurs ont eu déjà leur Portion.
„ D'un autre côté, s'il m'eſt permis de
„ le dire, j'ai de fort bons Meubles,
„ une bonne batterie de Cuiſine, ſoit en
„ Etain ou en Cuivre, quantité de Lin-
„ ge & de bonnes Couvertures de laine;
„ & quoique ma Maiſon ſoit couverte de
„ chaume, ſi vous & moi nous nous ma-
„ rions enſemble, il y auroit bien du mal-
„ heur, ou je ferai couvrir la moitié du
„ toit avec de l'Ardoiſe. Si cette Propo-
„ ſition eſt de votre goût, je vous ren-
„ drai mes devoirs d'abord que mon Ha-
„ bit neuf ſera prêt & que le Foin ſera dans
„ le grenier. J'aurois pu, ſans vanité,"—
Le reſte de la Lettre étoit déchiré; ainſi la Poſtérité ſe contentera, s'il lui plaît, de ſavoir que Mlle. *Marguerite* CLARK étoit une fort jolie Fille, & d'ignorer le nom de ſon Amant.

LXVIII. DISCOURS.

Inclusam Danaën turris ahenea,
Robustæque fores, & vigilum canum
Tristes excubiæ, munierant satis
Nocturnis ab adulteris:

Si non Acrisium, virginis abditæ
Custodem pavidum, Jupiter & Venus
Risissent; fore enim totum iter & patens
Converso in pretium Deo.

HOR. L. III. Ode XVI. 1.

Une Tour forte comme le bronze, des Portes du chêne le plus dur, & une Troupe de Dogues vigilans, étoient sans doute plus que suffisans pour garder DANAÉ *contre les Entreprises de ses Amans. Mais* JUPITER *&* VENUS *se moquerent de la timide prévoyance d'*ACRISE. *Ils savoient que rien n'étoit inaccessible à un Dieu métamorphosé en Or.*

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'un Pere sur l'embarras où il est pour garder sa Fille.

„ LA * Lettre de votre Correspondant
„ sur les Quêteurs des riches Héri-
„ tiéres, & le Discours que vous y avez
„ joint, m'ont encouragé à vous exposer
„ la

* Voyez ci-dessus DISC. LX.

„ la situation où je me trouve, & vous
„ verrez par-là que c'est un Grief dont
„ tout le monde se plaint, en Ville & à
„ la Campagne.

„ Je suis un Gentilhomme Campagnard,
„ qui ai cinq ou six mille Piéces de re-
„ venu annuel. Mon malheur est avec
„ tout cela d'avoir un très-beau Parc &
„ une Fille unique; ce qui m'expose d'u-
„ ne telle maniére aux Voleurs de Bêtes
„ fauves, & aux attaques des Fats, que
„ depuis quatre années consécutives, je
„ n'ai presque pas joui d'un moment de
„ relâche. Forcé à faire le guet chez
„ moi, avec la même exactitude que le
„ Gouverneur d'une Place frontiére, je
„ me vois dans un état de guerre conti-
„ nuel. Il est vrai que j'ai assez bien
„ pourvu à la sûreté de mon Parc, où
„ j'ai mis quatre Gardes-chasse, qui sont
„ gauchers, & qui savent jouër du bâton
„ à deux bouts, mieux qu'aucun autre
„ Homme de la Campagne. Pour garan-
„ tir ma Maison de toute insulte, outre
„ une * Bande de Matrones Pensionnaires
„ & une vieille Fille de mes Parentes,
„ qui sont toujours en faction, j'ai plu-
„ sieurs Mousquetons bien chargés, &
„ de bonnes Trapes fixées en divers en-
„ droits de mon Jardin, dont je ne man-
„ que pas d'avertir souvent tout le voi-
„ sina-

* L'Auteur fait ici allusion à une Compagnie de 40 Gentilshommes, qui servent à la Cour du Roi d'*Angleterre*, & qu'on appelle la *Bande des Gentilshommes Pensionnaires*.

„ finage; avec tout cela, malgré cette „ vigilance, il m'arrive de tems en tems „ de voir quelque insolent Faquin passer „ à cheval sous mes fenêtres, aussi bien „ mis que s'il alloit à un Bal, pour ve„ nir sans doute reconnoître la Place, „ comme il me semble que vous l'expri„ mez. D'ailleurs, informé que c'est la „ maniére de Cavaliers *Espagnols* d'atta„ quer ainsi leurs Maîtresses à cheval, je „ me tiens en garde de ce côté-là; & „ c'est ce qui m'a obligé de donner à ma „ Fille un appartement sur le derriere de „ la Maison, au-lieu de celui qu'elle „ avoit sur le grand chemin. Pour cou„ per court, à quoi peut on se résoudre „ après tout? Dans la derniére Election „ des Membres du Parlement, je n'osai „ me faire élire, de crainte qu'il ne m'ar„ rivât quelque malheur, si je venois à „ quitter mon Poste. Je souhaiterois donc „ que vous encourageassiez un Projet „ que j'ai formé & dont j'ai écrit à quel„ ques-uns de mes Amis; c'est-à-dire, „ qu'on devoit passer un Acte pour „ mettre nos Filles en sûreté, comme „ il y en a déjà pour empêcher le vol de „ nos Bêtes fauves; & qu'un honnête „ Homme, zélé pour le bien du Public, „ devroit proposer un Bill, qui tendît à „ ***mieux conserver le Gibier féminin.*** Je „ suis, *&c.*

Mon

Mon cher MONSIEUR,

„ Je vous conjure de publier incessamment cette Lettre, & de nous apprendre au plutôt quelles sont les causes naturelles des Envies qu'on voit dans les Femmes grosses ; ou bien délivrez-moi de la crainte où je suis que la mienne n'accouche tôt ou tard de quelque Monstre aussi affreux qu'aucun qui ait paru dans le monde, puisqu'on dit que les Enfans portent les marques de ce que les Meres ont souhaité avec ardeur, & qu'ils en ont quelque ressemblance. Il y a plus de six ans que je suis marié, j'ai eu quatre Enfans, & ma Femme est enceinte du cinquiéme. La dépense où elle m'a engagé pour satisfaire ses Envies dans le tems qu'elle étoit grosse d'eux, n'auroit pas seulement suffi à payer au large tous les frais de ses couches, mais aussi ceux de leur éducation ; du moins, pour les deux premiéres années, ses Envies étoient si extravagantes, qu'elles ne se bornoient pas à tout ce qui se mange ou se boit, mais rouloient sur les Equipages, les Ameublemens & autres Vanités de cette nature. Pour ne pas vous fatiguer de tout cet ennuyeux détail, je ne vous en donnerai qu'un petit échantillon. Lorsqu'elle étoit enceinte de mon Fils aîné *Thomas*, elle revint

LETTRE sur les ENVIES des Femmes grosses.

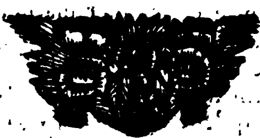
„ un jour à la maison, prête à tomber
„ en défaillance, sur ce qu'elle avoit
„ rendu visite à une de ses Parentes,
„ dont le Mari venoit de lui faire pré-
„ sent d'un Carosse coupé & de deux
„ Chevaux joliment enharnachés; elle
„ m'assura d'ailleurs qu'il lui étoit im-
„ possible de respirer au-delà d'une se-
„ maine, à moins qu'au bout de ce ter-
„ me elle ne prît l'air dans un Carosse
„ tout pareil. Plutôt que de perdre un
„ Héritier, je ne balançai pas à lui ac-
„ corder sa demande. Ensuite elle eut
„ envie de changer tous les meubles
„ de sa plus belle Chambre, sous pré-
„ texte que l'Enfant risqueroit d'être
„ marqué de quelqu'une des horribles
„ figures qu'il y avoit dans la vieille
„ Tenture. Il fallut donc mander le
„ Tapissier, & pour le coup on satis-
„ fit à son Envie. Lorsqu'elle portoit
„ *Marion* dans le sein, elle eut en tê-
„ te un nouveau Service de Vaisselle
„ d'argent, & autant de Porcelaine qu'il
„ en faudroit pour garnir la Boutique
„ d'un Vendeur de cette marchandise.
„ Je la satisfis encore à ces deux é-
„ gards, pour éviter d'être le Pere de
„ quelque *Pagode* à l'*Indienne*. Jusques
„ ici je trouvai que ses demandes crois-
„ soient à mesure qu'elle obtenoit les
„ précédentes; & si elle eût continué sur
„ le même pied, ma ruïne étoit infailli-
„ ble. Mais par bonheur, dans sa troisié-

„ me

„ me grossesse, qui nous donna *Margo-*
„ *ton*, l'essor de sa fantaisie se rabattit sur
„ un coin de Pâté de venaison, & la fit
„ mettre une fois à genoux, pour arra-
„ cher avec les dents les oreilles d'un Co-
„ chon de lait qui tournoit à la broche.
„ J'aimois bien mieux satisfaire des envies
„ de son Palais que celles de sa Vanité ;
„ & on lui servoit de bon cœur tantôt
„ une Alouette, une Perdrix, une Cail-
„ le, ou un Ortolan : je ne me plain-
„ drois pas même s'il falloit qu'elle se
„ nourrît de Pois verds dans le Mois
„ d'*Avril*, ou de Cerises dans celui de
„ *Mai*. Le bon est que dans sa gros-
„ sesse, elle est redevenuë Enfant, &
„ qu'elle s'amuse à manger de la Craie,
„ sous prétexte que la peau de son Fruit
„ en sera plus blanche. Ce n'est pas tout,
„ elle veut, à quelque prix que ce soit,
„ que j'en mange avec elle, afin qu'il
„ n'ait aucune ombre de mon teint brun ;
„ mais je n'ai pu lui complaire en ceci.
„ D'un autre côté, hier matin, lorsque
„ nous revenions de la Campagne, elle
„ vit une troupe de Corneilles, qui dé-
„ jeûnoient de si bon appétit sur une Cha-
„ rogne, qu'elle eut une envie insurmon-
„ table d'en avoir sa part, & qu'elle pria
„ le Cocher d'en aller couper un mor-
„ ceau, comme si c'étoit pour lui-mê-
„ me ; ce qu'il fit ; & d'abord qu'elle fut
„ arrivée au Logis, elle donna dessus
„ avec tant d'ardeur, qu'elle sembloit

„ plutôt le dévorer que le manger. Je
„ ne faurois deviner à quoi fa premiére
„ faillie aboutira; mais s'il y a moyen de
„ bannir, par la Raifon, l'extravagance
„ bizarre de fes Fantaifies mufquées, ne
„ tardez pas, s'il vous plait, à nous ac-
„ corder votre fecours. C'eft un Grief
„ plus rude à fupporter que celui des *E-*
„ *pingles* pour les Dames; & il me fem-
„ ble que dans tout Contrat de Maria-
„ ge on devroit inférer une Claufe,
„ qui rendît le Pere garant pour les En-
„ vies de fa Fille. J'attendrai avec im-
„ patience vos bons avis là-deffus. Mar-
„ quez-moi d'ailleurs, fi vous croyez que
„ l'Enfant, qui nous doit naître, aime
„ autant un jour les chevaux, que *Ma-*
„ *rion* eft ardente après la Porcelaine.
„ Je fuis, &c.

T. T. B.



LXIX. DISCOURS.

Nullum à labore me reclinat otium.
HOR. Epod. XVII, 24.

J'ai un chagrin secret qui me dévore, & qui ne me laisse pas un seul moment de repos.

Mr. le SPECTATEUR,

LETTRE d'un Mari sur la DEPENSE excessive, & les OCCUPATIONS peuconvenables de sa Femme.

„ COMME je crois que c'est là premiére plainte de cette nature qu'on ait jamais faite, vous êtes aussi le premier à qui j'aie pu gagner sur moi de l'adresser. Lorsque vous saurez que je posséde une santé ferme & vigoureuse, avec un Bien considérable; que je n'ai aucune Passion violente, & que j'ai une Femme aimable & pleine de Vertu, qui ne manque ni d'Esprit ni de Naturel; & dont j'ai plusieurs Enfans, qui semblent promettre de perpétuer mon Nom jusqu'à la postérité la plus reculée, vous en conclurez d'abord que je suis l'Homme du monde le plus heureux. Mais, malgré toutes ces belles apparences, il s'en faut tant que j'aie lieu d'être content de mon sort, que la crainte de me voir ruïné, par une sorte d'excès qui s'est introduit, depuis quelques années, dans toutes les

„ bonnes Familles qui suivent la Mode,
„ me prive de toutes les douceurs de la
„ Vie, & me rend le plus misérable de
„ tous les Hommes qu'il y ait sur la Ter-
„ re. Ma Femme, qui étoit l'unique En-
„ fant & l'objet de tous les soins d'une
„ Mere indulgente, apprit, dès son bas-
„ âge, tous les Exercices qui dépendent
„ de ce qu'on appelle d'ordinaire une
„ bonne & belle Education. Elle chante,
„ danse, joue du Luth & du Clavessin, &
„ peint fort joliment; elle entend le *Fran-*
„ *çois* comme sa Langue naturelle, & a
„ fait des Progrès considérables dans l'*I-*
„ *talien*. Elle est d'ailleurs très habile dans
„ toutes les Sciences domestiques, à con-
„ fire des Fruits, soit au sucre ou au sel
„ & au vinaigre, dans tout ce qui regar-
„ de la Pâtisserie, à faire du Vin avec les
„ Fruits de notre crû, à broder, & dans
„ toutes sortes d'Ouvrages à l'aiguille.

„ Vous trouverez sans doute qu'il n'y
„ a pas là de quoi se plaindre; mais sus-
„ pendez votre décision jusqu'à ce que je
„ me sois un peu plus étendu sur tous ces
„ articles, & je suis persuadé que vous
„ serez alors de mon avis. Vous ne devez
„ pas vous imaginer que je la blâme de
„ ce qu'elle posséde toutes les belles qua-
„ lités dont je viens de vous parler, ni
„ de ce qu'elle se fait un plaisir de les met-
„ tre en œuvre; il n'y a que l'abus que je
„ condamne, lorsque ce qui n'étoit des-
„ tiné qu'à un honnête amusement, est de-

„ venu

venu l'essentiel & l'unique occupation de sa Vie. Durant les six Mois que nous sommes en Ville, depuis la pointe du jour, ou peu s'en faut, jusques à midi, elle employe toute la matinée à s'exercer avec ses différens Maîtres, qu'elle engage à venir tous les jours de la semaine, afin de réparer les pertes que son absence a causées, durant les autres six mois que nous passons à la Campagne; & comme ils sont des plus habiles qu'il y ait, leur tems doit être payé à proportion; ainsi vous pouvez juger que les frais de tous ces articles vont assez loin. Il semble que sa Peinture ne devroit pas coûter grand' chose; mais de la maniére dont elle s'y prend, c'est un bon surcroît à sa dépense; vous en conviendrez vous-même, lorsque vous saurez qu'elle peint des Eventails pour toutes ses Amies, & qu'elle fait les Portraits en miniature de tous ses Parens; que les premiers ne doivent être montés que par COLMAR, & les autres par *Charles* MATHER. Ce qui suit est encore pis; je vous ai déja dit qu'elle est fort experte dans tous les Ouvrages à l'aiguille, & la Somme qu'elle employe toutes les années en Broderie, est presque incroyable: Outre ce qu'elle destine à son usage particulier, Manteaux, Jupes, Devans de Corps, Mouchoirs, Bourses, Pelottes ou Tabliers; elle nourrit quatre *Françoises* Réfugiées, qui s'occupent à broder

„ quantité de Meubles inutiles ou super-
„ flus ; tels que sont des Courte-pointes,
„ des Toilettes, des Tentures pour des
„ Cabinets, des Rideaux de Lit & de
„ Fenêtres, des Fauteuils & des Tabou-
„ rets. Elle s'imagine que c'est un bon
„ ménage, parce que tout cela se fait au
„ Logis & qu'elle y met quelquefois la
„ main ; elle est même si entêtée là-des-
„ sus, que je n'ai aucune espérance de
„ la ramener.

„ Ma Lettre ne finiroit pas, si j'en
„ venois à la dépense qu'elle fait tous les
„ ans pour des provisions inutiles. Non
„ contente d'avoir de tout, il faut qu'elle
„ en ait de toutes les maniéres, & dans
„ cette vuë elle consulte un Livre de
„ Recettes, qui est héréditaire dans sa
„ Famille : car ses Ayeules, afin que
„ vous le sachiez, ont été fort célébres
„ pour le bon Ménage, & il y en a
„ une qui s'est renduë immortelle pour
„ avoir donné son Nom à un excellent
„ Collyre & à deux sortes de Boudins.
„ Je n'oserois vous entretenir de tous ses
„ préparatifs en Médecine ou en Pharma-
„ cie, de ses Onguens, de ses Emplâ-
„ tres, de ses Confections, de ses Pou-
„ dres, de ses Cordiaux, de son Ratafia,
„ de son Persico, de son Eau de vie
„ aux Cerises, de son Eau de fleur d'O-
„ range, ni d'une infinité d'autres Distil-
„ lations. Mais il n'y a rien que je pren-
„ ne tant à cœur, que cet abominable

„ Ca-

„ Catalogue de Vins fabriqués, qui ti-
„ rent leurs noms des Fruits, des Plantes
„ ou des Arbres, dont les sucs sont les
„ principaux ingrédiens qui les compo-
„ sent: ils ont un déboire affreux & rui-
„ nent la santé. Outre qu'ils ne se con-
„ servent guères plus d'une année, &
„ qu'on est obligé d'y renoncer tôt ou
„ tard, sous le faux prétexte de mener
„ une Vie plus frugale, je suis persua-
„ dé qu'il m'en coûte plus cher pour
„ ces maudits Poisons, que si je ré-
„ galois tous ceux qui nous visitent avec
„ le meilleur Vin de *Bourgogne* ou de
„ *Champagne*. Le Caffé, le Chocolat &
„ le Thé, soit Verd, Boë, Impérial ou
„ Péco, semblent être des bagatelles;
„ mais si l'on y joint les Dépendances
„ de la Table à Thé, ils servent à grossir
„ le compte plus qu'on ne s'imagine.
„ Avec tout cela, je ne saurois finir
„ sans lui rendre justice sur un article; là
„ où son épargne est remarquable, je ne
„ dois pas lui en ôter l'honneur, je veux
„ dire à l'égard de ses Enfans, qui sont
„ tous confinés, Garçons & Filles, dans
„ une grande Chambre à l'endroit le plus
„ reculé de la Maison, avec de bons ver-
„ roux aux Portes & des barres aux Fé-
„ nêtres, sous les yeux d'une vieille Fem-
„ me, qui a été la Garde de sa grand' Mé-
„ re. C'est-là où ils font leur résidence
„ d'un bout de l'année à l'autre; & com-

„ me il ne leur est jamais permis de voir
„ la compagnie, mon Epouse croit sage-
„ ment qu'il est inutile de faire aucune
„ dépense pour leurs Habits ou leur Edu-
„ cation. Sa Fille aînée ne sauroit lire ni
„ écrire jusques à ce jour, si le Som-
„ melier, qui est Fils d'un Procureur
„ de Village, ne lui eût appris cette sor-
„ te d'Ecriture, qu'on employe dans
„ la Chancellerie pour grossoyer les
„ Actes.

„ Je vous ai sans doute bien fatigué
„ par le récit de mes Griefs domestiques;
„ mais vous m'avouerez qu'il étoit diffici-
„ le d'être plus court, si vous pensez au
„ Paradoxe que j'avois entrepris de sou-
„ tenir dès le commencement de mon E-
„ pître, & qui n'est devenu que trop une
„ Vérité manifeste. Je voudrois de tout
„ mon cœur que le Public en profitât, &
„ que cet Exemple servît à garantir les
„ Femmes vertueuses de tous les défauts
„ où la mienne est tombée, & qui se ré-
„ duisent visiblement à ces trois. Le pre-
„ mier est de s'être méprise à l'égard des
„ Objets de son estime & de l'avoir tou-
„ te donnée à des choses qui ne sont que
„ l'ornement extérieur de son Sexe. Le
„ deuxième est venu de ce qu'elle n'a pas
„ distingué ce qui convient aux différens
„ états de la vie. Enfin le troisième est
„ l'abus de quelques excellentes qualités,
„ qui renfermées dans leurs justes bornes,

„ au-

„ auroient fait le bonheur & l'avantage
„ de sa Famille, mais qui, par un excès
„ vicieux, en font aujourd'hui le poison
„ & la ménacent d'une ruïne totale. Je
„ suis, &c.

T.

LXX. DISCOURS.

Maxima debetur pueris reverentia. ——

JUV. Sat XIV. 47.

Il faut avoir beaucoup de respect pour les Enfans.

LEs deux Lettres que je vais donner ici, & que deux jeunes Messieurs fort sensés, l'un & l'autre au-dessous de l'âge de vingt ans, m'ont écrites, sont une bonne preuve de la nécessité, qu'il y a de prendre garde à tout ce qui peut faire quelque tort à l'Education de la Jeunesse.

MONSIEUR,

„ Je me flattois que, dans le cours de
„ vos SPECULATIONS sur les diffé-
„ rens états de la Vie Humaine, vous
„ parleriez quelque jour d'un sujet qui
„ me tient fort à cœur; mais puisque
„ vous ne l'avez pas entamé jusques ici,
„ permettez que je le recommande à votre

LETTRE d'un Etudiant sur la nécessité qu'il y a d'avoir quelque DIRECTEUR dans sa jeunesse.

„ Plu-

„ Plume. Je souhaiterois donc que les „ jeunes Gens, sages & modestes, eussent quelque Directeur qui les encourageât & qui servît à les introduire dans „ le monde. Faute d'un tel secours, un „ jeune Homme de Mérite languit dans „ l'obscurité ou dans la misére, si les „ biens de la Fortune lui manquent ; & „ se plonge dans l'excès & la débauche, „ s'il vit au milieu de l'abondance. Je „ ne saurois mieux expliquer ma pensée „ qu'en vous donnant l'histoire de ma „ Vie, que je vous prie de vouloir insérer dans quelqu'un de vos Discours, „ puisque c'est la seule voie qui me reste „ pour marquer ma reconnoissance à une „ Personne, à qui j'ai la plus grande de „ toutes les obligeations.

„ Je suis Fils d'un marchand de *Londres*, qui, après avoir vu fleurir son „ Commerce & son Crédit, essuya de „ terribles pertes & se trouva fort à l'étroit, eu égard du moins à la prospérité dont il avoit joui. Ce revers lui abbattit si bien le courage, qu'il crut sa „ fortune desespérée, qu'il ne pensa plus „ à la rétablir dans la suite, & qu'il mourut sans faire son Testament, après „ avoir eu le chagrin de perdre ma Mere „ au milieu de toutes ses disgraces. Je „ n'avois alors que seize ans, & je me vis „ par-là en possession de 200 Liv. Sterling de revenu, sans Ami ou Tuteur, qui

„ s'in-

„ s'intéressât à régler ma dépense. Plein
„ de feu & de vivacité, j'eus bientôt des
„ Camarades, qui m'entraînérent dans
„ toutes sortes d'excès, & qui m'obligé-
„ rent de passer les bornes de mon reve-
„ nu. Endetté jusqu'aux oreilles, je fus
„ un jour conduit, sous une bonne escor-
„ te, capable de faire tête au plus hardi
„ Assassin, à la maison d'un Sergent, où
„ je demeurai quatre jours, environné
„ d'une troupe d'Estafiers, qui ne respi-
„ roient que la joie, mais dont la com-
„ pagnie ne m'étoit pas fort agréable.
„ D'abord que je fus délivré de ce hon-
„ teux Arrêt, je sentis une si vive douleur
„ de ma vie passée, que j'abandonnai tous
„ mes anciens Amis, & que je me retirai
„ dans un de nos Colléges en Droit, ré-
„ solu d'y étudier la Jurisprudence avec
„ toute l'application possible. Mais j'y
„ perdis une année entiére à examiner
„ mille Questions épineuses, sans avoir
„ personne à qui j'osasse découvrir mes
„ doutes; c'est-à-dire, que j'étois-là entre
„ des Hommes, à peu près comme les
„ petits Enfans qui sont envoyés à l'Eco-
„ le, avant qu'ils soient en état de profi-
„ ter des leçons qu'on y donne, & dans la
„ seule vuë de les garantir de quelque fâ-
„ cheux accident à la Maison ou à la Ruë.
„ Au milieu de tout cet embarras, &
„ lorsque je ne savois à quoi me destiner,
„ un de mes Parens eut la bonté de me
„ venir voir. Sur ce qu'il apperçut en moi
„ d'as-

„ d'assez bonnes inclinations, il me traita familiérement, & me prit avec lui à sa Maison de Campagne. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'il m'introduisit dans toutes les bonnes Compagnies de la province : desorte, que la générosité qu'il eut d'abord de me rechercher d'une maniére si obligeante, & qu'il a eue depuis de m'entretenir toujours chez lui, m'a pénétré d'une si vive reconnoissance, qu'il a sur moi l'autorité d'un Pere, fondée sur une amitié fraternelle. J'ai une jolie Bibliothéque, avec de bons Chevaux à l'écurie lorsqu'il me plaît de m'en servir; & quoique je sois encore dans ma dix-huitiéme année, la familiarité dont il en use à mon égard, jointe à l'envie que j'ai de me rendre agréable, a produit un si heureux effet, que je suis le bien-venu partout où je me trouve.

„ C'est ainsi, Mr. le SPECTATEUR, que, par la bienveillance & la protection de ce galant Homme, ce sera ma propre faute si je ne deviens pas tous les jours plus sage & plus habile. Je fais cette remarque, & je me signerai au bas de cette Lettre, par un nom abrégé, non seulement pour lui en témoigner ma reconnoissance, mais aussi pour en exciter d'autres à suivre son exemple. Il y auroit dequoi composer un Ouvrage digne de la curiosité du public, si l'on entreprenoit de mon-

„ trer

„ trer qu'on peut faire de grandes Chari-
„ tés sans qu'il en coûte un sols, & qu'il
„ y a bien de nobles Actions négligées,
„ par l'inadvertance de ceux qui en se-
„ roient capables, si quelqu'un se donnoit
„ la peine de les en avertir. Supposé qu'un
„ Gentilhomme, qui fait quelque figure
„ dans une Province, voulût rendre sa
„ Famille un Modéle de bon Sens, de
„ Politesse & de Vertu, & tâcher, par
„ des voies honnêtes & civiles, d'influër
„ sur l'Education de toute la Jeunesse de
„ son voisinage, il n'y a presqu'aucun
„ doute qu'il n'épargnât quantité de Bié-
„ re forte dans une ocasion publique, &
„ qu'au-lieu d'être l'esclave de toutes les
„ débauches, & des assemblées tumul-
„ tueuses qui se font pour élire un Mem-
„ bre du Parlement, il ne devînt, sans
„ aucune brigue, le Chef & le Député
„ de tous ceux qu'il auroit animés d'un
„ principe de gratitude envers lui. On
„ peut recommander la même chose à tous
„ ceux qui excellent dans quelque Scien-
„ ce, ou quelque Art. En un mot, d'au-
„ tres peuvent attendre des Emplois &
„ des Richesses de leurs Patrons; pour
„ moi je me flatte d'avoir reçu du mien
„ la Vertu & de bonnes Habitudes. En-
„ fin, Monsieur, je vous le répéte de
„ nouveau, ayez la bonté de publier ce-
„ ci, à cause de tout le mal qu'un Or-
„ phelin peut éviter, & de tout le bien
„ qu'il peut recevoir dans ce Monde. Je

„ dois.

„ dois l'un & l'autre à l'honnête Homme „ dont je vous ai parlé, & je suis à tou„ te épreuve, &c.

S. P.

Mr. le Spectateur,

Lettre d'un jeune Ecolier, sur la répugnance qu'a son Pere pour lui acheter des Livres.

„ J'ai environ quatorze ans, & j'aime „ beaucoup l'Etude. J'ai été quatre an„ nées à l'Ecole *Latine*, & je ne sache „ pas m'en être jamais absenté pour aller „ courir ou folâtrer, ni d'avoir négligé, „ une seule fois en ma vie, la tâche que „ le Maître m'avoit donnée. Je rumine „ sur ce que j'ai lu dans l'Ecole, à midi „ & le soir, lorsque je m'en retourne au „ Logis, & mon Esprit y fait une si gran„ de attention, qu'il m'est arrivé souvent „ de m'écarter d'un Mille de mon che„ min, sans penser où j'allois. Notre „ Servante me dit qu'elle m'entend bien „ des fois jargonner, dans mon sommeil, „ une Langue qui lui est inconnuë. Je „ rêve deux ou trois Nuits de la semai„ ne, que je m'occupe à lire Juvenal „ & Homere. Le Maître paroit aussi „ satisfait de moi que d'aucun autre E„ colier de la même Classe. Il me sem„ ble, s'il m'est permis de juger de mon „ cœur, que j'aimerois mieux être un „ Particulier avec quelque savoir, qu'un „ Prince ignorant. J'ai un très-bon Pere „ qui m'affectionne, mais, quoiqu'il soit „ fort riche, il est avec tout cela si éco„ nome, qu'il regrette la dépense qu'il „ fait

„ fait pour mon Education. Il me dit
„ souvent qu'il est à craindre que les fraix
„ de mon Ecole ne le ruinent, & qu'il
„ lui en coûte déjà une bonne Somme
„ pour des Livres. Je n'ose pas lui dire
„ qu'il m'en faudroit un, dont j'ai grand
„ besoin. Je suis même obligé d'en ache-
„ ter, de tems en tems, quelqu'un, sans
„ qu'il le sache, & d'y employer mon ar-
„ gent mignon. Il a donné ordre à mon
„ Maître de n'en plus acheter pour moi;
„ sous prétexte qu'il les achettera lui-mê-
„ me. Je lui demandai l'autre jour un
„ HORACE, & il me répondit tout en colé-
„ re qu'il ne me croyoit pas capable de li-
„ re cet Auteur; mais que c'étoit une ru-
„ se de mon Maître, qui vouloit lui per-
„ suader que j'étois fort avancé dans mes
„ Etudes. Je n'ai quelquefois les Livres,
„ que le Maître ordonne aux Ecoliers
„ d'avoir, qu'un Mois après les autres.
„ Ils ont tous, par exemple, à la réserve
„ de moi seul, les Auteurs Classiques *à*
„ *l'usage du Dauphin*, dorés sur tranche
„ & avec le titre au dos. Mon Pere cal-
„ cule sans cesse le tems que j'ai été à l'E-
„ cole, & il craint toujours, à ce qu'il me
„ dit, que je n'y profite guéres. Je vous
„ avouë que cela me décourage à un tel
„ point, que je suis devenu triste & mé-
„ lancolique. Mon Maître s'étonne de
„ me voir dans cet état; & je n'ose pas
„ lui en dire la cause, de peur qu'en Hom-
„ me qui aime à exciter la Jeunesse à l'E-
„ tude,

„ tude, il ne gronde là-dessus mon Pere,
„ dont il ne connoît pas l'humeur, & qu'il
„ ne le rende encore plus difficile à cet
„ égard. Je vous supplie, mon cher Mon-
„ sieur, si vous avez quelque amour pour
„ les Sciences, de me donner vos avis
„ dans cette occasion, & d'exhorter les
„ Peres qui ont des Enfans disposés à
„ réussir dans leurs Etudes, à les y encou-
„ rager par toutes sortes de voies. J'ai en-
„ tendu quelques Peres se vanter, qu'ils
„ feroient tout au monde pour leurs En-
„ fans, s'ils vouloient s'appliquer à se ren-
„ dre habiles. Que ne suis-je du nombre
„ de ces derniers! Excusez, Monsieur,
„ la liberté que j'ai prise. Mais daignez
„ compatir à mon triste sort, & je prie-
„ rai Dieu toute ma vie pour la conser-
„ vation de votre Personne, & l'heureux
„ succès de tous vos louables desseins en
„ qualité de *&c.*

* PHILOMATHES.

* C'est un mot *Grec*, qui signifie *celui qui désire d'apprendre.*

FIN.



TA-

TABLE DES MATIERES.

B.

C.

Eco-

Celui

LET-

Ils

SAGES-

S.

T.